Nouvelles par Charles Nodier

1. Notice

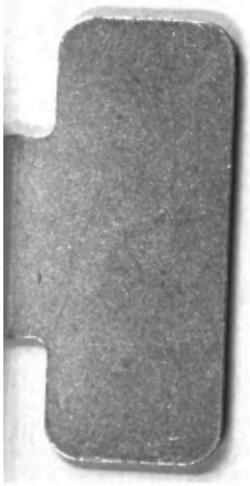
This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

NOUVELLES PAR CHARLES NODIER Charles Nodier
Digitized by Google



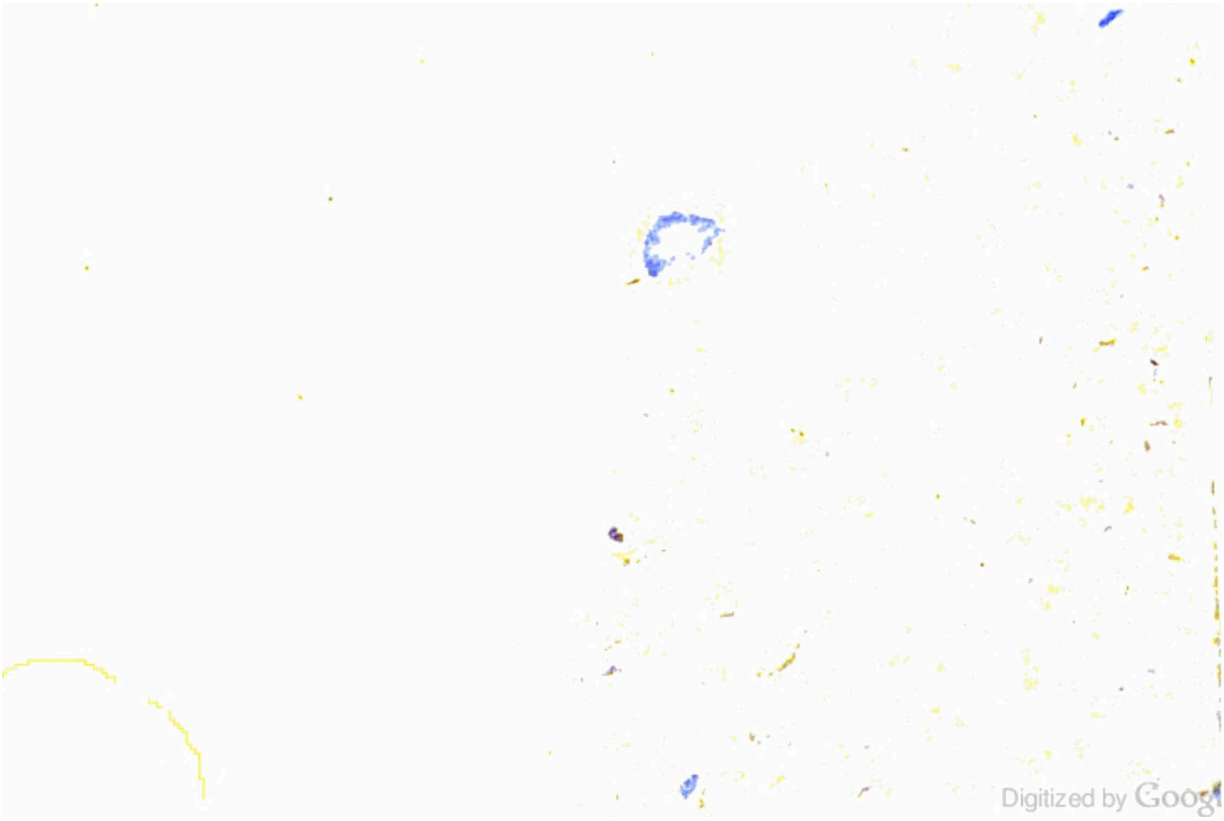
The text on this page is estimated to be only 10.78% accurate

NOUVELLES SUIVIES DES FANTAISIES DU DÉRISEUR SENSÉ PAR CIIARLEISIVODIER DE l'académie Fit A>r*lSE NOUVELLE EDITION ACCOMPAG>'£B DK NOTES j l.e» ProsiriiJ» — Trîlby ' |j'/lmoar et le Grimoire Inès de las f*ienra« %^oya|;e «lana le I*ara:;uay-lloux I^ra Marionnettes.— Le% ia(han-le-Long Hurlublcu — Lydie tiW Yiaion — Franciacna Columna PAIMS^ CHAHPENTIER, LU IRE-EDITEUR •28, guAi DR i/rcolb 5 >.;•«:*

BIBLIOTECA NAZIONALE FIRENZE

The text on this page is estimated to be only 20.00% accurate

i " î ■ !i I i i I ♦


Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 13.00% accurate

NOUVELLES

The text on this page is estimated to be only 10.37% accurate

OUVHAGKS DU MÊME AITEUU PUBLIKS DAKS LA BIBUOTBÂQOMHABPBATIER 1^ A 3 fa. 50 CBAiMis SooramM nn la RiroLOTion st di L'RMriai ï vol. HoofBRims D* JBUHissi (Séraphine. — Thérèse. — Cléineutine. — Amélie.). 1 toi. CoRTif DB LA TBiLLBB (J . Frauçois-les-bas-blcus. — Hélène Gillet. — M. Cazotte. — Légeude de aœur Béatrii. — Le» ateugles de Cbajnouny. — Le chien de bris4iuat. — Lei quatre taliimajia. — PoUcbioelle. — BapUite Montauban. — La QUcule du Seigneur. — L'homme et la fourmi) i toI. CaBTBf rARTAtTi^oif. (La féa aiii onietlea. — Smiira. — La tonga d*or. — Le génie boahomme.) 1 vol. Baaaiit (Jaaa Sbofar. — TbërcM Atibart. — Adëlc.) t vol. V Fafit. . Imprintria Vié ville et CapiomoBt, tue dei Poiletin*, 6.

The text on this page is estimated to be only 15.07% accurate

•UIVIB8 DES FANTAISIES DU DÉRISEUR SENSÉ fà* CHARLES NODIER r(OUVELL£ ÉDITION AOCOHT AlMte M MTW mis CHARPEKTlEft ET C", LISRAIRES-ÉDITEURS ' 88, QUAI ou Loi'vas Digitized by

The text on this page is estimated to be only 6.00% accurate

Godlle

The text on this page is estimated to be only 27.58% accurate

AVERTISSEMENT. Trois personnages très-différents, mais tous également aimables chacun dans son genre, — don Pic de Fanferlucliio, Théodore et Breloque, occupent la scène dans {'Histoire du roi de Bohême et de MU 9^ ehéUeaux. — ThéodorOi c'eet la bonté, la rêverie; Breloque, Teutrain, la verve, la raillerie; don Pic de Fanferluchio, la science, ou ce qui est quelquefois bien différent, l'érudition frottée de grec et de latin, d'étymologies, d'onomatopées, de dates et de paradoxes. Or, la rêverie, la bonté^ la verve à la fois railleuse et bienveillante, Térudition parfois paradoxale, — - Théodore, don Pic et Breloque, — n'estrce pas Nodier représenté sous ses aspects les plus divers, et dans les reliefs les plus saillants de son talent et de son caractère? Luimême, en se reûétant dans ces ditférents typQs, a pris soin de nous apprendre, par des pbraséb obscurcies à dessein, mais transparentes encore, qu'en esquissant ce^ trds figi ^ il avait voulu tout simplement feire son portrait. Attentif à ireproduire les compositions les plus remarquables, les plus attachantes do cet écrivain si original et si fécond, nous nous suni-nes eflorcé également, par la distribution mémo et la juxta-position de ses l uvres, d'ofirir comme une vue générale de la physionomie de . ^i. js^irit, et pour faire appréciiir les contrastes éclatants dont)1 iSh- un si brillant exemple, nous avons pensé qu*il éloit bien 4

% AVERTISSEMENT. de rapprocher dans un seul et même cadre ce que Nodier eAt signé Théodore et ro qu'il eût signé Breloque, Nous avons donc divise le présent volume en deux parties distinctes, plaçant d'un côté les ISouvclles^ de l'autre sous un titre indiqué par l'auteur loHnème les Fantaisies du dériseur saué; dans les Nouvelles, c'est le cœur et l'imagjnalion qui parlent; dans les Fantaisies, c'est Tesprit. L'admirateur passionné de Werther, le mélancolique rêveur des Ages modernes, donne la main aux tins railleurs de la vieille France. Goëlbe et Walter Scott se rencontrent avec Bonaventare De^perriers. Les Nàuvelles, prises chacune isolément, oflirent aussi un spécimen distinct du talent de Nodier, dans diacun des genres qu'il a traités comme conteur. Les Proscrits, qui sont les premiers en date, se rattachent à la période wertliérienne de la jeunesse de l'auteur, et touchent en même temps à l'histoire de sa vie politique, liais, si sincère que Nodier se montrât dans Teipression de ses douleurs, il étoit trop poëte pour qu'à certains moments l'imagination ne vhit pas le distraire ou même le guérir, et, comme l'a justement remarque M. Sainte-Beuve, sa sensibihlé tempérée par la fantaisie ne prenoit point le malheur dans un sérieux aussi continu que de loin ou le pourroit croire. — • Quand Théodore a laissé couler ses larmes, Breloque agite ses grelots, et se raille gaiement dans VAmour et le'GrHnaIre de Méphistopiiélès, de Marguerite et do Faust, en ramenant le poème de Goethe aux simples proportions de l'aventure la plus bourgeoise. Gomme dans les Contes fiaUastiques et les Contes de la VeUlée, Nodier, dans les NouvOles^ varie sans cesse ses récits, et parcourt encore le temps, l'espace et l'histoire. Trilby est un voyage à travers les légendes et les traditions du monde suprà-sensible, comme Inès de las Sierras est un drame fantastique qui se passe dans les domaines de la réalité, et dont le merveilleux s'expli* que fadgénieusement par des fidts ordinaires. Dans Une heure, comme dsm Baptiste Monianban, Jean-François-les-Bas-blcus, les Aveugles de Chamouny, l'autour prend encore ses héros parmi ceux qui sont faibles et doux, simples et bons, ceux qui souâraiit|

AVEATISSEMËNT 3 et qui, déshérités de la (brtune, de la santé, de la raison même, aspiront à la mort pour trouver dans une autre vie rameur et repos qu'ils ont en vain cherchés sur cette terre; enfin LycUe offre l'expression habituellement dramatisée de cette foi dans un avenir meilleur, où ceux qui se sont aimés quelques instants ioibas se rencontrent pour ne plus se quitter et s*aimer toajonrs. Id encore, Nodier, dans une donnée simple et attachante par sa simplicité même, encadre lés sentiments les plus élevés, et se montre tout à la fois moraliste et poè'te. Dans les Fantaisies du dériseur sensé, histoires proffresshes, la scène change, et Breloque reste seul aux prises avec la sôttisé humaine, sujet ausri vieux, aussi vaste que le monde, mais toujours inépuisable et nouveau pour qui sait railler. Aussi voyez comme Nodier s'inspire heureusement de la muse drôlatique de Rabelais. Mais ne craignez pas que cette muse remporte, comme le curé de Meudon, jusqu'à ces hardiesses effirontées où la raillerie devient cynisme, où le doute se chan^ en blasphèini . En toutes choses Nodier sait la limite et possède la mesure. Chacun peut le suivre et gausser avec lui, car il ne s*attaque qu'à une immense mystification de Torgueil , la per^ fectibilité indéfinie, qui comprend suivant lui toutes les vih riétés du charlatanisme. Dans sa promenade quotidienne de l'Arsenal à la place du Louvre, Nodier s^arrètdt, sans y manquer jamais, à tous les étalages des bouquinistes en plein vent, pour regarder, comme il le disoit, moisir la gloire. Dans les Fantaisies du dériseur sensé ^ il s'arrête de même à tous les tréteaux du haut desquels les saltimbanques débitent à la fouie hébétée leurs sornettes philosophiques, édectiques, politiques, philanthropiques, scientifiques, industrielles et littéraires, et en dernière analyse il écrit une satire excellente dans un genre tout à iait abandonné depuis Micromégas ou Gulliver. Les Marima^ miies, où la comédie humaine se trouve impitoyablement humiliée devant la comédie de polichinelle, couronnent heureusement les Histoires progressives, et comme ce ifloroeau a été écrit peu de temps avant la mort de Nodier, nous l'avons à dessein placé à la fin du volume, pour marquer le point d'anrivée d'un

AVERTISSEMENT. talent dont l6s Proscrite sont le point de départ. Gomment Nodier, parti de Werther, arrive-t4l, tout en gardant la chaleur de son cœur et la foi do son âme, à railler les choses humaines comme Voltaire ou Rabelais? Nous ne chercherons pas à expliquer ce fait. Nous Tindiquons seulement comme un curieux problème de psychologie littéraire, et en notre qualité d'éditeur nous en tirerons cette simple conséquence, que si belle que soit déjà la r(' putation de l'auteur de IféUe et de$ Markmetteâ, cette réputation no peut que grandir encore par la mise en lumière, les rapprochements et le contraste même de ses œuvres si longtemps dispersées.

The text on this page is estimated to be only 12.28% accurate

LES PROSCRITS. A FRANCIS DALLARDE. Là ntliireiii'aToit rtfiué on IMra; jePd inmfé m toi. Tu ayois des plaisirs, et tu m- y us associé. J'avoisdes chagrins et tn y «s compati. J'ai eu dea torts et ta les oublies. « QlÊÊBii ftl essayé pondre Pamitîé, e^ett à toi <pie je panaolt, •! je prenols mes traits dans mon cour. C'est à ce titre ^ue je te soumets mon foible ouvrage. Si j'ai désiré lut maUenr, e^eat que j'aorois ^'il fût plot digne de tof

• ^ Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.85% accurate

PRÉFACE — Votre ouvrage n'aura pas le suffrage des gens de gpût. J'en ai peur. _ . ' YcoB avez cbercbé à être neuf. ^ CSela eat vrai. — Et vous n'avez été que bizarre. — Gela est possible. — Ou a trouvé votre style inégiid. — Les passiOQS le aapit auasi. — Et semé de rcpéiitionB. — La lan;;ue du cœur n'est pas riche. ^ — Votre héros s'efforce de ressembler à Werther. ' U y a tâché quelquefois. — Votre Stella ne ressemble à personne. — C'est pour cela que Je lui consacre un monument. — On a vu votre fou partout. — • Il y a tant de malheureux. — Enfin, vos caractèi es sont mal choisis. — Je ne choisissois pas. — * Vos incidents mal inventés. — > . Je nlnventois rien. — Et vous avez feit un mauvais roman. — Ce n'est point un roman. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.84% accurate

LES PROSCRITS*. CUAPITRË !• j'écrirai. J'écrirai! Le souvenir des douleiint passées a quelque»» fois auUut de douceur qpie celui d'un aucîeB ami* Ma vie fîil agitée par les orages du malheur, mais elle s'y est accoutumée; elle trouve aujourd'hui sa force dans ses chagrins. Aujourd'hui, j'aime à m'^ntretenir de mes revers comme ua vieiu soldat aime h montrer du doigt, «ur la carte, la positimi où il fui blessé. Cependant, je n'ai point formé le dessein orgueilleux d'écrire pour la réputation. À vingt ans, j'ai beaucoup * Cette nouvelle, la première qu'ait publiée Nodier, parut, pour la première fois, sous ce titre: Les Proscrits, par Charles Nodier. Paris, 1802, 1 toI. in-18 de 132 pages. Elle a etc réimprimée ea 1820, sous le titre, Stella ou le* Proscrits, dans les Nouvelles vieilles et nouvelles, par Charles Nodier^ Topfer, etc. Paris, 1843. Cette dernière édition renferme quelques correo* tiens de style, faites par l'auteur lui-même, et c'est le texte corrigé que notts •pritoni. id : mail si, par la reproduction de ces corrections, noas nous sommes 4etftf d« rédBtion jftrinceps, nous nous y sommes conformé povr tout le reste iD douiaat ; !• la dédicict, H préfMe, 3* la.iUt$ilon des ebapitre^ ce qui ne se tronre plm dam rddiliai de i84d« la leila qoPtt aoit MOb aiqoardlMrf de se proeoNT dm If aiimernei L'eieniplain doQl Bow iioi» leauM larvi pew es IMfiU de Dlgitized by Google

8 NOtJVBLLBS. vécu, beaucoup souffert, beaucoup aimé, et j'ai fait un livre avec mou cœur. Ne me lisez point» gtoération d*heureux, qui ailes parcourir une oarrière embellie par les prestiges de la fortune ; entourez votre existence de tableaux riants et gracieux. J'ai vogué sur une mer infidèle, et je n'ai vu • que des écueils. Ne me lisez point, fenones jolies, qui isojuriez à Tessaim brillant de tos Jeunes adorateurs, et qui n'occupez le présent qu'à compter les jouissances du passé, qu'à épier le borïheur de l'avenir. Roses du matin, balancez-vous au souffle des zéphyrs sur Yos tiges parfumées. Stella étoit une rose comme ims, mais elle s'épanouit sous un soleil brûlant, et elle mourut. C'est pour vous que j'écris, âmes sensibles, qui avez été froissées de bonne heure par le choc des passions, et qui vous êtes longtemps nourries des leçons deTinfor» tune. Vous n'avei trouvé autour de la jeunesse confiante provient de la bibliothèque de M. J.-B.-A. Soulié, horaine aimable et laTant, qui fut Vêoà de Nodier et son collègue à l'Arsenal. Cet exemplaire oontioil quelques noCet nmoieritet de M. Soulié, qu*il nous a para intéressant de reproduire. Noos remerdoot son fils, k qui nons devons d'utiles renseignemeiila, d*avoir bien voulu nous autoriser à enrichir notre édition de oes notes. Si les Progcrilt n'occupent pas le premier rang, sous le rapport littéraire, dans l'œuvre si variée de Nodier, leur place néanmoins est belle encore. L*au» leur, à son dt but, y révèle (Icj.'i eu bien des papes ses grandes qualités d'écrivain, et on y surprend, comme l'a dit M. Sainte-Beuve, tses affinités sentimentales et j)oéti(|ues dans leurs origines. » Les Proscrits ont en outre une certaine importance comnie œuvre d'opposition politique à Honaparte. Nodiei-, qui avoit commencé la guerre par la ^(ipoléone^ ode ou plutôt satire en vers, continua cette guerre par les i'roscriti. t Le \crs, dit M. J. Janin, le vers passa à la faveur de l'étonneraent général '. Tout d'abord on ne voulut pas savoir quel étoit l'imprudent qui se jotuil tète baissée dans cette mêlée. Lui, alors, au lieu de rendre grAce au ciel d'être sorti sain et sauf de Tantre du lion, il écrivit 1 Cbablu NoDin, en IMs de x FianoitMm CMimm, êtrmUn mmodk, etc. Pans ||l»,t^i|i.tl,f.tH*»

LES PROSCRITS. 9 que séduction et perfidie. Les regrets douloureux vous ont suivies dans Tàge mûr ; la société vous a rebutées; les hommes vous ont haïes, et vos douces erreurs se sont efl'acées comme le rayon fugitif qui suit de loin la rame et s'efDace derrière elle. Yenéz sur mon cœur; je vous aimerai, j'adoucirai vos chagrins en les partageant, et nous pleurerons ensemble» s'il nous reste des pleurs à verser. GUAPITRË II. PROSCRIPTION ET SOLITUDE. J'avois vingt ans; les dernières fleurs s'étoient épanouies aux derniers rayras du mois de mai, et je laissois la chère patrie. Ce génie funèbre qui planoit sur la France épouvantée, enveloppoit dans ses immenses proscriptions toutes les époques de bonheur : la Jeunesse et le printemps. Oh! si j'é^vois comme je sens, je dépeindrois en Stella ou len Prosrrits '. Cette fois, à l'étonnemcnt succéda la fureur du maître. Quelle étoit donc cette voix hardie qui troubloit le triomphe du Consul? Quel étoit l'ennemi caché? D'où venoit-il? Étoit-il l'enfant du club des Jacobins? £toit-il venu deCobU'iiti? Hélas! il arrivoit des montagiifs du Jura, ilétoiltout rempli d'une abondante poésie; il s'étoit enivré d'air et de rêveries; il avoit dans son cœur la joie et la passion du poète, il ne savoitrien du monde nouveau, rien du pouvoir qui s'élevoit , rien de cet h* mme nouvellement tîébai qui- de l'Egypte, rien de cette société expirante qui, les bras tendus au {»remier venu assez fort, assez grand pour la sauver, s'écrioit : -^A i'aidel ausecovri! je me meurs ! » a Quand il vit qu'où le cherchoit pour tout de bon, et que la police de Pouché menaçoit de tomber sur quelque innocent, l'auteur de Stella s'écria, comme ce jeane homme dans Virgile : Meî me adtum! — Me voici; tournez contre moi Umiee «ot ^tirtwn. Et H ne semble qae je le yois attendant rennemi de pied ferme. L*emieoii vînt, soos les traits d*im gendanae, qui jeta le nallMaraBjeaie homme dans eet afbeuz fUjpM ée te ttéfMme, en. les

The text on this page is estimated to be only 28.25% accurate

10 NOUVELLES. traits rapides les convulsions de ces jours de deuil, et vous frémiriez du sonvonir de vos propres maux; mais je n'accuscrois point la Provid(Mice comme eclle foule injuste et iriéfléchic qui aime mieux calomnier le ciel que de chercher la vérité. Lc^ révolutions sont de grandes maladies qui affligent Tespècc humaine et qui doivent se développer à des temps marqués. C*esl par elles que les nalions se purifient et que l'histoire devient Técole de la postérité. Non, sans doute» ce bouleversement n*est point un ouvrage de ténèbres, préparé dans l'ombre de quelques nuits par une poiji;née de fanatiques et de séditieux; c'est Touvrage de tous les siècles, le résultat essentiel et inévitable de tous les événements passés, et pour que 08 résultat ne fût point produit» il auroit fallu que l'ordre de l'univers fût violé. Gémissez encore, gémissez toujours, vous qui avez perdu» au milieu des horreurs de ce fléau» les objets de vos {dus chàres affections» mais ne murmurez plus la vengeance; élevez des cyprès sur la tombe de vos parents assassinés, et n'y sacrifiez point de victimes humaines : les Mânes sont des dieux paisibles qui ne s*abreuv(mt pas de sang. Pardonnez : c'est l'acte le plus juste^ comme le plus doux de la puissance : je crois d*ailleurs qu*il y a peu de coupables. La fièvre et les passions rendent furieux. malfaitean de 901 jours ont grand*peine à rester vingt-it^patre heures. » — Là U retroara y comme le dit encore M. Janin, t les vaincus de la Montagne, les Twncus de la Vendée qui ne comprenoient pas d*où pouvait leur venir ce petit jeune homme tout blond, au fm Bourire, au timide regard, et qui lui tendoient les bras au hasard, disant que la prison qvolt retrouvé son printcnip^;. » La prison avait aussi trouvé son historien dans fo petit jcunr homme hlond, au fin xtmrire, qn\ devoit, trente ans plus tard, éciire l'Iiistoire de cette captivité par laquelle il expia la publication des Proscrite, histoire qui, sous le titre; des Prisons de Paru unis le Cousulal, forme Tau des épisodes les plus ittachaïUi dei Sç¥»^wr$ d» la Mévolulion. ijfole de l'£diteurj Digitized by

LES PROSCKITS. 11 mais les hommes ne sont méchants que quand ils sont malades. Tarrivai au pied de la montagne, et je vis sur le revers le clocher de Sainte-Marie qui se perdoil dans les sapins. Je m'assis sur un tronc d'arbre que Torage avoit renversé» à quelques pas d*un ruisseau qui descendoit à travers les fentes d'un rocher et qui s'égaroit au loin dans le vallon. — Est-ce lin si gi and mal, m'écriai-je, de quitter ainsi les villes et de se trouver seul avec soi-même? Je suis libre» et rien ne contraint ma pensée» ajoutai-je avec fierté ; elle est indépendante comme Fair que je respire. O^s bois qui s'élèvent en amphithéâtre sur uno terre agreste renfrrnient peut-être quelque cabane hospitalière. J'y coucherai sur une natte que j'aurai tissue» et je m'y nourrirai d'aliments simples que j'aurai apprêtés. Je n'y goûterai point ces plaisirs tumultueux qui cmiioussent la sensibilité sans la satisfaire, mais rien ne troublera mon repos, et Je jouirai d'une douce paix, tandis que mes semblables se déchirent pour de vagues abslractions. Tappuyai ma tête sur mes mains, et je sentis rouler dans mes yeux une larme de douleur ; je les relevai vers le ciel; elle devint une larme dereconnoissance. llétoit oinq heures du 8oir« le ciel étoit pur; la lumière du soleil trembloit dans le feuillage et étinceloît sur la neige des hautes montagnes; on n'entendoit d'autre bruit que le frémissement de la bruyère» et ce calme vaste et profond étoit en harmonie avec mon coaur. le n'étcris point une victime illustre, et mon nom se perdoit dans la foule drs prose rits; mais je rêvai la gloire de Barneveidt et de biduey» et mon âme s'éleva '.^ < Nous trouvons, à propos de ce passage, la note suivante daus l*exeniplaii« de M. Suulie : • Ce iivre (Le< i'rofcrilf) est le premier roman <|iie Charles Nodier publia Digitized by Google

12 NOUVELLES. il y a des instants où le sang coule avec plus de vitesse, où le cœur bat avec plus d'activité, où une douce chaleur anime tous les organes ; les facultés s'augmentent, riniagination s'embellit; les sensations se pressent et se confondent ; on vit plus vile et on vit nnieux. J'étois dans un de ces moments d'exaltation, et il me sembla que la nature étoit un immense domaine, dont j'avois été longtemps banni et que je venois de reconquérir. CUAPITRË m. LB POU DE SAINTE-MARIE. Je me levai, et je suivis les bords du ruisseau eu remontant vers sa source; son murmure entretenoit dans mon âme une langueur délicieuse, et le sentiment de mon existence étoit centuplé. Je n'aurois peut-être pas rendu raison de la douceur de ces émotions, mais elles étoient vives et pures; aucun objet ne m*occupoit parti* culièrement, mais tous aflSsctoient agréablement mes sens; enfin, je ne pouvois pas sufiire à toutes mes senen 1802. J'habîtois Bordeaux à cette époque, et quand il me tomba sous la nain, je le lus avec transport, et toutes mes sympathies furent acquises à gon auteur, comme si j'avois prévu (jue vingt ans après il deviondroit un de mes meilleurs amis. Je relisois ce li\r<' sans cesse; j'en soulignois un grand nombre de passages qui me restoient si l)irn dans la mémoire que, deux ans après, étant retourné eu Languedoc où circuloieul furtivement des copies de la Napolêone^ je reconnus que Nodier devoit élr * l'yiiteur de celte ode à quelqui?» idées que i*avoig remarquées dans le roman des l'rdsrrits. • Voici les vers de la Napolcune^ cites par M. Souiié, cooune lui ayant fail fecouuuîlre l'auteur de cette ode : 11 faut, Napoltuii , que Tolile des brwet Monte à Techafaud de âidncy. iaf<rf»-4n qocIfiMfeli U poignard da Bralwf Digitized by Google

LES PROSCRITS. 13 salions» elles m^oppressoient avec quelque douceur» et mon cceur éprouvoit cette espèce d'étreinte qui le resserre sans le blesser. Dans un endroit où le bois, devenu plus épais , déroboit à ma vue le cours du ruisseau, je m'appuyai contre un sapin, et je soupirai ; toutes les puissances de mon Ame s^élevoient vers le Créateur, et j'avois besoin de lui rendre une solennelle action de grâces. — Repos et bonheur ! dis-jc tout haut. — Pauvre F» antz ' , plus de repos» plus de bonheur! répondit une voix touchante. — Il y a donc des êtres soufirants 1 m'écriai-je. Ma félicité étoit si complète, que son expansim auroit dû remplir toute la nature ! Je m'approchai, et je vis, assis sur un quartier de roc détaché de la montagne, un jeune homme qui paroissoit avoir vingt-cinq ans; ses cheveux blonds tomboient sur ses épaules, sans api>rèt , mais sans désordre; sa figure étoit intéressante comme sa voix. Une longue liabitud(î de chagrin Tavoit flétrie, sans lui ôter son expression naturelle de noblesse et de fierté. On voyait, à l'altération de ses traits, qu'ils avoient été autrefois fatigués par la douleur et par les larmes; mais sa physionomie exprimoit le calme d'une tristesse réfléchie : ce u'étoit plus là cette douleur violente et fougueuse qui dévore elle-même; c'étoit le caractère de la mélancolie qui gémit sur un tombeau. J*avois eu tout le temps de faire ces réflexions, car nous nous regardions Tun et l'autre sans nous parler. J*ai remarqué que lorsque des hommes qui doivent s'aimer se rencontrent pour la première fois, leurs âmes s'élancent dans leurs yeux par un mouvement simultané, se cherchent, s'étudient, s'interrogent pour se juger. J'avois déjà apprécié Franlz dans cette contemplation si* Ce penofUMge t*appeUe Looely, dans la pnnnière ^ition. Digitized by Google

14 NOUVELLES. lencicMisc ; jo trouvai ses vimix, et j'y lus une expression si éloquente, que je sentis, à n'en pas douter, que nous étions faits Tun pour Tautre; et cen'étoit point reffel d*une vague prévention, mais celui d'une conviction irrésistible et i)rofonc](^ qui me cricitl Embrasse le frère que la Providence t'a choisi ! Qui oseroit en douter ? elle a fourni abondamment à tous nos bes/otâS: elle a placé sur les arbres le fruit qui nous nourÉit et qui nous désaltère; elle nous a donné la laine des animaux pour nous vêtir, l'ombre des bois pour nous préserver des feux du sokiil, et dans cette multitude de soins généreux, elle auroit oublié de nous préparer un ami ! Ne vous y trompez point : ce n*est pas sans but qu'elle a combiné, avec un si parlait accord , toutes les parties de deux organisations différentes » et dussiez-vous ne considérer mon système que comme le paradoxe d'un coeur qui cherche à se rappeler à la vie par le plus doux des liens... oui , je soutiendrois contre tous les rêveurs de votre métaphysique désespérante, que chaque fois que Tesprit créateur a formé deux êtres qui se convien* nent» il les destinoit à se réunir et à s'aimer. Je ne sais pas si les idées de Frantz s'exer^oient sur les mêmes raisonnements , mais son &me comprenoit la mienne; et, au même instant, nous faisions tous les deux un mouvement involontaire Tun vers l'autre » pour nous embrasser. Une réflexion nqpide repoussa ce mouvement en nous-mêmes. Chez moi cette réflexion tenoit aux bienséances du monde ; chez Friuitz, elle étôit produite, peut-être, par la déliance du malheur. Je m'assis à ses côtés... Je le regardai avec intérêt et je répétai ses paroles itvec effiision... Plus de repos, plusd^ bonheur... Jamais, répondit Frantz. Jamais! Cela est affreux de désespérer ainsi de Tavenir» et d'avoir usé toutes les probabilités du bonDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.59% accurate

LES PKOSCKITS. 15 heur à la fleur de ses années. Ce sentiment me glaça. Frantz sVn aperçut vi fut touclié de nia pitié. J'ai beaucoup souiïcrt, ajouta-t-il, niais je ne souiVre plus... Et il s'edbrça de faire passer dans mon âme un sourire consolateur» comme pour s'excuser de m'avoir affligé. Il est barbare d'interroger les malheureux, et de rouvrir des plaies encore saignantes, par une compassion indiscrète; mais il y a des regards qui ont une sij:^nitieatiûu plus étendue que tous les mots de nos langues imparfaites» et Frantz m'avoit compris. Beaucoup souiTert, reprit-il, en croisant ses mains sur sa poitrine gonllée et en soulevant lentement ses paupières : j'ai vécu dans les villes, et les plaisirs qu'on y achète à si haut prix ne sont que de hideux squelettes sous des habits somptueux. Ten ai cherché d'autres dans mon cœur , mais mon cœur étoit simple et confiant» e/L mon cœur a été trahi... L'amour l.,. U prononça ce mot avec, un soupir; sa figure s'anima, ses yeux s'égaroient, ses musclas éloient crispés, et sa Yoix s'éteignit dans les sanglots. . Et l'amitié? dis-je, en posant ma main sur mon cœur^ qui battoitavec précipitation... Re3te-t-il de^ amis ^ ceux qui soullrentif dit Frantz. Ohl sij'ayoisété^ Wiil . . Je l'étois déjà ! VrmU laissa tomber sur ma main une larme brûlante. Nous nous étions entendus, et nous n'avions plus rien à wm i^ppreadre. CMAPITRË !¥« i*AI UN rRÈHB* La mère de Frantz nous surprit ; elle cherchoit son flls avec une tendre inquiétude; et, dès qu^elle l'aperçul, elle vint à lui sans me voir*

16 NOUVELLES. J'otois bion aise qu'elle ne me vît pas; ce doux épanchement des affections les plus pures ne veut pas a>oir de témoins. Frantz combloit sa mère de caresses. Ce spectacle în*émut, mais il ne m'étonna pas : les malheuHMix airnonl ini<Mix ; la iiiélancoUe est plus tendre, pins confiante, plus (orninimicative que le plaisir, si toutefois la mélancolie n'est pas le plaisir de ceux qui n*en ont plus. Comme j'étais ému ! si la puissance divine m'avoit iransporlé dans ce moment aux genoux de ma mère, comme je les aurois doucement pressés ! comme j'aurois imprimé sur ces pieds des baisers respectueux! Jamais je n'ai gémi avec plus d'amertume sur les chagrins dont j'ai quelquefois troublé son sommeil. Jamais je n'ai s^ti plus vivement la douceur de celte piété délicieuse, qui seroit un bonheur, quand la reconnoissance n'en auroit pas fait un devoir. Que je le plains, ce malheureux qui est emporté par les tempêtes de la vie loin du seuil de ses foyers paternels, et qui est abandonné à lui-même dans un monde inconnu! Quand son cœur est navré par la douleur el qu'il ne saura plus où reposer sa tête, il dira: J'aurois reposé ma tète sur le sein de ma mèrel... et il gémira de l'avoir quittée, et il mourra, peulpètre, sans qu'elle ait pu rafraîchir son sang par un baiser réparateur ! Omam^l ta mèrede FrantE fat frappée de cette exclamation involontaire, et se tourna du côté où j'étois assis. Le caractère de la bonté étoit empreint dans sa physionomie d'une manière si respectable, que le sentiment que sa vue fit naitre en moi se confondit, sans que j'y pensasse, avec le souvenir de ma mère. — Jéoie levai et je m'inclinai. — Vous n'avez qu'un fils? lui dis-je.
Digitizod by Google

LES PROSCR!TS. 17 Un seul, me réponditrelle; et toute mon âme se fixa surFyantz. — Au nom du ciel! ayez deux fils,.. La n;ière de Frantz me regarda avec attention. — Ne rebutez pas ma prière, luidis-je; domiez un asile au malheur et un frère à Frant^. Elle me sourit tendrement, et s*appuya sur moi pour retourner à la chaumière. Dites-moi, fiers dominateurs du monde, si jamais nne aussi noble candeur consacra vos traités? Je viens d'acquérir un bien plus précieux mille fois que tout Téclat de votre puissance, et il m*est garanti par le sourire d'une pauvre femme! Tandis que vos âmes hautaines font dépendre l'univers de leur orgueil, et le tourmentent de leurs caprices, la nature fait ici des alliances que vous n^avez pas prévues et qui ne sont ratifiées que par le malheur, mais qui survivront peut-être à votre pouvoir et à votre nom. J'ai un frère, dit Frantz en passant ses bras autour de mon cou. CHÀPITRË V. L*U.E SAUVAGE*. Oui, la solitude est une amie qui rend à l'àmc sa première trempe, son empreinte effacée par l(*s fl ottements du monde; mais c'est une amie qui ne lui suliit pas; nous ne retournons à elle que dans nos revers, et quand les douces communications de la société nous sont interdites. L'homme n'est point né pour être seul, comme * Ce chapitrftT a été léimprimé isolémenl et moi le vakm Cttie : Vile amMigi^ dans ke SuéSi d^wi^jeam barde, qni paroNot en 18a4«L*tiiteiir H'iiidi^ 1^ ^ e^est qne féimprestien. Digitized by Google

 les bètes farouches du désert, sans autres relations que celles qui lui sont prescrites par ses besoins, sans autre intérêt que celui de son existence; et quiconque a pu soutenir cotte doctrine Hrsnlante est un blasphémateur qui déshonore Thumanité, ou un sophiste qui se joue de sa raison. Un instant auparavant, j^aTois été heureux de nui solitude, mais la joie de ma libtTté se seroit rapidement dér()bé(» à moi et je n*aurois plus trouvé que du vide dans • mon cœur. 11 n'y a de jouissances que celles qu'on peut répandre; on ne multiplie son bonheur qu'en multipliant ses liens, et celui-là seul a été fortuné sur la terre, qui peut y lais» ser beaucoup de regrets. J'ai cherché souvent à me représenter un homme, jeté par la tempête sur les bords d'une Ile sanvage et séparé de tous les autres, sans espérance de les revoir. Tantôt il marche tristement sur les rivages abandonnés, craignant de laisser tomber ses yeux sur ces campagnes sans culture que jamais une main industrieuse n'a rendues fertiles. Tantôt il reste debout, contemplant la vaste étendue des mers, et pendant qu'il calcule cet immense obstacle qui le sépare de tout ce qu il a aimé, un soupir douloureux s'échappe de son cœur en le brisant. « Quelquefois il croit apercevoir un vaisseau qui déploie ses voiles dans le lointain ; il y attaohe ses regards ; il se couche sur la terre; il relient son haleine; il espère... il hésite... il prie; et quand le soleil à son coucher vient dissoudre ces formes fantastiques, il voudroit lessaishr encore, et prolonger jusqu'au lendemain l'erreur qui le séduit. Souvent il écrit sur le sable, avec un bois difficilement aiguisé, le nom de ses parents, de ses amiSf de sa maitresse, qu'il a perdus pour toujours. Souvent il le prononce; il s'entretient avec leur mémoiro diérie; et Digitizod by Google

LhS PROSCRITS. 19 quand Técho répète sa voix, il croit les avoir entendus. Quand un sommeil profond a (aîinc, durant quelques heures, l'agitation de ses ponsf^os, il se réveille et les appelle encore... Un songe bienfaisant Tayolt ramené dans sa famille inquiète; il avoit vu les douces larmes de sa sœur bien-aimée et il^lui semble que leur trace humide mpuille encore son sein. Il pleure aussi, mais ses pleurs tombent dans la poussière, — Il est seul ! Bientôt je le vois couché sur un sable aride, immobile d'accablement et de douleur» et souffrant les longues an> goisscs de la mort. La maladie a creusé ses joues; ses yeux sont sanglants; sa poitrine est soulevée par une respiration pénible; ses lèvres, desséchées par une soif ardente, exhalent une haleine enflammée, et quand il sent que tous les ressorts de son existence vont être romw pus, il promène autour de lui un coup d*œil sinistre qui regrette de ne pas trouver un ami. Un ami lui auroit préparé un lit de mousse ; un ami auroit exprimé dans sa coupe le suc des plantes salutaires; un ami auroit jeté sur lui son vêtement pour le garantir des feux du soleil et de la fraîcheur delà rosée; lessoinsd*un ami embellissent la mort; mais il est seul. Le mouvement de son cœur se précipite, s*interrpnapt, s'arrête.», son sang brûle, et puis se glace, et. reste suspendu dans ses veines ; sa paupière tremble et se ferme; il dit : J'ai soif! et il expiie, sans que personne lui ait répondu! CHAPITRE VI. ENCORE UN AMI. Quand le soleil se leva, yétois devant la chaumière, sur une pievr^ quiservoit de banc. La vue n'étoit pas étendue; ce n'étoit qu'à travers la

 cime des arbres et entre les pics des rochers qu*on poiîvoit distinguer au loin les belles plainos de r\lsace, dont les limites indéfinies se confondoient avec les vapeurs de rhorizon. Les autres points étaient occupés soit par des groupes confus de pins et de mélèzes, soit par des rochers que le temps détache du sommet des montagnes et qu'il entasse au hasard.* L'œil do rhomme contemple avec un eflroi religieux ces grands débris de la création ; et Tif, qui étend sur eux ses branches horizontales, les couronne avec majesté. Les ruines de Tart sont imposantes; celles de la nature sont sublimes. Oh ! que le culte du malheur est légitime! que les nobles infortunes sont imposantes! Qu'il est profond» le sentiment qu'inspire Tidée de la grandeur, alliée à l'idée de !a destruction ! Je ne sais... niais je comprends mal, je ne comprends pasriionunci qui voit sans émotion un vieux chêne brisé par la foudre, et qui donneroit sans respect Taumône à Bélisaire. Au reste, mon paysage n'auroit peutrètre pas fourni une idylle à Gessncr et un tableau à Claude Lorrain : mais il avoit ce charme âolennel, inspirateur et consolant, qui endort la douleur, et qui agrandit les forces de la pensée. Je reconnus que j'ayois une âme. Frantz vint me rejoindre, et je sentis, en lui donnant un baiser de frère, que nous n'en avions qu'une à nous deux. Je n'avois fait qu'entrevoir, la veille, l'intérieur de la chaumière; j'y rentrai avec lui; elle étoit simple, mais l'amour maternel y sourioil à l'amour fdial; elle étoit habitée par la vertu; elle étoit ouverte pour l'hospitalité, ' et je la pris pour un temple. Mes yeux s*arrétèrent sur quelques ouvrages qui cornposoient la bibliothèque de FYantz. Le premier des livres, la Bible, y avoit le premier Digitized by Google

LES PROSCRITS. 21 rang; près d'elle y étoit placé le Messie de Klopstock : c*étoit le poème de la religion à côté de ses annales; pins bas, je distinguai Montaigne, qui est le philosophe du cœur humain, entre Shakspeare qui en est lo])cintre, cl Richardson qui en est rhistorien ; Rousseau» Sterne et un petit nombre d'autres Tenoient ensuite. FVantz me pressa doucement la main» me regarda d'nn air mystérieux, tira de son rayon une botte d*ébène, l'ouvrit avec précaution et en ôta un volume enveloppé dans un crêpe. Encore un ami, dit-il en me le présentant : c'éioit Werther. Je l'avouerai : j'avois dix-neuf ans, et je ▼oyois Werther pour la première fois. Frantz secoua la tête et soupira. Je lirai ton Werther! m'écriai-je. Vois, dit-iU comme ces pages sont usées! Quand ma raison se fut égarée et que je vins parcourir lesmontagnes, cet ami m'étoit resté; je le portois sur mon cœur, je le mouillois de mes larmes, j'attachois tour à tour sur lui mes yeux et mes lèvres brûlantes ; je le lisois tout haut, et il peupioit ma solitude. Oui^ Frantz, je lirai ton Werther. — Nous le relirons ensemble, me dit Frantz. Nous Favon» rehi souvent. Un jour, je sortis seul avec Werther et je m'enfonçai dans le bois. CHAPITRE VII. ELLE. Pourquoi ce livre ne peut-il plus me sufiQref diftje . quelques jours après, en le refermant avec douleur. Pourquoi mes plaisirs ont-ils perdu leur cliaime? pourquoi n'aimé-je plus ni le bruit du ruisseau, ni le eoudber du soleil, ni les innocents souvenirs de mon enfance? Depuis que j*ai ouv^ ce livre fatal, il me semDigitized by Google

 ble que je suis vêtu de la robe de Nessus, et que |e ne respire qu'un air brûlant. Je ne suis plus heureux! Je m'assis sur la lisière du bois et j'interrogeai mon cœur; j*avois besoin d'aimer; cette idée m'étoima comme une lumière inattendue, mais elle me soulageoit d'une longue oppression, et je respirai avec plus de liberté; bientôt je jetai un retijard profond sur l'avenir, et je le trouvai entouré de tous les prestiges du boniieur; cette illusion enchanteresse s'étendit peu à peu sur le présent; elle donna un aspect nouveau à ce qui m'environnoit; le jour me parut plus pur, la campagne plus riante, le feuillage plus doucement ému; mon âme s'ouvroit à Tamour, et, sans doute, c'est naitre encore une fois. Chaque minute me révéloit d'autres sensations, m'apprenoit d* autres plaisirs; mon imagination rapide s'cgaroit dans ses brillantes espérances et me berçoit de ses heureuses chimères. Déjà, ce n'étoit plus un rêve... Je voyois la femme adorée qui alloit doubler mon existence... Je la pcîignois des plus vives couleurs... Je me plaisois h réunir en elle tous les attraits de la jeunesse et de la beauté, ornés par l'expression de la vertu; ses yeux respiroient la candeur et sa bouche la volupté; toutes ses actions respiroient la grâce... Une pudeur naïve animoit son teint d'une couleur si douce I... G'étoit encore l'innorence, et c'ctoit déjà l'amour. Je m'approchai, et je pus saisir jusqu'au désordre piquant de sa chevelure, jusqu'aux mouvements de soo coeur qui spulevoit la gaze en palpitant. Elle lisoit; je fls encore quelques pas t\ j'entendb le frémiss('ment de la page qui glissoît sous ses doigts, le soupir (pie lui arrachoit uiif^ phrase touchante... Je vis une larme qui tomboit le long de sa joue, et je me serois jeté à ses genouX| si je n'avois pas craint d'imiter Pygmalion en adorant mon ouvrage.

tBS PROSCRITS. 23 NonI œ n'^loit plus un rêve... Je l'ai Yue; et dussé-je vivre plusieurs siècles, ce moment me seroit toujours présent... Je la verrois toujours là, comme je la vis h premitTO fois, quand elle boulcva sur moi sa paupière et que mes yeux iixés trouvèrent son premier regard... El maintenant» que j'ai été brisé par tant de douleurs; maintenant, que je nourris de si pénibles regrets, el qu'un nuage funèbre obscurcit mes souvenirs, je crois toujours la voir comme je la vis ce jour-là... G*est là qu'elle étoit assise, au bas de ce petit champ, BUT le revers du coteau, près de ce buisson d'églantier. Quand elle me vit, elle laissa tomber son livre sur ces genêts; la vieille Marthe cloit debout derrière elle; je m'approchai avec émotion... Stella sourit pour nie rassurer, et je fus plus troublé qu'auparavant. Marltie se pencha vers Stella, s'appuya sur sa bêche et dit tout bas : Proscrit, peut-être. — Oui, proscrit. Si tons les êtres vivants qui habitent Fespace s'ètoient accordés dans ce moment pour me saluer roi, ils auroient moins flatté mon orgueil que cette femme en me saluant proscrit* CHAPITRE YllI. LA CHAUMIÈRE DE STELLA. Oui, répondis-je, proscrit... Hais» ajoutaifje» c'est ici qu*es(le bonheur I Avec un cœur pur et des souvenirs qui ne reprochent rien, le bonheur est partout, dit Stella. — Je le pense aussi; ce n'étoit point cela cependant que j'avois voulu dire, et elle s'en aperçut. Elle ne m'invita point à m'asseoir auprès d'elle, mais elle lit un léger mouvement de côté pour me donner une place; je m'assis; je la Umchai, Digitized by Google

^ NOUVELLES* et un frémissement inconnu parcourut toutes mesTdnes. Le vide de mon cœur étoit rempli. Quoique nous ne nous fussions jamais vus, il sembloit que nous avions beaucoup de choses à nous dire, et nous nous taisions pourtant... Stella étoit émue, embarrassée, attendrie, peut-être... elle chercboit une diversion, et sa main ramena son livre sur ses genoux; il s'ouvrit à Tendroit où Werther voit Chai ioUe pour la première fois, car c'étoit Werther; j'attachai ma vue sur cette page et je la reportai sur Stella. Stella soupira. Werther aussi, dis-je en lui présentant le volume de Frantz. — L'ami des malheureux, dit Stella... Vous avez doiK^ aimé? repris-je vivement; et cette question étoit si irréfléchie que j'en rougis. Stella ne répondit pas; elle détacha de l'églantier une rose sauvage et Teifeuilla. Quand elle ramena sur moi ses yeux, elle vit sans doute au trouble qui m'agitoit que j'avois deviné sa funeste allégorie, et elle serra ma main avec tendresse, car les malheureux aiment qu'on les devine. Je recueillis les feuilles de rose et je les déposai sur mon coeur; il y a longtemps (ju'elles sont flétries, mais elles sont encore là avec un de ses gants, sa romance et son ruban vert. Quand le soleil se coucha derrière la montagne, Marthe avertit Stella qu*il étoit temps de retourner à la chaumière; j'aurois donné un empire pour accompagner Stella, mais j'aurois mieux aimé perdre mille fois la vie que de lui déplaire ; je la consultai par un regard discret, et elle sembla me répondre : Pourquoi pas? — C'est que la défiance est étrangère aux nobles âmes. J'ai peu goûté les faveurs de l'amour... Je sais qu'il en est de brûlantes qui suspendent toutes les facultés, qui enivrent tous les sens, qui jettent la vie dans une extase délicieuse, et qui font briller sur nous une lueur d'apothéose... Mais je doute que l'amour ait rien de plus doux que ces plaisirs délicats et purs qui sont enc^m le désir et qui sont déjà le bonheur. 1^ jouisssunce a Digitized by Google

LES PROSCRITS, quelque chose d'amer et de douloureux; plus elle est parfaite, plus elle est accablante; quand on la goûte, on n'a pas la force de la saisir, et dès qu'on peut la saisir elle s'évanouit : c'est une flamme qui dévore et qui s'éteint. Oh! je regrette bien plus l'instant où Stella gravissoit avec moi le sentier difficile de la chaumière! elle étoit appuyée sur mon bras qui pressoit le sien; son haleine eÛleuroit ma joue; je respirois sa vie, et nos âmes se confoudoient dans une étroite union de pensées. J'éiois si heureux! La chaumière étoit euTironnée de chèvre4SBuilles et de cytises en fleur qui la déioboient à la vue; l'intérieur étoit simplement orné; mais cet ameublement modeste n'étoit pas sans élégance ; il y avoit môme du luxe dans la chaumière de Stella» le luxe de l'infortune qui s'entoure des arts consolateurs. Ty remarquai une harpe, des livres, de la musique et quelques dessins qui repïésentoient les plus beaux sites de la montagne. — Je m'en étois douté. — Proscrite aussi» dis-je tout bas. — Elle m'interrompit en imposant sa main sur ma bouche... Mes lèvres avoient touché sa main!... Il étoit tard ; je demandai la permission de revenir.— Souvent, dit Stella. — Tous les jours, répondis-jc. — Bientôt» reprit-elle. — Ohl demain... et la nuit me parut si longue! le partis» et ses yeux me suivirrat jusqu'à ce que je lusse rentré dans le bois. CHAPITRE IX. LE RETOUR. Cétoit une nuit poétique... Le sapin agité par le vent, l'eau qui tomboit des ro3 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.05% accurate

26 NOUVELLES. chers élevés, la tourterelle qui plcuroît dans les feuillages, loiit pai loil (le Stella. Quand je fus arrivé à la chaumière, j'ouvris ma feQëire; je prononçai doucement son nom» et je crus que toute la nature Tavoit entendu ! CHAPITRE X. ENTREVUE. Mais si elle en aimoit un autre! Non, ce fatal soupçon ne flétrira point monhonheur! je repousserai ces illusions qui me font mourir. Stella n'a pas encore aimé. J'arrivai près de l'églantier. Je cueillis une rose et je reiïcuillai sans dessein. J'en cueillis une autre, puis une troisième, et je dépouniai tout l'arbrisseau. Je me rappelois (ïette réponse muette de Stella. Je cherchois à me reporter au moment où elle Tavoit fait^, et j'étudiois de loin son âme, pour expliquer l'emblème mystérieux qui m'avoit paru si simple la veille. Il est probable, dis-je, en repoussant avec dépit les roses que j'avois jonchées sous mes piedë » il est probable que je l'avois mal devinée. Depuis l'instant où je Tavots quittée jusqu'à celui-là, je n'avois formé d'autre désir que celui de la revoir ; et quand j'aperçus la chaumière je fus frappé d'une crainte involontaire et d'un tressadlement de terreur. Je restai immobile d'efiroi, comme si j'eusse lu à la porte de cette demcfure paisible, habitée par une créature angélique, l'inscriplion de l'enfer. Quelle est donc la nature de ce vague pressentiment qui fait apparoitre autour de nous les malheurs de l'avenir et qui prévoit les arrêts de la destinée, pour nous puLii' d'urne peine absente? blcila ctoil assise et dessinoit. Je m'avançai sur la uiyiii^uQ by Google

LES PROSCRITS. 27 pointe du pied et je m'arrêtai derrière elle. Elle se retourna et me salua d'un sourire. Mon trouble éloit un peu calmé, ou plutôt il avoit fait place à un trouble plus doux; mais iesouriolde Stella m'anéantit. Il y a dans l'amour une crise turbulente et fiévreuse qui ébranle fortement toute l'àme, qui absorbe toutes les impressions ordinaires. Les idées incertaines et confuses ne laissent plus de traces dans la mémoire, Ip corps s'affaisse, les yeui^ se voilent, le sang tourne et se précipite en bouillonnant vers le coeur... Vous n'êtes pas tranquille? me dit Stella. Je saisis sa main, et l'éclair n'est pas plus prompt que l'impression qui confondit toutes nos pensées. Je fis quelques pas dans la chambre et je vins m'aaseoir à ses oAtés. Elle avoit les yeùx fixés sur son dessin : j'y fixai les miens, car je n'osois plus les tourner sur elle, et je trouvai quelque douceur à voir ce qu'elle voyoit; il me ^embloit que ses regards y laissoient une empreinte parti* culiëre qui parloit à ma pensée» un caractère secret que ' je savois lire. Quel fut mon étonnement quand je reconnus dans ce dessin l'esquisse de notre première entrevue au bas du petit champ de Marthe! Quoi I dis^je» Stella s'oecupoit... —Le point de vue est agréable, dit^IIe en romgia» sant. — Et rimiation ravissante ! — Je vous le destinoia» répondit»elIe. J'écrivis au bas : Souvenir... et la plume s'échappa de mes doigts. Souvenir cV amitié^ dit Stella, et elle écrivit. Si elle n avoit pas donné le change à mes transports» j'allois tond)er à ses pieds. Elle s'approcha de sa harpe ; elle en tira des sons touchants qui apaisèrent le tumulte de mes sentiments et qui firent succéder à cette frénésie pénible une émotion Digitized by Google

 profonde. Jamais je n*ai entendu de la musique sans me croire meilloiir... J'essayai d'envisager Stella, et le sen* linienl qu elle nrinspira fut pur comme elle. L'expression céleste qui animoit sa figure et qui étoit répaudue sur toute sa personne auroit contraint au respect, par l'ascendant de la vertu, les coeurs les plus dégradés. Je sentis que j'éti>is tran([uille, et quand elle eut quitté sa harpe, j\"c'(»ut ois encore. L*attendrissenicnt dispose à la confiance et une minute d'abandon franchit toutes les convenances de la société. Je lui parlai de mes parents, de ma soeur, de Frantz; nous pleurâmes ensemble, car nous apprenions que nous ne pouvions plus nous passer l'un de faulre. On s'aime si vite quand on n'est que deux dans le monde et qu*on a besoin d'aimer! Lorsque l'ardeur du soleil fut un peu tempérée par l'approche du soir, nous sortîmes de la chaumière et nous nous promenâmes dans les environs. Il y a dans la montagne une grande fleur, qui ne croit guère que dans les endroits escarpés et parmi les sables; c*est Tancolie, dont les urnes bleues, suspendues à-une tige frêle et élancée, retombent tout à coup vers la terre, comme si elles étoicnt fatiguées de leur poids, et cette plante est l'emblème d'une vie qui a cessé d'être heureuse. Stella aimoit cette triste fleur, et elle me la fit remarquer qui se penehoit sur le roc. Je gravis jusqu'à elle et je la cueillis; mais, à mon retour, comme les pierres mal assurées cédoient sous mes pas, je me retins à des ronces qui me blessèrent légèrement, et une goutte de mon sang tomba sur Tancolie : je voulois la rejeter. Stella s'en empara vivement et l'attacha à son sein.

LES PROSCRITS 20 CHAPITRE XI. LE PAUVRE FRANTZ!

Un jour j'élois sorti de bonne heure, et je marchois an hasard dans le bois. Rrantz m'aperçut et vint à moi; mais j'étois trop à Stella pour rien voir. Il saisit ma main : Tu souffres, dit-il. — Je portai la sienne sur mon sein. — Tu aimes, ajouta Frantz : et il me considéra avec une pitié inquiète* Oui! tu aimes! oh! malheur à toi, malheur à tout ce qui aime dans la nature! Son cœur étoit brise, le son de sa voix avoit quelque chose de douloureux, et quand Técho répéta cette imprécation comme un gémissement lugubre, un frisson d'é» pouvante glaça mon sang. — Oui, malheur à tout ce qui aime; connois-tu cette passion funeste qui brûle, qui dévore, qui use la vie, qui fait mal partout? as-tu déjà posé tes lèvres sur cette coupe d'am^ume? Comme toi, quand le premier éclair de l'amour vint échauffer mes sens, je souris à l'avenir, et je m'endormis dans mon bonheur; mais c' étoit un rêve d'enfant, car il n'est point d'amour heureux sur la terre. Tu sauras comme il est contrarié par tous les événements, comme il est froissé par tous les orages, comme il semble frappé par le destin d'un éternel anatheme ! Tu verras comme tout est conjuré pour empoisonner sa pureté» pour souiller son éclat, pour changer ses douceurs en angoisses ! 9 Tes-tu jamais représenté ta bien-aimée , couchée sur un lit de mort, luttant contre la douleur qui la poursuit, contre le trépas qui la presse, cherchant à ressaisir l'exis3.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.58% accurate

30 NOUVELLES. tence qui lui échappe , soulevant vers loi une main qui ne te trouvera plus, tournant sur toi un regard qui ne pourra plus te voir, en exhalant un soupir qui ne sera plus suivi 'd'un soupir? Arrête, Frantz ! m'écrîai-je, tu me déchires. — Oh! si tu avois connu les fureurs de la jalousie, si tu avois gémi sur Taniour trompé, et que tu pusses comparer à ces tourments la foibie douleur de pleurer sur une maltresse qui n'est plus... Éronl(^ l)i('n! rtro s'^jiaré de la moitié de son ftme par la plus noire dos pci iidies; interroger un cœur qui no se souvient plus de ce qu'il a senti ; renfermer ses larmes dans son sein, tandis que celui de TinCdèle frémit de volupté sons les lèvres d'un nouvel amant; languir abandonné quand elle existe pour im autre ; être seule, quand elle est doux! voilà le comble de T infortune!... Et, réfléchis un moment! qui sait si maintenant elle n'a pas déjà accueilli un rival ? qui sait si elle ne le couronne pas des fleurs que tu cueillois hier pour elle, et si elle ne palpite pas d'amour dans ses bras?.,. — Frantz, dis-je en le repoussant, laisse-moi! tu m'as blessé... — Tu ne m'aimes plusl dit Frantz... — Non, je ne t'aime plus... — et je me maudis pour cette imposture; mais Frantz étoil déjà loin. (a) tort pèse cruellement sur mon cœur! il souHroit et je Tai maltraité... Sa raison éioit altérée, et j'ai aigri son mal; depuis deux jours il erroit dans la montagne... il avoit oublié son asile, et je ne lui ai pas tendu la main d'un ami... J'ai insulté à ses chaj^rins, et je l'ai repoussé aM*c (liirelé... Qu'il est alfrrnx d'être coupahle (^nvers ceux que l'on aime, et coaibicu ce souvenir oppresse! 11 m'a pardonné depuis, mais je ne me pardonnerai jamais. Frantz, hélas! celte larme est encore une larme de repentir ! li fut ion^^lomps ab&eut; loi s les soiis, je l'appelois. i

The text on this page is estimated to be only 23.47% accurate

LES PHOSCRITS. 31 il ne répoiidoit]>as; je rentrois seul, cl je cucliois imn trouble ù i%a mère. CHAPITRE XH. LA PRIÈRE nu SOIR, Cétoit par une belle soirée du commencement dé sep^ tembre; trois mois s'étoient écoulés depuis le jour où je vis Stella |)oiir la [)roniière fois an bas du polit cbainp de la vieille Marthe. Je m'arrêtai où je Tavois vuat je m'assis où elle a^oil été assise; |e me rappelai les premières paroles qu*elle m'wÂi adressées; je les répétai tout haut; j'aperçus l'églantier, je détournai les yeux, jenie levai, et j'allai à la clianmièrc. Il faisoit nuit; cependant il n'y avoit personne, et jamais il ne ni'étoit arrivé de trouver la chi^umière dés^te, à moins que Marthe et SteUa ne fussent dans le petit, champ. J!étois bien sûr qu'elles n'y étoient point, mais j'y retournai, et je fus affligé comme si je m'étois attendu à la voir. Il n'étoit point de danger que mon imagination ne prévit, n'exagérât. Tantôt je oraignois que ses persécuteurs n'eussent découvert sa retraite, et cette idée ranimoit ma haine pour eux. Tantôt je tremblois qu'elle n'eût été attaciiu'O par un animal féroce, ou surprise par un brigand : il n'y en avait point, mais si Stella eu avoit rencontré! Je marchois, préoccupé par mille craintes, quand je distinguai à quelques pa$ de moi une lumière dans le feuillage; je m'avançai et j'entendis un léi^er mniivement. J'avois entendu bien des fois un bruit pareil à celui-là, mais ce bruit n' avoit jamais retenti comme oela dans mon coeur; c'étoit le frémissement de la robe de Stella. La lampe étoit suspendue à un ii ; elle jetoit sur Stella

Digitized by Google

32 KOUVELLBS. un(^ clarté mourante, qui l'ontoiiroit d'une paie auréole, descendoit le long de sa robe en reflets tremblants et 8*éteignoit derrière elle. Stella étoH à genoux, immobile, le front prosterné» les mains jointes, dans l'attitude de la résignation et de la prière; quclquc^lois seulement, elle adressoit au ciel un regard» un sourire et une larme. La vieille femme étoit à ses côtés» Toeil fixé sur son rosaire» et un rayon de la lampe éclairoit ses cheyeux blancs. Stella m'(n tendit; elle se tourna vers moi, et me fit un signe de la main pour me réduire au silence : j*étois à g^ux. Il y avoit longtemps que jen*avcnsprié et je sentis que cela me soulageoit, cette douce communication avec Dieu pénétroit mes sens, élevoit mon âme, purifioit mes pensées» et appliquoit à mes douleurs un baume consolant. Je suis loin de professer cette dévotion exclusive et mal entendue qui repousse l'homme trompe et qui condamne l'erreur comme le crime. Je sens que je pourrois voir un athée sans horreur... mais je ne le verrois pas sans pitié; et il est assez à plaindre» le malheureux» qui ne connott pas le charme de la prière! Dieu nous a entendus, dis-je à Stella quand la prière du soir fut aclievée; ce n'étoit pas un spectacle indigne de lui que cet hommage consacré par la double solennité du malheur et de la nuit, et offert par deux proscrits à une religion proscrite; il nous a entendus et sa bénédiction est tombée sur nous... Stella me montra du doigt une fosse nouvellement couverte de gazons et de fleurs. Elle aussi, dit Stdla» elle nous a entendus» et sa bénédiction est-elle tombée sur nous ? La lumière devint plus vive un moment et s'éteignit tout à fait. . uiyiu^t-ù Ly Google

LES PROSCRITS, 33 Nous revînmes à la chaumière sans prononcer un seul mol. Quand nous fûmes arrivés, Stella s'assit et me regarda fixement; elle avoit conservé quelque chose de la divinité avec qui elle venoii de s'entretenir ; je baissai les yeux et je Técoutai en silence* — Mon amiy dit Stella, je n'ai pas toujours été seule dans ces montagnes, j^ai eu une mère. Elle alloit pleurer; elle regarda le ciel. — Elle m' avoit accompagnée dans ce triste exil, continua Stella, et nous nous tenions lieu du monde; elle est morte. Il y a im an que nous lui creusâmes cette fosse, et que je restai seule. — Seule! m'écriai-je d'un ton de voix passionné. — Et Marthe ! i epris-je en rougissant. — Oui, Tamitié, dit Stella, Tamitié est douce; mais qui me rendra les baisers d'une mère? elle est morte. — Stella, n'en doutez pas! elle vit... elle vous voit; elle veille encore sur Stella, sur la chaumière; elle recueille les pleurs de l'amour filial et contemple avec orgueil les regrets qu'elle a laissés. Quand le temps aura usé les ressorts de la vie, ô Stella! son ftme descendra sur votre couche funèbre, s'imira à votre âme, et Fescortera au pied du trône de Dieu. Stella, n'en doutez pas, vous reverrez votre mère! ... Et ma pensée se trepose avec tant de charmes sur cette sublime espérance d'une meOleure vie! Dis ce que tu voudras, farouche matérialiste, tu ne me raviras pas mon immortalité; ma conviction est plus forte que tes sophismes. Je vivrai! Quel mortel se sentiroit capable de supporter les dédains des grands, les humiliations de la misère et les tourments de l'amour outragé, s'il ne pouvoit se réfugier dans son âme sans y trouver le néant? De quel œil suivroit-il le cercueil d'un ami , s'il croyoit le descendre tout entier dans la tombe? Accablé des succès du crime; navré de persécutians et veuf de tontes les i&usionfi du Digitized by Google

34 NOUYËIXËS. monde, que lui resteroit-O, si ce n'étoit ce besoin pro»* fond d'exister au delà de lui-même el d'assister à l'éternité : ce sentiment qui le soutient, qui l'agrandit et qui le console du passé en s' emparant de l'avenir ? Pourquoi Stella n*avoit-eUe pas déposé plus tôt ce secret dans mon coeur? Vous avez encore une mère, dit Stella, et les secrets de la douleur importunent les heureux. Ueureuxl et Stella ne l'étoit pasl CHAPITRE Xlll. t'BSPUHAnB. Quelque temps après, Stella revenoit avec moi du petit diamp de Marthe, et nous nous arrêtâmes sur une esplanade da terdure, d*où la vue se perdoit dans un beau vallon. Le soleil se couchoit, et son char de feu traçoit déjà une bande pourprée à l'occident ; ses rayons, en s'élevant à la pointe des rochers, les peignoient d'une eoa«i leur brillante qu'ils réfléchissoient sur la campagne, et qui nuançoH tous les objets de Tinoaniat le plus vif. Je regardois Stella ; son ame sembloit associée au vaste concert d'amour qui saluoit le crépuscule ; et je ne corn" pris pas si c'étoit ce tableau ravissant qui Tembellissoit encore à mes yeux, oa si o'étoit elle qui embelliasoit ainsi la nature. J'étendis mon bras autour d'elle, et elle appuya sa tête sur mon sein : une tendre langueur fermoit ses pau* pières, une douca chaleur animoit son teint, son cœur battoit... le brûlois, j'avois la j9èvre; mes lèvres étoieni desséchées comme par une soîf ardente; je les unis ù ses lèvres, et je chancelai ; je frémis, je ne vis plus... Digitized by Google

LES PROSCRITS. 35 Nous (lescciulîmos de i'csplanadc, et Stella ne me regardoit point, ne me parloit point : j'élois si ému, que je ne m'aperçus pas que nous avions quitté le chemin de la ebaumière. Nous arrivâmes au bosquet de la prière : le soleil étoit coiiclié, la lampe étoit suspendue à l'il, et nous tombâmes à genoux. Le lendemain nous passâmes près de Tespianade: Stella me sourit et prit un chemin détourné.
CHAPITRE XIV. LA GUIRLANDE. Je marchois auprès d'elle ; j'aperçus des toniïes d'niicolies sur le rocher, je les cueillis et Je les lui apportai : elle les tressa en guirlandes» les ceignit en couronne . autour desescheveux blonds, et leslaissa retomber en festons sur ses épaules, à la manière dont on pare les victimes. Cet ornement fimèbre lui rappela ses amis sacrifiés, et elle sema des fleurs sur son chemin, comme un hommage expiatoire aux mânes des innocents. —Oui, Stella, m'écriai-je, des monstres ont épouvanté la patrie de leur audace et de leurs forfaits : ils ont dévasté les temples, ils ont égorge la fille dans les bras de son père, Tépoux sur le sein de son épouse bien-aimée; Us ont fait de notre terre natale le patrimoine des bourreaux, et ils Font Fertilisée avec les cadavres de nos parents...; ils t'ont bannie, ô Stella! et pourrois jamais sceller un baiser de pardon sur leurs lèvres ensanglantées 1 jamais! Vengeance et malédiction sur les tyrans 1 Quand la justice n*est plus qu'un mot, la vengeance devient un droit; et dès que les lois contemplent, dans un lâche silence, la fière impunité du crime, il faut que le poignard de Topprimé lui tienne lieu de juge el d'ami!
Digitized by Google

36 NOUVELLES. Je l'ai dit; car il y a dès instants ou je TOu(trois être amié du ^Maive de l'exterminateur, pour renverser autour de moi tout ce qui est méchant; mais c'est un égarement qui outrage la nature et qui dégrade Thumanité. > ^ Que la clémence de Dieu descende sur eml dit Stella. — Et je le répétai avec elle. Une j-rande expression de piété I)rilloit dans son regard ; on Tauroit prise alors pour un ange bienfaiteur qui appeloit sur les hommes Tindulgence du Très-Haut, et elle tenoit la place de cet anneau invisible qui unit le ciel et la terre, Fauteur et la créature. Je fléchis le genou pour l'adorer; mais ses yeux voilés d'un nuage d'amour rencontièrent les miens» et l'oubliai la prière qui erroit déjà sur ma boudie. Stella n'éloit plus qu'une femme ^ CHAPITRE XV. Là FAUTE. Le ciel se pnépaioit à l'inrage. Un vent brûlant rouloit dans les airs des tourbillon? de sable et courboit la cime des forêts qui cédoit en gé- ' missant, des nuages épais voiloient le soleil, de vastes ténèbres s'amonceloient sur 1 horizon , et le ramier des bois jetoit de temps à autre un cri douloureux. Je pense que si l'amour n'existoit pas, ce désordre des éléments en feroit sentir le besoin. Quand nous lûmes arrivés à la chaumière, je m'assis tout près de Stella, et Stella s'approcha davantage. J'étois au comble du bonheur, et je voulois encore quelque ■ yéditioa de tSOt porte t n'étoU plus qu^um morieVem
Digitized by Google

LES PROSCHITS. 37 chose. H y avoii une tcniijètc dans mou sein comme dans la nature. Je cherchois tous ses regards, j'épiois tous ses mouvements. Si j'avois trouvé dans ses yeux une pensée qui ne fût pour moi, j'en aurois été jaloux. Un éclair descendit sur la chaumière. Il me sembla qu'il élabiissoit entre nous une communication plus parfaite : je la ceignis de mes deux bras, et déjà les siens me pressoient malgré elle. La foudre gronda; elle pou voit me frapper dans cette minute d'extase, et les heureux de la terre auroient envié mon tombean. • Cependant un désir confus parcouroit mes veines, et mon sang reHuoit vers le cœur. Je soulevai Stella en la serrant étroitement contre moi, et ma bouche enflammée rencontra sa bouche... D'abord Stella trembla... bientôt elle demeura privée de vie; toute son âme s'étoil réunie à la mienne dans rivresse de ce baiser... Je ne sais pius ce que j'éprouvai... c'étoit un songe vague, mais délicieux, qui me d^oboit jusqu'au sentiment de mon être... Tavois été coupable, puisque le bonheur peut être un crime. CHAPITRE XVL LA BAGUE D*ALL1ANGE« T Ma main étoit fixée dans la main de Stella, quilarepoussoit foiblement. En dégageant mes doigts entrelacés dans les siens, je fis tomber un anneau qui vint se diviser à mes pieds. — Mallieureuxl s'écria-t-ellc avec Taccent du désesr* poir ; je suis mariée. . . 4
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.53% accurate

38 NOUVELLES. — Mariée! Si le iDonde s'éloit abimé et que]e fusse demeuré debout aa milieu de ses ruines» le sentiment de ma vie m*auToit paru moins pénible, moins insupportable. J'essayai de rejeter celte idée, mais elle avoit touché le fond de mon cœur. CUAPITRE XVII. r SOPmSMES. Je descendois rapitlemenl le cheiiiiii de la chaumière: Marthe passa [)rès de moi. — Dieu ait pitié de nous! dit-elle; J'ai cru que cet orage renverseroit la montagne de ses fondements. Je m'élois assise là-haut, sous ce rocher qui se recourbe coinuK» une voûte, et je voyois le ciel en feu. Par trois fois une longue llammo s'est élancée du clocher de Sainte-Marie, et l'oiseau àe mort gémissoit dans les sapins. Dieu ait pitié de ceux qui ont une bonne conscience ! Je frissonnai. — Mais voyez» monsieur, dit Marthe, Torage recommence ; vous seriez mieux à la chaumière. — Mieux, bonne Marthe^!... Oh! non. J/oraire reeoimnciu^oit eu edel : une lumière S"bite brilloit quelqueiois siu' le précipice ; un aquilon impétueux siUioit dans les bruyères et faisoit flotter mes cheveux» une pluie froide, ruisseloit sur mon visage et traversoit mes vêtements; mais cela me faisoit du bien. Mon imagination se reposoit de s(^s tempêtes dans celles de la montagne, et mon trouble s'adoucissoit à être ainsi partagé par la nature. * lUrlli« dans U première édition w nmiiiM Brifitto. Digitized by Gc)

LES 1>RUSCK1TS. 39 — Eh bien! dis-je tout à coup, mariée! que signifie ce mol, ol qu'a-t-il de magique pour me remplir de lerreur? Pourquoi ce bruit aiiectc-t-il autrement mon oreille que les autres paroles de i'iiomme/ £t, au surplus, qu'est-ce que le mariage loi-même, rinon une institution fondée par le caprice, sanctionnée par le préjui^c et maintenue par l'habitude? De quel droit ce lien despotique asserviroit-il l'avenir au présent? Quelle est la nature de ce serment bizarre qui soumet à la volonté d*un jour toutes les inclinations de la vie? Et quel être assez audacieux a pu dire dans la vérité de son cœur : — Maiiitcnant, je jure de ne plus aimer? Mais il ne leur a pas suffi de les enchaîner Tun à Tautre pour Fétemité, et de leur faire un long supplice de cette union qui seroit le bonheur, si elle n*étoit formée que par Taniour!... Le plus souvent ils les ont unis sans interroger leurs cœurs, sans consulter lenrs rapports; ils ont immolé la paix de toute une génération à de frivoles intérêts, à des convenances froidement calculées; ils ont vendu au prix de For des faveurs qui se flétrissent dès qu'on parvient à les acheter, et la vierge modeste qui inspiroit autour d'elle la tendresse et le désir a été obligée de partager sa couche nuptiale avec la hideuse décrépitude, comme une rose naissante qu*on transplante sur un tombeau. Ce n'itloit point là rintenlion de la Providence; elle vouloit, dans ses desseins protecteurs, que tout ce qui respire fût heureux ; elle avoit assorti tous les carao tères avec un soin bienfaisant; elle avoit préparé de secrètes sympathies qui étoient le signal et le garant de raniour. Suis-je coupable de ce que les passions des hommes ont violé la loi de la nature et détruit Touvrage de Dieu? Et si je me suis conservé libre au milieu de leur escla^ vage, si j'ai gardé une âme neuve parmi les désordres

 delà société, n'ai-je pas le droit de m'aflranchir du joug qu'elle a inventé pour le vice? Mon âme se souleva contre ce paradoxe, et se replia sur elle-mèmo avec effroi. Le tonnerre tomba.

CHAPITRË XVtll. LE DERNIER ADIEU. Dès que Patibe du jour éclaira l'intérieur de la chaumière, je me disposai à retourner chez Stella. Je désirois, Je craignois de la voir, et ce mol mystérieux me poursuivoit avec rachamement d'un ennemi. J'arrivai au petit champ, je reconnus Téglantier : il avoit souffert de l'orage , et ses rameaux dépouillés étoient penches sur la terre. Le feu du ciel avoit passé dans les genêts. J'entrai dans la chambre de Stella ; elle étoit couchée sur des sangles, couvertes d'une natte de jonc; son corps étoit enveloppé d'un linceul de couleur obscure, qu'elle eroisoil sur sa poitrine, cl sa chevelure était éparsc autour d'elle; elle étoil pâle; mais quand je fus là, une fièvre ardente qui s'éleva dans son sein teignit peu à peu ses joues d'un pourpre foncé. Je m'arréiai à quelque distance et je restai immobile en aUondanl qu'rlle me parlât. Je vous atlcndois, dit Stella, avec un sourire amer ; j'ai beaucoup de choses à vous dire. Je m'assis. Il arrive une heure où l'on peut se juger, repril-elle, et celle heure est venue pour moi. Heureuse si la justice divine ne me condamne pas comme mon coeur I

LES PROSCRITS. 41 Je suis coiipahlo depuis queje vousai vu ix)ur la première fois. Depuis que je vous ai vu pour la première fois je vous ai aimé. L'arrêt de ma destinée étoit cruel ; il s'est appesanti de toute sa force sur ma tête. Croyozvous que la femme adultère trouvera iirùce devant Dieu? Elle resta quelque temps en silence, et continua : Je suis née d'une famille noble qui honora ses titres par ses vertus; elle fut proscrite. J'avois perdu mon père dans mes premières années, et j'ai oublié sa mé*^ moire! Ma mère est morte ici, et j'ai souillé son lit de douleur! Ils m'avoient donné im époux de mon choix, et je l'ai trahi. Quand il s'arracha de mes bras pour aller se ranger sous les drapeaux d*une cause malheureuse, Stella, ditil en me donnant le dernier baiser, Stella, garde-moi ton cœur : et je ne lui ai pas gardé mon cœur. Il erroit transfuge, misérable et rebuté, dans des contrées inconnues; il erroit accablé par la fatigue et par le besoin, soutirant de ta soif et de la faim; mais il pensoit h moi ; il se consoloit dans mon amour, et mon amour l'a trompé! Pourquoi vous ai-je caché ce fatal secret? cent fois il s'est approché de mes lèvres, mon cœur s'est serré, et j'ai tremblé de vous voir deviner ce que j'aurois dû vous apprendre! Pourquoi vous aî-je rencontré? je serois tranquille eiu ore; je pourrois songer à mon époux sans tressaillir de honte, et je pourrois sans terreur implorer l'ombre de ma mère! J'ai tout perdu; je n'ose plusm'occuper ni de ma mère ni de mon époux ! Croyez-vous, répéta-t-elle d'un son de voix altéré, croyez-vous que la femme adultère trouvera grâce devant Dieu? Elle ouvrit la Bible, chercha la page de la femme adultère, y attacha ses regards et la mouilla de larmes. J'élois alors près d'elle, elle prit ma main et l'éleva vers le ciel. Toi, dit-elle» tu n'as pas été coupable, tu ne 4. Digitized by Google

42 NOUVELLES. mc.' jiw as pas dans la i ('[)r()i)alion ctcrnollo; c'est moi seul qui ai brisé ce nœud; c est sur moi seule quo doivent retomber toutes les vengeances, et je t'absous devant celui qui juge les actions des hommes, car ton cœur étoit sans tache... Mais va-fen, ajouta Stc^lla. Va-t'en pour toujours, cVsl la dernière piière de Stella, 1(^ dernier vuni de ton amante! Laisse-moi avec mes regrets, j'ai besoin de préparer mon âme à subir mon jugement. — Stella! m'écriai-je en me jetant à ses genoux, et je couvris sa main de pleurs. — Laisse-moi, dit-elle, tes pleurs me brûlent comme tes baisers. Va-t'en. Et son pouls s'affaissa, sa respiration enflammée devint plus lente, le mouvement de son coeur resta suspendu. Je me précipitai vers la porte ; je voulus la voir encore» 6l ses lèvres {Àles me balbutioieut un adieu. CUAPITKË XIX. LA CLOGHB DU VILLA6B. Pendant ce temps-là je ne rentrai point dans la chaumière. J'errois autour de sa demeure sans autre nourriture que les fruits sauvages de l'automne, sans autre lit que la terre humide, et je pareourois les campagnes désertes eomme une ombre en peine que les anges de la nuit ont exilée de son cercueil. C'étoit la cinquième soirée; je vins m'asseoir sous le rocher qui avoit servi de retraite à Marthe pendant l'orage. En considérant ce dôme obscur et cette grotte inhaDigitized by Google

LES PAOSCaiTS. 43 bitéo, on promenant im^s ycnx sur la solitude qui Tenlomoit, en chercliant inutilement dans ce grand espace quelque être qui respirât, je me persuadai que "fétois plongé dans le silence éternel, que Dieu m'avoit relégué loin de sa vue, hors des bornes de la création, et que tout co que je voyois n'étoit plus qu'une réminiscence incertaine de ce que j'avois vu. Le jour finit; mes sens s'assoupirent, mais ma douieui veilloit toujours. Je rôvai que j'étois entouré d*imaft^ de mort, et que je marcliois avec difficulté à travers des amas d'ossements. Une torche funèbre, portée au-devant de moi par une puissance invisible, éclairoit de sa flamme lugubre les horreurs de mon passage. Au bout de ce sentier mortuaire, j'aperçus Stella vêtue de la robe transparente des fantômes; j'étendis mes bras vers elle, et je nesaisisqu'un nuage. Alors farrachai de mon sein un cri d'épouvante qui se prolongea dans les détours de la montagne, et je me relevai sur mon rocher. Il éloit encore là, ce flambeau fatal, comme je Tavoîs vu dans mon sommeil; il descendoit lentement le revers de la colline, et mes regards avides ne cessèrent de le suivre que lorsque sa lueur blanchâtre s'effaça dans les ténèbres. Je cherchois h rassurer ma raison contre ce prestige eflrayant, quand tout à coup la cloche de Sainte-Marie sonna. Ses vibrations étoient interrompues par un cahne affreux qui en remplissoit l'intervalle. U y ayoit entre w rêve, ce flambeau, cette déchirante harmonie, je ne sais quelle liaison d'idées qui resserra mon cœiir. Je m*étois avancé sans but dans les avenues pénibles de la grotte... et cette clarté, ce souvenir... j'étois au bosquet de la prière... mon sang se glaça. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.94% accurate

44 NOUVELLES. UNB FOSSE DE PLUS* Une fosse de plus... une fosse iiouvellemeni creusée! Henririers! qu*avcz-vous fait de Stella? — Oui, répétez, Marthe, répétez encore! Écrasez-moi d(; tout le fardeau de ma douleur. Oui, c'est moi qui suis la caiiso ïiii ma raison s aliéna. — Je m'élançai dans, les bois, je remplis l'air de mes cris, j*arrachai mes vêtements, je me roulai sur la pointe aiguë des rochers, et brisé, MU'urtri, sanglant, couvert de poussière et de blessures, je m'évanouis. CHAPITRE XXI. PLUS OB iM>NHBUR« Cettenuit me parut longue comme réterniio, car j*avois conservé la faculté de sentir pour l'exercer sur d'épouvantables chimères. I^e tableau de la mort de Stella poursuivoit mon imagi* nation fatiguée. Je la voyois dans son drap funéraire, avancer un pied desséché sur la fosse et tomber contre la terre qui retentissoit de sa chute. Quelquefois il me senibloit qu'un songe cruel nous avoit trompés et que Stella n'étoit point morte. Je Fentendois frapper contre les ais de la bière et pousser une plainte étouffée. Je soulevois la pierre qui pesoit sur elle. Je brisois sa hideuse prison, et je l'enveloppois de mes bras pour réchauflcr sur mon GOBur son cceur dé^à froid. Alors, le soufSe violent des

LES PROSCRITS. 45 orages nous enlevoit, aîiïsi réunis, dans les airs; nous poussoit, frissonnants, sur des mers glacées, ou nous tenoit suspendus sur le cratère bouillonnant des volcans, au milieu d'une lave brûlante, et nous précipijLoii de tempête en tempête dans la profondeur des abîmes. Quand je revins à moi, j'ctois à <'(Mc de Fraiitz ; il avoit étanché mon sang, il avoit lavé mon visage et exprimé une eau froide sur mes tempes et sur mon sein. G*étoit auprès de la fontaine où je l'avoir rencontré en arrivant dans la montagne. Ce rapprochement fut terrible. Hélas! plus de repos, plus de bonheur! ni'écriai-je; et je me levai en poussant d'alTrcuses imprécations contre la destinée. Ensuite je dis mes malheurs à Franiz; il pleura et je ne pus pas pleurer. — Écoute, me dit Prantz lorsque ce récit fut achevé, maintenant que tu as aussi l'expérience des grandes douleurs, je crois que nous nous conviendrons mieux» et mon amitié calmera tes peines. Un jour, quand ton coeur sera guéri, je te dirai les miennes, et en voyant comme rinfortune peut se reproduire sous des formes différentes, tu avoueras qu'aucun homme n'a le droit de se dire le plus malheureux ! Tu te révoltes contre cette idée, continua Frantz, mais si tu savois!... — £h 1 dis-moi, Frantz, pourquoi ne mourus-tu pas? — Oh! oh ! dit Frantz, j'avoîs une mèrel Je fus foudroyé. — Moi aussi, j*ai une mère! — Et puis, ajouta-t-il, je dois rendre grâce à la Providence d'avoir disputé mes jours au désespoir 1 si j'étois mort, qui t'eût consolé ? — Cela est vrai. A-t-on le droit de disposer de sa vie, tant qu'il reste d(*s malheureux? J*ai souûert tout cela, et j'ai vécu.

NOUVKLLKS. CHAPITRE XXli. * BLLE EST IMMURIËLLE.

Mes peines furent longtemps à s'adoucir; longtemps je clîorehai les déserts, la solitude et les scènes de la nuit, ([iir sembloieni donner à ma doulenr qnrlqno chose de plus calme et de plus imposant. Cliaciuo fois que la lune élevoit dans le ciel son disque maioslucux et s'avançoit sur l'horizon dans sa beauté mélancolique, je parconrois, ponsit", la cime des montagnes, et quand mes yeux tomboieut sur i'cndroil où 'f avois ronconlrc Stella, je redwnandois Stella à tout ce qui nous avoit vus ensemble, et je pleurois. Souvent je croyois distinguer dans les ombres des foi nics vagues et confuses qui erroîent autour de moi, et j'interrogeois ces fantômes, vaines illusions des ténèbres, sur les problèmes de réternité. Qu'est devenue Stella? disois-je; est*elle égarée comme vous dans les nuages, ou dort*-elle encore immobile dans la fosse (|u'on lui a ereusée? Le bruit des eaux du torrent trouble-t-il quebiuefois son sommeil? Est-elle sensible au froid de Thiverî Quand de longs frimas sont suspendus aux branches des ifs, et que la pluie pénètre la terre qui l'enveloppe, dit-elle : J'ai froid! — Dites-moi, ditesmoi surtout si son ànie s'est dépoinlléedans sa nouvelle vie de tous les souvenirs de sa vie passée, si elle pense toujours à moit et si, quand je prononce le nom de Stella, ma plainte va jusqu'à son coBur? Non. Stella n'entend plus les orages de la montagne; et le vent du nord qui gronde dans les sapins respecte le silence de son tombeau! Stella dormira jusqu'à ce que les éléments se confondent et que le temps finisse. Lorsque le jour sera venu.

Digitized by Google

LES PaOSGRITS. 47 elle ira s'assooir à côté de s;i aière, au milieu des rayons d'une lumièie immortelle, et elle respirera une éternité de délices dans une éternité de repos. Lorsque le jour sera venu, et que Stella approchera de son juge, il n'armera point son front d'éclairs menaçants; et puisque c'est une loi commune à tout ce qui respire, qu'aimer c'est la vertu, qu'être aimé c'est le bonheur. Dieu ne rejettera point de son sein ceux qui ont beaucoup aimé. Qu'est-ce que la Divinité elle-même, sinon ce besoin d'aimer qui remplit toute la création, et qui est la source du bien, le mobile de la nature et Tàme de l'univers'/ L'amour est la vertu de l'humanité : il n'y a de peine dans l'autre vie que pour ceux qui ont haï. Dors en paix, ma Stella ! ton immortalité sera douce. — Le poison des rec:rets ne se mêle point au nectar des bienheureux. Dors en paix, ma Stella ! tu étois née pour aimer, et tu as accompli ton destin sur la terre. Un jour je retournerai ver» toi.... Stella, un jour.... un jour!... Quand Fange du jugement dernier éveillera la poussière des hommes sur la poussière des mondes, je me lèverai sans terreur, et j'apparoitrai avec confiance devant la justice 4^ Dieu. Dans ce temps-là» je retournerai vers toi; tu me souriras et nous nous réunirons à jamais. Alors, ô Stella 1 rien ne pourra plus nous séparer; ni la mort, ni les hommes, ni les tyrans, ni la nature : les temps de proscription seront eûacés; les innocents auront trouvé leur vengeur et leur réôimpepse; les oppresseurs auront subi leur châtiment; le mal sera oublié, et la destruction elle-môme ne sera plus. Ainsi, mon âme accablée par tant de funestes perplexités s'en délassent dans la paix de l'avoir. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.60% accurate

CONCLUSION. Une aniK'o s'écoula, et je pus rnvoir la chaumière. Depuis (iucUiiie temps je riiabile avec Marllio, Fi antz et sa mère. Mous cultivons le petit champ, FranUs et moi; chaque soir, nous faisons la prière dans le bosqiiet des tombeaux, et j'y ai planté un cyprès qui commence à ombrager la fosse de Stella. Nous n'avons rien ehanj^é à Tameublement de sa chambre; elle est comme elle ctoit alors; Stella a'y est plus; mais quelquefois je pense encore l'y voir. Et je crois que je la reverrai!... Pour être sûr de la revoir, poiu' en être digne aux yeux de Dieu, (iuehjue chose cependant, (juclque chose me manque souvent» — la force de vivre ' ! ' Cette dernière phrase n'est poiut dans ia première édition, qui se termiiic ptr : et je croi» que je la reverrai. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.24% accurate

LETTRE B*Ulf SOLITAIRE DBS VOSGES A L'tolTEUR DES PROSCRITS ^ Monsieur, je me souviens ' parfRitement de vous avoir vu pondant nno (\o vo:; oxcnrsions botaniques dans les Vosges et de m'èlre eutretenu avec vous du niallioureux jeune homme qui vous intéressa vivement; mais quoique j*aie eu dé» lors des relations plus intimes avec lui qu'auparavant, je ï\v pourrai guère vous donner, sur son sort actuel, que des renseignements bien incertains et bien tristes. Quelque temps après votre départ, je fus instruit qu'il éioit atteint d'une maladie lente» suite naturelle de ses peines, encore aggravées par la mort de son ami. Il me raconta son histoire et me soumit les mémoires qu'il vous avoit lus, et dont vous avez désiré que je cherchasse à vous procuier les fragments. Je vous avouerai que cette touchante expression d^une âme souffrante qui y règne me causa une émotion profonde, et qu'en voyant ses larmes je ne pus retenir les miennes. Cependant * U pfemière édition porte : LHire d'vn euri dêt Voige$ à t'idiiewr. Il n*7 a diMletdMtt édition! «aeoMdiffSreiiee notable, qM^ L'eoteur s*ett attaché crant toat àdei eorreetbns de style, et mène à des eorrectiinns de fautes efmtre lasyntue. Nous avons reproduit dans des variantes quelques-unes de ees fantes, échappées à lUnexpérienoe du débutant. Dans les cuivres d'un philologne aussi émisent que Nodier, ee raj^proehement non « paru eurieni. < for. Je me rappelle fort bien de vous avoir v». fidition de iSO$. 5 Digitized by Google

00 NOUVELLES. j'avois remarqué dans ce petit écrit des propositions hardies sur plusieurs points de religion et de morale, et dos élans de désespoir qui sembloient partir d'un CGBur accoutumé à se délier la Providence. Je lui ils sentir* que ces passages étoient indignes d'un honuète homme, et qu'ils dévoient être échappés à une imagination trop fortement préoccupée de ses chagrins. Il me répondit qu'il se repenloil d'avoir éeril cela, et il briMa tout ce que j'avois plus spécialement condannié; après (juoi il me donna le reste, en me disant qu'il avoit eu d'abord le projet de publier ces tristes détails, mais qu'il croyoit qu'il seroit peut-être mieux de les laisser dans un étemel oubli. Apres son rétablissement, je le rencontrai au bas d'un petit champ qui appartient à la vieille Marthe, et il me pressa affectueusement sur son cœur; il me dit qu'il . étoît un peu plus calme, que sa santé commençoit à se rallrrinir, et qu'il espéroit se bien porter tout à fait avant peu de temps ; il ajouta (ju'il me laissoil le maitre des papiers qu'il m' avoit contiés, et que j'en disposerois comme je le trouverois bon; de sorte qu'en vous transférant la propriété de ce triste héritage du mal* heui-, je ne cours point le risque de violer ses dernières volontés. Quelques jours après cet entretien, ce jeune homme disparut, sans que personne pût savoir ce qu'il étoit devenu : on hasardoit bien des conjectures plus ou moins vraisemblables sur cet événement, mais elles n'apaisoient en rien mon inquiétude. Je pris le parti de me rendre à la chaumière, et je trouvai les amies de l'infortuné dans les larmes : c'étoit une scène déchirante et qui me fit beaucoup de mal. Je cherchai à leur donner des consolations, mais cola étoit impossible dans le moment; elles souilroient trop. 1 i > For. Je Iniobwrvai, édit. de Digitized by Google

 M ie les quittai, et je m*en remis de leur guérisoo au temps, qui a seul le pouvoir de dcatriser les blessures de l'âme. Je passai dans le bosquet où sont enterrées Stella et sa mère, et où la dépouille mortelle de Frantz avoit été nouvellement déposée. Le petit cyprès qui croissoitsur la fosse de l'amante yenoit d'être déraciné par un coup de Yeot; j'ordonnai qu'il fût remplacé ayec quelque pompe, et le lendemain je fis consacrer secrètement par quel(|ues prières le dernier asile de ces tendres créaturcs, qui ont été si cruellement agitées par les passions, et qui étoient si dignes de rester sans affliction dans le . monde. Ensuite je poursuivis mes informations sur le sort de notre ami, et tout ce qu'on m'en rapportoit me faisoit frémir. Un jour, le bruit se répandit dans tout le village qu'on avoit aperçu son corps sur une petite île, que vous avez pu remarquer dans le vallon où elle se trouve comprise entre les détours du ruisseau. Je m'y rendis en bateau; mais le cadavre étoit tellement déOguré, qu'il me fut impossible de retrouver aucun indice qui pût jus^ tifler les présomptions du peuple : je lui fis donner la sépulture, et je vous jure que cette circonstance me tenoit dans un tel doute sur la vie future do l'infortuné, que je ne pus avoir de sommeil qu'après m'être assuré que ce n'étoit point lui, par l'inspection des vêtements du suicidé, qui furent découverts dans les sables la se» maine suivante. Peu de temps après cette époque, et autant que je pais me ' le rappeler, vers la fin de cette année-là, les feuilles publiques rapportèrent qu'on avoit arrêté un émigré dans la montagne, et que ce malhenreux n'^ toit plus. * For. Que je poif m'm mggàfu^ éditde ISOS* Oigitized

52 NOUVELLES. Dans l'ignorance où j*étois de son véritable nom, je n'ai pu m'éclairer sur l'cfirayante relation qu*il y aToit entre cette nouvelle pi la date de son absence; mais un hommo delà villo, qui a été témoin i\o la mort de Témigré, nous l'a peint avec des traits si semblables à ceux de l*infortunéy que nous n'avons pas osé le méconnoltrey et que nous nous sommes tous écriés : C'est lui ! 11 est cependant possible encore que nous ayons été a])nsés par une de ces rrssonihlanros frappantes qu'on observe quelquefois dans le monde, et J'aime à croire que notre ami n'est pas perdu pour toujours, que le ciel n'aura pas voulu que l'expérience de ses infortunes fût sans fniit, et qu'il aura conservé sa vie pour la rendre utile à une antre p^énéralion. Quant à l'intention où vous êtes de donner au public les mémoires que je vous adresse, je crois, en elïet, que le tableau des malheurs qui ont suivi une passion illégitime neseroit pas sans utilité dans ces jours de corruption; mais votre entreprise ne seroit pas non plus sans inconvénient ; et, pour ne consi(iér(r que ce (pii est du ressort du goût, il m'a toujours semblé que des écrits de la nature de crinî-ci étoieni un mauvais présent à faire aux lettres. Vous l'aviez bien senti vous-même, à la lecture que vous en fîtes dans la montagne, et vous essayez de détruire cet obstacle, par des moyens qu'il est trop facile de combattre. Je conviens qu'on devroit supporter un style inégal et incorrect dans un livre qui n'est qu'une effusion rapide de sensibilité, et où les mots viennent représenter les sensations, sans q\i^ Fauteur se soit fort occupé de leur choix et (le leur arrangement. J'avoue qu'il étoit impossible de ne pas laisser échapper beaucoup de répétitions et de tournures semblables, dans un ouvrage où toutes les idées naissent d'un seul sentiment dans des ciroonstances à peu près pareilles. Je sais qu'il y a bien des choses qui nous paroissent Digitized by

LES PROSCRITS. bizarres, extravagantes et gigantesques, qui nous seroient peut-être venues dans la môme situation, et qu'il n'est point étonnant qu'il y ait du dérangement dans l'expression toutes les fois qu'il y a du désordre dans4a pensée. Mais dès qu'une production où l'on remarquera ces fautes tombera entre les mains d'un homme de goût^ ne pensez-Tous pas qu'il fera mieux de la laisser circuler parmi un petit nombre de personnes, que de la livrer à la * foule, qui n'y puiseroit que des idées nuisibles ou exagérées, et aux critiques, qui la déchireroient, faute d'avoir pu la sentir? Permettez-moi de vous faire bbs^er aussi que les feuilles que notre ami a sacrifiées à mes représentations ' contenoient, si je puis m'exprimer de la sorte, une espèce de fd de suture qui lioit le récit de tous les incidents, et dont l'absence a laissé, entre les fragments tp!s qu'ils sont aujourd'hui, un vide qui nuit à la marche et à l'intérêt de l'ouvrage» Entreprendra-lH)n de remplir ces intervalles ? Je ne pense pas que le cri de la nature soit facile à imiter, et j'avouerai que je craindrois qu'o& ne suppléât à ces lacunes que par une insipide marqueterie. Cependant je vous adresse ces fragments, et je m'en rapporte, sur leur emploi, tant à votre avis qu'à celui des gens respectables que vous vous proposez de consulter. Si vous pensez que cet écrit puisse être bon à quelque chose, si vous croyez que les malheurs d'un proscrit de vingt ans feront couler quelques pleurs, que ses sentiments trouveront quelques amis, que l'image de ses remords empêchera quelques égarements, n'hésitez pas. D'ailleurs, tout réfléchi, les coeurs honnêtes sont si rares, qu'il est juste et louable de consacrer leur souvenir. 6. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.04% accurate

54 NOUVELLES, APPENDICE. Jaloux de compléter dans toutes ses parties rœuYre «î ▼arîée et malheureusomoiit si disj»ers('o do Nodier, nous avons \)v\s soin, pour placer les théories littéraires de l'auteur en regard de ses compositioiis, de réunir et de rapprocher, autant que possible, les morceaux d'imagination et de critique qui offroient entre eux quelque analosçie. C*esl aînst que nous avons mis eil têl(> du volume dis Romans la belle étude sur les Types littéraires, et en tète du volume des Contes fantastiques les remarquables morceaux sur \àfant<utiqute en littérature. Nous agissons de même pour les ProscriU. Ostte Nouvelle offrant Tun des premiers essais de la littérature romantique en France el pouvant être considérée comme la produ(*tion la plus werthéTienne de Nodier, nous avons pensé qu'on trouveroU ici avec quehjue intérêt le morceau suivant, écrit bien lon^rtemps aprt» les Proscrits, morceau qui éclaire tout à la fois l'histoire générale de notre liitératore et lldstoire des idées critiques de Nodier. QUELQUES OBSERVATIONS A L*HIST01RE DB LA NOUVELLE ÉCOLE UTTÉRÂIRE*. On chercheroit inutilement dans les ouvrages dos anciens des traces de cet amour passionné qui est le principal élément des • Cet obaerTattoni ont été tuggéréei à l*antear par du drame romaatiqne fort peu connu, daot vm noovelle édition doit paroStre faiceMamment à U librairfedeSafllMMr, plaMda laeoloiiDadtdBLnnte, n* il* {Note de Nodier.) CêêtÊÊM farl pm comni n*est rien iMra chose qpiù le voUime iutitwlé «

The text on this page is estimated to be only 24.05% accurate

L£S PROSCRITS. 55 « compositions de la nuuvollc école. L'Ame tendre et mélancolique de Virgile lui-même n'est pas parvenue à dégas^er le plus exalté de nos sentiments des liens d'une grossière matérialité. Platon ayoit épuré l'amour^ mais il Tavoit refroidi; il Taveil transporté dans une région grave et solenneUe qui n*étoit plus la terre, mais qui n'était encore ni Tenfer ni le del. H étoit réservé au christianisme d'ouvrir cette nouvelle carrière à i'éthopée. Le touchant épisode de la pécheresse dans V Évangile, les vagues et my8lél*ieilx sour^irs de saint Augustin dans les CMt/tetofUy quelques délicieux chapitres de VlmUat^ de lémê-Cktist, consacrent d'une manière inimitable cette non* velle révélation du cœur humain, subitement éclairé des lumières d'un pur spiritualisme qui ennoblit jusqu'à ses passions Ainsi se vérifie cette grande parole de Montesquieu ; « Que» le christianisme, qui doit foire notre bonheur dans l'autre vie, y contribue déjà dans celle-ci. » Plus on étudie l'histoire des temps antérieurs à cette immense et bienfaisante révolution, plus on sent que l'organisation de l'homme y manf^uoit quelque chose pour être complète, des extases Tie la piété, du sentiment réfléchi de la liberté politique, des illusions et des mélancolies de ramour, mille fois plus ravissantes que ses plaisirs, c'esi-à-dlre éb tmil œ qvï compose la meilleure partie de notre vie morale. Notre génie national n'étoit certainement pas indigne do puiser à cette source abondante d'inspirations; aussi cst-il bdie de voir qu'^e a fécondé longtemps les pures el naïves ovations de nos romanciers, de nos chroniqueurs et de nos troubudouis. Nos vieux poètes antérieurs à Malherbe, quoique maîtrisés par cet esprit invincible d'imitation qui so trahit, de temps immémorial, dans notre littérature et dans nos mœurs, Dernières avcnturofi du jeune â'Olban, fragment <lc^ amours nlmcii nnes piil)lio pour la i)r('iniôro fois àYvordiin, en 1777, réimpnmô douze ans plu» tard sous lo titro de <'hanl de Srh\rnrtzhtmr(j, et enfin «'diU- de nouveau p-ir Nodier, eu 1829. Lt-s o^><«f rra^/on* ci-dessus ft rment la nolirc dans ia reiitïprtbsiou <lo8 ÀTenlures du jeune d'(Hhan, Elle* ont paru séparément daui la Hevue de rarû, tome YU^ octobre (Aote de i'£diicur.) uiyiiized by Google

 floni pleins des élans d'une énergique sensibilité et de oes traits échappés à l'abandon des tendres rêveries qui ont manqué jus- . qu*à nous à leurs successeurs, en exceptant La Fontaine. 11 y en a une foule d'exemples dans Da Bellay, dans Desportes et dans Ifarot lui-même, qui a dérobé à Tamoar qœlqoes secrets plus douic que ceux de la Yolnpté. îl n'est pas difficile de si2;naler l'événement qui empôcha, au dix-septiônio siècle, le développement de cette ressource vitale de la poésie. Un de ces génies que la foiblesse des temps rend puissants, et qu'une organisation funeste a prédestinés au despotisme, Richelieu, déterminé par un instinct irréfléchi de l'influenoe réciproque des lettres sur les institutions politiques, et de celles-ci sur les lettres, ou plutôt par le besoin de se délasser, dans les jeux frivoles des muses, des graves ennuis de Tadministration publique, s'avisa de fonder une académie. La littérature françoise reconnut des chefo, des protecteurs, une oligarchie de fait, et elle fîit dès lors tout ce qu'il lui étoit permis d'être encore, belle de formes et riche de style, mais pauvre d'invention , banale de caractère et dénuée de cette naïveté originale qui n'appartient qu'à l'indépendance. Emprisonnée dans des règles qui n'avoient pas été faites pour elle, astreinte à un ordre d'idées qui émanoit d'une dviUsation antérieure à celle dont elle étoit l'expression, elle parla un langage élégant, pompeux et ma^ifique, mais tout à fait étranger à ce langage de la nature, qui revêt, avec un si grand mérite de propriété, la pensée humaine, et à tel point, qu'elle arriva enfin à ne pouvoir rendre des idées simples, qui n'étdent pas toutefois sans noblesse, qu'en dissimulant leurs éléments et leur physionomie sous le verbiage alambiqué de la périphrase. Il fallut se persuader, pour entrer dans le mystère de ces jouissances de convention, qu'il y avoit deux natures, celle qui est sensible à tous les hommes et à laquelle ils touchent par tous leurs organes, et une autre dont le type immodifiable se trouve inviolablement fixé dans les écrits des rhéteurs. Il résulta de là que le génie, balancé entre ses impressions et ses modèles, n'enfauta que d'admirables monstres, qui tenoient des uns et

LES PROSCRITS des autres, mais dont Tindividu alité équivoque no ress(Mnble à rien de ce qui existe. Comme nos passions les plus poétiques diffèrent essentiellement de celles des anciens, il semble que le drame devoit trouver dans cette nuance prononcée des temps modernes une ample compensation à la monotonie obligée des formes classiques ; mais de quel droit aiiroit-il exprimé des passions que les anciens n'avoient pas prévues et des mœurs qu'ils ont ignorées? L'Académie le délendoit plus sévèrement qu*Aristote lui-même, dont le profond jugement se seroil révolté sans doute contre cette routine ezcesâye; et les grands hommes qu'elle tenoît à sa lisière ne furent ni plus ni moins dociles que Chapelain et d'Aubignac. Aussi Bajazet aime précisément comme Britannicus, et l'on prendroit Gen,fj;is-Kan pour une contre-i^preuve de Pyrrhus, si leTartarc n'étoit encore plus poli et plus civilisé que le Grec. Notre goût s'indigne aujourd'hui à la seule idée de ces bizarres mascarades de la scène, qui oflfh)ient à un parterre ébahi Titus en talons rouges et Agamemnon en perruque poudrée. Qu'avoient-elles cependant de plus choquant que la disparate effrayante ilu caractère historique et local des personnages avec leurs actions et leur langage, dans la plupart de nos tragédies? U n'a fallu rioi moins peut> être qu'une révolution pour accoutumer l'esprit humain à se déprendre de ces entraves pédantesques ; mais il a tiré de sa première émancipation des conséquences si larges, qu'on peut prévoir qu'elle le conduira à toutes les autres, et que l'aristocratie académique ne restera pas seule à prévaloir contre raffi*anchi88ement de la pensée. Puisqu'on a reconnu à peu près universellement que la fiberté étoit bonne, il seroit par trop extraordinaire qu'elle demeurât exceptivement interdite à celle de nos facultés qui en est la plus altérée, à l'imagination; et à celui des arts qui sympathise le plus passionnément avec elle, qui se conçoit le moins sans elle, et qui lui doit le plus dlnspi» rations et de merveilles, à la poésie I n en auroit été de même chez tous les peuples soumis au joug des constitutions aristotéliques. La puissance de création de la muse romantique, si merveilleuse dans la sombre et Digitized by Google

58 NOUVELLES. sublime épopée du Dante, expira eu Italie avec les derniers chants de l'Arioste et du Tasse. Cette terre classique des académies devint, sous leur influence, le patrimoine d'une poésie maniérée et servile , toute consacrée aux fades niaiseries d'une pastorale musquée, aux froides allusions d'une myttiologie dé> erépite, aux ccmetti de cette galanterie de boudoirs qui soulèive le cœur ; complètement digne, en un mot, de sa sotte origine et des bosquets imaginaires de ses tristes bergers arcadiens. Co n'est que dans ces derniers temps que l'Italie , régénérée comme le monde i a paru se ressentir du bienfait de rémanci» pation générale, dans les belles compositions d'Âlfieri, de Monli, de Manzoni et de Foscolo. L'Angleterre, qui étoit appelée à nous ouvrir en tout les . voies de la liberté, fut la première à se saisir de cett« muse nouvelle, et à lui arracher ses secrets. Shakspeare, qui connoissoit, au moins par des traductions âdèles , tous les oheftp d'œuvre classiques, et qui s'approprie merveilleusement, quand Î1 le veut, les couleurs fortes et naïves des anciens, ne crut pas devoir calquer toutefois sur les persopnagos convenus de la littérature grecque et romaine, ces grandes physionomies des siècles modernes qu*il représente avec tant de vérité; ces rots du septentrion, sauvages comme leurs montagnes de g^ace et de fer; ces chevaliers du moyen âge, arbitres redoutés des guerres civiles; ces esprits de sortilège et de malice, mélange inouï du fantastique et du grotesque, dont l'imagination de nos pères avoit pcTuplé la bruyère des forêts et les ruines des vieilles tours. Il pensa que les bienséances méthodiques de la tragédie, traitée à la manière d*Euripide et de Sénèque^ s*a8sortiroient aussi mal avec les formes âpres du juif Shylock et du l)àtard Falconbridge , que la toge ou la prétexte; et s'il a transporté dans ses sublimes ouvrages quelques-uns de ces types éternels qui ne varient à travers les siècles que par quet> ques modifications locales ou accidentelles, il leur a imprimé avec une autorité si puissante le sceau de ces modifications caractéristiques, qu*il en a presque toujours fait des êtres nouveaux. C'est ainsi qu'tiamlet rappelle Oreate, c'est ainsi que le Digitizcd by Googl

LES PROSCRITS 59 rd Léar et sa Gordélia rappellent CEdipe et son Antigène; mais il y a entre les originaux et les copies, ou, pour s'exprimer plus justement, entre les orii^inaux de l'antiquité et les originaux de Shakspeare, une civilisation tout entière. On sent que le torrent des àses a passé là , chargé des débris des religions et des empires; Oreste, par exemple, a la douleor impétueuse d*un enfant malade et irrité ; Hamlet, le désespoir morne et la misanthropie amère d'une âme désabusée de tout. Le temps que le premier emploie à frapper le ciel d'imprécations furieuses, Hamiet le passe à méditer froidement dans nne fosse sur quelques débris de Fhonune. A très-peu d'eicoeptions près , les andens ne paroîssent pas avoir connu la mélancolie. Mais c est surtout en Allemagne qu'il faut chercher le drame et le roman modernes, ces tableaux vivants de la société où se réfléchissent, comme dans un miroir animé, les moeurs fortes et poétiques que le duîstianisme nous a faites. Je ne citerai pour exemple, dans ces considérations bien superficielles et bien rapides, que le fameux rôman de Werther, exquisse extrêmement simple de composition, où l'action, toute d'une pièce, ne rachète sa pauvreté ni par la multiplicité des épisodes ni par la tariété des détails, et qui n'a, pour attacher le lecteur, que les développements d*un caractère et d*un sentiment. Ce petit * livre, tel que le voilà, tombé presque au hasard d'une plume alors peu exercée, est peut-être, de toutes les productions de la littérature contemporaine, celle qui a éveillé dans les deux dernières générations les sympathies les plus énergiques et les plus umverselles. C'est que Werther réunit à la vérité d'un portrait fidèle comme le calque de l'artiste l'originalité d'une création. (?est que ce personnage, encore insaisi, n'est pas seulement ce que sont la plupart des personnages que nous voyons pulluler dans les romans, un mannequin flexible, mais mort; un automate qui fait illusion au premier abord, tant Touvrier qui Ta construit fut habile à parodier la vie, mais qui a une main de bois et une tète de bois. C'est un homme, un homme réel, or» g^miôé à notre manière, qui sent et qui aime comme nous,

^ ffOtIVELLBS. et avec Tâmo duquel notre àme est pressée de sMdenti&er, parce qu'il y a dans toutes ses pensées quelque chose de nos pensées, dans toute son existence quelque chose qui est intime à notre existence propre, et dont rimpression agit sur nous à la manière des souvenirs. C'est que Werther est le type essentiel et complet de Thomme jeune des nouveaux siècles, et particulièrement du jeune Allemand, dont l'éducation spiritualisée maintient la belle et religieuse imagination à la hauteur de tous les sentiments inspirateurs et de toutes les idées solennelles. Dans son sein généreux habitent, comme dans leur sanctuaire, nos trois muses chrétiennes, la piété, l'amour et la liberté. Tout ce qui est beau l'émeut, le ravit, le pénètre d'admiration et d'en* Uiousiasme; tout oe qui est bon trouve une harmonie, et développe une affection dans son cœur; tout ce qui est affliction pour les autres l'intéresse, l'attendrit, le déchire ; tout ce qui est injustice ou tyrannie le révolte, le jette hors de lui-môme. Comme sa poitrine se gonfle et palpite avec violence! Comme elles sont amères les larmes qui roulent dans ses yeux, à l'aspect de ces inégalités sociales, si absurdes et si insolentesl Comme II aime à s*en affranchir l Gomme il s'en repose voluptueusement dans les ineiïables joies do la solitude, quand il est rentré dans ses campagnes favorites, quand il a repris possession de la nature, et que son esprit embrasse cette nature magnifique avec une effusion de poésie qui n'a rien d'afifôcté, parce que la poésie est l'expression nécessaire, le langage naïf d'une telle organisation 1 On entend bien que je parle ici de Werther, abstraction faite do sn dernière action. Je n'ai pas mission de la défendre; mais il iaut que je remarque en passant que cet élan d'une âme impatiente, qui s'affranchit violemment de son esclavage, est au mœns un des traits caractéristiques du temps, n n*y a rien de commun entre le suicide des modernes et celui des anciens. Chez nous, le suicide est presque toujours la mort d'un fou, Che% eux, c'étoit l'acte culminant et décisif de la vie des sages. On se tuoit pour échapper aux vengeances d'un tyran, ou à l'humiliation cent fois plus redoutable de devoir quelque chose

Digitized by Google

LES PROSCRITS. à sa dénwBoe. Or seUioitpour Repas survivre à une bataille dont la perte compromettoit la gknre ou rindépeadanœ du pays. On se Uioit pour aooempagner au tombeau un être auquel on avoit été uni par une étroite et longue intimité d'affection et de pensée. On se tuoit le plus souvent pour en finir avec la vie, quand on croyoit en avoir assez, sentiment qui se manifeste ordinairement avec plus ou moins d'intensité chez les hommes de quarante à cinquante ans* Gela s*appeloit ia mori philosophique; le smdde de Werther est la mort pasikmnée, dont les anciens n'offrent presque point d'exemples. En général, on peut tenir pour certain qu'ils n'auroient pas compris Wertàer^ si quelqu'un de l'antiquité avoit pu l'écrire, parce qu'ils n'entendoient rien ni à nos idées religieuses^ ni à celles que . nous nous fonnons de U lS)erté, ni à celles que nous attachons ^ aux émotions de l'amour; et comme toutes ces généreuses, frénésies de l'âme ne sont pas ordinairement matières d'études ^ scolastiques et umversitaireSf il y a maintenant encore beau* coup d'honunes jeunes qui sont anciens en ce pcMnt. Je dédaie hautement que je ne les désapprouve en aucune Bmidce; mÙB ce n'est pas pour eux que j'écris ceci. Ce qui prouve jusqu'à l'évidence que Werther étoit un de ces livres nécessaires, qui sont l'expression attendue et infaillible d'une époque sociale, c'est l'enlhoubiasme avec lequel il fut accueilli dans toute ISurope, le mouvement étrange qu'il im^ prima au roman, au drame, à la polémique littéraire; l'empressement de l'esprit d'imitation à 8*en saisir, même dans notre France, où les passions et le langage de Werther étoient choses tout à fait nouvelles, et où l idée de la mort et celle de l'amour, par exemple, ne s'étoient jamais alliées que dans les froides hyperboles du madrigal. U est vrai que la plupart dexses pastiches, entièrement oubliés aujourd'hui, décèlent la précipitation et ia maladresse d'un ouvrier inhabile, et qu'ils sont plus ou moins empreints, ou de cette exagération épileptique, ou de cette sentimentalité niaise qui tiabissent, dès le premier idMvd, UR contreCacteuur sans inspiration et sans goût. Tel est le pâle et insigiûfiant Soiiil-AAiis de Gorgy. Tel est le ^olc^ 6 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.18% accurate

6% KOinrSLLBS. Wcrfher du marquis de Langle, onlhousiaâte de tête, qui auroit brûlé le papier, â ou le brûloit avec dm mots, mais dont Tâme apparott froide ei mamérée à travers rexplosion foctice de ses phrases retentissantes, comme l'échafaudage de l'artifider deiv rière ses fusées éteintes. Tels sont dix autres ouvrasses du • même temps, qu'il seroit inutile de nomoier à qui ne les connoit poinU Telles sont même, jusqu'à un certain point, les Dendèrei aneniurei du jmme d^Ottm, la plus remarquable, sans doute, de ces oontrenépreBYes de WeHker, mais dont rexécution laisse deviner trop souvent les efforts d'un écrivain hasjirdeux et inexpérimenté , qui ne sait pas encore discerner roriginalité de la bizarrerie et de raffectation. 11 est probable, au reste, que l'auteur devoit être fort jeune, et on peut présumer, sli ne mourut pas jeune, qpi'il ne tarda pas à renon* cer à la poésie. Les maîtres du style ne deviennent tels qu'avec râi^e. Los premiers discours do Rousseau mémo étoicnt moins pleins que tendus, moins nourris do pensées que de paroles, et il leur préfère, avec raison, ses admirables lettres à Christophe de Beaumont et à d'Aiembert, qui sont des modèles d'éloquente simplicité, il n'y a pas plus de quinze ans que notre grand écri» vain vivant a enrichi sa prose de cette naïveté d'expressions qui en relève si puissamment la mai^nificence, et qu'il est parvenu à lui donner tout à fait cette dàê%m>oltwra qui a Taisance et Tabandon d'un grand seigneur en frac. Cependant, malgré des défaute saillants de composition el de style, qui se reproduisent trop souvent, et qui seront aujourd'hui plus sensibles dans un genre dont le René de M. de Châteaubriand a depuis atteint l'apogée; malgré un rôle inconvenant, dont la position est ridicule dans nos mœurs, et qui ne ppuvoit étie conçu que par une âme tendre e^ ingénue, mais tout à fidt étran» gère aux moindres bienséances de notre monde, les Dmw nières aventures du jeune d'Olban obtinrent un succès qui ne s'est pas démenti jusqu'à nous dans une certaine classe de lecteurs. Si les conjectures que j'ai formées sur l'auteur, diversement illustre, de cet ouvrage anonyme, et dont ee n'est pas id la place; si cette hypotiièse, dis-je, qui aura, du

The text on this page is estimated to be only 26.67% accurate

LES PROSCRITS. 63 moins Jtisqii'à nouvel ordre, Tattrait d*une énigme assez sin* guliôre, pouvoit se convertir en certitude, elle prouvcroit qu*une organisation sensible et passionnée jusqu'à ce degré d^efifiision véhénnente, que l'imbécile vulgaire appelle exaltation ou délire, n*esclut pas les qualités qui commandent l'estime et le respect, et ce seroit autant de gagné sur les théories glacées des hommes positifs. Digitized by Google

I Digitized by Google

L'AMOUR ET LE GRIMOIRE. Ne yms eflrayez pas, ftmes débonnaires et pieuses, do titre incendiaire de cette historiette. Je vous atteste que je ne me crois pas damné, et qu'il s'agit tout au plus ici d'un cas de conscience que le moindre absolvo du curé de votre village régleroit à Tamiable; mais enfin je vieillis vite et bien vite, puisque le monde ne m*amuse plus; et je ne suis pas fftché d'avoir le cœur net du der* nier de mes scrupules. Je confesse donc que j'ai eu deux grandes et puériles passions dans ma vie, et qu'elles l'ont absorbée tout tière* La première des deux grandes et puériles passions que j'ai eues dans ma vie, c'ctoit l'envie de me trouver le héros d'une histoire fantastique, de coifiér le chapeau de Fortunatus, de chausser la botte de TOgre, eu de perdier sottement sur le Rameau d'or, à cété de l'Oiseau bleu. Vous me direz que ce goût n'est pas excusable dans une créature intelligente qui a fait d'assez bonnes éludes; mais c'étoit ma manie. La seconde des deux grandes et puériles passions que j'ai eues dans ma vie, c'étoit l'ambition de faire, avant de mourir, quelque bonne histoire fantastique, bien Digitized by Google

66 NOUVELLES. extravagante et biea innocente, dans le goût de mademoiselle de Lubert ou de madame d'Aulnoy, parce que M. Perrault me paroissoit trop fort, «t d'en amuser, au moins, pendant quelques générations, une petite postérité dVnfanls badins et jouliïus, aux joues roses, à l'œil éveillé, qui se souviendroit joyeusement de mes inventions pendant les heures les plus rebutantes du travail, et même aux heures délicieuses où Ton ne fait rien 1 ■ Quant à Tautre postérité que vous savez , figure pâle, efflanqué»», insignifiante, stupide, qu'on vous montrera au prochain salon, et qui tient suspendues, au bout de deux vilains bras, deux vilaines couronnes de lauriers en plAtre, je vous jure sur l'honneur que je n'y ai jamais pensé. Quoi qu'il en soit, je ne saurois me dissimuler que ces doux frénésies ont singulièrement déteint sur ma vie réelle et sur mon triste métier de conteur de fariboles. Il faut bien qu'il en aille ainsi. Défense à moi de réciter un fait paient, un événement qui s*est passé coràm populo, senatu et patribns^ une de ees liistoires sur la sincérité desquelles on sedonneroit au diable sans qu'on crie à la fantaisie. Je parle de trois femmes charmantes que j'ai aimées en tout bien, tout honneur, et que j'ai vues mourir en quinze ans. — Trois femmes mortes en quinze ans! mais c'est une fable à dormir debout! fantastique! — Attendez, monsieur, s'il vous pMtl c'est que j'en ai aimé sept cents pendant ce temps-là, et cela rend un peu moins hyperbolique le chiffre de la mortalité. D'ailleurs, je vous ai parlé à dessein et très-exclusîvenifMit de mes amours posthumes, parce qu'un autre genre de confidences auroit été de mauvais goût dans ma jeunesse, et que je ne suppose pas qu'on ait rien changé aux bienséances. La pudeur de ces mystères ne s'afTranrhissoit de ses voiles qu'en pr<^nant ceux du dnii! ^>t i]r{ veuvage , et c'est alors seulement qu'on permeltoit à ia douleur du survivant redusion resj^tueuse Digitized by LjUO^I»

l'amour et le grimoire. 67 et délicate A'm sentiment longtemps caché! — Eh bii d, r<ù<()u de phis! fantastique, morbleu! fantastique s'il en fui jamais! Fantastique si vous le voulez : fantastique, puisqu'il le faut ! Hélas I je ne demanderois pas mieux ; je votidroid bien en trouver dans mes souvenirs, du fanlasliqiie! Khî qne,n'aurois-je pas échangé contre un peu de fantastique, surtout quand j'ai connu le vrai de ce monde, quand rexpérience me Ta fait percevoir et absorba par tous les pores? IKi fantastique, mon Dieul mani j'aurois donné dix ans de ma vie, et j'aurois fait un grand marché, pour la rencontre d'un sylphe, d'une fée, d'un sorcier, d'une somnambule qui sût ce qu'elle di-» soit, d*un idéologue qui se comprit; pour cdle d'un gnome aux cheveux flamboyants, d'un revenant à la robe de chambre de brouillards, d'un follet grand comme rien, du diablotin le plus succinct de corps et le plus pauvre d'esprit qui ait jamais grêlé sur le persil depuis le diable de Papefiguière. Pas possible, monsieur I s'il y avoit eu du fantastique à trois mille lieues à la ronde» il auroit été pour moi; mais il n'y en avoit pas! Et je ne sais ce qui seroit arrivé dan^ ma foi poétique dans le monde merveilleux, si je n'avoïs cédé un jour à l'étrange idée que je vous disois, celle de me donner au diable. C'est, ù parler franchement, une résolution un dure, mais elle simplifie admirablement la question.A l'époque dont je parle, j'aurois été bien fâché de ne pas passer pour un mauvais sujet : d'abord parce que c'étoit la mode, et puis parce qu'il est agréable d'occuper les femmes qui ne s'occupent jamais que des mauvais sujets. Te m'étois donc fait mauvais sujet, et j'en avois pris les licences au grand regret de mon excellent père, qui payoit chèrement mes professeurs pour me faire prendre des licences plus honorables ; mais je dois le dire tout de suite» afln de prémunir le lecteur contre l'infaillible dégoût qui s'attache à la renommée de Lo» uiyiiized by Google

68 NOUVELLES. velace et de M. le chevalier de Faubias, oh ! je n'étois rien de pareil; j'en avoîs bien garde, vraiment. Vous ne trouveriez pas dans toute mon histoire trois pages qui pussent faire envie aux bonnes fortunes de votre valet de chambre, si vous en avez un, ce que je ne vous souhaite pas, car c*est un grand embarras. J'étois mauvais sujet sans préjudice de la morale et du sentiment, mauvais sujet timoré pour tout ce (lui peut imposer le respect, pour tout ce qui peut elTaronrhor la bienséance, un de ces conquérants à l'anuable, qui ne tentant leurs invasions que dans les pays de bonne volonté. Cependa!'! on savoit que j'étois mauvais sujet, parce que j'étois mauvais sujet à découvert, libertin affiché, séducteur en titre de tout ce qui vouloil être séduit, et cela j^our me foire honneur. A cet énorme défaut près, j'ose dire que personne u*avoit des principes plus arrêtés sur les mœurs» et que je les portois en tout et partout à un degré d'observance judaïque, dont la combinaison, incroyable avec mes desordres expansifs, n'avoit pas de nom de mon temps. On pourroit appeler cela maintenant de la débauche éclectique, un libertinage doctrinaire, mais ce n'est pas la peine, parce que cela ne se rencontrera plus: les jours sont devenus trop mauvais. Pour faire compn^nch o ma philosophie, car c'étoit une philosophie si on veut, il faut mettre Texemple à côlé de la définition, et j*ai peur encore qu'on ne me comprenne pas. L*idée de porter un moment de trouble dans un cœur innocent que la société me refusoit, l'idée de relâcher le moins du monde, par un effort criminel, un lien que la société avoit formé, auroit suffi à me faire subir une anticipation trèspréelle des maux de Tenfer. Je me mcois sauvé de Glarens au premier sourire signiflcatif de Julie d'Étanges, de peur de ses âcres baisers. J'aurois laissé mon manteau dans les mains de la jolie épouse de Putiphar, eût-il valu celui d'Élie, par qui on devenoit prophète, mais rien ne m'arrètoit pour goûter un fruit Digitized by Google

l'amour et le GIUMOmE. G9 qui avoit perdu sa flear, et qui étoit tombé de sa branche nourricière sans être recueilli par la main dédaigneuse du jardinier. — Ma foi, disois-je, il est agréable et doux, et je le savoure sans en faire tort à personne. — De sorl(; que si le maître s'étoit trouvé là de fortune, j'aurois pu répondre à ses reproches : « Pardon» maitre! je ne maraude pas; c*est que je glane. » El cette conviction m'avoit procuré Tinappréctable sécurité du cœur, qui est la première récompense de la vertu. Voilà précisément pourquoi j'étois alors un mauvais sujett et ce qui m'avoit fait appeler mauvais sujet par excellence, comme un véritable prototype de Tespèce. Je viens de dire de moi des choses si flatteuses, que j'ai quelque pudeur d'y ajouter encore. Cependant, je mêle dois à moi-même, comme on dit, pour l'exactitude de ce récit qui est presque la seule chose du genre merveilleux que j'aie écrite : la seule chose merveilleuse, c'est une autre affaire, et cela dépend desp^oûts. Le pins extraordinaire des résultats de mon système, c'est que j'avois fait des élèves parmi de bons et dignes jeunes gens de mon âge, nés avec une singulière aptitude à la perfectibilité , et que j'étois heureusement parvenu à détourner du crime par la fiteHité du vice, en attendant que mes leçons portassent de meilleurs fruits et les convertissent tout à fait. Une vingtaine d'années après, c'étoient des hommes modèles. Le temps n'y a pas nui, mais c'est peut-être à moi qu'ils doivent de n'avoir point de remords, douce et précieuse allégeance pour leur vieillesse. Je ne sais pourtant comment cela se faisoit, mais les femmes de bonne compagnie nous avoient en lExécration. Le premier de mes acolytes s'appeloit Âmandus. CétoH mon lieutenant en pied, mon ménechme, mon nlfer ego dans toutes ces affaires de cœur où le ca;ur n'est pas intéressé, qui se multiplient par le seul acte de Digitized by Google

 la volonté, qui se compliquent par les moindres condescendances (]o la politesse, et qui réduiroient un })acha sans auxiliaire à se rendre de guerre lasse en huit jours» Âmandus étoit à la vérité un joli garçon complet. Avec une tournure à j)(Mn(li e, un jargon à étourdir, une sulTisance accablante, il jonoit tous les jeux dans la perlection, et ne jouoit jamais sans perdre; montoit à cheval comme un centaure» et se rompoit quelque membre tous les mois; tiroit des armes comme SaintFGeorges, et sortoit régulièrement de ces duels avec un bras en écbarpe. Héritier d'une ass(^z belle fortune, il l'avoit dissipée en six mois, ce qui prouve beaucoup d'esprit» et il Uouvoit encore des dettes à faire, ce qui en prouve bien davantage. Enfin il n*y avoit qu'un cri sur son compte quand fl traversoit un salon; c'est qu'Âmandus étoit diarmant. Amandus n'avoit pas le sens commun. L'excellente éducation d' Amandus avoit été négligée sur un point que certains esprits routiniers tiennent pour capital. Il y a des taches dans le soleil. Soit incapacité* soit préoccupation, Amandus n'avoit jamais pu apprendre à écrire. J'incline h croire que c'est parce qu'il n'en sentoit pas la nécessité, et ce dédain cache une idéi». bien philosophiquei Oe n'est pas qu* Amandus n'eût - écrit s'il avoit voulu, mais il auroit mieux valu qu'il n'écrivît pointé Ce n'est pas qu'Amandus n'eût une orthographe à lui, tant s'en faut! Elle étoit si bien à lui que personne n'avoit rien à y prendre : à y reprendre, je ne dis pas. Si je vous disois que c'éloit l'orthographe de M. Marie qui sera l'an procham celle de l'Académie» vous me répondriez sans doute qu'il n'y a pas grand mal à écrire comme l'Académie, surtout si vous êtes de l'Académie, connue cela peut arriver à tout le monde; mais ce n'étoit pas l'orthographe de l'Académie, c'étoit l'orthographe d'Amandus^une orthographe miraculeuse! ' Amandus s'étoit avisé» an contraire de M. Marie., que le génie de l'écriture consistoit à déguiser le mot parlé sous Digitized by Google

L*AMOI}R ET LK GRIMaiRE. 71 toutes les formes qu'il avait vues é^jaises dans son syllabaire. A lui, sur tous les articles, sur tous les pronoms, sur toutes les particules, tontes les letb'os parasites de la dernière personne du pluriel des verbes; a lui Taccent sur les lettres muettes ou atoniques, à lui le tréma sur les t]i[»litjiongues, à lui i"<;[)<)sti'opIie an milieu des mots, à lui de belles majuscules ornées, et des virgules, bon Dien, des virgules partout! jamais on n'a vu tant de virgules! — Dans les habitudes de Tamour vulgaire dont j'ai parlé, cela ne tiroit pas à conséquence; la plupart de nos héroïnes ne savoient pas lire, mais si elles avoioiit su lire, elles auroient été dans un cruel embarras! Il y avoit cependant des occasions difiiciles, des chances de notabilités galantes dans lesquelles je devenois d*un immense secours)vec mon orthographe kîviale que je n'avois pas jugé à propos d'enrichir de toutes ces magnificences. Le seul des amis d'Amandus qui lui fût resté jdèle depuis qu'il étoil ruiné, je me dévouai bravement à Finterprétation de ces hiéroglyphes dont l'impénétrable obscurité feroit tressaillir Tombre savante de Ghampollion. Je venois de quitter l'hébreu, je me mis à l'Amandus, je réussis à lire assez couramment au bout de trois ou quatre mois, et je me hasardai enfm à mettre mes propres idées à la place, quand un texte scabreux et rebelle déroutoit mon érudition ou fatiguoit ma patience. Les traducteurs prennent souvent le même parti quand ils n'ent(*ndent plus leur auteur. Amandus, dépouillé de son luxe grammatical, copioit ensuite mot pour mot et lettre pour lettre» comme l'Homère de l'Anthologie sous la dictée d* Apollon. La comparaison est un peu fière, mais elle n'est pas trop disproportionnée. Ce temps, je l'avouerai, ne fut pas p(udu [lour mes études, car j'appris ainsi à tourner convenablement une lettre d'amour, et je m'étois obstiné jusqu'alors à n'en pas écrire une seule. Les écrits restent. Nous ne fréquentions pas ce qu'on appelle la mati-* Digitized by Google

 vaisn société, mais la nature de nos occupations nous coiiiluisoit rarement dans ce qu'on appelhî la bonne. Voyageurs nomades au niilieu de la vie, nous plantions tous les soirs notre tente aventurière entre deux inondes auxquels nous participions également, retenus au premier par les liens de l'éducation et de l'habitude, rappelés à tout moment vers le second par des plaisirs commodes et des conquêtes sans alarmes. Si la topographie de ce double hémisphère ne vous est pas exactement connue, j'aurai l'avantage de vous apprendre que le point conlinfîcnt en est occupé par le théâtre, et pour mieux caraetérist r la localité, par la galerie des premières dans les bonnes villes de province. A peine la toile étoit levée d'une i)art, qu'une douzaine d'yeux noirs ou bleus (je parle des scènes d'ensemble) venoi^t nous chercher sur notre divan et nous accueillir de délicieux reproches ou de séduisantes promesses. Le regard furlif d'une beauté (\\n soupiroit à la cantonade avant de faire son entrée, nous épioit en tapinois derrière le manteau d'Arlequin^ ou jaillissoit par éclairs à travers les énormes bâillements d*un châssis mal ajusté, entre deux loiiHes de roses en toile peinte. Elle entroit enfin en déployant les richesses d'un gosier de rossignol ou de tout autre gosier qu'il vous plaira de mettre à la place de ceiui-ià. Elle entroit aux murmures flatteurs d'une assemblée qui sembloit n'applaudir que pour nous, car nous remportions la moitié de toutes les ovations. Il me stimbîe que nous avions aussi quelquefois notre part dans les sililets, mais il faut savoir s'accommoder aux circonstances. Je me crois même sûr que j'étois de nous deux le plus intéressé dans les disgrâces, parce que mon caractère impatient et mobile me rendoit fort chanceux; -mais nous partagions en frères, Amandus et moi, et nous ne comptions pas. 11 me souvient, sans aller plus loin, que ma mauvaise destinée m'avoit imposé ce moislà une Dugazon de cinq pieds sept pouce» et d'un em« Digitized by Google

L^AMOUR ET LE GRIMOIRE. 73 bon|)oiiit à Tavenanl, mieux taillée]>oiir le frae surdoré du tambour-major des Suisses que pour le corset des bergères. Quand elle jouoit Babet (tudîeu, quelle BabetI) et qu*il lui arrivoit de me foudroyer d'une œillade ai* mable, en fouillant un panier de vilaines fleurs avec de grosses maius et en chantant d'une voix heureusement plus déliée que sa formidable personne. C'est pour toi que)e les «Range» olil vous pouvez m'en croire! j'aurois béni le poignard bienfaisant qui seroit venu me percer le sein! Mais qu'y faire '/ C'étoit une des conditions essentielles de mon bonheur, parce que c'étoit une des sauvegardes inexpugnables de mon innoeenee. Tai oublié de dire qu'elle étoit fort laide, mais elle lou choit horriblement. L'autre partie du monde étoit dans les loges, et ceci est fort clair si l'on a eu la complaisance de suivre ma métaphore. Les loges, notre mondité nous défendoit d*y regarda, mais non pas d'y voir, et à force d'avoir vu ce qui est bon à voir, on y regarde. C'est qu'il y avoit alors dans une des loges de ce petit théâtre d'une petite ville, et je ne vous dirai pas au juste quelle ville c'étoit, sinon que vous êtes parfaitement libre de la chercher à Touest, il y avoit, dis-je, dans la troisième loge de droite, une de ces figures d'ange qui font damner les hommes et rêvei' l(^s saints. Je ne sais pas peindre, mais vous peignez à merveille quand vous avez une palette. Mettez seize ans, une taille de roseau, une peau blanche et cependant animée, sous laquelle le sang cmmle comme un esprit de vie, colorant tout et ne rougissant rien, des cheveux blonds qui se floconneiit (omme une vapeur sur des épaules où le regard coule comme feroit la main ; i^elcvez cela de je ne sais quoi de pur et de céleste qui no peut pas se décrire, des traits qui auroi^ porté le sciilpleur de la Ténus à se couper la gorge avec son

 ciseau, et d*ini regard large e t bleu qui enchaiite comme le ciel et qui brûle comme le soleil» vous n'aurez pas d'idée de la millième partie des perfections de Marguerite. Marguerite avoit pordu tbrt jeune son père et sa mère. La pauvre petite étoit restée avec quatre-vingt mille • francs de rentes aux soins d'une tante maternelle» veuve encore agaçante, qui passoit de si peu la quarantaine que ce n'est pas la peine d'en parler, et qu'on n'accusoit pas d'être insensible aux soupirs d'un eœur bien épris. Je in'eu étois trouvé très-*vivement et même très-significativement amoureux un ou deux ans auparavant (c'est de la tante que je parle), et cela m'avoit coûté je ne sais combien de mortelles heures de projets, d'angoisses et . d'espérances, mais sans autre résultat, parce que cette passion m'étoit justement survenue la veille du jour auquel remonte l'ère mémorable de mes amours philosophiques. Depuis je n'y avois pas pensé une fois» même dans ces moments extatiques où Tâme se berce entre deux sommeils, et mon imperturbable mémoire, si fidèle au nom des mouches et des papillons, auroit peutêtre perdu jusqu'au nom de la tante, si la tante n'avoit pas eu de nièce. Je n'ai pas besoin de dire que l'âge et l'innocence dë cette charmante enftint (c'est de la nièce qu'il est maintenant question) jetoient entre elle et moi un espace infranchissable. Quatre-vingt mille francs de rentes, c'étoit bien pisl j'en avois à peine le capital en passif. — Tu manques à nos conditions, me dit un jour Amandus, tu regardes aux loges! — Comme les enfants morts sans baptême regardent le ciel depuis les limbes» lui répondis-je, et sans ap[)eler de si haut un regard pour un regard. D'ailleurs» j'ai mes lisons, et je n'en fais pas mystère* Le temps marche impitoyablement, pendant que nous croyons éterniser le {\résenl dans quelques heures de folie; et Digitized by Google

L'AMOUH ËT Lti. GHIMOIRB. 75 • tout jolis garçons que nous voilà, nous risquons fort de vieillir aussi bien que les sept sages de la Grèce. Tu as encore en perspective une assez douce vie à couler entre les aimables loisirs de la paresse et le galant exercice de la diasse au renard dans les halliers de la Vulpinière» si ton oncle, désarmé par une conduite plus exacte, veut bien te laisser à sa mort, qui ne se fera pas aHendie longtemps, son castel délabré, son colombier et ses broussailles. Moi, je n'ai ni oncle, ni castel, ni colombier, ni broussailles, ni renards eu espérance : trop heureux, quand mes créanciers se seront partagé mes tristes dépouilles, de trouver un public d'assez bonne composition pour lire mes romans, et surtout pour les acheter! J'ai donc besoin de m'intpirer de quelque type qui vive à jamais dans mes souvenirs, de rêver, de caresser, de nourrir dans ma pensée quelque adomble figure, et quand je la rencontre, je la prends. — La petite Marguerite, dit Amandus en épanouissant son binocle et en le tournant effirontément sur cette figure divine devant laquelle ma paupière t'abaissoit d'admiration et de respect. — C'est qu'elle est vraiment fort bien. Je te remercie de me l'avoir fait remarquer. Il y a quelque chose, ccmune tu dis, qui exalte l'imagination, et qui cependant repose le coBor, —une morbidesse raphaêlesque, ne trouves-tu pasf On se seni plus pur de la voir; on se sent meilleur d'y penser. Ravissant privilège de l'innocence! étiangc sympathie des belles âmes 1 Hélas! mon vertueux ami, quelle perle, quel diamant dans un oomptdr de modistes ou dans un groupe de figurantes! La fortune aveugle a tout gâté, mais elle n'en fait jamais d'autres. Il faut avouer que la destinée est d'une sottise bien amère de jucher ce minois délicieux dans un carrosse, au lieu de nous le montrer oe soir entre deux qumquets dans la coulisse des soupinu Je frissonnai d'mdignation... La couliSM dei soupirs cloi^ la quatrième à gauche» Digitized by Google

 — Eh bien, inspire-toi, reprit Amandus en appuyant sa tête sur mon épaule, et en s'étalant sur la banquette, à mon grand scandale, car Marguerite ponvoit nous voir. •—Inspire-toi de Marguerite, si cela te convient, car j'ai plus affaire que jamais de tes inspirations. Fais des romans, Maxime, fais des romans 1 Le mien, si je ne me trompe, touche à un dénoûment heureux. Mon oncle ne manque pas de bonne volonté pour moi, et je le sais décidé à m'assurer sa mince fortune le jour où je ferai mon premier acte de sagesse en me mariant honorablement. — Te marier honorablement! m'écriai-je. Y pensestu, Amandus? penses-tu à te marier? — Pourquoi pas? continua-t-il avec un éclat de rire. Me crois-ttt incapable d'une idée grave et d'une ferme fésolutionf — Mon Dieu, qu*Âglaé est mal faite aujourd'hui, et que sa toilette de mauvaise grâce est convenablement assortie à ses minauderies d'éléphant! — Il faut faire une fin, Maxime, une fin raisonnable, une fm sérieuse et très-sérîease, quand <hi n*a plus d'argent. C'est Favis de mon oncle et celui de la sagesse. Tu ne sais pas, toi, ce que c'est que la sagesse ; mais cela te viendra. — Tiens, voilà qu'elle chante faux maintenant ! — Inspiretoi donc pour me tourner une petite déclaration bien expresse, bien passionnée, bien sincère — là, un avea sans détour de mes foiblesses, de mes m^urs, de tout ce que tu voudras; je n'y regarde pas. Taille, tranche, augmente si tu peux, retranche si tu Toses ! Tu os ma conscience, tu es mon cœur, tu sais tout ce qui repose de tendresse et de bons sentiments dans ce sein fraternel qui bat contre le tien ! —'Remarques-tu cette possédée de Laure qui ne m'a pas perdu de vue de la soirée Mais elle a beau se pincer les lèvres, il lui manque deux dents. — Encore seroit-il à propos, repris-je sans avoir égard à ses digressions, que j'eusse quelque idée de

l'amouk et le grimoire. 77 l'heureuse fille qui a fixé ton choix, pour assortir ma correspondance aux convenances de ta proposition. Est modus in rébus; surU certi denigue fines. — Ët puis je ne devine pas U n'y a ni finesse ni rébus, Maxime; et si tu devincMS, tu en saurois vraiment plus que moi sur Tavenir où je me précipite la tête baissée pour me sauver du présent. Si tu devinois, je te prierois de me dire à q[ui je pense, et quel est Tobjet auquel le premier de mes amours raisonnables s'est attaché. Je ne te demande pas de deviner, de par tous les diables ! je te demande une circulaire gracieuse et formaliste en beaux termes, comme Télémaque ou la Princesse de Cièves, qui puisse s'introduire sous l'adresse de tout le monde, un passe^ partout épistolaire, un extrait de ton invention que je me hasarde à jomt à la loterie du mariage. Parle de candeur, de vertu, de beauté; ne te mêle pas de la couleur des cheveux, parce que cela pourroit nous faire tomber dans quelques méprises. Je copierai tout avec exactitude; la poste et mon étoile se chargeront de mes espérances; et mon digne onde, qui veut qnn je prenne . une femme, n*aura rien à me reprocher quand je pourrai lui démontrer que j'ai été refusé par cinquante. — Ou bien il en viendra deux, trois, une douzaine, je ne sais combien; et alors tu choisiras tout de suite après moi, mieux que moi, peut-être! tu' as la main si heureuse! Le traître! Aglaé chantoit, cependant! — Moi! laisse donc, répondis-]c avec aigreur, je n'ai pas le domaine de la Vulpinière ! — £h quoi! cette foible espérance te tiendroit-elle à cœur ! je vais la jouer contre ton cheval ou contre Âglaé, à la première rafle. — J'ai vendu mon cheval hier; je te donne Aglaé ce soir, si tu la veux ; quant à la lettre, je la ferai si j'y pense. La correspondance alla son train; car» à ma grande Digitized by Google

78 NOOYELLBS. surprise et à cellé d' Amandus sans doute, il n'en fut pas pour les frais de son iniliatWe. Je ne jugeois pourtant de ses progrès que par ses importunités, car il étoit devenu discret» et je n'ai jamais été curieux. Quand nous en fttmes aux grands parents, je tombai de mon haut. Les difficultés ne procédoient plus que d'eux, et je m V biiiiois dans Tidée qu'il se fût trouvé une femme assez intrépidement résolue pour croire aux incroyables serments d'Amandus. Nous allions eoeote au spectacle, mais tràs^wrement; Amandus surtout, qui commençoit à garder , suivant sa promesse, un certain quant à soi fort respectable. J'étois malheureusement retenu, comme on sait, par un autre lien ; ma colossale bergère n*avoit pas encore enfoncé les phùielies, et il ne s'éloit pas rencontré d'homme assez hardi pour me débusquer, quoique ce fût un beau temps de passage pour la cavalerie. Je ne me sentois pas d'aise à l'arrivée d'un régiment de dragons, tout brillant d'épaulettes, de poussière et de gldre, dont les dieraux (nafifoient aous sa fenêtre. Vaine espé* rancel les hussards les suivirent, et ces papillons de plaisir et de guerre qui butinent partout ne daignèrent pas effleurer Aglaé d'un coup d'aile. Je comptai inutilement sur le courage éprouvé des cuirassiers. Aglaé conserva dans cette longue épreuve tous les honneurs d'une fidélHé sans nuage, et en fit valoir tous les droits. C'étoit une femme inexpugnable, une constance à faii e mourir. Sa vertu est de toutes les contrariétés que j'ai subies en amour celle qui m'a donné le plus d'^vie de me brûler la cervelle. Je ne cherchois qu'un prétexte pourm'exiler à jamais du monde, et ce fut le plus pur de mes s'^»ntiriients moraux qui me le fournit, au moment où je m'y attendois le moins. J'avois déjà remarqué -que Marguerite faisdt plus d'attention à nous que je nel'aunMS voulu, dette préoccupation avoit même pris depuis quelque temps

l'amour et l£ grimoire. 79 un caractère qui m'inqaiétoit, rexpresnioa d'un intérfil affectueux , d'une sensibilité rêveuse, de oe je ne sais quoi de vague, de tendre et d'idéal qui annonce au front pudique d'une jeune fille le développement d'un peu** chant secret. — Infortune et désolation! me dis-ge en moi-m&ne, serois-tu condamnée par ta mauvaise éloiluy pauvre et gracieuse enfant, à aimer l'un de nous deux 1 Ah! je ne serai du moins pas complice de sa rigueur I Le temps des examens va venir, et je n'ai pas ouvert un livre pour m'y préparer. £ii bien! je fenoiice pour le travail à toutes ces déceptions passagères qu'on appelle des voluptés I Je lirai, s'il le faut, les dix volumes de Jacobus Cujacius dans l'édition d'Annibal Fabroti, cum promptuariis ; je les lirai {horresco referens) avant de m'occuper d'une femme, et j'en prends à témoin l'ombre de Justinienl — Là^iessus je sortis de la salle, et je rai«* trai chez moi pour expédier un congé définitif à Aglaé. Je n' ai pas besoin de vous dire que cette résolution m'affranchit d'un grand fardeau. Il y avoit probablement une assurance persuasive dans la communication que je fis le lendemain à mon père de ce nouveau plan de vie, car il me fit présent à l'instant, pour reconnoître mes sacrifices, de sa bibliothèque tout entière, et du joli pavillon qui la contenoit. G'étoient les deux choses qu'il aimoit le mieux après moi. Je passai le jour à y disposer tout ce qui pouvoit servir k mes études ou embellir mon exil volontaire, et je m'aperçus, à la satisfaction dont me comblèrent ces soins agréables, que le bonheur avoit plus d'un aspect. Que dis-jel le bonheur pur d'une âme contente d'elle-même l'emporte sur nos bonheurs imaginaires par sa durée comme par son objet. Je fus heureux jusqu'au «ht: il ne m'en étoit jamais tant arrivé. Le soir je baillai; je regardai vingt fois à ma montre dans dix minutes; le premier coup d'archet de l'orchestre me pomsuivoit} le bruH presque iiusi discord Digitized by Google

retentissoHdansinon oreille; mes narines sollicitoient en vain dans un air, liélas! trop pur, le maussade arôme qui se compose de la vapeur des lampes fumantes et de Texhalaisca des essences. Je demandois le délicieux regard de Marguerite à tous les attiqueB» à tous les lanAris ; je le demandois à toutes les tablettes de ma bibliothèque, et mes yeux ne rencon» troient que le Jacobus Cujacius d*Annibal Fabroti. Je serois curieux, m'écriai-je oiifin, de savoir si ses regards étoient pour lui — ou s*ils étoient pour moi» — et comme il a emprunté ce matin une chaise de poste» il fout Wen qu'il soit en voyage. Une meilleure occasion d'éclaircir mes doutes ne se présentera jamais, et je n'en serai que mieux confirmé, quel que soit le résultat de cette épreuve» dans les raisonnables desseins que j*ai formés. Je travaillerai demain 1 Cette fois-là je n*eus pas à m*y tromper : je vous le déclare avec toute la suflisance que peut inspirer à un sot la plus inespérée des aubaines de Taniour : ces regards» ils étoient pour moi» pour moi seul I Vous me dires que j'étois seul» et que semblable à ce fossile merveilleux dont les pores amoureux de la lumière en recèlent encore quelques pâles atomes longtemps après le coucher du soleil, je n'étois peut-être pour Marguerite que la pierre de Bologne d'Amandus. Cette idée ne me vint pas; et puis» d'ailleurs» si je m*y connoissois» et quel iiomme ne croit pas s'y connoitre? il y avoit dans l'expression intelligente et significative de cette physionomie céleste une pensée qui ne pouvoit se rapporter qu'à moi» et qui n'attendoit que de moi l'échange d'une pensée. J'essayai» je frémis de comprendre» je m'armai d'un courage bâroîque» et je m'enfuis la mort dans le cœur, à force de me croire heureux! Non, non, Marguerite! je ne violerai pas le sanctuaire de ton &me innocente pour y allumer ou pour y entretenir une passion qui nous perdroit tous les deuxl Mon» je Digitized by Google

L*ÂMOUR ET LE GRIMOIRE. 81 ne transplanterai pas dans le stérile désert de ma vie ta tige si fraîche et si délicate avec ses (leurs embaumées ! Et cependant quel autre que moi t'aimera comme tu dois être aimée 1 J*aiirois été Fautel de tes pieds, la harpe de tes soupirs, le Tase de tes parfums ! j'aurois brûlé devant toi comme l'encens ! je me serois anéanti dans un rayon de tes yeux comme une goutte de rosée dans les feux du midi ! Oh ! je ne crois pas qae j'eusse dénoué les cordons de ta robe vû^iinale avec des mains d'homme! je me serois pm'iflé au cratère d*un volcan avant d'approcher de toi, et mes lèvres dles-mêmes ne se seroient collées à ton sein qu'à travers un voile, de crainte de le profaner... Mais tu es riche, Marguerite, et il n'y a point d'événement possible qui puisse te dépouiller assez complètement de tant de biens inutiles pour te réduire à régal de ma fortune! Tu ne serois encore que trop audessus d'elle et trop digne des rois!... Non, Marguerite, je ne vous reverrai jamais... — à moins que le diable ne s'en mêle. En finissant cette apostrophe poétique» dont la fin triviale gâte im peu le commeneement, je tombai d'accablement dans mon fauteuil, qui étoit par bonheur souple, élastique et profond. Dine alluma sur mon bureau trois bougies, luxe inaccoutumé de mes nuits, qui me témoignoit par une preuve de plus la satisfaction de ma fiimille, et je restai Uvré à ma studieuse solitude. Je me penchai un moment sur mon balcon. Le cid étoit limpide comme un lac, émaillé comme une prairie. On entendoit à peine le souffle de l'air dans les rameaux de mes jeunes arbres, et il sembloit ne les traverser, en se jouant, que pour en rapporter des émanations suaves. Le rossignol diantoit dans le lointain; les phalènes bruissoient doucement en voletant sous les feuilles. C'étoit une belle soirée pour un autre amour que celui qui m'étoit connu, un magnifique empyrée dont j'aurois voulu parooiuîr les sphères innombrables avec la raptuiyiu^uu Ly Google

82 NOUVELLES. dité des feux qui 8*y croisoieni de toutes parts» mais dont mon âme ne pouvait pas plus sonder la profondeur que , mes yeux. Je fermai tout pour me délivrer de ces distraotions immenses, et je m'assis, dans l'inlenlion de me mettre tout de bon à la besogne, après avoir laissé tomber un dernier sourire de satisfaction sur l'admirable ordonnance de mon cabinet. Sa description n^est pas moins nécessaire ici que la carte du Latium à l'Énéide de Virgile. Mon père avoit fait construire ce pavillon, dans des tmps plus heureux, entre sa cour et son jardin, audessus d'une vaste allée-cochère, qui auroit pu aisément rrniiserdans ses flancs spacieux le cabriolet que je n'eus jamais. Tout le bâtiment ne contcnoit qu'une longue chambre en parallélogramme, éclairée à Test et à l'ouest par des fenêtres ogives» et qui s'ouvroit au midi sur un , jardin de peu d'étendue^ mais assez bien conçu dans sa distribution. Ce point étoit le seul par lequel on pût arriver à ma chambre, soit qu'on y vint de la cour, soit qu'on y entrât du jardin» ce qui n'étoit pas difficile, son étroite enceinte communiquant de toutes parts et par des portes toujours ouvertes aux larges enclos de nos voisins. C'éloit entre d'excellents vieillards, accoutumés à se voir depuis renfance, le rendez-vous philosophique d'Académus et de ses amis. Le double escalier tournant qui conduisoit au balccm n'avoit pas plus de six degrés» parce qu'il s'élevolt dfune terrasse. Le second des côtés étroits du carré long qui faisoit face à l'entrée étoit occupé par mon lit, couchette modeste de Téludiant, autour de laquelle s'arrondissoit en cloche le rideau blano aux longé plis, passé sur une flèche dorée. Tout le reste de rintérieur des murailles n'ofiroit rien à l'csil qui ne fût le dos d'un vieux livre. Ma table noire, taillée, dans une plus petite proportion, sur la même figure que ce petit édiiice monoïque dont le souvenir me charme encore» en formoit le juste milieu; nuiis il lestoit toute la Digitized by Google

 place nécessaire pour cireoler commodément autour d'elle, et pour en mesura les quatre faces en vingirqnatre ou vingt-cinq pas, dans un espace de terti[)s qui se précipite et se ralentit tour à tour, au gré des éuiolions du promeneur. J'y fis bien du cliemin ce jour-là. Toutefois je m'assis, et» jetant négligemment la main derrière moi à la tablette où s'appuyoit mon fauteuil, j'essayai d'en tir^ le premier volume du beau Traité de la procédure civile^ par Robert-Joseph Pothicr , et je ramenai devant moi Vffistoire des apparitions de D. Calmet, qui est, comme tout le monde le sait, un des meilleurs recueils de facéties infernales qu'on puisse lire. La page étoit curieuse. Je tournai m fois le femllet. Quelle misère, pensai-je enfin, qu'un homme aussi docte ait pu donner à plein collier dans de pareilles balivernes, comme une vieille femme de village qui réve esprits et démons en ramassant des feuilles mortes et quelques bouts de ramées à la lisière des bois! le voudrois bieA vraiment que le dlaMe m'apparût, et il ne tient qu à moi de l'évoquer, puisque j'ai ici la Clavicule du roi Salomon et V Enchiridion de Léon pape en manuscrit authentique, héritage précieux d'un dominicain de notre famille, qui s'est servi mille fois de ce grimoiic pour la délivrance des possédés. La conversation du diable, en personne naturelle, seroit aussi amusante et aussi instructive, si je ne me trompe, que celle de Pothier et de Cajas; et s'il est difficile d'4)btenir de Im cette ▼eur, qu'Agrippa et Cardan payèrent un peu dier» elle mérite au moins d'être tentée par un esprit résolu. Cela dépendoit en elTet d'un simple acte de ma volonté; car j'avois justement co méchant grimoire sous les yeux, eoXvB mon éoritoire et mou sablier. Je ne sais qui diable l'avoit mis Ik J'allongeai sur lui des doigts tremblants, comme si le seul contact du parchemin éraillé avait dû faire passer dans mes sens quelque influence de malédiction* Il n'é» uiyiu^uu Ly Google

84 NOUVELLES. Uni qiie froid, sale et grippé. Je développai ses huit plis sans qu'il s'en exhalât le moindre atome de soufre ou de bitume brûlant. La terre ne tressaillit point; la flamme de mes bougies oooiinua de reposer calme et blanche sur ses lumignons bleus; mes volumes inébranlables restèrent étidormis sous les doctes tissus de leurs araignées bibliophiles. Je m*enhardîs, j'essayai de lire, je lançai à haute voix dans Tair les formules solennelles de l'esprit de Python, dont Je commençois à être animé, jusqu'à en faire résonner mes vitres innocentes, qui n*avoient jamais vibré sous de telles paroles. — Mais c*étoît bien un autre grimoire que je ne l'avois pensé. Je n'avois pas parcouru douze lignes du livre fatal que je me trouvai arrêté par des signes inintelligibles et vraiment diaboliques, par des q^nboles impénétrables et par des lettres innommées dans les alphabets de la terre» qui me coupèrent la parole. Un autre auroit perdu courage à l'aspect de ces monogrammes hétéroclites, de ces hiéroglyphes de l'autre mmde, qui pouvoient l»en n'être, au bout du compte, que le caprice d*un charlatan de copiste. Imprudent, mais décidé, je me campai fièrement parmi mes bougies, en m'écriant d'une voix énergique : Venez à moi, saint et crédule Sperberus, savant Khunrath, immortel Knorr von Rosenroth ! et toi, bon Gabrid de GoUange, qui usa jadis une si digne vie à te rendre Findéchifirable traducteur de rindécbiHrable Tritfaème ! Venez, et développez-moi ces mystères dont l'ignorance seule peut s'effrayer I... Le diable ne bougea pas plus qu'auparavant; car il finit que f avertisse mes lecteurs, ce ne sont pas des noms de démons que je viens de prononcer, ce sont tout bonnement des noms de cabalistes. Pour la première fois peut-être, ces braves auteurs virent flotter leurs signets jaunis sur des pages exposées au jour des flambeaux, et dont les angles rompus avoient Digitized by Googl

L*AMOUR ET LE GRIMOIRE. 85 vieilU sur la poosàère. Je ne me sentis pas de 8iiq>nse en comprenant, à travers ce long labyrinthe d'une folle science, tout ce qu'il avoil fallu de loisir, de patience, et surtout de bonne volonté, pour retrouver tant de langues perdues, sans en excepter celle des anges, qui est la plus sûre; mais la besogne ne m'épouvante pas quand elle m'amuse, le vins à bout de celle-là en vingt minutes, qui sufnroiont pour savoir tout ce qu'il y a d'utile à savoir si on les employoit bien. Je déclamai le grimoire nettement, et, j'ose le dire, sans fautes. Minuit sonna comme je finissois, et le diable, qui est essentiellement rebelle, le diable ne vint pas. Le diable vient fort rarement; il ne vient même plus sous la figure que vous savez, et cependant il ne faut pas s'y fier; car il a tout l'esprit nécessaire pour en prendre de plus séduisantes, quand il est bien sûr d'avoir quelque chose à y gagner. Il faut convenir, dts-je en me replongeant dans mes coussins, que j'ai joué gros jeu à celle expérience d'étourdi. Quel embarras pour moi s'il m'étoit apparu en me demandant, suivant l'usage, d'une voix creuse et terrible, ce que j'exigecMs de lui î On ne l'appelle pas impunément. Ses questions veulent des réponses, et c'est une adverse partie dont on ne se débarrasse pas comme d'un plaideur maladroit, avec quelque méchante fin de non-recevoir. Quelle grâce auraisge essayé d'impétrer de sa noire puissance, en échange de ma pauvre âme que j'avois jetée sur le tapis de la damnation, ainsi qu'un enjeu de peu de valeur? De l'aident? A quoi bon? Les cartes m'ont été si favorables cette semaine, que ie prix de mon cheval s'est presque décuplé dans ma bourse ; une pièce d'or de plus n'y tiendrcHt pas, et je payerois trois de mes créanciers, si je le vouiois. Du savoir? J'en ai plus qu'il ne m'en faut, sans vanité, pour mon usage particulier, et les honnêtes gens qui ont la bonté de prendre un peu d'intérêt à mes succès à venir uiyui^uu Ly Google

The text on this page is estimated to be only 29.63% accurate

86 MOUVELLEft. ne se g(*nont pas de prédire qu'il répandra sur mes ouvrages, si j'en fais jamais, un vernis pédaïUesque d'assez mauvais goût. Du pouvoir? Dieu m'en préserve! on n'arrive à en obtenir qu*au prix du repos et du I)onheur. Le don de prévision) peut-être? Avantage fatal, qu'il faut payer de tontes les douceurs de l'espérance et de toutes les délices de l'incortitude ! le vague de la vie, voilà ce qui en fait le cliai nie 1 Des femmes et des aventures ? Ce aeroit abuser de sa complaisance ; le pauvre diable ne s'est que trop bien exécuté sur ce chapitre-l&. ~ Et <;ependant, continuai-je en sommeillant à demi, s'il m'avoit présenté cette jeune Marguerite, si fraîche, si déliée, si blonde, si rosée... Diable! c'est une autre paire de manches, comme disoit M. de Buffon... Si Mai^foeiite, émue, palpitante, un peu déomffée» une mèche de cheveux pendante sar h sein, ^ le sein presque adranchi d'un fichu mal attaché... — Si Marguerite avoit tout à coup monté mon escalier d'un pas furtif ; si, arrivée à ma porte, elle y avoit frappé d'une main timide, qoà désire et qui eraint d'être entendue, trois petits eoups discrets... tac, tao, tac... Je dormois à moitié, comme on sait, et je répétois vaguement... tac, tao, tac... en m'endormant tout à fait. ~ Tac, tac, tac... - Ceci, ô merveille incompréhensiUel ne se passoit plus dans les ténébreuses régions de ma pensée assoupie. Je le crus cependant un moment; je me mordis les doigts jusqu'au sang pour m'assurer que je veillois. Tac, tac, tac... — Ona frappé, m'écriai^e en grelotaiil de tous mes membves. Ma pendule scmna une heure. — Tac, tac, tac... — Je me levai, je marchai précipitamment; je rappelai, je recueillis mes esprits épou* vantés. —Tac, tac, tac... — Je m'armai d'mM de mes faooDigitized by

1/ AMOUR ET LE GRIMOIRE. 87 gies; je m'avançai réaolùment du côlé du balcon; j*ou-* Tfis le volet... 0 terreur ! jamais la nature n*a rien montré de plus ravissant aux yeux de l'amour; je crus que je mourrois de peur. C'éioit Marguerite, appuyée aux glaces de la portOf plus belle mille fois que je ne Favois vue« plus belle qu'on ne peut la rêver; Marguerite, ésnuei palpitante» un peu décoiffée, une mèche de cheveux pendante sur le sein, et le sein presque alVianchi d'un fichu mal attaché. — Je me signai; je me recommandai à Dieu» et j'ouvris. ii'étoit bien elle ; o*étoii sa main douce, velouté» délicate ; c'étoit sa main tremblante que je touchai sans me bnîlcr. Je la conduisis, toute interdite, jusqu'à mon fauteuil, et j'attendis un signe de ses yeux pour m'asscoir à quelques pas de là sur un pliant. Elle appuya son bras sur un des bras du fauteuili sa tète sur sa maûi, et voila son front de ses jolis doigts. J'attendois qu'elle pariât} elle ne parla point ; elle soupira. — Oserais-je vous demander, mademoiselle (c'est moi qui commençai), à quel inconcevable hasard je suis redevable d'une démarche si faite pour m'étonner?.*. — Eh quoi I monsieur, repritrelle vivement, ma démarche vous étonneroil ! n'étoit-ce pas une diose oon* venue? — Convenue, mademoiselle, convenue, cela est vrai, quoique la convention n'ait été stipulée selon toutes les formes requises en pareil cas, et qu'elle soit loin d'être aussi positive et aussi valable en bonne justice que vous paroissez le croire. Il survient des idées si étranges dans un esprit malade qu'un amour imprudent a égaré... £nfm, pour vous dire vrai, je ne comptois pas du tout sur le bonheur*.» qui m'accable.*» Je ne savois plus ee que je disois. — Je vous comprends, monsieur, le dénoûment vous rebute deTentreprise. Accoutumé à des plaisirs brillants. Digitized by Google

88 MODYBLLES. mais faciles, vous aviez jamais mesuré la portée des sacrifices du véritable amour. . . — Arrêtez, Marguerite» et n'outragez pas mon cœur* La portée des sacrifices du véritable amour, je la connois... je m'en flatte. (Je trouvois pourtant celui-là un peu fort.) Mais encore, pourquoi n*est-il pas venu? pourquoi ne vous a-t-il pas accompagnée ! Il falloit au moins entre nous cet échange de paroles qui est la première condition du contrat synallagmatique. Je ne sais pas si vous le savez. — Après m*avoir enlevée il m*a quittée au bas de l'escalier» et il ne viendra me prendre qu*au point du jour. — Vous prendre » ma chère enfant? mais je vous prie de croire que je n'ai traité que pour moi... si j*ai traité. Je lui dirois bien s'il étoit là. — 11 n'a pas osé monter auprès de vous» parce qu'il piévoyoit vos scrupules. — U n'a pas osé monter, dites-vous ? Pas possible! je neleeroyois pas si timide. — Je suppose qu'il a pu s'effrayer de l'irritabilité de vos sentiments, de la délicatesse de vos principes... —Je lui en suis bien obligé; cela fait toiyours plaisir; mais il faudra enfin que je le voie... — Au lever du solâl» dans trois bu quatre heures d'ici. — Trois ou quatre heures! dis-je avec expansion, en me rapprochant d'elle.. • Trois ou quatre heures» Marguerite 1 — Et pendant ce temps-là» Maxime» reprit-elle avec douceur, en se rapprochant de moi, je n'ai d'abri et de protecteur que vous, puisqu'il faut que les portes soient ouvertes pour laisser passer sa chaise de poste... — Ah! il faut que les portes soient ouvertes pour laisser passer sa chaise de poste» répliquai- je en me firottant les yeux comme un homme qui se réveille. Digitizod by Google L

l'amour et le 6R1H01HE. 89 — Il VOUS auroit épargné Finquiélude et la responsabilité du service que vous nous rendez à tous deux, si sa respectable mère n'étoit morte d*une fluxion de poitrine* — AttaDdez, mademoiselle, m'écriai-je en repoussant mon pliant d*un coup de pied jusqu'à l'autre extrémité de mon cabinet, sa mère est morte d'une fluxion de poitrine ! mais de qui me parlez-vous donc ? — Je vous parle d'Âmandus, bon Maxime, d'Amandus, qui TOUS est si attaché et que vous aimez tant. Puisque vous ignorez ces détails, vous apprendrez qu'il est venu me chercher ce soir à l'heure indiquée entre nous pour m'enlever de la maison de ma tante, parce qu'elle s'obstinoit à lui refuser ma main. G'étoit le seul moyen, vous en conviendrez, d'obtenir d'elle une résolution plus favorable; mais comme il y avoit soirée, la cour étoit pleine d'allants, de venants et de domestiques qui auroient épié notre fuite, et nous nous sommes sauvés par les jardins. A peine a-t-il vu votre croisée éclairée qu'il m'a dit avec joie : c Yois-tu, Marguerite, le sage et studieux Maxime travaOle encore; Maxime qui est mon frère, mon confident, ma providence ; Maxime qui n'ignore aucun de mes secrets, et qui sera trop heureux, je connois son coeur, de te donner un asile jusqu'au jour. Monte et frappe avec assurance, Marguerite, poidant ' que je vais tout disposer pour notre départ. » I A-dessus, il m'a quittée; j'ai monté, j'ai frappé plusieurs fois sans reproche... et vous savez tout. — Je n'en sais que trop; mais à tout prendre j'aime encore mieux cela qu'autre chose. Le prindpal, c'est que vous puissiez être heureuse. Vous avez donc une passion \hm déddée pour Amandus? C'est pour lui, n'est-il pas vrai? — Pour qui donc? Je ne lui ai parlé que trois fois; mais il écrit avec une chaleur si pénétrante, avec une tendresse si pmuasivel il eoqprimoit avec une énergie a.

90 NOIJV£LLB&. si passionnée les sentiments qu'il épnmvoii pour moif Amandus, mon cher Amandus ! — Attendez, attendez! Cesideses lettres que vous palrlezî — El au même instant je m'arrêtai tout court» parce que j'aUois dire» seloii toute apparence» une sottise énorme. Je méditai ma pensée; je me réfogiai conune un personnap^e de mélodrame dans un à parte mystérieux. « Non, non, mon ami, dis-je au démon ; vous n'êtes pas entré par le côté foibie de l'amour ; vous n'entrerei paa» je tous le aignifie» par celui de la ya* nité. » — Vous trouvez donc qu' Amandus écrit bien, murmurai-je avec une insouciance affectée en clouant ma langue entre mes dents ? — C'est qu'en vérité» pensa^e tout bas» elle eet aussi spirituelle que jolie 1 ~ Vous étiea distrait par une autre idée» Masamet et ce n'étoit pas cela que vous vouliez me répondre. — Votre observation est juste, mademoiselle. Je faisois ce que vous auriez dû faire , souflrez que je vous le dise» avant de prendre une résolotioa aussi basaidée» — £t quoi donc? — Je réfléchissois. Amandus perdoit la tète» et il y a bien de quoi, quand il s'est avisé de vous faire passer une nuit, belle et sage Marguerite, dans la chambre d'un écervelé de nîon espèce» d'un homme sans principes» qui n'a ni foi ni loi» et qui a failU se donner au diable 0 y a une demi-heure» — d'un mauvais sujet enfin. — Vous parlez trop rigoureusement, par ironie peutêtre, de deux ou trois étourderies de jeune homme qui ne compromettent pas le caractère, et qui ne vous ont rien fait perdre dans l'estime des honnêtes gens. Amandus, qui a quelques fautes du mtoe genre à se reprocher» s'en juslitiedans ses lettres avec une éloquence dont ma tante elle-même a été touchée, quoiqu'elle soit extraordinairement rigoriste. — Un mauvais si^et» Maûmel oh! vous n'en aves pas l'airl Digitized by

 le TOUS remercie, mademoiselle, do la bonne opi« nion que tous daignes atoir de mm. — Mais cette entrevue longue, mystérieuse» embarrassante à Texcès, Iran» chons le mot, pour la vertu que vous voulez bien me supposer, est au moins de nature à rendre votre innocence suspecte devant ce misérable vulgaire qui porte un jugemeiit moins favorable de ma pureté juvénile; et je frémis pom vous d'y penser* Permettea» au nom de votre réputation, et par compassion pour la mienne, que je vous cherche une autre retraite jusqu'au matin. Je reviens à vous dans un moment, et je vous laisse mai* tresse souveraine de toutes vos actions» si ce n'est de sortir seule etrd'ottvrirà queliju'uU. rattendois son consentement; je l'obtins et je fis mieux. Je m'en assurai, ne varietur^ en fermant la porte à double tour. Ma résolution étoit prise, car j'avoiâ les idées vives et soudaines du jeune âge. G'étiHl soirée chez la tante de Marguerite, je v^u>is de Tappr^re, et les soirées de province sont d'une longueur démesurée sous tous les rapports. Quand j'approchai, les derniers équipages s'éloignoient; je me glissai, leste et subtil comme un oiseau, entre deux laquais qui alloient fermer. — Où va monrienrf ^ Chez madame. — Tou t le monde est parti. — J'arrive. — Madame se coudie. — C'est égal. A celte réponse décisive il n'y avoit point d'objection, et dix secondes après j'étois dans la chambre à coucher de madame, où je n'avois jamais mis le pied, ni si tard ni si matin, quoique j'y eusse pensé qcràqu^MS. Le bruit que je fis la força à se Mmmier, comme elle alloit détacher. Dieu me pardonne! l'avant-dernière de ses agrafes.

92 NOUVELLES. — Quelle horreur!... 8'écria4peUe. Vous, mondeur! chez moi ! — à cette heure! — dans ma chambre à coucher!!! sans être annoncé, sans égard pour les plus commuoes bienséances ! . . . — GcMmne vous dites, madame; je n'en connoi8p(Âni quand j'obéis à l'impulsion de mon cœur. — Eh ! monsieur, allex-^rous en revenir à vos andemies frénésies? Gardez, je vous en supplie, tout cet étalage de sentiments qui s'expriment avec tant de véhémence et qui s'oublient .ri vite, pour un moment plus conve* nable. Il seroit difficile, madame, de le mieux ehoisir, à favois à vous entretenir du sujet auquel vous attribue» ma visite; mais je suis appelé chez vous par des motifs plus sérieux et qui ne souflrent aucun retard. — Au nom du ciel, continuai-je m saisissant vivement sa main, Gla^ rice, écoutez-moi! — Des motifs plus sérieux, quelque résolution désespérée dont vous n'êtes que trop capable ! . . . Vous m'épouvantez, monsieur, vous me faites une peur affreuse ! Je connois vos emportements; j'ai des violences à redouter, monsieur, je vais sonner. Gardez-vous en bien, madame, repris-je en m*emparant de celle de ses mains qui étoit encore libre, et en la contraignant assez brusquement à s'asseoir sur son canapé. — Ceci doit se passer entre nous, madame, dans le mystère le (dus profond, Ichu de toutes les oreilles et de tous les yeux; et c'està vos g^oux que je vous conjure de m'écouter un seul instant! Nous n'avons point de temps à perdre! — Malheur à moi, sangiota-t-elle d'une voix étouûiée; il faut que j'aie renvoyé mes fenmiesl — Elles seroient db trop, encore une fiMs; et si elles étoient ici, j'exigerois qu'elles sortissent; le moindreédat vous perdroit. — • Mais c'est un guet-apens, c'est un assassinat, c'est Digitized by Google

l'amour et le grimoire. un crime inimaginable. Monstre! qn*exigez-vous donci — Presque rien; et si vous m'aviez écouté, vous sauriez déjà ce que c'est. Faites-moi la grâce de dire où est Marguerite? — Marguerite? ma nièce? quelle étrange question! Qu*a Marguerite à démêler avec la scène outrageante que TOUS me faîtes? Marguerite se retire de bonne heure, sur- ' tout quand j'ai du monde. C'est une des pratiques scrupuleuses de l'éducaiion tendre, mais régulière, que je lui ai donnée. Marguerite est dans sa chambre, Marguerite eet dans son lit» Marguerite dort; j'en suis sûre comme de ma propre exist^ce! — Dieu, qui est le maître de tout, pourroit l'avoir permis, comme tant de choses inexplicables qu'il est impossible de ni^; mais cela seroit bien curîeuxl Au reste, l^ilà sa porte, si j'ai bonne mémoire : il vous est facile de TOUS convaincre qu^elIe n^est pas sortie de chez elle, si elle n'en est réellement pas sortie, et de nous tirer tous les deux d'un doute affligeant qui intéresse de plus près la responsabilité d'une tante que celle d'un voisin... — Éveiller cette enfantl Maxime, et l'éveiller quand il y a un homme dans mon appartement 1 — Oh! que vous ne l'éveillerez pas, répondisse en m'assurant que ma clef n'étoit pas absente de ma poche. — Elle est, parbleu, bien éveillée, je vous en réponds, éveillée s'il en fut jamais; et si vous la trouvez endormie dans son lit, le diable en sait plus long aiyouid'hui que du temps de dom Calmel. Elle prit une bougie, entra, fît quelques pas, et revint juste à point pour s'évanouir sur le canapé. Comme je m'attendois à l'événement, je m'étois muni gur sa toilette d'un flaccm de sel. Je détachai, l'agrafe retardataire, je frappai légèrement sur dix doigts potelés qui se crispoient sous les miens, et j'en baisai l'extrémité plus légèrement encore avec toute la modestie dont je suis capable. Digitized by Google

94 NOUVELLBS. J'avois à cœur d'éviter Tatiaque de aer&» parce que l'attaque de nerfs tire en longueur. — Nous n'avons pas le temps de nous livrer à des éauh tiens inutiles, trop belle et trop adorable Clarice (oA diable va-t-on prendre ces clioses-là'/) ! les circonstances nous demandent une prompte résolution. — Hélas 1 je le sate bienl mais à qui s'adresser, si ce n'est à VOU89 Maxiine» le oomplice de cet attentatl.o le coupable, peut-être! — Ma foi non, dis-je en soupirant. ^ Vous savez où elle est, Maxime ! vous le savez, mon ami! vous ne pouvez le nier!... rendez-la-moi! — Ceci» madame, est interdit à ma loyauté : j'ai son secret, mais il ne sortira pas de mon ooaur, et vous me mé[)risericz si j'en abusois. Ce que j'atteste, c'est qu'elle est sous la garde d'un homme d'honneur, qui ne la remettra que dans vos mains, quand vous aurez consenti à la laisser passer dans celles d'un époux, comme vous le devez, Clâricel Hier c'étoit question, aujourd'hui c'est nécessité : voilà ce que j'avois à vous dire. — Un c{K)ux! Amandus, sans doute! un fou, un dé. bauché, un dissipateur 1 beau mariage, en vérité I — On ne se marie pas COTune on veut, madame, quand (maété enlevée; et l'homme qui passe à la lég^smrce scrupule, en considérationid'une dot opulente, est mille fois pire qu'un fou : c'est un misérable. Amandus n'est pas un personnage fort exemplaire, j'en conviens, mais un noble amour doit le corriger. Mon coeur n'a jamais mieux compris qu'aïqourd'hni la facilité de cette méta* morphose. — Je sais de bonne part, car c*est lui qui me l'a dit, que la fortune de son oncle lui sera assurée au contrat de mariage. Le domaine n'est pas très-productif, mais c'est un beau pays de chasse. — Quant à la dot de la mineure, il est aisé de l'assurer eontrp les dilapidations d'un mari extravagant, par cinquante précautions que je me ferai mi devoir de vous indiquer, aussitôt que

 ■ j'aurai adievé mes innnenses travaux sur CnjaSi et cela ne sera pas long; j'y passe les jours et les nuits; il y a quelques minutes que je travaillois encore. — L'alliance est, sous tout autre rapport, aussi convenable qu'on puisse le désirer» et les défauts même d'Âmandus n'obBourdssent pas ea lui des qualités brillantes et honorables : Il est fime, loyal, obligeant, brave! — Et il écrit à merveille; il tourne une lettre dans la perfection, c'est une justice qu'il faut lui rendre. — Comment, madame, vous daigner penser... c'est un effet de votre indulgence I — Ne series>vous ^pas de cette opinion? j*ai peur» Maxime, que vous n'en parliez par envie. — Au contraire, madame, je m'en rapporte aveuglément à votre goût, répliquai-je ei% me reprenant : je souhaite seulement que vous ne lui trouviez pas, par la suite, le style un peu inégal. Mais son style ne fiût rien à l'affaire, si j'entends quelque chose aux bienséances matrimoniales : il s'agit ici d'autres précautions et d'autres convenances que les convenances et les précautions oratoires. Vous jugerez en dix minutes .de réflexion, et l'urgence de la position actuelle ne vous en laisse pas davantage, de la nature des moyens à prendre pour détourner de votre maison le scandale qui la menace. D'abord ceci jie change rien à l'état de fortune. Marguerite se formdt, comme vous voyez; elle est très-avanoée, mais extrêmement avancée pour son âge! 11 auroit bien falhi tAt ou tard vous décider à la marier, quahd vous la verriez fdle à se marier toute seule. Oh ! c'est une aimable enfant! c'est grand bonhçur qu'elle soit devenue amoureuse d'un étourdi que sa vie passée soumet d'avance à toutes les concessions, au lieu de se jeter à la téte d'un homme d'argent oti d'un homme de loi. Le procès seroit entré chez vous par la même porte que le sacrement, si elle avoit eu le guignon de se passionner d'tm avocat: c'est une supposition. — Avec Amandus» Digitized by Gopgle

9b pas un embarras à subir ! il est si coulant en affaires, ce digne Amandus, qo*il y a des jours où il tous donneroit acquit de toute la successimi pour un rouleau de louis rognés; encore seroit-il homme à payer le notaire et à faire une grosse gratification au maître clerc : un caractère sublime ! — D'un autre côté, la petite grandissoit. Sa beauté d'enfant, qui est très-remarquable, auroit fini par afficherFimpertinente prétentiœ de rivaliser avec la v6tro, et j*ai déjà entendu des sots se crier d'une loge à Tautre : t Cette jolie personne a dû se marier bien jeune!... » — Ils vous prenoient pour la mère! — Fi donc! Maxime, je n'étois pas encore en pension quand elle vint an monde! — A qui le dites^vous! Enfin Févâaemeni prononce, et je hii sais gré de mettre on terme à vos irrésolutions. — Vous en parlez à votre aise! l'événement, l'événement! il ne sera pas connu si elle revient, et je compte assez sur votre discrétion... — Ma discrétion, nmdame, est à toute épreuve; — mais Marguerite ne reviendra pas, et l'événement sera ébruité demain. — Et si Marguerite revenoit, et que l'événement ne fût pas ébruité demain par hasard, il le seroit probablement d'ici à... Permettez, continuai*je en feignant de supputer sur mes doigts, car ce n'étoit ici qu'un effort d'iniaginative, Pargument captieux de la péroraison, recommandé par les rhéteurs... Je me penchai ensuite à son oreille et j'y chuchotai deux ou trois mots. — Quelle horrible idéel 8*éoria4^e en se laissant presque défaillir sur son coussin. — C'est comme j'ai pris la liberté de vous le dire : le monde marche d'un pas effrayant ! — Monsieur, repritrelle en se levant avec dignité, vous connmssez la retraite de Marguerite : allez la chercher, et pnmi^tez-lui sur ma foi qu'elle sera dans quinze Digitized by Google

l'amour et le grimoire. 97 jours la femme d'Âmandus, puisqu'elle l'a voulu. — Ëh bien ! vous n'êtes pas parti? — Sur votre foi, madame?... Que ne peut-on y compter pour son bonheur comme pour celui des autres! — Allez, allez, Maxime, baisez ma main» — et rame* nez ma nièce. — Ëhbienl ne sortez-vous pas sans rattacher mon agrafe? je parottroisi ses yeux dans un bel état! Je reconduisis Marguerite après l'avoir convaincue, par un nouveau plaidoyer, de la sincérité des promesses que je vends de recevoir pour elle. La tante fut aust&re mais rai8<mnable, la petite respectueuse mais résolue. Les choses se passèrent dans la perfection de part et d'autre; Marguerite m'embrassa, je l'en aurois volontiers dispensée. — Vous avez accommodé bien des difficultés en peu de temps» médit la tante en me reconduisant; vous Mis un homme admirable pour terminer les débats de feimille: j'espère que nous vous verrons à la noce? — Oui, madame, et nous y reprendrons la conversation de cette nuit au moment où elle a commencé. — Si vous le voulez... mais vous ne perdrez rien à la reprendre où elle a fini. Cela étoit fort joli, mais il y a des mots délicieux qui perdent beaucoup de leur agrément à n'être pas mimés. — Il faut convenir, dîs-je en regagnant mon pavilfam» que j'ai en efiet accompli dans quelques heures des entreprises d'intelligence et des oeuvres d'hérolsnie qui n ont pas beaucoup à céder aux travaux d'Hercule : — D'abord j'ai appris le Grimoire sans y manquer un mot ni une lettre, un esprit ni un séphiroth; secondement, j'ai marié avec son amant, contre toute espérance, une jeune fille dont j*étois passionnément amoureux, et qui ne paroissoit pas trop mal disposée de son côté à me vouloir du bien, puisqu'elle me faisoit la grâce de venir 9 Digitized by Google

NOUVELLES. pÊssec la mût saas façon danB ma ehambre à coucher; troisièmement, j'ai fait la cour à une femme de quarante» cinq ans, si plus ne passe; — quatrièmement, je me suis donné au diable, ce qui est à peu près le seul moyen d'expliquer comment je miia venu à bout de tan^de mermiles. — Cette dernière idée me chiffomioit teDemenl l'esprit au moment où j'achevois de tourner ma clef dans la serrure, que je n'eus pas la force de faire deux pas sur le tapis : je trouvai à propoe à Tintérieur de la porte le pliant que j'y avois brutalement lancé en reoe» Tant la confidence inopinée de M argaerite, et je m*y aasis les jambes croisées, les mains croisées, la tête pendante sous le poids d'une méditation chagrine, en soupirant de temps à autre comme une âme en peine qui attend son jugement. Mes paupières fatiguées de veilles et de souds ne se aonlevèrent que lentement. Deux de mes trois bougies étoient éteintes ; la dernière se mouroit en jetant çà et là des lueurs blafardes et vacillantes qui prêtoient à tous les objets des mouvements étranges et des couleurs ou des ombres inaoooutumées. Tout à coup je sentis mes cheveux se hérisser sur ma tète et mon sang se figer d'horreur. Mon fauteuil étoit occupé comme celui de Banque dans la tragédie de Macbeth ; il n'y avoit pas à en douter. — Ma première pensée fut de courir directement à l'apparition; mais mes membres enchaînés par la peur reltasèrenl leur oifllce à ma volonté impuissante. Je fus réduit à mesurer d'un regard effaré le spectre grêle, décharrîô, livide, qui étoit venu prendre la place de Marguerite, comme pour me punir du péché par une hideuse parodie des illusions qin l'avoient produit. — Ce devoit être effisetlvement un fantôme de femme, à en juger par les longues barbes de sa noire coiffure, sous laquelle se dessinoit cx)nfnsément je ne sais quoi de vague et d'épouvantable qui tenoit à peu près la place d'un visage. De l'endroit où l'on auroit dû chercher les épaules • Digitized by Google

l'amour et le grimoire. 99 dans la oonfonnation d'tme créatme régulière^ desMidoient sur les deux bras du fauteuil deux espèces de bras minces et inarticulés qui se cramponnoient de part et d'autre à leur extrémité par une paire de griffes pâles dont Téclat du maroquin releroit la blanchi; raccoutrament de cette larve funèbre eonsistcilt d'ailleurs dans le simple appareO frime beauté qii'on vient d'arraèher an aommett. ^ Protection du Seigneur! m'écriai^je en élevant les mains au cidi, m'abandomier^-^vûus dans cette terrible extrémité? Ne daignerez- vous pas descendre par pitié sur l'infortuné Maxime qui a, sans le savoir et sans le vouloir» ô mon Dieu ! appelé le diable en personne dans la maison de son pèref — Voilà précisément ce que j'imaginois, répcmdit le fantôme dlune voix aigre, en se dressant de toute sa hauteur, et en retombant comme foudroyé sur le dossier. Que le ciel ait pitié de nous ! — £h quoi! Dine, est-ce vous qui avez parlé? Par quel miracle ètes*-vous ici, ft rheure qu'il est? Dine, que j'ai nommée ailleurs sans la faire connoître, avoit été, un demi-siècle auparavant, la nourrice de ma mère, et, du vivant de ma mère, elle ne l'avoit jamais quittée. Depuis sa mort, elle étoit restée dans la famille, k titre de tourne de charge et de gouvernante absolue, faimois Dine tendrement. — Je ne suis pas entrée ici par miracle, reprit Dine en grommelant; j'y suis entrée avec la double clef qui me sert à veiller à tous les sœns de la maison, et à foire l'appartemeni de monskiur, dans son absence. — Vdlà qui est bien, ma bonne amie; mais on ne s'occupe guère de faire les appartements à deux heures du matin, et vous me perm^^ez de dire, ajoutai-je en souriant, car cette péripétie m'avoii rendu un peu de Digitized by Google

 oonflance, qu'avec TOtre {diysionomie encore firaidie el votre air encore égrillard, Tinstant est singulièrem^ pris pour s'introduire chez un Jeune homme qui a fait ses preuves de témérité. — nie falloit bien» mauvais plaisant, puisque vous ne m*avez pas laissée dormir de la nuiil et quelle veille, sainte Vierge! un bruit d'imprécations à faire frémir! plus de mots et de noms diaboliques qu'il n*y a de saints dans les litanies! des lumières errantes qui se promènent, des esprits noirs et blancs qui tombent des nues dans le jardin, les esprits noirs qui s'en vont des deux côtés, les esprits blancs qui ouvrent vos croisées, comme pour prendre Tair, en fredonnant des romances de comédie, et le plus terrible de tous, qui vous emporte enfin sous mes yeux dans quelque purgatoire dont mes p^ères vous ont probablement tiré! — Maxime! qu'avei-vous fait! — Tout cela s'explique à merveille, ma pauvre Dîne, et D. Calmet lui-même n auroit cependant pas représenté ces hallucinations infernales avec plus d'énergie et de n^dveté. — Mais puisque vous voilà réveillée, il faut que vous entendiez ma réponse, car vous êtes une femme pleine d'es[)rit, de jugement et d'expérience, et il n'y a que vous qui puissiez m'afiranchir de mes scrupules. Écoutez-moi donc avec attention, si vous ne dormez pas. Je lui racontai là-dessus tout ce que je viens de raconter (et je suppose que vous ne seriez pas curieux de l'entmdre raconter deux fois). Je le lui racontai, dis-je, avec une componction si pénétrante et une inquiétude si sincère sur les résultats de ma faute , que le diable luimême en auroit été touché s'il m'avoit entendu. Quand j'eus fini, j'attendis en tremblant la réponse de Dine, comme mon arrêt suprême. Elle tarda si longtemps que je craignis que Dine ne se fût endormie pendant que je racontois. Cela pouvoit arriver. Enfin elle détacha soleuaellemeut ses lunettes, qu'elle Diyiiized by

l'amour et le GRlMOiaE. 101 avoil mises préalablement pour suivre le jeu de ma physionomie, à la clarté des bougies, renouvelées par ses soins depuis mon retour. Elle en frotta un à un les verres à sa manche, les fit rentrer dans leur étui, et les remit dans sa poche (les dignes femmes de ménage qui se piquent de précaution et d'exactitude ne se séparent jamais de leurs poches). Ensuite elle se leva, et marcha eA ligne droite au pliant où j'ctois encore assis. — Va te coucher, badin, me dit-elle en frappant doucement mes deux joues d'un petit coup du revers de sa main. — Va te coucher, Maxime, et dors tranquillement^ mon enfant. — Non, vraiment, tu n'es pas encore damné oette fois; mais ce n'est pas la faute du diable! 9. Diyiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.50% accurate

Digitized by Google _ _ j

TRILBY, L£ LUTIN D*ARGA1L< PRÉFACE Le sujet de cette nouvelle est tiré d'une préfiiee ou d'une ' noie des romans de sir Walter Scott, Je ne sais pas leqnîBl. Comme toutes les traditions populaires, oelle^ a fisdt le tour du monde et se trouve partout. CM le JDMk ammtm» de toutes les mythologies. Cependant le plaisir de parler d'un pays que j'aimè, et de peindre des sentiments que Je n'ai pas oubliés ; le charme d*une superstition qui est, peut-être, la plus jolio fantaisie de riniagination des modernes; je ne sais quel mélnngo de mélancolie douce et de gaieté naïve que présente la fable originale, et qui n'a pas pu passer entièrement dans cette imitation : tout cela m'a séduit au point do no me laisser ni le temps, ni la faculté de réfléchir sur le fond trop vulgaire d'une espèce de composition dans laquelle il est naturel de chercher avant tout Tattrait de la nouveauté. J'écrivois, au reste, en sûreté de conscience, puisque je n'ai lu aucune des nombreuses histoires dont celle de mon lutin a pu donner l'idée, et Je me promettes d'ailleurs que mon rëdt, qui diil%re nécessairement des contes du même genre, par tous les détails de mesura et de localités, auroit encore, en cela, un peu de cet intérêt qui s'attache aux choses nouYèUes. Je l'àbandonne, quoi Digitized by Google

 , qu'il en goit, aux lecteurs accofutumés des écrits frivoles, ayec cette déclaration faite dans Tintérèt de ma conscience , beaucoup plus que dans celui de mes succès. Il n'est pas de la destinée de mes ^ouvrages d'être jamais l'objel d'une controverse litténdre. , Quand j'ai logé le lutin d'Argail dans les pierres du foyer, et que je l'ai fait converser avec une fileuse qui s'endort, je connoissois deiniis longtemps une jolie composition de M. de Latouchft, où cette charmante tradition étoit racontée en vers enchanteurs; et comme ce poète est, selon moi, dans notre littérature, THésiode des esprits et des fées, je me suis enchaîné à ses inventions avec le respect qu'un homme qui s'est fait auteur doit aux classiques de son école. Je serai bien fier s'il résulte pour quelqu'un de cette petite explication que j'étois l'ami de M. de Latoudie, car j'ai aussi des prétentions à ma part de ^oire et d'immortalité. Cest ici que cet aTertissement devolt ^mr, et il pourroit môme paroître long, si Ton n'avoit égard qu'à l'importance du sujet; mais j'éprouve la nécessité de répondre à quelques ob* jections qui se sont élevées d'avance contre la forme de mon foible ouvrage, pendant que je m'amusois à l'écrire, et que j'aurois mauvaise grâce de braver ouvertement. Quand il y a déjà tant do chances probables contre un bien modeste succès, il est au moins prudent de ne pas laisser prendre à la critique des avantages t«^ injustes, ou des droits trop rigoureux. Ainsi, c'est avec raison, peut-être, qu'on s'élève contre la monobmie d'un choix de localité que la multiplicité des excellents romans de sir Walter Scott a rendu populaire jusqu'à la trivialité, et j'avouerai volontiers que ce n'est maintenant ni un grand effort dimagination, ni un grand ressort de nouveauté, que de placer en toofise la scène d'un poëme on d'un roman. Cependant, quoique sir Walter Scott ait produit, je crois, dix ou douze volumes depuis que j'ai tracé les premières lignes de celui-ci, distraction rare et souvent négUgée de différents travaux plus sérieux, je ne choisirois pas autrement le lieu et les accessoires de la scène, si j'avois à recommencer. Ce n'est toutefois pas la manie à la mode qui m'a assujetti , comme tant d'autres, à cette cosmographie un peu barbare, dont la nomenclature inharmonique épouvante l'oreille et tourmente la pronopciation de noa dames. C'est l'aiection particulière d*m Diyiiized by Google

 voyageur pour une contrée qui a rendu à son cœur^ dans une suite charmante d'impressions vives et nouvelles, quelquesunes des iUusioDS du jeune âge; c'est le besoin si naturel à tous les hoBimes de se r^ereer, comme dit Schiller, dmu les rive$ de leur prinimpi. Il y a une époqiie de la vie où la pensée redierdie avec on âmour exclusif les souvenirs et les images du berceau. Je n^y sois fias encore parvenu. Il y a une époque de la vie où l'âme déjà fatiguée sè rajeunit encore dans d'agréables conquêtes sur l'espace et sur le temps. C'est celle-là duiU j'ai voulu fixer en courant les sensations prêtes à s'effacer. Que signifieroit, au reste, dans l'état de nos mœurs et au milieu de l'éblouissante profusion de nos lumières, l'histoire crédule des rêveries d'un peuple enfant, appropriée à notre siècle et à notre, pays? Nous sommes trop perfectionnés pour jouii^ de ces mensonges délicieux, et nos hameaux sont trop savants pour qu'il soit possible d'y placer avec vraisemblance aujourd'hui les traditions d'une soperslition intéressante. 11 faut courir au bout de l'Europe, affironter les mers du Nord et les g^ces du pôle, et découvrir dans quelqoes bnites à demi-sauvages une tribu tout à feit Isolée du reste des hommes, pour pouvoir s'attendrir sur de touchantes erreurs , seul reste des âges d'ignorance et do sensibilité. Une autre objection dont j'avois à parler, et qui est beaucoup moins naturelle, mais qui vient de plus haut, et qui offroit des consolations trop douces à la médiocrité didactique et à l'impuissance ambitieuse pour n'en être pas accueillie avec em* pressement, est celle qui s'est nouvellement développée dans des considérations d'ailleurs fort spirituelles sur let vturpaiimiê réciproqttei de lapoétie et de la peinture, et dont le genre qu'on appelle nmanUque a été le prétexte. Personne n'est plus disposé que moi à convenir que le genre rmmmUgue est un fort mauvais genre, surtout tant qu'il ne sera pas défini, et que tout ce qui est^essentiéllanent détestable appartiendra, comme par une nécessité invincible, au genre romantique ; mais c'est pousser la proscription un peu loin que de l'étendre au style descriptif; et je tremble de penser que si on enlève ces dernières ressources, empruntées d'une nature physique invariable, aux nations avancées chez lescjuelles les plus précieuses ressources de l'inspiration morale n'existent plus, il faudra Inentét renoncer aux arts et A la poésie, il est généralement uiLjui^cû by Google

106 NOUnSLLBS. vrai que la poésie descriptive est la dernière qui vienne à briller chez les peuples; mais c'est que chez les peuples vieillis il n'y a plus rien à décrire que la nature, qui ne vieillit jamais. Cest de là que résulte à la fin de toutes les sociétés le triomphe inévitable des talents d'imitation sur les arts d'imaginatiOD, sur Tinveution et le génie. La démonstratioo rigoureuse de ce principe eeroil, du rssle, fort déplacée id« le Gonyiens d'atUem que celle queelioii ne ^1 pas jusqu^à noiy dont les essaie n'apparliemient à aucun genre avoué* Bt que in*iniporle ce qu'on en pensera dans mon intérêt? (7eal pour un autre Châteaubriand , pour un Bernardin de Saint» Pierre à venir, qu'il faut décider si le style descriptif est une usurpation ambitieuse sur l'art de peindre la pensée, comme certains tableaux de David , de Grérard et de Girodet sur l'art de récrire; et si l'inspiration circonscrite dans un cercle qu'il ne lui est plus permis de franchir n'aura jamais le droit de s'égarer sous le frlgui opacum et à travers les gelidœ fontium pmimUiUu des portes paysagistes , qui ont trouvé ces liealeusea expressions sans la permission de TAGadémie. N.B. L'orthographe propre dea eitee éoosaeis, qui doit être inviolable dans un ouvrage de relation, me paroissant fort in» différente dans un ouvrage d'imagination qui n'est pas plna destiné à fommir des antoritéa en cosmographie qu'en UtÀtR ture, je me suis permis de l'altérer en quelques endroits, pour éviter de ridicules équivoques de prononciation , ou des conBonnanœs désagréables. Ainsi, j'ai écrit Argail pour Argyle, et Balva pour Balvaïg, exemples qui seroient au moins justifiés, le premier par c^lui de FArioste et do ses traducteurs, le second par celui de Macpherson et de ses copistes , mais qui peuvent heureusement se passer de leur appui aux yeux du public faces. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.94% accurate

TRILBY, «• Lë lutin D'AIIG ail. n ii*y n pensomie panni vims, mes cbm amis, qui ii*aH entendu parier des drawt de Thulé et des e^s ou lutins familjprs de i*Écosse, et qui ne sache qu'il y a peu de maisons rustiques dans ces contrées qui ne comptent un follet parmi leurs hôtes. Câst d'ailleurs un démon plus malicieux que médiant et plus espiègle que malicieux, quelquefois bizarre et mutin, souvent doux et serviable, qui a toutes les bonnes qualités et tous les défauts d'un enfant mal élevé. Il fréquente rarement la demeure des grands et les fermes opulentes qui réunissent un grand nombre de serviteurs; une domination plus modeste lie sa vie injstériease à la eabaae Al pfttae * Ja pienière édition Trilbjf ett de 18SS. Lonque Hodier (Hannante nouTelle, il étoit loui l*iinpr«Mioa toute récente d'un voyage en SoMie» dont la relation avoit été publiée Tansée préeédente soni ee titre: ^omenade de Dieppe aux montagutê é'MottÊÊê, par Ch. Nodier. Parie» Berbt, PeUtia-lS de m Met. iÀr«ie de VÈmmm.) Diyiiized by Google

108 MOOVELUSS. OU du bûcheron. Là, mille fois plus joyeux que les brillants parasites de la fortune, il se joue à contrarier les fieilles femmes qui médisent de lui dans leurs veillées, ou à troubler de rêves incompréhensibles» mais gracieux, le sommeil des jeunes filles. Il se platt particulièrement dans les étables, et il aime à traire pendant la nuit les vaches et les chèvres du hameau, afin de jouir de la douce surprise des bergères matinales, quand elles arrivent dès le point du jour, et ne peuv^t comprendre par quelle merveille les jattes rangées avec ordre regorgent de si bonne heure d'un lait écuroeux et appétissant ; ou bien il caracole sur les chevaux qui hennissent de joie, roule dans ses doigts les longs anneaux de leurs crins flottants, lustre leur croupe polie, ou lave d*une eau pure comme le cristal \&m jambes fines et nerveuses Pendant Thiver il préfère à tout les environs de Tâtre domestique et les pans couverts de suie de la cheminée, où il fait son habitation dans les fentes de la muraille, 1 côté de la cellule harmonieuse du grillon. Combien de fins n*a4-on pas vu Trilby, le joli lutin delà ehaumière 4e Dougal, sautiller sur le rebord des pierres calcinées avec son petit tartan de feu et son plaid ondoyant couleur de fumée, en essayant de saisir au passage les étincelles qui jaillissoient des tisons et qui lîiontoient en gerbe brillante au-dessus du foyer 1 Trilby étoit le plus jeune, le plus galant, le plus mignon des follets. Vous auriez parcouru l'Écosse entière, depuis l'embouchure du Solway jusqu'au détroit de Pentland, sans en trouver * Cette ofoyance aux lutins qui remplissent les hafnbles et utiles fonctiona de Talet de ferme, ou celles plus arùlocraliques de piqueur ou de jockey, Q^est point exclusivement particulière à TËcosse ou aux pays du Nord. • Daus • le Perche, dit M. AlCredManry, duf le wfttiit tnrtil : Let Fées du moyen • âge, on troore dee erojuieet aiulogMi : des Mneiits piettnent soin des • aniiiiaiu et promèseiit quelquefois d'âne aiaiii fnrigible l*élrille g«r la eroupe g ébeTal. Dtnt la Vendie, moiiiB oomplaimti, ib i^aiBiiMiit à lenr tirer lea • crias. Cepeadaaly ea général, les soins de toas ces êtres siognUenTae sont Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.29% accurate

THIl.liY. 109 \m seul qui put lui disputer Tavanlagc de l'esprit et de la gentillesse. On ne racontoit de lui que des choses aimables et des caprices ingénieux, l^es châtelaines d'Arp^ail et do Leunox on étoiunt si éprises que plusioui>d'entre elles se mourroient du regret de ne pas posséder dans leurs palais le lutin qui avoit enchanté leurs songeSy et le vieux laird de Lutha auroit sacrifié, pour pouvoir roffirir à sa noble épouse, jusqu'à la claymore luuillée d'ArchibaUl, ornement gothique de sa salie d'armes; mais Trilby se soucioit peu de la claymore d'Archibald, et des palais et des châtelaines. Il n'eût pas abandonné la chaumière de Dougal pour Templre du monde, car il étoit amoureux de la brune leannie, Tagaçante batelière du lac Beau, et il profitoit de temps en temps de l'absence du pêcheur pour raconter à Jeannie les sentiments qu'elle lui avoit inspkés. Quand Jeannie, de retour du lac, avoit vu s'égarer au loin, s'enfoncer dans une anse profonde, se cacher derrière un cap avancé, pâlir dans les bruines de Feau et du ciel la lumière errante du bateau voyageur qui portoit son mari et les espérances d'une pèche heureuse, elle regardoit encore du seuil de la maison, puis rentroit eu soupirant, attisoit les charbons à demi blancliis par la cendre, et faisoit pirouetter son fuseau de cytise en fredonnant le cantique de saint Dunstan, ou la ballade du revenant d'Aborroïl, et dès que ses paupières, appesanties par le sonniieil, connnençoient à voiler ses yeux fatigués, Triiby, qu'enhardissoit l'assoupissement de sa bien-aim qu'à moitié désintéressés; ils se contentent de peu; maii, en général, ils « veulent être payés de leurs peines, • Dans Shakspoare, le lutin HoMn nnod felloiv chl ciiîii gL* à miiiull iIc bala\\ r la iiiaisun, de nioudr.; ht moutati^e; mais si on a'a pas sui:i de laihSor pour iiii une tasse de crciiie ou de lait caiiai ui'ilUeur pour le k'udcinaiîi, nialht ur à la niénagorc 1 Son l)Lurrc ne prendra |„)S et la sonjM' scr;'. iM ÙIé.'... Triljjy t >t |)!uà aimable qui- l'ninn (jitod fvll ,;>•. il (st sui toiit plus (oniplaisant et moins liiteresse. Il apparloiioit à Nodier dViubollir les lutins el les lei s. (Ayic de ilùdUiUV,)

110 NOUVELLES. mée, santoii l^rement de son trou» bondissoH avee une joie d*enfant dans les flammes, en faisant sauter autour de lui un nuage de paillettes do feu, se rapprochoil plus timide de la liieusc endormie, et qnehpiciois, rassuré par le soufUe égal qui s'exhaloit de ses lèvres à interTailes mesurés» s'avançoit, recuioit, revenoit encore» g*élançoit jusqu'à ses genoux en les effleurant comme un papillon de nuit du battement muet de ses ailes invisibles, al loit caresser sa joue, se rouler dans les boucles de ses cheveux, se suspendre» sans y peser» aux anneaux d'or de ses oreilles; ou se reposer sur son sein en murmurant d'une voix plus douce que le soupir de Tair à pi'ine ému, quand il meurt sur une feuille de tremble ' : « Jeanine, ma belle Jeannie, écoule un nionient Taniant qui t'aime et qui pleure de t'aimer, parce que lu ne réponds pas à sa tendresse. Prends pitié de Trilby, du pauvre Trilby. Je suis le follet de la chaumière. C'est mot» Jeannie, ma belle Jeannie, qui soigne le mouton que tu chéris, et qui donne à sa laine un poli qui le dispute à la soie et à l'argent. C'est moi qui supporte le poids de tes rames pour l'épargner à tes bras, et qui re* pousse au loin l'onde qu'elles ont à peine touchée. C'est moi qui soutiens ta barque lorsqu'elle se penche sous l'elTort du vent, et qui la fais cingler contre la hiiti ee comme sur nue pente facile. Les j)oissons hlvm du lac Long et du lac Beau» ceux qui font jouer aux ra\r»ns du soleil sous les eaux basses de la rade les saphirs de lears dos éblouissants» c'est moi qui les ai apportés des mers lointaines du Japon, pour réjouir les yeux de la première fille (pie tu mettras au monde, et que tu ven as s'élancer à demi de tes bras en suivant leurs mouvements agiles et les reflets variés de leurs écailles brillantes. Les fleurs que tu t'étonnes de trouver le matin sur ton passage * Celle phrase a été indiquée par H. Saiutc-Beuvc coiui»c l'une de» plup parfaiUu» qui ge puis&eul lire. Digitized by

The text on this page is estimated to be only 28.17% accurate

TR1LBY* 111 dans la [^liis trist;^ saison uc l'aniUT*, c'est moi qui vais les déroher pour toi à des campagnes encliantées dont tti son^connes pas rexistcnce, et où j'liaI)iterois, si je Tavois voulu, de riantes demeures, sur des lits de Mousse veloutée que la neige ne couvre janiais, ou dans le calice ernhaiimé d*nnerose qui ne se Hélrit (|nc pour taire pla(1' à (1rs loses plus belles. Quand tu icsjntvs une touile de thym enlevée au rocher, et que tu sens tout k coup tes lèvres surprises d'un mouvement subit, comme Tessor d'une abeille qui s'envole, c*est un baiser que je te ravis en passant. Les soniucs (|ui te plaisent le mieux, ceux dans h^scpicls tu vois un entant cpii te caresse avec tant d'amour, moi seul je te les envoie, et je suis TenTant dont tes lèvres pressent les lèvres enHammcos dans ces doux prestiges de la nuit. Oh! réalise le bonheur de nos rêves! Jeannie, ma belle Jeannie, enchantement délicieux de mes jn'usrcs, oh'y'i de souci et d'cspriance, de trouble et de ravissement, prends pitié du pauvre Trilby, aitae un peu le follet de la chaumière! > Jeannie aimoit les jeux du follet» et ses flatteries ca«^ ressantes, et les rêves innocemment volnptueut qu'il lui apportoit dans le sonmieil. Lonirtcmps elle avoit |)ris plaisir à cette illusion sans en faire conlidence h Dougal, et cependant la physionomie si douce et la voix si plaintive de Tesprit du foyet se retrâl^oieiit souvent à sa pensée, dans cët < s[ace indécis entre le repos et le réveil où le cœur se rappelle malgré lui les ithpressibns qu'il s'est cnorcé d'i'viler pendant le jour. Il lui sembloit voir Trilby se glisser dans les replis de ses rideaux, ou l'entendre gémir et pleurer sur son oreiller. Quelquefois même, elle avoit cm sentir le presseroent d*une main agitée, l'ardeur d*'une bouche brûlante. Elle se plaij^nit enlin à Dougal de l'opiniâtreté du démon qui Taimoit et qui n'étoit pas inconnu au p('(heur lui-môme, car ce rusé rival avôit cent fois enchaîné son liameçon ou lié les mailles de son filet aux-herbes insidieuses du lac.

Diyiiized by Google

112 NOUVELLES. Doiigal Tavoit vu au-devant de son bateau, sous i'apparonro d'un poisson (^nomie, soduirn d'iino indolonco trompeuse Taltente de sa pêche nocturne, et puis i)longer» disparoiire, ellleurer le lac sous la foime d'une mouche ou d'une phalène, et se perdre sur le rivage avec VHope^lwer dans les moissons profondes de la luzerne. C'est ainsi que Trilby égaroitDougal, et prolongeoit longtemps son absence. Pendant que Jeannie, assise à l'angle du foyer, racontoit à son mari les séductions du follet malicieux, qu'on se représente la colère de Trilby, et son inquiétude, et ses terreurs! Les tisons lançoient des flammes blanches qui dansoient sur eux sans les toucher ; b^s cliarbons ('^tinceloient de petites aigrettes pétillantes, le Farfadet se rouloit dans une cendre enflammée et la faisoit voler autour de lui en tourbillons ardents. Voilà qui est bien, dît le pêcheur. J'ai passé ce soir le vieux Ronald, le moine centenaire de Balva, qui lit couramment dans les livres d*église, et qui n'a pas pardonné aux hitins d'Argail les dégâts qu'ils ont faits l'an dernier dans son presbyte. Il n'y a que lui qui puisse nous débarrasser de cet ensorcelé de Trilby, et le rdéguer jusque dans les rochm d'inisfail, d'où nous viennent ces méchants es» prits. Le jour n'étoit pas arrivé que Termite fut appelé à la chaumière de Dougal. 11 passa tout le temps que le so* leil éclaira l'horiion en méditations et en prières, baisant les reliques des saints, et feuilletant le Rituel et la Clavicule. Puis , quand les heures de la nuit furent tout à fait descendues, et que les follets égarés dans l'espace reptrèrent en possession de leur demeure solitaire, il vint se mettre à genoux devant Tâtre embrasé, y jeta quelques frondes de houx bénit, qui brûlèrent en craquetant, épia d'une oreille attentive le chant mélancolique du grillon ipii pressentoit la perte de son ami, et reconnut Trilby à ses soupirs. Jeannie venoit d'entrer. Digitized by Googb

T1ULBY« 113 Alors le vieux moine se releva, et prononçant trois fois le nom de Trilby d'une voix redoutable : — Je t'adjure, lui dît-îl , par le pouvoir que j'ai leçu dvs sacronients, de SOI tir la chaumière deDougal le pécheur, quand ,1 aurai chanté pour la troisième fois les saintes litanies de la Vierge. Gonnme tu n*avois jamais donné lieu , Trilby, à une plainte sérieuse, et que tu étois même connu en Argail pour un esprit sans mérliancoté; comme je sais d'ailleurs par les livres secrets de Salomon, dont rintelligence est^n particulier réservée à notre monastère de Balva, que tu appartiens à une race mystérieuse dont la destinée à venir n*est pas irréparablement fixée, et que le secret do ton salut nu de ta damnation est encore caché dans la pensée du Seigneur, je m'abstiens de prononcer sur toi une peine plus sévère. Mais qu'il te souvienne, Trilby, que je Vadjure , au nom du pouvoir que les sacrements m*ont donné, de sortir de la chaumière de Dougal le pêcheur, quand j'aurai chanté pour la troisième fois les saintes litanies de la Vierge! Et le \ieux moine chanta pour la première fois, «accompagné des répons de Dougal et de Jeannie dont le cœur commençoit à palpiter d'une émotion pénible. Elle n'étoit pas sans regret d'avoir révélé à son mari les timides amours du lutin, et l'exil do rhot(^ accoutumé du foyor lui faisoit comprendre qu'elle lui cloit plus attachée qu'elle ne l'avoit cru jusqu'alors. Le vieux moine prononçant de nouveau par trois fois le nom de Trilby : — Je t'adjure, lui dit^il, de sortir de la chaumière de Dougal le pêcheur, et afin que tu ne te tlaltos pas pouvoir ôliKh'r le sens de mes])aroles, car ce n'est pas d'aujoiii^d'hui que je connois votre inalice, je te signifie que cette sentence est irrévocable à jamais, — îlélas! dît tout bas Jeannie. — A moins, continua le vieux moine, que Jeannie no te permette d'y revenir, 40. Digitized by Google

1 114 NOUVELLES. Jeaiinio redoubla (raUenlion. — Kl qnc Doutai liii-nièni e ne t'y envoie. — Hélas! répéta Joannie. — Et qu'il te souvienne, Triiby, que je t'adjure, au nom du pouvoir que les sacreihedts ni*ont donné, de sortir de la chamnière de Doiigal le pécheur, quand j'aurai chaulé deux fois encore les saintes litanies de la Vierge. Et le vieux moine chanta pour là seconde fois, accompagné des répons de Dougal et de Jeannie qui ne prononçoil plus qu'à demi-voix, et la têtè à demi enveloppée de sa noire chevelure, parce que son ecenr éloit gontlc de san^ilols (ju'elle cherchoit à contenir, et ses yeux mouillés de larmes qu'elle cherchoit à cacher. Trilby, se disoit^Ue» n'est pas d'une race maudite; ce moine vient lui-même de Tavouer ; il m'aimoit avec la même innocence que mon mouton; il ne pouvoit se passei de moi. Que deviendra-t-il sur la 1<m re quand il sera privé du seul bonheur de ses veillées/ Étoit-ce un si grand mal, pauvre Triiby, qu'il se jouât le soir avec tdon f^jseau, quand, presque endormie, je le laissois échapper . de ma main, ou qu'il se roulât ^*le couvrant de baisers dans le (il que j'avois touché? Mais le vieux moine répétant encore par trois fois le nom de Triiby, et recommençant ses paroles dans le môme ordre : Je t'adjure, lui dit-il, au nom du pouvoir que les sacrements m'ont donné, de sortir de la chaumière de Dougal le pêcheur, et je te défends d'y rentrer jamais , sinon aux conditions que je viens de te prescrire, quand j'aurai dianté une fois encore les saintes litanies de la Vierge. Jeannie porta sa main sur ses yeux. — Et. crois qu(î je punirai ta rébellion d'une manière qui é[)onvantera tous tes pareils! je te lierai pour mille ans, esprit désobéissant et mahn, dans le tronc du bouleau le plus uoueux et le plus robuste du cimetière. Digitized by Google

TRILBT. 115 — Mallîciirrux Trilby 1 clil Jeannie. — Je le jure sur mon grand Dieu, continua le moine» el cela sera fait ainsi. Et il chanta pour la troisième fois, accompagné des répons de Dougal. Jeannie ne répondit pas. Elle s'étoit laissée tomber sur la pierre saillante qui borde le foyer,' et le moine et Dougal attribuoient son émolion au trouble naturel que doit faire naître une cérémonie imposante. Le dernier répons expira; la flamme des tisons pâlit; une lumière bleue courut sur la braise éteiiite et s'évanouit. Un long cri retentit dans la cheminée rustique. Le follet n'y étoit plus. — Où est Trilby? dit Jeannie en revenant à elle. — Parti» dit le moine avec orgueil. — I^attil s*écria-trelle> d*tln accent qu'il prit pour celui de radmiratioil et de la joie. Les livres sacrés de Salomon ne lui avoient pas appris CCS niystcrcs. A peine le follet avoit quitté le seuil de la chaumière de Dougal, Jeannie sentit amèrement que Tabscnce du paù#é Trilby en avoit fait une profonde solitudé. Ses cbansons de la veillée n'étoient plus entendues de personne, et certaine de ne confier leurs refrains qu'à îles murailles insensibles, elle ne chantoit que par distraction ou dans les rares moments où il lui arrivoit de penser que Trilby, plus puissant que la Clavicule et le Rituel, avoit peut>^tre déjoué les exorcismes du vieux moine et les sévères arrêts de Salomon. Alors, l'ail lixé sur Tâtre , elle cherchoit à discerner, dans les figures bizarres que la cendre, dessine en sombres compartiments sur la fournaise éblouissante» quelques-uns des trâfts que son imagination avoit prêtés à Trilby; elle n'apercevoit qu'une ombre sans forme et sans vie qui rompoit ça et là l'uniformité du rouge enllammé du foyer, et se dissipoit à la moindre agitation de la touffe de bruyères sèches qu*elle faisoit sifiier devant le feu pour le ranimer» Elle laissoit tomber son fiiseau , elle Digitized by Google

1 116 NOUVELLES. abandonnoit son fil» maisTrilby ne chassoit plus-devant lui le fuseau roulant comme pour le dérober à sa maîtresse, heureux alors de le ramener jusqu'à elle et de. se servir du fil- à peine ressaisi, pour s'élever à la main de Jeannieet y déposer un baiser rapide, après lequel il étoit si prompt à retomber, à s*enfuir et à disparoitre, qu*elle n*avoit jamais eu le temps de s*alarmer et de se plaindre. Dieu! que les temps étoient changés! que les soiré(s étoient longues, et que le cœur de Jeannie étoit triste ! Les nuits de Jeannie avoient perdu leur jcharme comme sa vie, et s*attristoient encore de la secrète pensée que Trilby, mieux aeeueilli chez les ehâlelaines d'Argail, y vivoit paisible et caressé , sans erainte de leurs" fiers époux. Quelle comparaison humiliante pour la chaumière du lac Beau ne devoit pas -se renouveler pour lui à tous les moments de ses délicieuses soirées, sous les cheminées somptueuses où les noires colonnes de StafTa s'élançoientdes niarljres d'ari;(>nt de Firkin, et ahoutissoient à des voûtes resplendissantes de cristaux de mille couleurs! Il y avoit loin de ce magnifique appareil à la simplicité du triste foyer de Dougal. Que cette comparaison étoit plus pénible encore pour Jeannie, quand elle se représentoit ses nobles rivales, assemblées autour d'un brasier dont Tardeur étoit entretenue par des bois précieux et odorants qui remplissoient d*un nuage de parfums le palais favorisé du lutin 1 quand elle détaiiloit dans sa pensée les richesses de leur toilette, les couleurs brillantes de leurs robes à quadrilles, Tagrément et le elioix de leurs plumes de ptannifjan et de héron, la grâce apprêtée de leurs cheveux, et qu'elle croyoit saisir dans l'air les concerts de leurs voix mariées avec une ravissante harmonie! — Infortunée Jeannie, disoit^ elle, tu eroyois donc savoir chanter! et quand tu aurois une voix plus douée que eeîle de la jeune fdle de la mer (|ue les pécheurs ont quelquefois entendue le matin » Digitized by Google

TRILBT. 117 qn'as-tu fait, Joaiinie, []our qu'il s'en souvînt? Tu chanlois comme s*il n'éloit pas là, comme si Técho seul t'avoit écoutée, tandis que toutes ces coquettes ne chantent que pour lui; elles ont d'ailleurs tant d'avantages sur toi : la fortune, la noblesse, peutrètre même la beauté! Tu es brune, Joannio, parce que ton front découvert à la surface rcs[>lendissant/>(les canx brave le ciel !>rùlnnt de l'été. Regarde tes bras : ils sont souples et nerveux» mais ils n'ont ni délicatesse ni fraîcheur. Tes cheveux manc^uent peut-être de grâce, quoique noirs, longs, bouclés et superbes, lorsque, flottant sur tes épaules, tu les abandonnes aux fraîches brises du lac; mais il m'a vue si rareraent sur le lac, et n*a-t-il pas oublié déjà qu'il m'a vue? Préoccupée de ces idées, Jeaniiie se livroit au sommeil bien plus tard que d'habitude, et ne goûtoit pas te sommeil mcinc, sans passer de l'agitation d'une veille inquiète à des inquiétudes nouvelles. Trilby ne se présentoit plus dans ses rêves sous la forme fantastique du nain gra. cieux du foy^. A cet enfant capricieux avoit succédé un adolescent aux cheveux blonds, dont la taille svelte et pleine d'élégance le disputoit en souplesse aux joncs élancés des rivages ; c'étoient les traits tins et doux du follet, mais développés dans les formes imposantes du chef du dan des Mac-Farlane, quand il gravit le Ck^lcr en bran^ dissant Tac redoutable du chasseur, ou 4{uand U s'égare dans les boulingrins d'Argail, en faisant retentir d'espace en espace les cordes de la harpe écossoise; et tel devoit être le dernier de ces illustres seigneurs, lorsqu'il disparut tout à coup de son diàteau après avoir subi l'ana* thème des saints relgieux de Balva, pour s'être refusé au payement d*un ancien tribut envers le monastère. Seulement les regards de Trilby n'avoient plus l'expression franche, la coniiance ingénue du bonheur. Le sourire d'une candeur étourdie ne voloit plus sur ses lèvres. U oonsidéroit Jeannie d'un œil attristé, soupiroit nmèreDigitized by Google

 menty et ramenoit sur son front les boucles de ses che* veux, ou l'enveloppoit dos Ioul^s roplis de son manlocaii; puis se perdoil dans les vacfuos ombres de la nuit. Le cœur do Jeannio oioit pur, mais elle souirroit de lldée qu^elie étoit la seule cause des malheurs d'une créaturc charmante qui ne l'avoit jamais offensée, et dont elle avoit trop vite redouté la naïve tendresse. Elle s'iniaginoit, dans l'erreur involontaire des songes, qu'elle crioit au follet de revenir, et (pic, pénétré de reconnoissance, il s'élanç(»t à ses pied et lés couvroit de ^tsers et de larmes. Puis, en le regardant sous sa nouvelle forme, elle coniprenoit qu'elle ne pouvoit plus prendre à lui qu'un inteirt coupable, et déploroit son exil sans oser désirer son retour. Ainsi se pAssoient les nuits de Jeannie, depuis le départ du lutin; et son cœur^ aigri par un juste repentir ou par un penchant inyolontaire, toujours repoussé, toujours vainqueur, ne s'enlrelenoit que de mornes soucis qui troubioient le repos de la cbauinière. Dougal, lui-môme, étoit devenu inquiet et rêveur. Il y a des privilèges attachés aux maisons qu*habitent les follets! Ëlles sont préservées des accidents de l'orage et des Iravages de rhicendie, car le lutin attentif n'oublie jamais, quand tout le monde est livré au repos, de faire sa ronde nocturne autour du domaine hospitalier qui lui donne un asile contre le froid des hivers. 11 resserre les chaumes du toit à mesure qu'un vent obstiné les divise, ou bien il fait rentra dans ses gonds ébranlés um^porte agiliM^ par la tempête. Oblige à nourrir pour lui la chaleur agréable du foyer, il détourne de temps en temps la cendre qui s'amoncelle; il ranime d'un souffle léger une étincelle qui s'étend peu à peu sur un charbon prêt à s'éteindre, et finit par embraser toute sa noire surface. Il ne lui en faut pas davantage pour se réchaulîer; mais il pay(î généreusement le loyer de ce bienfait, en veillant à ce qu'une ûamme f urtive ne vienne pas ài se développer pendant le sonmieil Digitized by Google

TRILBI» 1 19 insouciant de ses hôUs; il interroge du regard tous les recoins du niaiiuir, loutos les tentes de la cJi 'ininée îintique; il retourne le fourrage dans la crèche, la paille sur la litière; et sa sollicitude ne se borne pas aux soins de Fétabie; il protège aussi les habitante pacifiques de la basse-cour et de la volière auxquels la Providence n'a donné que des cris pour se plaindr et qu'elle a laissés sans armes pour se défendre. Souvent Icehatpard, altéré de sang, qui étoit descendu des montagnes en amortissant sur les mousses discrètes son pas qui les foule à peine, en contenant son miaulement de tigre, en voilant ^ ses yeux ardents qui brillent dans la nuit comme deslnlïiièrcis errantes; souvi nt la martre voyageuse, qui tombe inattendue sur sa proie, qui la saisit sans la blesser, l'enyeloppe comme une coquette d'embrassements gracieux, l'enivre de parfums enchanteurs et lui imprime sur le Gou un baiser qui donne la mort; souvent le renard même a été trouvé sans vie à côté du nid tranquille des oiseaux nouveau-nés, tandis qu'une mère immobile dormoit la téte cachée sous l*aile, en rêvant à Theureuse histoire de sa couvée tout éclose» où il n*a pas manqué un seul csuf. Ëirfin l'aisanee de Dougal avoit été fort augmimtée par la pêche de ces jolis poissons bleus qui ne se laissoienl prendre que dans ses lilt^ts; et depuis le départ de Trilby, les poissons bleus avaient disparu. Aussi n'arrivoit4i plus au rivage sans être poursuivi des reproches de tous les enfants du clan de Mao-Farlane, qui lui crioient : — C'est affreux, méchant Dougal ! c'est vous qui avez enlevé tous les jolis petits poissons du lac Long et du lac Beau; nous ne les verrons plus sauter à la surface de l'eau, en faisant semblant de mordre à nos hameçons, ou s'arrêter immobiles, comme des fleurs couleur du temps, sur les herbes roses de la rade. Nous ne les \ (.i rons [>lus nager à côté de nous quand nous nous baignons, et nous diriger loin des courants dangereux, en détournant rapidemeat leur longue colonne bleue; et uiyiu^uu Ly Google

120 NOUVELLES. Dougal poursuivoit sa rouie en murmurani; il se disoit même quelquefois : — C'est peut-être, en effet, une chose bien ridicule que dYtre jaloux d'un lulin; mais le vieux moine de Balva en sait là-dessus pins qne moi. Dougal enlin ne pouvoit se dissimuler le changement qui s'étoit lait depuis quelque temps dans le caractère de Jeannie, naguère encore si serein et si enjoué; et jamais il ne remontoit par la pensée au jour où il avoit vu sa mélancolie se développer, sans se rappeler au même instant . les cérémonies de TeJi^orcisme et l'eiùi de Trilby, A force d'y réfléchir, il se persuada que les inquiétudes qui Tob* sédoient dans son ménage» et la mauvaise fwtune qui s'obstinoit à le poursuivre à la pêche, pourroient bien être l'elTet d'uii sort, et sans communiquer cette pensée à Jeannie dans des termes propres à augmenter l'amertume des soucis auxquels die paroissoit livrée, il lui suggéra peu à peu le désir de recourir à une protection puissante contre la mauvaise destinée qui le persécutoit. C*étoit peu de jours après que dcvoit avoir lieu, au monastère de Balva, la fameuse vigile de samt Colombain, dont rintercession éloil plus recherchée qu'aucune autre des jeunes femmes du pays, parce que, victime d'un amour secxet et malheureux, il était sans doute plus propice qu'aucun desauti^es habitants du séjour céleste aux peines cachées du cœur. On en rapportoit des miracles de charité et de tendresse dont jamais Jeannie n' avoit entendu le récit sans émotion, et qui depuis quelque temps se présentoient fréquemm^t à son imagination parmi les rêves caressants de l'espérance. Elle se rendit d'aulant plus volontiers aux pi'oiiosilions de Dougal, qu'elle n' avoit jamais visité le plateau du Caleuder, et que dans cette contrée uouvelkî pour ses yeux, ello croyoit avoir moins de souvenirs à redouter qu'auprès du foyer de la chaumière, où tout i'entretenoit des grâces touchantes et de l'innocent amour de Triiby. Un seul ciiugriii se mcloit à l'idée de ce pcicriuagc ; c'est que l'uii* Digitized by Gopgle

TRILBY. 121 cien du monastère» cet inflexible Ronald dont les exorcismes cruels avoicnt banni Trilby pour toujours de son • obscure solitude, dcseendroit prol)ablenu'nl lui-iueuiede son ermitage des montagnes, pour prendre pari à la solennité anniversaûre de la fêté du saint palron; mais Jeannie, qui craignoit avec trop de raison d'avoir beaucoup de pensées indiscrètes et peut-être jusqu'à dos sentiments coupaliles à se reprocher, se résigna proîiiiiitement à la niorliiicalion ou au chàtimenl de sa présence. Qu'alloit-eile, d'ailleurs, demander à Dieu, sinon d'oublier Tnlby, ou plutôt la fausse image qu'elle s'en étoit faite; et quelle haine pou voit-elle conserver contre ce vieillard, (fui n'avoil fait que remplir ses vœux et que prévenir sa pénitence? — Au reste, reprit-elle à part soi, sans se rendre compte de ce retour involontaire de son esprit, Ronald avoit plus de cent ans à la demi^ chute des feuilles, et peut-être est-il mort. Dougal, moins préoccupé, parce qu'il étoit bien i)liis fixé sur l'objet de son voyage, calculoit ce que devoit lui rapporter à Tavenir la pêche mieux entendue de ces poissons bleus dont il avoit cru ne voir jamais finir l'espèce; et comme s'il avoit pensé que le seul projet d'une pieuse visite au sépulcre du saint abbé i>ouvoit avoir ramené ce peuple vagabond dans les eaux basses du golfe, il les sondoit inutilement du regard, en parcourant le petit détour de l'extrémité du lac Long, vers les délicieux rivages de Tarbet, campagnes enchantées dont le voyageur même qui les a traversées, le cœur vide de ces illusions de l'amour qui embellissent tous les pays, n'a jamais perdu le souvenir. C'éloit un peu moins d*un an après le rigoureux banissement du Follel. L'hiver n'étoit point commencé, Hiais l'été finissoit. Les feuilles, saisies par le froid matmal, se rouloient à la pointe des brandies inclinées, et leurs bouquets bizavri s, frapjx's d'un rouge éclatant, ou jaspé» d'mi fauve doré, sem41 uiyui^ca by Google

 bloicnt orner la tète des arbres de fleurs plus fraîches ou de fruits plus brillants que les fleurs et les fruits qu'ils ont reçus do la nat ure. On aurait cru qu'il y avoit (les l)ou(iuets do grenades dans les bouleaux, et que des grappes ir.ùres pendoient à la pâle verdure des trônes, surprises de briller entre les fines découpures de leur feuillage léger. Il y a dans ces jours de décadence de Tautomne quelque chose d'inexplicable qui ajoute à la solennité de tous les sentinaents. Chaque pas que fait le temps inq)rinio alors sur les champs qui se dépouillent, ou au front des arbres qui jaunissent, un nouveau signe de caducité plus grave et plus imposant. On entend sortir du fond des bois une sorte de rumeur menaçante qui se compose du cri des brant^hes sèches, du frôlement des f(MuHes qui tombent, delà plainte confuse des bètes de proie que la prévoyance d'un hiver rigoureux alarme sur leurs petits, de rumeurs, de soupirs, de gémissements, quelquefois semblables à des voix humaines, qui étonnent l'oreille et saisissent le cœur. Le vovatîeui n'échappc pas mènic à l'abri des temples aux sensations qui le poursuivent. I^es voûtes des vieilles églises rendent les mêmes bruits que les profondeurs des vieilles forêts, quand le pied du passant solitaire interroge les éclios sonores de la net, et que l'air ext^eur qui se glisse entre les ais mal joints ou qui agite le plomb des vitraux rompus, marie des accords bizarres au sourd retentissement de sa marche. On diroit quelquefois le chant grêle d'une jeune vierge eloitrée qui répond au mugissement majestueux de l'orgue; et ces impressions se confondent si naturellemenl en automne, que l'instinct même des animaux y est souvent trompe. On a vu des loups errer sans défiance, à imvers les colonnes d'une chapelle abandonnée, comme entre les fûts blanchissants des hêtres,* une volée d'oiseaux étourdis descend indistinctement sur le faîte des grands arbres, ou sur le clociier pointu des églises goil^^v^ues. A raspect Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.93% accurate

TRILBY. 123 de ce mât âancé, dont la forme et la matière sont dérobées à la forêt natale» le milan resserre pou à peu les orbes de son vol circulaire, et s'abat sur sa pointe aiguë . coinmo sur nn plat d'annoirics. Cotte idée aiiroit pu préninnir . cannie contre l'erreur d'un pressenliiu.'iil douloureux, quand elle arriva sur les pas de Dougal à la diapellede Glenfaliach» vers laquelle ils s'étoient dirigés d'abord , parce que e'est là qu'étoit marqué le rendesvous des pèlerins. En effcit, elleavoit.vu de loin un corbeau à ailes démesurérs s'abaisser sur la flèche antique, et s'y arrêter avec un cri prolongé qui exprimoit tant d'inquiétude et de souffrance qu'elle ne put s'empêcher de le n^arder comme un présage sinistre. Plus timide en s'approcliànt davantage, elle égaroit ses yeux autour d'elle avec un saisissement involontaire, et son oreille s'eûrayoit au iuible bruit des vagues sans vent qui vioiinent expiirer au pied du inonastère abandonné; C'est ainsi que, de ruines én rmnés, Dotigal et lean* nie pardtirént aux rires étroites du lac Kàttrinn ; car, dans ce temps reculé, l(\s bateliers étoient plus rares, et les stations du pèlerin plus multipliées. Enlin, après trois jours de marche, ils décootrir^ de loin les sapins de Balva, dont la verdure sombre se déta^oit avec tme liaHliëssiE^ pittorie$.4ué entre les forêts desëédtées ou sur le fond des mousses pâles de la montagne. Au-d'^ssus de son revers aride, et comme penchées à la pointe d'im roc perpendiculaire d'où elles sembloienl se précipiter vers l'abîmiB, on voyoit noircir les vieilles tours du monastère, et se développe!*, au loin, les ailes des bâtiments à demi écroulés. Aucune mam humaine n'avoit été employée à y réparer les ravages du temps depuis que les saints avoient fondé cet édilice, et une tradition universellement répandue dans le peuple attestoit que lorsque ses rest^ soleiinels achèveroient de joncher la terre de leurs débris, l'ennemi de Dieu triompheroit pour plusieurs siècles en Ecosse, et y obscurciroit de tcuèbres

Digitized by Google

124 NOUVELLES. impies les pures splendeurs de la foi- Aussi cVloii un sujet de joie toujours nouveau pour la multitude chrétienne que de le voir encore imposant dans son aspect, ol oflVant pour Tavenir quclquos j)romesse8 de durée. Alors des cris de joie , des clameurs (renihousîasme, de doux murmures d'espoir et de reconnoissance venoient se confondre dans la prière commune. Cest là, c'est dans ce moment de pieuse et profonde émotion qtfexc ite Faltenle ou la vue d'un miracle, que tous les pèlerins à genoux réeapilnloient pendant quelques minutes d'adoration les principaux objets de leur voyage : la femme et les filles de Coll Gameron, un des plus proches voisins de Dougal, de nouvelles parures qui éclipseroient dans les fêtes prochaines la beauté simple de Jeannie; Dougal, un coup de iilet miraculeux qui l'eniichiroit de quelque trésor, contenu dans une boite précieuse que sa bonne fortune auroit amenée intacte à l'extrémité du lac; et Jeannie, le besoin d'oublier Tnlby, et de ne plus y rêver; prière que son cœur ne pouvoit cependant avouer tout entière , et qu'elle se réservoit de méditer encore au pied des autels, avant de la confier sans réserve à la pensée attentive du saint protecteur. Les pM^s arrivèrent enfin au parvis de la vieille église, où un des plus anciens ermites de la contrée étoit ordinairement chargé d'attendre lem^ offrandes, et de leur |)résonter des rafraîchissements et un asile pour la nuit. De loin, la blancheur éblouissante du front de l'anachorète, l'élévation de sa taille majestueuse qui n'avoit pas fléchi sous le poids des ans, la gravité de son attitude immobile et presque menaçante, avoîent frappé Jeannie d'une réminiscence mêlée de respect et de terreur. Cet ermite, c'étoit le sévère Ronald, le moine centenaire de Balva. — « J'étois préparé à vous voir, » dit-U à Jeannie avec une intention si pénétrante, que l'infortunée n'auroit pas éprouvé plus de trouble en s'entendant Dubliqiiement accuser d'un péché. Et vous aussi, bon Dlgilized by Google

TRILBT. 125 l>mi^al, continna-l-il en lo bénissant : \ oiis vouez cIk relier avor raison les gi'à(es du ciel dans ia maison du ciel, et nous demander contre les ennemis secrets qui vous tourmentent les secours d'une iMt>lection que les péchés du peuple ont fatiguée, et qui ne peut plus se racheter que par de grands sacrifices. Pendant qifil parloit de la sorte, il les avoit introdnits dans la longue salle du réfectoire; le reste des pèlerins se reposoient sur les pierres du Testibule, ou se . distribuoient, chacun suivant sa dévotion particulière, dans les nombreuses chapelles de IVglise souterraine. Ronald se signa et s'assit. Dongal l'imita; Jeannio, obsédée d*iine inquiétude invincible» essayoit de tromper Tattention obstinée dn saint prêtre en laissant errer la sienne sur les nouveaux objets de curiosité qui s'éifroient à ses r^ards dans ce séjour inconnu. Elle observoît avec une curiosité vague le cintre immense des voûtes antiques, la majestueuse élévation des pilastres, le travail bizarre- et recherché des ornements, et la multitude de portraits poudreux qui se suivoient dans des cadres délabrés sur les innombrables panneaux des boiseries. G*étoit la première fois que Jeannie entroit dans une galerie de peinture, et que ses yeux étoient surpris pjir cette imitation presque vivante de la ligure de l'homme, animée au gfé de Tartiste de toutes les passions de la vie. Elle con* temploit émerveillée cette succession de héros écossois, différents d'expression et de caractère, et dont la pnmelle mobile, toujours fixée sur ses monvcriK nts, sond)loit la poursuivre de tableaux en tableaux, les uns avec rémotion d'un intérêt impuissant et d'un attendrissement inutile, les autres avec la sombre rigueur de la menace et le regard foudroyant de la malédiction. L*un d'eux, dont le pinceau d'un artiste plus lianli avoit p(»ur ainsi dire devancé la résurrection, et qu'une combinaison, peu connue alors d'elTets et de couleurs, .paroissoit avoir jeté hors de la toile, effraya tellemoit Jeannie de l'idée de le 41.

uiyui^ca by Google

 voir se précipiter de sa bordure d*or eltrayerser la galerie connue un spectre, (]n\'lle se réfugia en tremblant vers Dougal, et tonnba interdite sur la banquette que Ronald lui avoit préparée. — Celui-là, dit Ronald qui n'avoit pas cessé de con-^ verser avec Dougal, est le pieux Magnus Mac-Farlane» le" plus généren\ de nos bienfaiteurs, et celui de tous qui a le plus de part à nos prières. Indigné du manque de loi de ses descendants doat la déloyauté a prolongé pour bien des siècles encore les épreuves de son âme, il poursuit leurs partisans et leurs complices jusque dans ce portrait miraculeux. Tai entendu assurer que jamais les amis des derniers Mac-Farlane n'étoient entrés dans cette enceinte sans voir le pii ux iMagnus s'arracher de la toile où le peint iv avoit cru le ûxeTf potur venger sur eux le crime et Findignité de sa race. Les places vides qui suivent celle-ci, continua-t<-il, indiquent celles qui étoient réservées aux portraits de nos oppresseurs, et dont ils ont été rci)onssés comme du ciel. — (iependant, dit Jeannie, la dernière de ces places paroit occupée. . . Vailà un pcnrtrait au fond de cette galerie» et si ce n'étoit le voile qui le couvre... — Je vous disois, Donpal, reprit le moine, sans prêter d'attention à Tobs^rvation de Jeannie, que ce portrait est celui de Magnus Mac-Farlaiu», et que tous ses descendants sont dévoués à la malédiction éternelle. — Cependant, dit Jeannie, voilà un portrait au fond de cette galerie, un portrait voilé qui ne seroit pas admis dans ce lieu saint, si la personne qui doit y C'Uv icpn'^sentée étoit aussi chargée d'unt éternelle malédii lion. N'appartiendroiUl pas par hasard à la famille des Mac-Farlane comme la disposition du reste de cette galerie semble Tannoncer, et comment un Mac-Farlane?... — La vengeance de Dieu a ses bornes et ses contlitions, inlr'rrompit Uonald; et il faut que ce jeune homme ait eu des aaiis païaii les saiuU... Digitized by Gc)

TRILBY. 127 — Il étoii jeune! s'écria Jeannie... — Eh bien ! dit durement Dougal, qu'importe Tftge d'un damné?... — Les damnés n'ont point d'amis dans le ciel, répondit vivement Jean nie en se précipitant vers le tableau. Oougal la retint. £Ue s'assit. Les pèlerins pénétroient lentement dans la salle» et resserroient peu à peu leiir cercle immense autour du siège du vénérable vieillard qui avoit repris avec eux son discours où il Tavoit laissé. — Vrai, vrai, répétoit-il, les mains appuyées sur son front renversé! — de terribles sacrifices! nous ne pou» ▼ons appider la protection du Seigneur par ndtre intercession que sur les âmes qui la demandent sincèrement et comme nous, sans mélange de ménagements et de ibiblesse. Ce n'est pas tout que de craindre l'obsession d'nn d^on, et que de prier le ciel de nous en délivrer. 11 faut encore le maudire 1 Save^-Tous que la charité peut être un grand péché? — Est-il possible? répondit Dougal. — Jeannie se retourna du côté de Ronald et le regarda d'ua air plus assuré qu'auparavant. — Infortunés que nous sommes» reprit Ronald» eom* ment résisterions-nous à l'ennemi acharné à notre perte si nous n'usions pas contre lui de toutes les ressoinces que la religion nous a réservées, de tout le pouvoir (pi'rlle a mis entre nos mainsï A quoi nous serviroit de prier toujours pour ceux qui nous persécutent, s'ils ne cessent de renoureler contre nous leurs manoeuvres et leurs maléfices? La haire sacrée le ciliée rigoureux dès saintes épreuves ne nous défendent pas eux-mêmes cont re les prestiges du mauvais esprit; nous soulTrons comme vous, mes enfants, et nous jugeons de la rigueur de Vos combats par ceux que nous atons livrés. Croyez-vous qiie nos pauvres moines aient parcouru une si longue carrière sur cette terre si riche en plaisirs, dans une vie si recherchée {►our eux en austérités et en misères» sans lutter quelquduis uiyiu^uu Ly Google

128 NOUVKLf.KS. oootre le goût des voluptés et le désir de ce bien temporel que vous appelez le bonheur? Oh ! que de rêves délicieux ont assailli notre jeunesse! que d* ambitions criMnelles ont tourmenté notre âge mûr! que de regrets amers ont hMé la blancheur de nos cheveux, et de combien de remords nous arriverions chargés sous les yeux de notre maître» si nous avions hésité à nous armer de malédictions et de vengeances contre Tespri t du péché ! . . . A ces mots, le vieux Ronald fit un signe, la foule s'aligna sur le banc étroit qui couroil comme une moulure sur toute la longueur des murailles, et il continua : — Mesurez la grandeur de nos afflictions, dit Ronald, par la profondeur de la solitude qui nous environne, par rimmense abandon auquel nous sommes condamnés! l>es plus cruelles rigueurs de votre destinée ne sont du moins pas sans consolation et même sans plaisir. Vous avez tous une âme qui vous cherche, une pensée qui vous comprend, un autre vous qui est associé de souvenir ou d'intérêt ou d'espérance à votre passé, à votre présent ou h votre avenir. Il n'y a point de but interdit à votre penscc, point d'espace fermé h vos pas, point de créature refusée à votre affection ; tandis que toute la vie du moine, toute l'histoire de Termite sur la terre s'écoule entre le seuil solitahre de l'église et le seuil solitaire des catacombes. 11 n'est question, dans le long développement de nos années invariablement semblables entre elles, que de changer de tombeau et de marcher du chœur des prêtres à celui des saints. Ne croiriez-vous pas devoir quelque retour à un dévouement si pénible et si persévérant pour votre salut? Eh bien ! mes frères, apprenez à quel point le zèle qui nous attache à vos intérêts spirituels aggrave de jour en jour l'austérité de notre pénitence! — Apprenez que ce n'étoit pas assez pour nous d'être soumis comme le reste des hommes à ces démons du oceur, dont aucun des malheureux enfants d'Âdam n'a pu défier les atteintes! Il n'y a pas Jusqu'aux Diyiiized by Google

TRILUY. 129 esprils les plus disgraciés, jusqu'aux lutins les plus obscurs qui ne se fassent un malin plaisir de troubler les rapides instants do notre repos et le calme si longtemps inviolable de nos cellules. Certains de ces follets désœuvrés surtout dont nous avons, avec tant de peine et au prix de tant de prières» débarrassé vos habitations, se v^g^t cruellement sur nous du pouvoir qu'un exorcisme indiscret nous a fait perdre. I ji les bannissant de la demeure secrète qu'ils avoient nsnrpée dans vos mc^tairies, nous avons omis de leur indiquer un lieu d'exil dé* terminé, et les maisons dont nous les avons rqpousséssont elles seules à l'abri de leurs insultes. Croîriez-vous que les lieux consacrés eux-mêmes n'ont phis rien de res[)ectable pour eux, et que leur coliorle infernale n'attend, au moment où je vous parle, que le retour des ténèbres pour se répan<fa*e en épais tourbillons sons les lambris du doitre? — L'autre jour, fi l'instant où le cercueil d'un de nos frères alloit toucbcr le sol du caveau mortuaire, la corde se rompt tout à coup en sifflant comme avec un rire aigu, et la châsse roule, grondant, de degrés en degrés sous les voûtes. Les voix qui en sortoient ressembloient à la voix des morts, indignés qu'on ait troublé leur sépulture, qui gémissent, qui se révoltent, qui crient, l-es assistants les plus rapprochés du caveau, ceux qui commençoient à plonger leurs regards dans sa profondeur, ont cru voir les tombes se soulever et flotter les linceuls, et les squelettes agités par Fartifice des lutins jailKr avec eux des soupiraux, s'égarer sous les nefs, se grouper confusément dans les stalles ou se mêler comme des figures bouffonnes dans les ombres du sanctuaire. Au même mcMnent, toutes les lumières de l'église... — Écoutez! Oh se pressoit pour écouter Ronald, leamiie seule, les doigts passés dans une boucle de ses cheveux, l'âme fixée à une pensée, écoutoit et n'entendoit plus. uiyiu^uu Ly Google

130 NOUVELLES. — Écoutez, mes frères, et dites quel péché secret, quelle trahison» qud assassinat, qnel adultère d* action ou de pensée a pu attirer cette calamité sur nous. Toutes les Inmirres dn t(Miiple avoient disparu. Les torelies des aoolyles, dit llouald, lançoient à peine quelques flammèches fugitives qui s'éloignoient, se rapproclioient, dansoient en rayons bleus et grêles, comme lesfeia magiques des sorcières, -ei puis montoîent et se p«rdoient daiîs les i ei oins n^irs des vestibules et des chapelles. Enfin, la Liuipe iniinurtelle du Saint des Saints... — Je la vis s'agiter, s'obscurcir et mourir. — Mourir ! La nuit profonde, la nuit tout entière, dans Téglise, dans le chœur, dans le tabernacle! la nuit descendue pour la première fois sur le sacrement du Seigneur ! La nuit si humide, si obscure, si nnloulable partout; efIrayante, horrible sous le dôme de nos basiliques où est promis le jour éternel!... — Nos moines éperdus s*ég&roient dans l'immensité du temple, agrandi ^core pai la profondeur de la nuit; et trahis par les murailles qui leur rcfusoicnt de tous côtés l'issue étroite et oubliée, trompés par la contusion de leurs voix plaintives qui se heurtoient dans les échos et qui rapportoient à leun oreilles des bruits de menace et de terreur, ils fuyoient épouvantés, prêtant des clameurs et des gémissements aux tristes iuv,\ s du tombeau qu'ils croyoi('nt entendre pleurer sur leur lit de pierre. L'un d'eux sentit la main glacée de saint Duncan, qui s'ouvroit, s'épanouissoit, se fermoit sur la sienne et le lioit à son monum^t d'une étremte étemelle. Il y fut retrouvé mort le lendemain. Le plus jeune de nos frères (il étoit arrivé depuis peu de temps, et nous ne connoissions encore ni son nom ni sa famille) saisit avec tant d'ardeur la statue d'une jeune sainte dont il espéroit le secours, qu'il l'entraiua siur Itd et qu'elle Técrasa de sa diule. O'étoit œlle, voua le savf z, qu'un habile sculpteur du pays avoit ciselée noii. velleiuent, à la ressemblance de cette vierge du Lotkiaa Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.82% accurate

I TRILBY. 131 qiii est moite de douleur^ parce qu*on Tavoit séparée de son fiancé. Tant de malheurs, contimia Ronald en cher» chai it fi fixer le rcgaivl uiiiuohili' vie Je;iiiiiie, sont peutêtre l'elTet irunc pilie indiscrète, d'une inlereession involontairement cnmineiie ; d^un péché, d'un seul péché d'mtention... — D'un seul péché d'intention, s'écria Qady, la plus jeune des filles de Coll Canieron!... — D'un si'ul! reprit Ronald avee impatience. — Jeannic tranquille et inattentive n'avoit pas même soupiré. Le mystère hieompréhensible du portrait voilé préoccupoit toute son âme. — Enfin, dit Ronald en se levant et en donnant à ses paroles une expression solennelle d'exaltation et d'autorité, nous avons marqué ce jour pour fra[)per d'une imprécation irrévocable les mauvais esprits de TÉcosse. — Irrévocable! murmura une voix gémissante qui flTéloignoit peu à peu. — Irrévocable, si elle est libre et universelle. Quand le cri de malédiction s'élèvera devant Tautel, si toutes les voix le répètent... — Si toutes les voix répètent on cri de malédiction devant Tatitel! reprit la voix. — Jeannie gagnoit l'extrémité de la galerie. — Alors tout sera tini, et les démons retomberont pour jamais dans i'abime. — Que cela soit fait ainsi ! dit le peuple. Et il suivit en foule le redoutable ennemi des lutins. Les autres moines, ou plus timides, ou moins sévères, s'étoient dérobés à l'appareil redoutable de cette cruelle cérémonie; car nous avons déjà dit que les follets de l'Écosse, dont la damnation étemelle n'étoit pas un point avéré de kl croyance populaire, inspiroient [)lus d'inquiétude que de liaine, et un bruit assez probable s'étoit répandu que certains d't^nlre eux bravoient les riixueurs de l'exoreisme et les menaces de Tanathème, ^^^as la cellule d*uu uiyiu^uu Ly Google

132 NOUVELLES. solitaire charitable ou dans la niche d'un apôtre. Quant aux pêcheurs et aux bergers» ils n*avoient qu'à se louar pour la plupart de ces intelligences ûimili^es» tout à coup si impitoyablement condamnées ; mais, peu sensibles au souvenir des services])assés, ils s'associoient volontiers à la colère de Konald et n'hésitoient pas à proscrire cet ennemi inconnu qui ne s'éloit manifesté que par des bienfaits. L'histoire de l'exil du pauvre Trilby étolt d'ailleurs parvenue aux voisins de Dougal, et les filles de Coll Camci'on se disoient souvent dans leurs veillées que c'étoit probablement à quelqu'un de ses prestiges que Jeannie avoit été redevable de ses succès dans les fêtes du clan» et Dougal de ses avantages à la pèche sur leurs amants et sur leur père. Maineh Cameron ii'avoil-clle pas vu Trilby lui-même, assis à la proue du bateau, jeter à pleines mains, dans les nasses vides du (>écheur endormi» des milliers de poissons bleus» le révcîller en frappant la barque du pied et rouler de vague en vague jusqu'au rivage, dans une écume d'argent?... — Malédiction! cria Maineh... Malédiction! dit Feny...Ali! Jeannie seule a pour vous le charme de la beauté ! pensa Ciady; c'est pour elle que vous m'aves quittée» fantôme de mon sonmieil que je n'ai que trop aimé» et si la malédiction prononcée contre vous ne s'accomplit pas, libre encore de choisir entre toutes les chaumières de l'Écosse, vous vous fixerez pour toujours à la chaumière de Jeannie i Non ! vraiment ! — Malédiction» répéta Ronald avec une voix terrible! — Ce mot coùtoit à prononcer à €lady, mais Jeannie entra si belle d'émotion et d'amoui^ qu'elle n'hésita plus. — Malédiction! dit Ciady... Jeannie seule n'avoit pas été présente à la cérémonie» mais la rapidité de tant d'impressions vives et profondes * avoit d'abord empêché qu'on remarquât son absence. Ciady s'en éloit cependant aperçue, parce qu'elle ne Digitized by Google

TRILBT. % 133 croyoit pas avoir en beauté d'autre rivale digne d'elle. Nous nous rappelons qu'un vif intérêt de curiosité entrainoit Jeannie vers l'extrémité de la galerie des ter bleaux au moment où le vieux moine dispofioit l'espritde ses auditeurs à remplir le devoir cruel qu'il imposoit à leur piété. A peine la foule se fut écoulée hors de la salie» que Jeamùe, frémissant d'impatience, et peut-être aussi préoccupée malgré elle d'un autre sentiment, s'élança vers le tableau voilé, arracha le rideau qui le cou^ vroit, et reconnut d'un r^ard tous les traits qu'elle avoit rêvés. — C'étoit lui. — C'étoit la physionomie connue, les vêtements, les armes, l'écusson, le nom même des Mac-Farlane. Le peintre gothique avoit ^racé au-dessous du portrait, selon l'usage de son temps, le nom de l'homme qui y étoit représenté : JOHN TRILBY MACHPARLANB. — Trilby 1 s'écrie Jeannie éperdue, et, prompte comme l'éclair, elle parcourt les galeries, les s«41es, les degrés, les passages, les vestibules, et tombe au pied de Tautel de saint Colombain, au moment où Clady, tremblante de l'effort qu'elle venoit de faire sur elle-même, achevoit de proférer le cri de malédiction. — Charité, cria Jeannie en embrassant le saint tombeau , amour et CHARITÉ, répéta-t-elle à voix basse. Ët si Jeannie avoit manqué du courage de la charité , l'image de saint Ck)]ombain auroit suffi pour le ranimer dans son cœur. Il faut avoir vu l'effigie sacrée du protecteur du monastère pour se faire une idée de l'expression divine dont les anges ont animé la toile miraculeuse, car tout le monde sait que cette peinture n'a pas été tracée d'une main d'homme, et que c'étoit un %prit qui descendoit du ciel pendant le sommeil involontaire de l'artiste pour embellir du sentiment d'une piété si tendre, et d'une charité que la terre ne connoit pas, les traits angéliques du 12
Digitized by Google

 bienheureux. Parmi tous les élus du Seigneur, il n y avoit que saint Colombain dont hi regard lût triste et dont le sourire ffti amer, soit qu il eût laissé sur la terre quelque objet d'une affection si dière que les joies ineffal)les promises à une clernité de gloire et de bonheur n'aient pas pu la lui faire oublier, soit que, trop sensible aux peines de l'humanité, il n'ait conçu dans son nou^1 état que rhidicible douleur de voir)es infortunés qui lui survivent exposés à tant de périls et livrés à tant d'angoisses qu il ne peut ni provenir ni soulager. Telle doit être en effet la seule aflliction des saints, à moins que les événements de leur vie ne les aient liés par hasard à ia destinée d'une créature qai s'est p^ue el qu'ils ne retrouveront plus. Les éclaks d'un feu doux qui s échajjpoient des yeux de saint (lolombain, la bienveillance universelle qui respiroit sur ses lèvres palpitantes de vie, les émanations d'amour et de charité qui descendoient de lui, et qui disposoient le cœur h une religieuse tendresse» aflenmrent la résolution d^à fermeté de Jeannie; elle répéta dans sa pensée avec plus de force: amouu et charité. — De quel droit, dit-elle, irois-je prononcer un arrêt de malédiction? Ah! ce n'est pas du droit d'une ibible femme, et ce n'est pas à nous que le Seigneur a confié le soin de ses terribles vengeances. Peut-être même il ne se venge pas! et s'il a des eiuieniis à punir, lui qui n'a point d'ennemis à craindre, ce n'est pas aux passions aveugles de ses plus débiles créatures qu'il a dû remettre le ministère le plus terrible de sa justice. Cmnment celle dont il doit un jour juger toutes les pensées!... comment irois-je implqrer sa pil lé pour mes fautes, quand elles lui s(U'ont dévoilées par un témoignage, hélas! que je ne pourrai pas contredire, si pour des fautes qui me sont inconnues.... si pour des fautes qui n'ont peut-être pas été conunises, je profère ce cri terrible de malédiction qu'on me de* mande contre quelque infortuné qui n'est d^à sans Digitized by Gopgle

TRILDY. 135 doute que trop sévèrement puni? — Ici» leannie s'effraya de sa propre supposition» et ses regards ne se relevèrent qu'avec (^tfroi vers le lopard de saint Colombain; mais rassurée par la pureté <le ses senlinitmls, car riutérét invincible qu'elle prenoit à Trilby ne lui avoit jamais fait oublier qu'elle étoit Tépouse de Dougal» elle diercha, elle fixa des yeux et de la pensée la pensée incertaine du saint des montagnes. Un foible rayon du soleil couchant brisé à travers les vitraux, et qui descendoit sur l'autel chargé des couleius tendres et brillantes du pinceau animées par le crépuscule, prétoit au bienheureux une auréole plus vive» un sourire plus calme» une sérénité plus reposée, une joie plus heureuse. Jeannie pensa que saint Col<)inl)ain étoit content, et pénétrée de reconnoissance, elle pressa de ses lèvres les pavés de la chapelle et les degrés du tombeau» en répétant des VQBux de charité. Il est possible même qu'elle se soit occupée alors d'une prière qui ne pouvoît pas être exaucée sur la terre. Qui pénétrera jamais dans tous les secrets d'une àme tendre, et (jui pourroit apprécier le dévouement d'une femme qui aime'/ Le vieux moine qui observoit attentivement Jeannie» et qui, satisfait de son émoùon, ne doutoit pas qu'elle n'eût répondu à son espérance, la releva du saint parvis et la rendit aux soins de Dougal qui se disposoit à partir, déjà riche en imagination de tous les biens qu'il fondoit sur le succès de son pèlerinage» et sur la protection des saints de Balva. « Malgré cela» dit4 à Jeannie « en apercevant la chaumière, je ne puis pas cacher € que cette malédiction m'a coûté, et que j' uirai iiesoin « do m'en distraire à la pêche. » Quant à Jeannie, c'en étoit fait pour elle. Rien ne pouvoit plus la distraire de ses souvenirs. Le lendemain d'un jour où la batelière avoit conduit jusque vers le golfe de Clydc la famille du laird de Uoseneiss» elle retournoit verà i'extrcniité du lac Long à la Digitized by Google

136 NOUVELLES. merci de la marée qui faisoit silter son bateau à une r?:alr distance des syrtes d'Argail ctdoLennox, sans (jirclle (lU besoin de recourir au jeu fatigant de ses rames; debout sur la barge étroite et niobil' , elle livroit aux vents ses longs cheveux noirs dont elle étoit si fière, et son cou d'une blancheur que le soleil avoit foiblement nuancée sans la flétrir s'élevoit avec un éclat singulier au-dessus de sa rnht^ ronge des mannfaetnres d'Ayr. Son pied nu, imposé sur un des cotés du iVùlc bâtiment, lui imprimoit à peine un balancement léger qui repoussoit et rai>pe1oit la vague agitée » et Fonde excitée par cette résistance presque insensible revenoît bouillonnante, s elevoit en blanchissant jusqu*aii pied de Jeannie, et rouioit autour de lui son écume fugitive. La saison étoit encore rigoureuse, mais la température s*étoit sensiblement adoucie depuis quelque temps» et la journée paroissoit à Jeannie une des plus belles dont elle eiit conservé le souvenir. Les vapeurs c[ui s'élèvent ordinairement snr le lac, et s'étendent au-devant des montagnes sous la ibrme d'mi rideau de crêpe, avoient peu à peu élargi les losanges flottantes de leurs réseaux de brouillards. Celles que le soleil n*avoit pas encore tout à fait dissipée.-, se berçoîent sur l'occident comme une trame d'or t issue par les fées du lac pour l'ornement d(^ leurs fêtes. D'autres étinceloient d(^ points isolés, mobiles, éblouissants comme des paillettes semées sur un fond transparent de couleurs merveilleuses. C'étoit de petits nuages humides où l'oranger, la jonquille, le vert pftle, luttoient suivant les accidents d'un rayon ou le caprice de l'air contre l'azur, le pourpre et le violet. A révanouissement d*une brume errante, à la disparition d'une côte abandonnée par le courant, et dont l'abaissement subit laissoit un libre passage à quelque vent de travers , tout se confondoit dans une nuance mdélîîiissable et sans nom qui élonnoit l'esprit d'une sensation si nouvelle qu'où auroit pu s'imaginer qu'on

Oigitized by

TRILBY. J37 venoit d'acquérir un sens; et pendant ce temps-là les décorations variées du rivage se sucoédoient sous les yeux de la voya^^euse. 11 y avoit des coupoles immenses qui coiiroiont au-devant d'elle en brisant sur l^iirs lianes circulaires tous les traits du soleil couchanl, les unes éclatantes comme le cristal, les autres d'un gris mat et presque effacé comme le fer, les plus éloignées à l'ouest cernées à leur sommet d*auréoles d'un rose vif qui descendoient en pâlissant peu à peu sur los flancs glacés de la montagno, et vcnoiont expirer à sa base dans des l(> nèbres foiblement colorées qui participoient à peine du crépuscule. Il y avoit des caps d'un noir sombre qu'on auroit pris de loin pour des écueils inévitables, mais qui reculoient tout h coup devant la proue et découvroient de larges baies favorables aux nauloniers. L'écucil redouté fuyoit, et tout s'embellissoit après lui de la sécurité d'une heureuse navigation. Jeannie avoit vu de loin les barques errantes des pécheurs renommés du lac Goyle. Elle avoit jeté un regard sur les fabriques fragiles de Portincaple. Elle contemploit encore avec une émotion qui se renouveloit tous les jours sans s'affoibhr cette foule de sommets qui se poursuivent, qui se pressent» qui se confondent, ou ne se détachent les uns des autres que par des effets inattendus de lumière, surtout dans la saison où disparoissent sons le voile monotone df^s neiges, et la soie argentée des spbaigncs, et la marbrure foncée des granits» et les écailles nacrées des récifs. Elle avoit cru reconnoilre à sa gauche» tant le ciel étoit transparent et pur » les dômes du Ben-More et du Ben-Neathan ; à sa droite, la pointe âpre du EonLomond se dislinguoit par quelques saillies obscui-es que la neige n'avoit pas couvertes, et qui bérissoieiit (]o crêtes foncées la tête chauve du roi des montagnes. Lo dernier plan de ce tableau rappeloit à Jeannie une tradition fort répandue dans ce pays, et que son esprit, plus disposé que jamais aux émoliuas vives et aux idées nier1 m* Digitized by Google

138 NOUVELLES. veilleuses» se retraçoit alors sous un aspect nouveau. A la pointe même du lac » monte vers le ciel la masse énorme du n« n -Arthur, surmontée de deux noirs rochers de basalte dont Tun paroit penché sur Tantre comme l'ouvrier sur le socle où il a déposé les matériaux de son travail journalier* Ces pierres colossales furent apportées des cavernes de la montagne sur laquelle ré§^oit Arthur le géant, quand des hommes audadeui vinrent élever aux honh du Forth les murailles d'Édîmbourg. Arllmr, banni de ses hautes solitudes par la science d'un peuple téméraire, fit un pas jusqu'à Textrémité du lac Long, et imposa sur la plus haute montagne qui s'offrit devant lui les ruines de son palais sauvage. Assis sur un de ses rochers et la tête appuyée sur l'autre, il toumoit des regards furieux sur les remi)arts impies qui usurpoient ses domaines et qui le séparoient pour toujours du bonheur et même de l'espérance; car on dit qu'il avoit aimé sans succès la reine mystérieuse de ces rivages, une de ces fées que les anciens appeloient des nymphes et qui habitent des i;rottes enchantées où l'on marche sur des tapis de fleurs marines, à la clarté des perles et des escarboucles de TOcéan. Malheur au bateau aventureux qui efileuroit en courant la surface du lac immobile , quand la longue figure du géant , vague comm«^ une vapeur du soir, s'élevoit tout à couj) enlve les deux rochers de la montague, appuyoit ses pieds difformes sur leurs sommets inégaux, et se balançoit au gré des vents en étendant sur l'horizon des bras ténébreux et floitatits qui flnissoient par l'embrasser d'une large ceinture. A peine sou manteau de nuaj^es avoit mouillé ses derniers plis dans le lac, un éclair jaiilissoit des yeux redoutables du fantôme un mugissement pareil à la foudre grondoit dans sa voix terrible, et les eaux bondissantes alloient ravager leurs bords. Son apparition, re doutée des pè(heurs, avoit rendu déserte la rade si riche et si gracieuse d'Arro(jhar, quand un pauvre ermite. Digitized by

TUILIiY. 130 dont le nom s'est perdu, arrba un jour des mers orageuses d'Irlande, seul, mais invîsiblement escorté d'un esprit de foi et d'un esprit de charité, sur une Imrqne poussée par une puissance irrésistible, et qui sillounoit les vagues soulevées sans lu oudic pari à leur agiUUion, quoique le saint prêtre eût dédaigné le secours de la rame et du gouvernail. A genoux sur le frêle esquif, il tenoit dans ses mains une croix et regardoit le ciel. Parvenu près du terme de sa navigation, il se leva avec dignité, laissa loîuhrr quelques gouttes d'eau consacrée sur les vagues iiu ieuses, et adressa au géant du lac des paroles tirées d*une langue inconnue. On crmt qu'il lui ordonnoity au nom des premiers compagnons du Sauveur, qui étoient des pécheurs et des batxîliers, de rendre aux pécheurs et aux bateliers du lac Long l'empire paisible des eaux que la Providence leur avoit données. Au même instant du moins le spectre menaçant se dissipa ea flocons légers tomme ceux que le souflQe du matin roule sur l'onde invisible, et qu'on prendroît de loin pour un nuage d'édredon enlevé au nid des grands oiseaux qui habitent ses rivages. Le goile entier aplanit sa vaste surface; les flots mêmes qui s'élevoi^t en blanchissant contre la plage ne redescendirent point : ils perdirent leur fluidité sans perdre leur forme et. leur aspect, et l'œil encore trompé aux contours arrondis, aux mouvements onduleux, au ton bl(Muitre et fra|)p<" de reflets cliangeants des brisants écailleux qui hérissent la cdte, les prend de loin pour des bancs d'écume dont il attend toujours le retour impossible. Puis le saint vieillard tira sa bar<]ue sur la grève, dans res[)érance peut-être qu elle y seroit retrouvée par le pauvre montagnard, pressa de ses bras entrelacés le cruciiix sur sa poitrine, et gravit d'un pas ferme le sentier du rocher jusqu'à la eellule que les anges lui avoient bfttie à côté de Taire inaccessible de l'aigle blanc. Plusieurs anachorètes le suivirent dans ces solitudes» et se répandirent Digitized by Google

140 NOUVELLES. lentement en]Meu8es colonies dans les campagnes voi* sines. Telle fut l'origine du monastère de Balva, et sans doute celle du tribut que s*étoit longtemps imposé en» vers les religieux de ce couvent la reconrioissance trop vite oubliée des chefs du clan des Mac-Farlane. 11 ost facile de comprendre par quelle liaison secrète Thistoire de cet exorcisme ancien et de ses conséquences bien connues du peuple se rattachoit aux idées habituelles de Jeannie. Cependant les ombres d*ane nuit si précoce, dans une saison où tout le règne du jour s'accomplit en quelques heures, commençoient à remonter du lac, à gravir les hauteurs qui l'enveloppent, à voiler les sommets les plus élevés. La lassitude, le froid, Texercice d'une longue contemplation ou d'une réflexion sérieuse, avoient abattu les forces de Jeannie, et, assise dans un épuisement inexplicable à la poupe de son bateau, elle le laissoit dériver du cAté des boulingrins d*Argail vers la maison de Dougal, en dormant à demi, quand une voix partie de la rive opposée lui annonça un voyageur. La pitié seule qu'inspire un liomme égaré sur une côte où n'habitent pas sa femme et ses enfants, et qui ra leur laisser compter beaucoup d'heures d'attente et d'angoisses, dans l'espérance toujours déçue de son retour, si l'oreille du batelier se ferme par hasard à sa prière; cet intérêt que les femmes surtout portent à un proscrit, à un infirme, à un enfant abandonné , pouvoit seul forcer Jeannie à lutter contre le sommeil dont elle étoit accablée, pour retourner sa proue , depuis si longtemps battue des eaux, vers les joncs marins qui bordent le long golfe des montagnes. Qui auroit pu le contraindre à traverser le lac à cette heure, disoit-elle, si ce n étoit le besoin d'éviter un ennemi, ou de rqoindre un ami qui l'attend? Oh! que ceux qui attendant ce qu'ils aiment ne soient jamais trompés dans leur espénuioe; qu'ils obUeuiient ce qu'ils ont désiré!...
Digitized by Google

TRILBY. 141 £t les lames si larges et û paisibles se multiplioient sons la rame de Jeannie, qni les fi'appoit comme un fléau. Les cris conliniioient à se faire entendre, mais tollоment grêles ol cassés, qu'ils rcssonibloiont plutôt h la plainte d'un fantôme qu'à la voix d'une créature humaine, et la paupière de Jeannie, soulevée avec effort du côté du rivage, ne lui dévoitoit qu'un horizon sombre dont rien de vivant n*animoit la profonde immobilité. Si elle a voit cru apercevoir d'abord une flcjuro pcnchce sur le lac, et qui étcndoit contre elle des bras suppliaiijs, elle n*avoit pas tardé à reconnoitre dans le prétendu étranger une souche morte qui balançoit sous le poids des frimas deux branches desséchées. S'il lui avoit semblé un instant qu'elle voyoit circuler une ombre à peu de distance de son bateau, parmi les brumes tout à fait descendues, c'éloit la sienne que la dernière lumière du crépuscule horizontal peignoit sur le rideau flottant, et qui se confondoit de plus en plus avec les immenses ténèbres de la nuit. Sa rame, enfln, frappoit déjà les fûts sifflants des roseaux du rivage, quand elle en vit sortir un vieillard si coiu bé s(mis le poids des ans qu'on auroit dit que sa tête appesantie chercboit un appui sur ses genoux, et qui ne maintenoit l'éqiiilibre de son corps chancelant qu'en se confiant à un ionc fragile qui cependant le supportoit sans fléchir; car ce vieillard étoit nain, et le plus petit, selon toute apparence, (pi'on eût jamais vu en Écosso. L'élonnement de Jeannie redoubla, lorsque, tout caduc qu'il paroissoit, il s'élança légèrement dans la barque, et prit place en face de la bate-» lière, d'une manière qui ne manquoit ni de souplesse ni de grâce. — Mon père, lui dit-elle, je ne vous demande point où vous vous proposez de vous rendre, car le but de votre voyage doit être trop éloigné pour que vous puissiez espérer d'y^arriver cette nuit. — Vous êtes dans l'erreur, ma fdle, lui lépoiidil-il :

I 142 NOUVELLES. je n'en ai jamais été aussi près, et depuis que]c suis dans cette Laï que, il me semble que je n'ai plus rien à désirer pour y parvenir, mrnK^ (juand une glace éternelle la saisiroit tout à coup au milieu du golfe. — Cela est étonnant, rq>rit Jeannie. Un homme de ▼Dire taille et de TOtre flge seroit connu dans tout le pa]f8 s'il y faisoit son habitation, et à moins que vous ne soyee le petit homme de FiledeMan dont j'ai entendu souvent parler à ma mère, et qui a enseigné aux habitants de nos parages l'art de tresser avec des roseaux de longs paniers, dont les poissons (retenus par quelque pouvoir magique) ne peuvent jamais retrouver l'issue, je répondrois {[xm vous n'avez point de toit sur les côtes de la mer d'Irlande. — Oh ! j*en avois un» ma chère enfant, qui étoit him voisin de ce rivage, mais on m'en a cruellement dépossédé! — Je comprends alors, bon vieillard, le motif qui vous ramène sur les côtes d'Argail. Il faut y avoir laissé de bien tendres souvenirs pour quitter dans cette saison et à cette heure avancée les riants rivages du lac Lomond, bordé d'habitations délicieuses, oik abonde im poisson plus exquis que celui de nos eaux marines, et un wiskey plus salutaire pour votre âge que celui de nos pêcheurs et de nos matelots. Pour revenir parmi nous, il faut aimer quelqu'un dans cette région des tempêtes, que les serpents eux-mêmes désertent à l'approche des hivers. Ils se glissent vers le lac Lomond, le traversent en désordre connue un clan de maraudeurs qui vient * de lever l'impôt noii*, et cherchent à se réfugier sons quelques rochers exposés au midi. Les pères, les époux» les amants ne craignent pas cependant d'aborder des • contrées rigoureuses quand ils s'attendent à y renconl unies objets auxquels ils sont allaclK-s; mais vous ne pourriez songer sans folie à vous éloigner cette nuit des bords du lac Long. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.58% accurate

 — Cl! [)'ds Id liHiii iiitenlion, dit rinconnu. J'aimcrois cent loisaiieux y mourir! — Quoique Dougal soit fort réservé sur la dépense, continua Jeannie qui n'abandonnoît pas sa pensée, et qui n'avoit prêté qu'une légère attention aux iulerruptions du passager, quoiiju'il soulTre, ajouta-t-olie avec un peu d'amertume, que la femme et les iiiles de Coll Cameron, qui est moins aisé que noufs, me surpassent en toilet(0 d$gas les tètes du clan, il y a toujours dans sa chaumière du pain d'avoine et du lait pour les voyageurs ; et j'aurois bien plus de [)laisir à vous voir épuiser notre bon wiskey qu'à c e vieux moine de Balva qui n'est jamais venu chez nous que pour y faire du mal. — Que m'apprenez-vous, mon enfant ? reprit le vieillard en fifiectant le plus grand étonnemenl ; c'est précisément vers la çhaumière de Dougal le pécheur que mon voyage est dirigé ; c'est là, s ecria-t-il en attendrissant encore sa voix tremblante, que je dois revoir tout ce que j'aime, si je n'ai pas été trompé par des lensdgnements infidèles. fortune m'a bien servi de me faire trouver ce bateau!... — Je comprends, dit Jeannie en souriant. Grâces soient rendues au petit homme de Tile de Man ! U a toujours aimé les pécheurs. — Hélasl je ne suis pas edoi que voua penseï ; m autre sentiment m'attire dans votre maismi. Apprenez, ma jolie dame, car ces lumières boréales qui baignent le front des montagnes, ces étoiles qui tombent du eiei en se croisant ^t qui blanchissent tout l'hoiizoD, ces-sillons lupi^ineux qui glissent sur le gdfe el Qui étin» collent sous yotre rame ; la clarté qui s'avance, qui s'étend et vient trembler jusqu'à nous depuis ce bateau éloigné, tout cela m'a permis de remarquer que vous étiez fort jolie; apprenez, vous disois-^ donc, -que jd> suis le père d'un fi^let qui habite maintenant chea^Dcm^' gai le pëdieur ; et si j*en crois ce qu'on m'a raconté, si Digitized by Google

144 NOUVELLES. j'en crois surtout votre physionomie et votre langage, je compreudioiâ à peine à Tàge où je suis parvenu qu'il eût pu choisir une autre demeure. 11 n*y a que peu de joups que j*en suis informé» et je ne Tai pas vu, le pauvre enfant, depuis le règne de Fergus. Cela lient à une histoire que je n'ai pas eu le temps de vous raconter; mais jugez de mon impatience ou plutôt de mon bonheur, car voilà le rivage. Jeannie imprima au bateau un mouvement de retour, et jeta sa tète en arrière en appuyant une main sur son front. — Eh bien ! dit le viciiiard, nous n'abordons pas ï «— Aborder ! répondit Jeannie en sanglotant. Père infortuné ! Trilby n*y est plus !..* — Il n'y est plus 1 et qui Fen auroit chassé? Auriezvous été capable, Jeannie, de T abandonner à ces méchants moines de Balva, qui ont causé tous nos malheurs?... Oui» oui, dit Jeannie avec Faccent du désespoir en repoussant le bateau du eM d'Arroqhar. Oui, c^est moi qui l'ai perdu, qui l'ai perdu pour toujours !... — Vous, Jeannie, vous si charmante et si bonne ! Le misérable eniant ! Combien il a dû être coupable pour mériter votre haine 1... — Ma haine ! reprit Jeannie en laissant Umiber sa main sur la rame et sa tête sur sa main ; Dieu seul peut • savoir combien je l'aimois ! . . . — Tu l'aimois 1 s'écria Trilby en couvrant ses bras de baisers (car ce voyageur mystérieux étdt Trilby kd-mème, et je suis fâché d'avouer que si mon lecteur «jprouve quelque plaiiâr à cette explication, ce n'est probablenienl pas celui de la surprise !) tu l'aimois ! ah ! répète que tu l'aimois! ose le dire à moi, le dire pour moi, car ta résolution décidera de ma perte ou de mon boidieurl Accueille-moi, Jeannie, comme im ami, oomme un amant, comme ton esclave, comme ton hôte, Digitized by Google

TRILBY, Ho comme lu accueiliois du moins ce passager inconnu. Ne refuse pas à Trilby un asile secret dans ta chaumière!... Et en parlant ainsi, le follet s'étoit dépouillé du travestissement bizarre qu'il avoit emprunté la veille aux Shoupeltins du Slietland. 11 abaudonnoit au cours de la marée ses cheveux de chanvre et sa barbe de. mousse blanche, son collier varié d'algue et de criste marine qui se rattachoit d'espace en espace à des coquillages de toutes couleurs, et sa ceinture enlevée à l'écorco argentée du bouleau. Ce n'étoit plus que l'esprit vagabond du foyer; mais Tobscurité prétoit à son aspect quelque chose de vague qui ne rappeloit que trop à Jeannie les prestiges singuliers de ses derniers rêves, les séductions de cet amant dangereux du sommeil qui occupoit ses nuits d'illusions si charmantes et si redoutées» et le tableau mystérieux de la galerie du monastère. — Oui, ma Jeannie, murmuroit-il d*une voix douce mais foible comme celle de l'air caressant du matin quand il soupire sur le lac ; rends-moi le foyer d'où je pouvois t' entendre et te voir, 'le coin modeste de la cendre que tu agitpis le soir pour réveiller une étincelle, le tissu aux mailles invisibles qui court sous les vieux lambris, et qui me prètoit un hamac flottant dans les nuits tièdes de Tété. Âh ! s'il le faut, leannie, je ne t'importunerai plus de mes caresses, je ne te dirai plus que je t'aime, je n'eÛleurerai plus ta robe, même quand elle cédera en volant vers moi au courant de la flamme et de l'air. Si je me permets de la toucher une séule fois, ce sera pour l'éloigner du feu près d'y attemdre, quand tu t'endormiras en ûlant. Et je te dirai plus, Jeannie, car je vois que mes prières ne peuvent te décider, accorde-moi pour le moiiis une petite place dans i'étable : je conçois encore un peu de bonheur dans cette pensée; je baiserai la lame de ton mouton, parce que je sais que tu aimes à la rouler autour de tes doigts; je tresserai les fleurs les plus parfumées de la crèche pour lui en faire des 43

Digitized by Google

1 146 NOUVELLES. guirlaîidos, ot lorsque tii rompliras Taire d*«ne nouvelle lilièic do paille fraîche, je la pn^sscrai avec plus d'orgueil et de délices que les riches tapis des rois ; je te nommerai tout bas : leannie, Jeannie!.... et personne ne m'entendra, sois-en sûre, pas même rinsecte monotone qui frappe dans la muraille à intervalles mesurés, et dont l'hoi loge de mort interrompt ^m\e le silence de la nuit. Tout ce que je veux, c'est d'être là, et de res- . pirer un air qui touche à Tair que tu respires ; un air où tu as passé, qui a participé de ton soufQe, qui a circulé entre tes lèvres, qui a été pénétré par tes regards, qui t'auroit caressée avec tendresse si la nalui c inanimée jouissoit des privilèges de la nôtre, si elle avoil du sentiment et de Tamour ! Jeannie s'aperçut qu'elle s'étoit trop éloignée du ri» ▼âge ; mais Trilby comprit son inquiétude et se hâta de V la rassiirer en se réfugiant à la pointe du bateau. — Va, Jeannie, lui dil-il, rep:agno sans moi les rives d'Argail où je ne puis pénétrer sans la permission que tu me refuses. Abandonne le pauvre Trilby sur une terre d'exil pour y vivre condamné à la douleur éternelle de ta perte; rien ne lui coûtera si tu laisses tomber sur lui un regard d'adieu ! Mallieureux 1 que la nuit est profonde ! Un feu follet brilla sur le lac. — Le voilà, dit Trilby; mon Dieu, je vous remercie! f aurois accepté \"ctre malédiction à ce prix! — Ce n'est pas ina l'aule, dit Jeannie, je ne m'atlendois point, Trilby, à cette lumière étrange, et si mes yeux ont rencontré les vôtres... si vous avez cru y lirè l'expression d'un consentement dont, en vérité, je. ne prévoyois pas les conséquences, vous le savez, l'arrêt du redoutable Ronald porte une autre condition. Il faut ([uo Dougal lui-nicmc vous envoie h la chaumière. Et d'ailleurs votre bonheur môme n'est-il pas intéressé à son refus et au mien! Vous êtes aimé, Trilby, vous êtes adoré

Digitized by Google

TRILBT. 147 des noblos dam^^s d'Ârgail, et vous devez avoir trouvé dans leurs palais. ... — Les palais des daines d'Argaill reprit iriymnenl Trilby. Oh! depuis (iiie- j'ai quitté la chaumière de Dougal, quoique ce fût an commencrmont de la pins mauvaise s')ison (In raimt'r^, nioii pied n'a pas foulé le seuil de la demeure de l'homme; je n*ai pas ranimé mes doigts engourdis à la flamme d*un foyer pétillant. J*aieu froid, Jeannie, ci combien de fois, las de grelotter au bord du lac, entre les branches des arbustes desséchées qui plient sous le poids des frimas, me suis élevé en bondissant, pour réveiller un reste de chaleur dans mes membres transis, Jusqu'au sommet des montagnes! combien de fois je me suis enveloppé dans les neiges nouvellement tombées, et roulé dans les avalanches, mais en les diri» goanlde irKiîii^rn à ne pas nuire à une construction, à ne pas compromettre Tes; éranee d'une cnltiire, h ne pas oifenser un être animé! L'antre jour, je vis en courant une pierre sur laquelle un fils exilé avoit écrit le nom de sa mère; ému, je m'empressai de détourner l'horrible . fléau, et je me précipitai avec lui dans un abîme de glace où n'a jamais respiré un insecte. — Seulement, si le cormoran, furieux de trouver le golfe emprisonné sous un muraille de glace qui lui refuse le tribut de sa pèche accoutumée, le traversoit en criant d'impatience pour aller ravir une proie plus facile au Firth de Clyde ou au Sund du Jura, je gagnois, tout joyeux, h nid escarpé de l'oiseau voyageur, et sans autre inquiétude que de le voir abréger la durée de son absence, je me réâiaufbis entre ses petits de l'année, trop jeunes encore pour preiidre paît à ses expéditions de mer, et qui, bientôt familiarisés avec leur hôte clandestin, car je n'ai jamais manqué de leur porter quelque présent, s'écarioient à mon aj>procbe pour me hiisser une petite place parmi eux au milieu de leur lit de duvet. Ou bien, à l'imitation du mulot industrieux qui se creuse une habitation souterraine pour uiyiu^uu Ly Google

148 NOUVELLES. passer Thiver, j'enievois avec soin la glace et la neige amoncelées dans un petit coin de la montagne qui devoit être exposé le lendemain aux premiers rayons du soleil levant, je soulevois avec précaution le tapis des vieilles mousses qui avoient blanchi depuis bien des années sur le roc, et au moment d'arriver à la dernière couche, je me liois de leurs fils d'argent comme un enfant de ses langes» et je m'endormois protégé contre le vent de la nuit sous mes courtines de velours; heureux, surtout, quand je m'avisois que tu avois pu les fouler en allant payer la dîme du grain ou du poisson. Voilà, Jeanni(% les superbes palais que. j'ai habités, voilà le riche accueil que j'ai reçu depuis que je suis séparé de toi, celui de Tescarbot frileux que j'ai quelquefois, sans le savoir, dé* rangé au fond de sa retraite, ou de la mouette étourdie qu'un orage subit forçoit à se réfugier près de moi dans le creux d'un vieux saule miné par l'âge et le feu dont les noires cavités et l'âtre comblé de cendre marient le rendez-vous habituel des contrebimdiers. C'est là, crueUe, le bonheur que tu me reproches. Mais, que disje? Ah! ce temps de misère n'a pas été sans bonheur! Quoiqu'il me fût défendu de te parler, et même de m'approcher de toi sans ta pennission, je suivois du moins ton beau bateau du r^aid, et des follets moins sévèrement traités, compatissants à mes chagrins, m'apportoient quelquefois ton souffle et tes soupirs! Si le vent du soir avoit chassé de tes cheveux les dé* bris d'une fleur d'automne, Taiie d'un ami complaisant la soutenoit dans l'espace jusqu'à la cime du rocher solitaire, jusque dans la vapeur du nuage errant où j'étois relégué, et la laissoit tomber en passant sur mon cœur. Un jour môme, t'en souvient-iU le nom de Trilby avoit expiré sur ta bouche; un lutin s'en saisit, el vint dianner mon oreille du bruit de cet appel involon« . taire, le pleurois alors en pensant à toi, et les larmes de nià douleur se changèrent en larmes de joie : est-ce près Digitized by

 de toi qu'il m*étoit réservé de regretter less consolations de mon rxïV! ~ Expliquez-vous, Trilby, dit Jeannie qui cherchoit à se distraire de son émotion. — Il me semble qne vous venez de me dire, on de me rappeler qu*il vous étoit défendu de me parler et de vous rapprocher de moi sans ma permission. C'éloit en eflet Tarrêi du moine de Balva. Comment se fait-il donc que maintenant vous soyez dans mon batea u , près de moi, connu de moi, sans que je vous Taie permis?... — Jeannie, pardonnez-moi de vous le répéter, si cet aveu coûte à votre cœur!... Vous avez dit que vous m'aimiez! — Séduction ou foiblesse» égarement ou pitié, je Tai dit, reprit Jeannie, mais auparavant, mais jusque-là je croyois que le bateau devait être inaccessible pour vous, comme la chaumière... — Je ne le sais que trop! combien de fois n'ai-je pas lenlé inutilement de l'appeler près de moi! Tair cuiportoit mes plaintes, et vous ne m'entendiez pas! — Alors, conunent puis-je comprendre?... — Je ne le comprends pas moi-même, répondit Trilbv, à moins, continua-t-il d'un ton de voix plus hiniiblc et plus tremblant, que vous n'ayez eonlié le secret que je vous ai surpris par hasard à des cœurs favorables, à des amitiés tutélaires, qui, dans l'impossibilité de révoquer entièrement ma sentence, n*ont pas renoncé à radoucir... — Personne, personne, s'écria Jeannie épouvantée; moi-même je ne savois pas, moi*méme je n'étois pas sûre encore... et votre nom n'est parvenu de ma pensée à mes lèvres que dans le secret de mes prières... — Dans le secret même de vos prièros, vous pouviez émouvoir un cœur qui m'ainiàt, et si devant mon frère Golombain, Golombain Mac-Farlane... -'Votre frère Golombain 1 si^vanilui... et c'est votre 43. uiyiu^uu Ly Google

 frère! Dieu de bontél... prenez pitié de moi! pardonl... pardon!... — Oui, j'ai lin frère, Joannio, un frère bien-aimé qui jonit (lê la conlnmplation dn Dieu, et pour qui mon absence n'est que Tintervalle péulble d'ua triste et périlleux voyage dont le retour est presque assuré* Mille ans ne sont qu'un moment sur la terre pour ceux qui ne doivent se quitter jamais. — Mil!*' ans, — c'est le terme que Ronald vous avor assigné, si vous rentriez à la cbauniière... — Et que sont mille an^ d.e la plus sévère captivité, que seroit une éternité de mort» une éternité de dpuleur, pour Tâme que tu aurois aimée, pour la créature trop favorisée de la Providcnre (|ui auroil été associée pondant quelques minutes aux niyslèies de ton cœur, pour oobii dont les yeux auroient trouve dans tes yeux un regard d'abandon, sur ta bouche un sourire de tendresse 1 Âh 1 le néant^renfermêmen'auroitquedes tourments imparfaits pour l'heureux damné dont les lèvres auroient effleuré tes lèvres, caressé les noirs anneaux de trs clicveux, pressé tes cils humides d'amour, et qui pourroit penser toujours, au milieu des supplices sans fîn, que Jcannie Fa aimé un moment l Gonçois-tu cette volupté immortelle? Ce n'est pas ainsi que la colère de Dieu s'appesantit sur les cou* pables qu'elle veut punir! — Mais tomber, l)risé de sa puissante main, dans un abîme de désespoir et de regrets où tous les démons répètent pendant tous les siècles : Non, non, Jeannie ne t'a pas aimé! — Cela, Jeannie, c'est une horrible pensée, un inconcevable avenir! Vois, regarde, consulte; mon enl'er dépond d(» toi. — Songez du moins, Trilby, (juo l'avou do Dinigal est nécessaire à l'accomplissement de vos désirs, et que sans lui.... — Je me charge de tout, si votre cœur répond à mes prières. — 0 Jeannie!... à mes prières et à mes espérancesl... Digitized by Google

TRILBT. 151 — Vous oublies!... — Je n'oublie rieriî... — Dieu! cria Jeannie, tu ne vois pas!... tu ne vois pasl... tu es perdu!... — Je suis sauvé, lépondit Trilby en souriant. — Voyez... voyez... Dougal est près de nous. En effet, au dcloiir d'un petit promontoire qui lui avnit caché un moment le reste du lac, la barque de Jcannie se trouva si près de la barqne de Dougal que, malgré Tobseuritéy il auroit infaillibienient remarqué Trilby, si le lutin ne s'étoit précipité dans les flots à Tinstant même où le pécheur préoccupé y laissoit (oiii!)cr son filet. — Kn voici bien d'une autre, dit-il im le retirant, et en dégageant de ses mailles une boite d'une forme élégante et d'une matière précieuse qu*il crut reconnoître à sa blancheur si éclatante et à son poli si doux ponr de Tivoîte. incrusté de quelque métal brillant , et enrichi de grosses escarboucles orieutalos, donl la nuit ne faisoit fpraug-. mentor la splendeur. — Imagine-toi, Jeannie, que depuis le matin je ne cesse de remplir mes filets des plus beaux [)oissons bleus que j'aie jamais péchés dans le lac; et, pour surcroît de bonne fortune, je viens d'en tirer un trésor; car si j'en juge par le poids do eette boite et }>nr la magnificence de ses. ornements, elle ne contient rien moins que la couronne du roi des iles, ou les joyaux de Salomon. Empresse-toi donc de la porter à la chaumière, et reviens en hâte vider nos filets dans le réservoir de la rade, car il ne faut pas négliger les petits profits, et la fortune que saint Coiombain m'envoie ne me fera jamais oublier que je suis un simple pêcheur. La batelière fut longtemps sans pouvoir se rendre compte de ses idées. Il lui sembloit qu'un nuage flottoit devant ses yeux et obscurcissoit sa pensée, ou que, transportée d'illusion en illusion par un songe inquiet, elle anbissoit le poids du sommeil et de l'accablement au point de ne pouvoir se réveiller. En arrivant à la chau* Digitized by Google

 mière, elle commença par déposer la botte avec précaution, puis s'approcha du foyer, détourna la cendre encore ardente, et s'étonna de trouver des charbons enflammés comme à la veillée d'une fête. Le grillon chantoit de joie sur le bord de sa grotte domestique, et la flamme vola vers la lampe qui trembloit dans la main de Joannie, avec tant de rapidité que la chambre en fut subitement éclairée. Jeannie pensa d'abord que sa paupière étoit frappée enfin à la suite d'un long rêve par la clarté du matin; mais ce n*étoit pas cela. Les charbons étinceloient comme auparavant; le grillon joyeux chantoit toujours, et la boîte mystérieuse se trouvoit toujours à l'endroit où elle venoit d'être placée, avec ses compartiments de vermeil, ses chaînes de perles el ses rosaces de rubis. — le ne dormois pas! dit Jeannie.... je ne dormois pasl — Fortune déplorable! continua-t-elle en s'asseyant près de la table et en laissant retomber sa tête sur le trésor de Dougal. Que m'importent les vaines richesses que renferme cette cassette d'ivoire? Les moines de Baiva pensent^ls avoir payé à ce prix la perte du malheureux Trilby; car je ne puis douter qu'il ait disparu sous les flots, et qu'il faille renoncer à le revoir jamais! Trilby, Trilby ! dit-elle en pleurant, et un soupir, un long soupir lui répondit. Elle regarda autour d'elle, elle prêta l'oreille pour s'assurer qu'elle s'étoit trompée. En effet, on ne soupiroit plus. — Trilby est mort! s'écria4-elle, Trilby n'est pas ici ! D'ailleurs, ajouta-t-elle avec une maligne joie, quel parti Dougal tirera-tril de ce meuble qu'on ne peut ouvrir sans le briser? qui lui apprendra le secret de la serrure fée qui doit rouler sur ces émeraudesf II faudroit savoir les mots magiques de l'enchanteur qui l'a construite, et vendre son âme à quelque démon pour en pénétrer le mystère. — II ne faudroit qu'aimer Trilby . et que lui dire qu'on l'aime, repartit une voix qui s'échap* poit de l'écrin merveilleux. Condamné pour toujours si tu refuses» sftuvé pour toujours si tu consens, voilà Digitized by

TRILBT. 153 Ina destinée, la destinée que ton amour m*a faite...» — Il faut dire?... reprit Jeannie. — II faut dire : Trilby, je t'aime! — Le dire... et cette boite s'ouvriroit alors?... et vous seriez libre? — libre et heureux ! — Non, non, dit Jeannie éperdue, non, je ne le peux pas, je ne le dois pas!... — Et que pourrais-tu redouter? » — Toutl répondit Jeannie, un paqure afireux — le désespoir — la mort !... — Insensée! qu'as-tu donc pensé de moi?... t*imagines-tu, toi qui es tout pour Tin fortuné Trilby, qu'il iroit tourmenter ton cœur d'un ntiment coupable, et le poursuivre d'une passion dangereuse qui détruiroit Ion bonheur, qui t'empoisonneroit ta vie?... Juge mieux de sa tendresse. Non, Jeannie, je t*aime pour le bon* . heur de t' aimer , de t'obéir, (}e dépendre de toi. — Ton aveu n'est qu'un droit de plus à ma soumission ; ce n'est pas un sacrilîce. — En me disant que tu m'aimes, tu délivi^ un ami et tu gagnes un esobve! Quel rap* port 06es4u imaginer entre le retour que je te demande et la iioble et touchante obligation qui te lie à Dougal? L'amour que j'ai pour toi, ma Jeannie, n'est pas une affection de la terre : ah! je voudrois pouvoir te dire, pouvoir .te faire comprendre comment, dans un monde nouveau, un cosor passionné, un ccrar qui a été trompé id dans ses affections les plus chères, ou qui en a été dépossédé avant le temps, s'ouvre à des tendresses infinies, à d'éternelles félicités qui ne peuvent plus être coupables ! — Tes organes trop foibles encore n'ont pas compris l'amour ineffable d'une Âme dégagée de tous les devoirs, et qui peut sans infidélité embrasser toutes les créatures de son choix d'une aftection sans limites! 0 Jeannie ! tu ne sais pas combien il y a d'amour hors de la vie, et combien il est calme et pur! — Dis-moi, Digitized by Google

154 NOUVELLES. Jeannie, dis-moi sculnnonl que lu m'aimas! Cela n*est pas difficile à dire... Il n'y a cpio l'expression de la haine qui doive coûter quelque chose à ta bouche. ~ Moi, je Vaimet Jeannie, je n*aime que toi! — Vois-tu, ma JeanAie, il n'y a pas une pensée de mon esprit qui ne t'appartienne! — Il n'y a pas un baUcnirnl de mon cœur qui ne soit pour le tien! mon sein palpite si fort, quîind l'air que je parcours est frappé de ton noml — mes lèvres mêmes frémissent et balbutient quand je veux le prononcer! 0 Jcannîe! que je l'aime ! — et tu ne diras pas, tu n'oseras pas dire, toi ; Je t'aime, Trilby ! pauvre Trilby, je t*aime im peu!... — Non, non, dit Jeannie, en s'échappant avec effroi de la chambre où étoit déposée la riche prison de Trilby; non, je ne trahirai jamais les serments que j'ai faits à Dougal, que j'ai faits librement, et au pied des saints autels; il est vrai que Dougal a quelquefois une humeur difficile et rigoureuse, mais je suis assurée qu'il m'aime, n est vrai aussi qu'il ne sait pas exprimer les sentiments qu'il éprouve, comme ce fatal esprit déchaîné contre mon repos; mais qui sait si ce don funeste n'est pas un effet particulier de la puissance du démon, et si ce n'est pas lui qui me séduit dans les discours artilicieux du lutin ! Dougal est mon ami, mon mari, l'époux que je choisirois encore; il a ma foi, et rien ne triomphera de ma résolution et de mes promesses! rien ! pas même mon cœur, continu a-t-el le en soupirant! qu'il se brise plutôt que d'oublier la devoir qup Dieu lui a imposél Jeannie avmt à peine eu le temps de s'affermir dans la détermination qu'elle venoit de prendre, en se la répètent à elle-même avec une force de volonté d'autant plus énergique qu'elle avoit })lus de résistance à vaincre; elle murmuroit encore les dernières paroles de cet engagement secret, quand deux voix se firent entendre auprès d'elle, auntasoiis du chemm de traverse qu'elle Diyiiized by

THILBY. 15Ô ayoit pris pour arriver plus t6t au bord du lac, mais qu'on ne pouvoit parcourir avec un fardeau considérable, tandis que Doiigal arrivoit ordinaireiiient par Tautre, chargé des plus beaux de ses poissons» surtout lorsqu'il amenoil un hôte à la chaumière. Les voyagsm suivoient la route inférieure et marchoient lentement comme des hommes occupés d'une conversation sérieuse. C'étoient Doiip^al et le vieux iiiuiiiede Balvaque le hasard vcnoit de conduire sur le rivage opposé, et . qui étoit arrivé à temps pour passer dans la barque du pédieur, et pour lui demander Thospitalité. On peut croire que Dougal n'étoit.pas disposé à la refuser au saint commensal du liionaslère dont il avoit reçu ce jour-là même tant de birnfaits signalés, car il n'attribuoit pas à une autre pi utcc tion le retour inespéré des trésors de la pêche, et la découverte de cette boite, si souvent rêvée, qid devoit contenir des trésors tôen plus réels et bien plus durables. Il accueillit donc le vieux moine avec plus d'empressement encore que le jour mémorable où il avoit à lui demander le bannissement de Trilby, et c'étoit des expressions réitérées de sa re» eonnoissance, et des assurances soloinelles de la oon* linuation des bontés de Ronald , qu'avoit été frappée l'attention de Jeannie. Elle s'arrêta comme malgré elle pour écouter, car elle avoit craint d'abord, sans se l'avouer, que ce voyage n'eût un autre objet que la quête erdinaire d'Inverary, qui ne manquoit jamais de ramener, dans cette saison, un des émissaires du couvent; sa respiration étoit suspendue, son cœur battoit avec violence; elle attendoit un mot qui lui révélât un danger pourlecapUfde la chaumière, et quand elle entendit Ronald prononcer d'une voix forte : — Les montagnes sont délivrées, les méchants esprits sont vaincus : le dernier de tous a été condamné aux vigiles de SaintColombain, elle conçut un double motif de se rassurer, car eUe ne doutoit point des paroles de Ronald. — Ou

156 NOUVELLES. le moine ignore le sort de Trilby, ditrelle» ou Trilby est sauvé et pardonné de Dieu comme il paroissoit Tespérer. Plus tranquille, elle gagna la baie où les bateaux de Dougal étoient amarrés, vida les filets pleins dans le réservoir, étendit les filets vides sur la plage après m avoir exprimé Teau avec soin pour les prémunir contre Fatteinte d'une gelée matinale» et reprit le sentier des ' montagnes avec ce calme qui résulte du sentiment d'un devoir accompli , mais dont raccomplissement n*a rien" coûté à personne. — Le dernier des méchants esprits a été condamné aux vigiles de Saint-Colombain, répéta Jeannie; ce ne peut pas être Trilby, puisqu'il m'a parlé ce soir, et qu'il est maintenant à la chaumière, à moins qu'un rêve n'ait abusé mes esprits. Trilby est donc sauvé, et la tentation qu'il vient d'exercer sur mon cœur n'étoit qu'une épreuve dont il ne se seroit pas chargé lui-même» mais qui lui a été probablement prescrite par les saints. Il est sauvé, et je le reverrai un jour; un jour certainement! s'écria-t-elle; il vient lui-même de nie le dire : mille ans ne sont qu'un moment sur la terre pour ceux qui ne doivent se quitter jamais ! La voix de Jeannie s'étoit élevée de manière à se fawe entendre autour d'elle, car elle se croyoit seule alors. Elle suivoit les longues murailles du cimetière qui à cette heure inaccoutumée n'est fréquenté que par les bêtes de rapine, ou tout au plus par de pauvres enfants orphelins qui viennent pleurer lem* père. Au bruit confus de ce gémissement qui ressembloit à une plainte du sommeil , une torche s'exhaussa de l'intérieur jusqu'à l'élévation des murs de l'enceinte funèbre et versa sur la longue tige des arbres les plus voisins des lumières effrayantes. L'aube du Nord, qui avoit commencé à blanchir. l'horizon polaire depuis le coucher du soleil» déployait lentement son voile pâle à travers le ciel et sur toutes les montagnes, triste et terrible comme la clarté d'un incendie éloigné auquel on ne peut porter du se* Digitized by Google

TRILBT cours. Les oiseaux de nuit, surpris dans leurs chasses insidieuses, resserroient leurs ailes pesantes et se laissoient rouler étourdis sur les pentes du Ck>blery et l'aigle épouvanté crioit de terreur à la pointe de ses rochers, en contemplant cette aurore inaccoutumée (j[u aucun astre ne suit et qui n'annonce pas le matin. Jeannie avoit souvent ouï parier des mystères des sorcières, et des fêtes qu'elles se donnoient dans la dernière demeure des morts» à certûnes époques des lunes d'hiver. Quelquefois même, quand elle rentroit fatiguée sous le toit de Dougal, elle avoit cru remarquer cette lueur capricieuse qui s'éievoit et retomboit rapidement; elle avoit cru saisir dans Tair des éclats de voix singuliers, des rires glapissants et féroces, des chants qui paroissoient appartenir à un autre monde, tant ils étoient grêles et fugitifs. Elle se souvenoit de les avoir vues, avec leiu^ tristes lambeaux souillés de cendre et de sang, 86 perdre dans les ruines de la clôture inégale, ou s'égarer comme la fumée blanche et bleue du soufre dévoré par la flamme, dans les ombres des bois et dans les vapeurs du ciel. Entraînée par une curiosité invincible, elle franchit le seuil redoutable qu'elle n' avoit jamais touché que de jour pour aller prier sur la tombe de sa mère. — £lle fit un pas et s'arrêta. — Vers l'extrémité du cimetièf^, qui n'étoit d'ailleurs ombragé que de celte espèce d'ifs dont les fruits, rouges comme des cerises tombées de la corbeille d'une fée, attirent de loin tous les oiseaux de la contrée ; derrière l'endroit marqué pour une dernière fosse qui étolt déjà creusée et qui étoit encore vide, il y avoit an grand bouleau qu'on appeloit l'arbre du saint , parce que Ton prétendoit que saint Colombaiu, jeune encore, et avant qu'il fût entièrement revenu des illusions du monde, y avoit passé toute une nuit dans les larmes, en luttant contre le souvenir de ses profanes amours. Ce bouleau étoit depuis un objet de vénération pour: le peuple, et si j'a4i Digitized by Google

158 NOUVELLCS. vois été poète, j*aurois voulu que la postérité en conservât le souvenir. Jeannie écouta» retint son souffle, baissa la tète pour entendre sans distraction, fit encore un pas, écouta encore. Elle entendit un double bruit sonil)lahle à celui d'une boite d'ivoire qui se brise ou d'un bouleau qui éclate, et au même instant elle vit la longue réverbération d*une clarté éloignée courir sur la tm«» blanchir à ses pieds et s'éteindre sur ses vêtements. Elle suivit timidement jusqu'à son origine le rayon qui Téclairoit; il aboutissoit à l'arbre du saint , et devant l'arbre nu SAINT il y avoit nn homme debout dans l'attitude de l'imprécation, nn homme prostmié dans l'attitude de la prière. Le premier brandissoit m flambeau qui baignoit de lumière son front impitoyable , mais serein. L'autre étoit immobile. Elle reconnut Ronald et Dougal. 11 y avoit encore une voix, une voix éteinte comme le dernier souffle de l'agoniet une voix qui sanglotoit foiblement le nom de Jeannie, et qui s'évanouit dans le bouleau. — Trilby! cria Jeannie... et laissant derrière elle toutes les fosses, elle s'élança dans la fosse qui l'attendoit sans doute, car personne ne trompe sa destinée. — Jeannie , Jeannie ! dit le pauvre Dougal. — Dougal! répondit Jeannie eo étendant vers lui sa main tremMftttle , et en regardant tour à tour Dougal et l'akiîue du saint, Daniel, mon bon Daniel, mille ans ne sont rien sur la terre... rien, reprit-elle en soulevant ^niMement sa tète; puis elle la laissa retomber et mourut. Ronalé» un fliomeiil înlerrompUy reprit sa prière où n Tavolt laissée. 11 s'étoit passé bien des siècles depuis cet événement quand la destinée des voyages, et peut-être aussi quelques soucis du ceeur, me conduisirent au cimetière. 11 est maintenant loin de tous les hameaux, et c'est à plus de quatre lienes qu'on voit flotter sur la même rive la luuiée des hautes cheminées de Portincaple. Toutes les Digitized by

miLBY. murailles de l'andenne enceinte sont déiniites; il n*en reste même que de rares vestiges, soit que les habitants du pays aient employé leurs matériaux à de nouvelles constructions, soit (jue les terres des bouUnjîrins d'Argail» entraînées par des dégels subits, les aient peu à peu recouverts. Cependant la pierre qui surmontoit la fosse de Jeannie a été respectée par le temps, par les cataractes du ciel et même par les hommes. On y lit toujours ces mots tracés d'une main pieuse : Mille ans ne sont qu'un moment sur la terre pour ceux qui ne doivent se quitter jamais, L'arbrb do saint est mort, mais quelques arbustes pleins de vigueur couronnoient sa souche épuisée de leur riche feuillage, et quand un vent frais souffloit entre leurs scions verdoyants, et courboit, et relevoit leurs épaisses ramées, une imagination vive et tendre pouvoit y rêver encore les soupirs de Trilby sur la fosse de Jeannie. Mille ans sont si peu de temps pour posséder ce qu'on aime, si peu de temps pour le pleurer Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.80% accurate

1 Digitized by Google i

The text on this page is estimated to be only 25.08% accurate

UNE HEURE, ou LA VISION'. J'avois îft coenr plein d'amertume, et je chcrchois la solitud' l la nuit. Ma promonade ne s'étendoil guère au delà des jardins de Chaillotret Je ne la commençois ordinairemeBl qu*après que onze heures du soir étoient sonnées. Mais j'étois obsédé de si tristes pensées, mon imagination se nowrrissoil de tant de funestes rêveries, que souvent, dans cet état (rexaltation involontaire qui est familier aux «Irnes souHrantes, j'ai eu à repousser je ne sais combien de prestiges dont un moment de réflexion me faisoit rougir. Un jour je in'étois rendu, plus tard que d'habitude, à IVndroit armutuiné; ot , soit que les ténèbres plus obscures eussent trompé mon dessein, soit que la succession de mes idées, plus inégale et plus fortuite, m'eût fait perdre de vue le but de ma course nocturne, la cloche du village frappoit une heure (juand je m'aperç us que je ne suivois plus nia route familière, cl qu(; mes distractions m'avoient poussé dans un (hemin inconnu. Je hâtai le pas vers le lieu d*où le son étoit parti. ' Ga morceau a para pour la première fuis, en 1 60(>, duii ie» Triitet»

Digitized by Google

flODVELLES. Âu détour d'un passage éiroit, une ombre se leva devant mes pieds et disparut dans la haie. Je m'arrêtai en frémissant, et je vis une longue pierre de la forme d'une tombe. J'(Miiondis un soupir; lo feuillage trembla. Le lendemain, préoccupé de celte aventure, je clierchai le même lieu à peu près à la même heure ; T^pparition se réitéra et ie fantôme m'effleura en passant; ses pas retentissoient sur la terre; l'herbe sèche sifûoit der^ rière lui, et de temps en temps je le voyois fuir, comme une nuée sond)re, entre les saules voisins on à Fangle d'un sentier. Suivant toujours cette trace incertaine et légère, j'arrivai à l'ancien monastère de Sainte-Marie; mais, errant de décombres en décombres, je ne retrouvai plus rien. Ce couvent délabré offre un des plus tristes aspects qui puissent frapper les regards de Thomme. 11 ne reste de réglise que de grands pilastres isolés qui portent çà et là quelques débris d'une voûte détruite. Quand la lune laisse tomber sa lumière à travers ces colonnes, et que les hiboux ludident sur les corniches; quand on gagne ensuite le sommet des terrasses incultes, qu'on s'avance le long des hautes murailles en trébuchant parmi les fosses» et que descendant les escaliers rompus et jonchés de plantes vénéneuses, telles que la j use] uiame et l'éclairé, on aboutit à des bâtiments tout dégradés dont il ne subsiste plus que des pans menaçants et des combles soutenus d'une manière presque miraculeuse; quand on est conduit par le hasard à cette avenue fu* nèbre qui, par une pente rocailleuse et sous des cintres humides, mène aux anciennes catacombes, et qu'à la lueur de quelque lampe mourante on peut lire sur les pierres éparses les noms de ces chastes filles qui y ont déposé leurs ossements.!, il n'est point de force humaine qui résiste à de pareilles émotions. Elles absorbèrent \ellement toutes mes facultés, que j'oubliai en quelque sorte l'étrange motif de mes recherches; ce ne fut que ie Digitized by

 lendemain qne Je sentis raiailre plus Tivemeol le désir de pénétrer Tètre mystérieux dont la rencontre m'a^dit f ronI)lp, et qui s étoit fait de ce grand sépulcre une habitation aussi mystérieuse que lui-même. A une heure» retenant mon souffle et marchant d*un pied silencieux, j'arrivai à la tconbe et je recoonué le spectre. fl étoit assis, les yeux fixés sur un certain point du ciel. G'étoit uu jeune homme maigre el Irès-^défait, habillé do mauvais lambeaux, et dont les dieveux hérissés retomboient es bondes épaisses. A vcir sa bouche béante, son ool tendu, ses bras roidis et toute son attitude attentive, on pouvoit penser qu'il se livroit à une grave contemplation. Mais un sanglot lui échappa, et je présumai qu'il n'avbit pas vu ce qu'il paroissoit chercher. Il m'aperçut alors, et a'élança pour fiiir. Puis s'arrètant aussitôt, et me regardant doucement ; — Que me veux-tuï me dit-il. — Te connoitre, etpeuUêtre te consoler. — « Tu es homme, reprit-il, et ton coeur est fait comme le leur, le n*aime pas ton espèce : il y en avait quelquesuns dans mon premier âge qui compalissoicnt aux douleurs d' autrui; c'étoient des cœurs nobles et aimés de Dieu : maintenant c'est bien difiérent. Il secoua la téte en essuyant sa paupième. — Il 7 en a mamtenant encore, contmuai-je, ne ferme pas ton cœur à tes frères. — Je n'ai plus de frères; les malheureux en ont-ils? Regarde comme je suis hâve et flétri, regarde comme je suis souillé. J'ai eu Daim pendant le jour; pendant la nuit j*ai couché mes membres sur la bmie et dans Teau des marais. Dieu m'a donné de mauvais jours. 11 y a des moments où mes yeux se troublent, où mes dents se joignent avec eifort. Ma poitrine se soulève, mes nerfs s'ébranlent comme les cordes d'une harpe; je sois des Digitized by Google

164 NOUVELLES. Jarmes qui veulent s'échapper, un froid qui parcourt mes membres, un malaise inexplicable qui me tient à la gorge. On dit que je suis maniaque et épileptique, et on passe en laissant tomber sur moi un sourire de dédain. — Voilà ce que je suis. Il s'assit sur la tombe» et je m'assis tout près de luL — Je peux bien te raconter, dit-il tout à coup... Aussi bien elle ne viendra pas cette nuit. VoiMu cette eouiwle noire qui s'élève là-haut dans le fond bleu du ciel. Et cette étoile qui brille au-dessus, nageant dans une clarté si pure, la vois-tu? (Test elle, en vérité, puisqu'dle me Ta dit. Mais elle n'en descend plus. J'étois presque aussi riche qn'Octavie; mais l'héritier d'une grande maison se présenta, et ses parents me rebutèrent. Deux jours avant la noce, je me promenois sous les arbres du Luxembourg, et je me complaisois dans ma douleur. Que de rêves ne faisois-je pas? Je porterai, disois-je, un poignard acéré dans la salle du festin, et je donnerai Téternité à ma bien-aimée et à moi; ou bien je jetterai répouvante dans le tenqile, et j'enlèverai Octavie du milieu de ses amis consternés; ou bien je mêlerai les horreurs d'un incendie aux préparatifs d;^, son hymen; et dans le trouble de cettt3 scène d'eiVroi, je la ravirai morte ou vivante au crime d'un nouvel amour. Elle vint à passer. Le satin de sa robe crioit. Je tressaillis partout; un nuage rougeâtre offusqua ma vue; tout mon sang courut à mon cœur. Elle m'avoit reconnu, mon Octavie. Je reviendrai bientôt, dit-elle à ceux qui l'entouroient ; le calme de minuit doit être ici plus ravissant. Je reviendrai bientôt; je viendrai peutrètre demain. Elles retentissent comme une si douce musique les paroles de celle qu'on aime! elles retentissent longDigitized by

l.iNË lic.UUJ:;. 165 temps ; toutes îes facultés 8*eiî saisissent , Tâme se les identiOe. Il semble qu'en emportant sa (ieruiôre pensée on remportera tout entière. J'allois répétant: Je viendrai bieatôt, je Yieadrai peutêtre demain. Peut-être demain, disoit-elle. Cependant elle nefint pas. Une heure sonna. Et puis une cloche ln<;uhre, frappée à de longs intervalles, remplit les airs d'une symphonie de mort. Je n'aurais pas pu définir Témotion dont mes sens furent surpris; mais elle étoit comme émanée du ciel. Quoi qu'il en soit, un acte de volonté dont je ne m'étois pas rendu compte m'entraîna vers l'hôtel d'Octavie; et fendant la foule des domestiques empressés, je m'arrêtai au-dessous de l'appartement qu'elle occupoit. Les croisées étoient ouvertes. Derrière les rideaux on voyoit passer tour à tour des ombres et des flambeaux, et je ne sais quels cris étoulîés s'élevoient du fond de sa chambre. — Elle est morte! m'écriai-je. — Non, répondit son père, en me serrant convulsivement le bras, elle dort. Elle étoit ooudiée sur son lit de damas rouge ; il y avoit une bougie sur son guéridon, un livre à ses pieds : un prêtre étoit immobile à son chevet ; sa mère étoit éva- ' Douie sur le plancher. Eulalie pleuroit à chaudes larmes, . et un homme habillé de noir disoit avec un sang-froid féroce : Il n'y a plus d'espérance, je savois bien qu'elle ne s'en tirerait pas. J'ai oublié toute Tannée qui suivit cette soirée, car je fils, dit-on, malade, et ma maladie excitoif la répugnance et l'horreur. Depuis la mort d'Octavie il n'y avoit plus personne qui m'aimât. Une année après, jour pour jour, je montois la rue de Tournon à la clarté des illuminations d'une fête publique; je divisois lentement vingt groupes qui m'ai]UiDigitized by Google

166 NOUVELLES. geoif'iil dos orlaisfic \o\\r joio ^rrossioro quand une heure sonna... Si le coup du Itallant avoit fiappr là, il m'auroit blessé moins rudement qu'en faisant gronder celte cloche. Pourquoi cette heure ne futrelle pas retranchée du nombre des heures? cette heure dont les derniers murmures ont rrmvort les sanglots de ton apfonie! Alors un adolescent d'une figiu^e anprlupie me salua d'un regard humide et lumineu.\ et disparut dans la foule en me montrant le Luxembourg. J*hésitois. Je le vis encore; une larme glissoit le I<Hig de sa laee et brilloiten tombant. .rcnlrai tout nnw dans les jardins, moi qui n'ai jamais connu de crainte; et la poussière qui s'élevoit à mon passage, et les traits de la lune qui jaillissoient entre les feuilles, et le tumulte éloigné du peuple qui regagnoit ses demeures, tout me remplissoit d'inquiétude et d'alarmes. Llle m'.apparnt enfin \êtue et voilce de blanc, comme dans cette belle soirée où nous traversâmes à pied tous les quais de la Seine, et je vis distinctement qu'elle flottoit dans une vapeur aussi douce que Faurore. Je perdis connoissancc et Ortavie ne s'éloi^^na point de moi. Elle se penchoit sur mon (orps immobile, et son baleine brûlante réchauffoit mon seiq. Ses baisers voloient de ma bouche à mes paupières, de mes paupières à mes cheveux. Ses bras m*enveloppoient mollement el me berçoient dans une région pleine de lumière et de [)ai fums. Il y avoit sur tous mes organes un fardeau de volupté; et quand mes esprits rassurés commencèrent à mieux jouir de cette scène dlvresse, quand mes yeux inquiets cherchèrent Octavie autour de moi, je ne distinguai plus que la trace de sa fiiite, un sillon pâle et tremblant qui s étendoit jusqu'à cet astre qui s'effaçoit peu à peu. Je ne sais pourquoi elle ne vient plus; mais si elle ne vient pas, j*irai. Je crois que j'iraj, reprit-il à demi-v<nx. Dlgilized by Google

UNE HEURE. 167 Tel fui le lécii que me fit cet épilcptique» et depuis je m'informai longtemps et inutilement de son sort. Je désespérois mônic de le revoir (jnand le hasard m'apprit qu'on avoit remarqué quelqu'un do pareil à l'infirmerie de Bicêtre. J'y courus, et je me ûs conduire à son lit. Ce n'étoit phis qu'un cadavre presque totalment décharné et d'une lividité affreuse. Ses yeux avoient encore quelque feu et se mouvoient assez rapidement dans leur orbite enfoncé ; mais ses regards faisoient mal. Après avoir réiléchi durant quelques minutes de l'air d*un homme qui essaie de fixer des réminiscences trèsconfuses» un sourire amer crispa légèrement ses lèvres , et il s'inclina tendrement de mon côté. — Je savois bien, dit-il, que j'irois; j'irai probablement demain; Octavie est venue pour m'y hivitcr, et J'ai déjà reçu d'elle un gage de prochaine alliance; car c'est bien, ajouta-tril, la main d'Octavie qui se déploie ainsi vers moi à toute heure, et ce n'est point une main desséché * par la mort, ce n'est point une main noire et hideuse comme celle des squelettes qui ont vieilli dans les tombeaux; ce sont des formes plus suaves que celles des anges. Il est vrai que je n'ai pas pu la toucher jusqu'ici; mais quand le moment sera près de s'accomplir, cette main me saisira et m'entraînera par delà le ciel. £n achevant ces paroles il se mit à regarder son oreiller avec une joie effrayante , et s'écria d'une voix sourde et effarée : La voilà, la voilà toujours, et voilà . son onyx ovale avec un petit cercle d'or. Je n'irai donc que demain, reprit^il en soupirant. Capricieux écarts d'une imagination vive ou crédule! il me sembla voir la paille où reposoit sa tête, et le drap grossier qui la couvroit s'abaisser sous le poids de la main d'Octavie et conserver son empreinte. Que sais-je, infortuné qu'ils appellent fou, si cette prétendue infirmité ne seroit pas le symptôme d'une sensibilité plus énergique, d'une organisation plus comDlgilized by Google

 plète, et si la nature, en exaltant toutes tes facultés, ne les rendit pas propres à percevoir Finconnu? Cette idée m'occupoit encore quand j'arrivai le lendemain. Je m'approchai du lit de l'épiieptique et je ne le vis point; mais un linceul jeté sur lui me laissa deviner son corps. Il y avoit aussi un petit cierge qui brûloit en ce lieu, et tout le reste étoit comme à Fordinaire. Quand la soirée fut un peu avancée, je me rendisà l'endroit où je Tavois rencontre n iguère, et je m'assis sur la tombe où nous nous étions asv «s tous les deux. On i'avoit dérangée dans l'intention de l'enlever, peut-être pour en faire la borne d*un champ ou la pierre angulaire d'un bâtiment. J'entendis sonner une heure, et je calculai que cette nuit devoit être le second anniversaire de la mort d'Octavie. Le ciel n'étoit pas pur ; un nuage terne et on^eux me cadboit d*abord l'étoile où son ami I'avoit si souvent cherchée; mais elle se dégagea lentement de ces ténèbres et parut phis resplendissante. Pauvre fou ! dis-je tout haut, que sont maintenant, au prix de tes découvertes, les vaines sciences de la terre? U n'y a rien d'obscur pour toi dans tant de merveilles qui font l'étonnement des sages, et si quelque nuage a voilé tes jours, tu t'en es affranchi comme cette étoile pour reprendre, dans une nouvelle vie, ta première grâce et ta première beauté. Digitized by Google

iMS DE LÂS SIERRAS. — Et toi, dit Anastase, ne nous feras-tu pas aussi un conte de revenants/... — Il ne tiendroii qu'à moi, répondis-je; car j'ai été témoin de la plus étrange appahiion dont il ait jamais été parlé depuis Samuel ; mais ce n'est pas un conte, vraiment ! C'est une liistoirc véritable. Bon ! murmura le substitut en pinçant ses lèvres; y a-trii quelqu'un aujourd'hui qui croie aux apparitions? — Vous y auriez peut-être cru aussi fermement que moi, repris-je, si vous aidez été à ma place. Ëudoxie rapprocha son fauteuil du mien, et je commençai : C'étoit dans les derniers jours de 1812. J'étois alors capitaine de dragons en garnison à Gironne, département du Ter. Mon colonel trouva bon de m'envoyer en reiiioiite à Barcelone, où se tenoit, le lendemain de Noël, un marché de chevaux fort renommé dans toute la Catalogne, et de m'adjoindre pour cette opérat ion deux lieutenants du régiment, nommés Sergy et Boutraix, qui étoient mes amis particuliers. Vous permettrez, s'il voua plait, que je vous entretienne un moment do Tun Digitized by Google

170 NOUVELLEe. eldcTautre, pariM^ que l(»s dulails dau^ lesquels jVntrorai sur leur caractère ne sont pas entièrement inutiles au reste de mon récit. Seigy étoit un de ces jeunes ofBçiers que nous donnoient les écoles, fil qui avoient à vaincre quelques préventions, et même quelques antipathies, pour être bien vus de leurs camarades. Il en avoit triomphé en peu de temps. Sa figure étoit charmante , ses manières distinguées, son esprit vif et brillant, sa bravoure à toute épreuve. 11 n'ctoit point d'exercice dans lequel il n*excellât, point d'art dont il n'eût le goût et le sentiment, quoique son organisation délicate et nerveuse le rendit plus sensible au charme de la musique. Un instrument qui chantoit sous des doigts habiles, et surtout une belle voix, le remplissoient d'un enthousaisme qui se manifes* toit quelquetois par des cris et par des larmes. Qiiajid c'étoit une voix de femme, et que cette femme éloit jolie, ses transports alloient jusqu'au délire, lis m'avoient souvent inquiété sur sa raison. Vous jugeres aisément que le cœur de Sergy devoit être fort accessible à l'amour, et presque jamais, en effet, on ne l'auroit trouvé Jibre de l'une de ces passions violentes dont la vie d'un homme paroit dépendre ; mais l'heureuse exaltation de • sa sensibilité le défendoit elle-même contre ses excès. Ce qu'il falloit à cette âme ardente, c*étoit une âme ardente comme elle, avec laquelle elle pût s'associer et se cçnfondre; et bien qu'il crût la voir partout, il ne l'avoit jusque-là rencontrée nulle part. 11 résultoit de là que l'idole de la veille, dépouillée du prestige qui Tavdt divinisée, n'étoît phis qu'une femme le lendemain, et que ie plus passionné des amants en étoit aussi le plus mobile. Pendant ces jours de désabusement, où il retomboit de toute la hauteur de ses illusions dans F humiliante conviction de la réalité, il avoit coutume.de dire que l'objel inconnu de ses voeux et de ses espérances n*habitoif paît la terre; mais il le cherchoit encore, sauf ù se tromper

Digitized by Googl(

\ TNÊ8 DB LAS SlfiRRAS. 171 encore conime il avoit fait mille fois. La dernière erreur de Sergy avoit été produite par une petite chanteuse assez médiocre, attadiée à la troupe de Bascara qui Tenoit de quitter Gironne. Deux jours entiers, la virtuose avoit occupé los plus hautes régions de l'Olympe. Deux jours avoient sufii à Ten faire descendre au rang des plus simples mortelles. Sergy ne s'en souvenoit fins. Avec cette irritabilité de sentiment, il étoit impossible que Sergy n'eût pas beaucoup tle penchant pour le merveilleux* Il n'y avoit pas de région où ses idées s égarassent plus volontiers. SpirituaUste par raisonnement ou par éducation, il Tétoit bien davantage par imagination ou par instinct. Sa foi dans la maîtresse imaginaire que le monde des esprits lui avoit réservée n'étoit donc pas un simple jeu de la fantaisie : c*étoit le siyet favori deseBrévmîes, le roman secret de sa pensée, une espèce d'énigme gracieuse et consolante qui le dédemmageoit du fâcheux retour de ses essais inutiles. Loin de me révolter contre cette chimère, quand le hasard la ranienoit dans la conversi^lion, je m'en étois servi plus d'une fois avec succès pour coinbattre ses désespoitu amèufeuz, qui se renouvelment tous les mois. En général, c'est une chose assez bien entendue pour le bonheur, que de se . réfugier dans une vie idéale, quand on sait au juste ce que vaut celle-ci. Boutraix feisoit avec Sergy le contraste le plus parfait. G'étoit un grand et gros garçon, plem, comme lui, de loyauté, d'honneur, de bravoure, de dévouement à ses camarades; mais sa figure étoit fort commune, et son esprit ressembloit à sa ligure : 11 ne connoissoit que par oirï-dire l'amour moral, cet amour de lète> et da eoeur qui trouble ou embellit la vie, et il le regardoit comme une invention des romanciers et des poètes qui n'a jamais existé que dans les livres. Quant à Tamour qu'il savoit comprendre, il en faisoit quelque usage dans Digitized by Google

172 NOUVELLES. l'occasion, mais sans lui donner plus de soins et de temps qu'il n'en mérite. Ses loisirs les plus doux étoient pour la table, où il étoit le premier assis, et qu'il quittoit toujours le dornior, à moins que le vin ne manquât. Après un beau fait de guerre, le vin étoit la seule chose de ce monde qui lui inspirât quelque enthousiasme. 11 en parlent avec une sorte d'éloquence, et il en buvoit beaucoup sans en boire jusqu'à l'ivresse. Par une faveur particulière de son lenipéi amont, il n'étoit jamais tombé dans cet état grossier qui rapproche l'homme de la brute; mais il faut convenir qu'il s*endormoit à propos. La vie intellectuelle se réduisoit, pour Boutraix, à un très^petit nombre d'idées sur lesquelles il s'étoit fait des principes invariables, ou qu'il étoit parvenu à exprimer par des formules absolues, fort commodes pour le dispenser de discuter. La diftipulté de prouver quelque chose par une mite de bons raisonnements l'avoitdéti»^ miné à tout ni^. A toutes les inductions tirées de la foi ou du sentiment, il répondoit par deux mots sacramentels, accompagnés d'un haussement d'épaules : fanatisme et préjugé. Si on s'obstinoit, il penchoit sa tête sur le dos de sa chaise, et poussoit un sifflement aigu dont la tenue duroit autant que l'objection, et lui épargnoit l'anbarras de l'entendre. Quoiqu'il n'eût jamais lu deux pages de suite, il croyoit avoir lu Voltaire, et même Piron, qu'il regardoit comme un philosophe : ces deux * . beaux esprits étoient ses autorités suprêmes; et Vultima roHo de toutes les controverses auxquelles il daignoit prendre part se résumoitdans cette phrase triomphante : Voyez d'ailleurs ce qu'ont dit Voltaire et Piron! L'altercation âniâsoit x)rdinairement là, et if en remportoit l'honneur, ce qui lui avoit valu dans son escadron la réputation d'un excellent logicien. Avec tout cela, Boutraix étoit un bon camarade, et l'homme de l'armée, sans contredit, qui se connoissoit le mieux en chevaux. Gomme nous nous proposions de nous remonter nousDigitized by Gc)

 mêmes, nous étions convenus de nous servir, pour notre voyage à Barcelone, de la voix des arriéras^ ou voituriers, qui abondent à Gironne; et la facilité d'en trouver nous avoit inspiré une confiance qui faillit être trompée. La solennité du 24 au soir, et le marchô du siuiendemain, attiroient, de tous les points de la Catalogne, une quantité innombrable de voyageurs, et nous avions précisément attendu à ce jour-là pour nous procurer le véhicule nécessaire. A onze heures du malin, nous cherchions encore un arriéra, et il ne nous en restoit exactement qn*un seul en espérance, quand nous le rencontrâmes à sa porte en disposition de partir. — Malédiction sur la carriole et sur tes mules ! s'écria Boutraix, excédé de colère, en s*asseyant sur une horno. Que tous les diables d'enfer, s'il y en a, se déchaînent sur ton passage, et que Lucifer lui-même te donne le couvert ! Nous ne partirons doilc pas i . . . Varriero se signa et recula d*un pas. — Dieu vous ait en sa sainte garde, maître Estevan, repris-je en souriant. Avez-yous des voyageurs? — Je ne peux pas dire positivement que j*aie des voyageurs, répondit le voiturier, puisque jen*en ai qu'un, le seigneur Bascara, régisseur et gracioso de la comédie, qui va rejoindre sa troupe à Barcelone, et qui éloit resté en arrière pour accompagner les bagages, c'est-àdire cette malle bourrée de nippes et de chiffons, qui ne féroit pas la charge d'un âne. — Voilà qui est pour le mieux, maître Estevan ! Votre voilure est à quatre places, elle seigneur Bascaiu nous permettra volontiers de payer les trois quarts du voyage, qu'il sera libre d'ailleurs de porter tout entier en compte à son directeur. Nous lui garderons le sec9net. Prenez la peine de lui demander s'il veut bien nous autoriser à l'accompagner. Bascara n'hésita qu'autant qu'il le falloit pour trouver moyen de donner à son consentement l'apparence d'un 4». Oigitized

174 MOUVBLLBS. procédé obligeant. A midi nous étions partis de Gironne. La matinée avoit été aussi belle qu'on pût la désirer pour la saison; mais à peine eûnies«ium dépassé- les dernières mafsont) de la ville, que les Manches vapeurs qui noltoient, depuis le lever du soleil, au soinuiet dos collines, en draperies molles et légères, se développèrent avec une rapidité surprenante, embrassèrent tout Fho* rizon, et nous pressèrent de toutes parte comme une muraille. Bientôt elles se résolurent en pluie mêlée de noipfe, et d'une exlremo finesse, mais si intense et si pressée, qu'on auroit cru que l'atmosphère éloit convertie en eau, ou que nos mules nous avoient entraînés dans les bas-fonds d*nn fleuve heureusement perméable à la respiration. L'élément équivoque que nous parcourions avoit perdu sa iransparenee, au point de nous dérober les lisières et les points les plus rapproché? du chemin; notre conducteur lui-même ne s'assuroit de le suivre qu*en le sondant à tout moment du regard et du pied, avant d'y engager son équipage, et ces essais, souvent répétés, relardoient de plus en plus notre? marche. Les gués les plus commodes avoient d'ailleurs assez grossi en quelques heures pour devenir périlleux, et Bascara n*en traversoit pas un sans se recommander à saint Nicolas, ou à saint Ignace, patrons des navigateurs. — J'ai réellement pour, dit Sergy en souriant, que le ciel n'ait prit au mot la terrible imprécation dont Bou^ traix a ce matin accueilli le malheureux arriéra. Tous les diables de l'enfer semblent s'être déchaînés sur noire passage, comme il l'avoit souhaité, et il ne nous manque plus que de souper avec le démon en personne, pour voir son présage accompli. 11 est fâcheux, vous en conviendrez, de subir les conséquences de cette colère impie! — Bon, bon, répondoit Iloniraix en se réveillant à demi. lUéjugé! superblition I fanatismel Diyiiized by

 Et il se rendormoit aussitôt. La route devint im peu plus sûre quand nous fûmes parvenus aux grèves rocheuses et solides de la mer; mais la pluie, ou plutôtle déluge au travers duquel nous nagions si pénihiemcnt, n'avoil point diminué. Il ne sembla tarir que trois heures après le coucher du soleil» et nous étions encore fort loin de Barcelone. Nous arrivions à Mattaro, où nous résolûmes de coucher» dans l'impossibilité de faire mieux, car notre attelage étoit excédé de fatigue; il eut cependant à prine tournée pour s'introduire dans la vaste allée de l'auberge, que l'arri^ro vint ouvrir notre portière, et nous annonça d*un air triste que la cour étoit déjà encombrée de voitures . qu'on ne pouvoit héberger. — C'est une Talalilé, ajouta-t-il, qui nous poursuit dans ce voyage do malheur! il n'y a de logement vacant qu'au château de Gbisnumdo. — Voyons, dis-je en m'élançani de la chaise» s*il boA nous résoudre à bÎTOuaquer dans une des cités les plus hospitalières de l'Espagne; ce seroit une rude extrémité après un voyage aussi pénible. — Seigneur officier, répondit un muletier qui famoit son eigarrOf indolemment adossé contre le montant de la porte, yous ne manquerei pas de compagnons dans votre disgrâce, car il y a plus de deux heures qu'on refuse tout le inonde dans les auberges et dans les maisons particulières, où les premiers venus ont trouvé à s'abriter. U n'y a de logement vacant qu'au ch&teau de Ghismondo. Je connoissois depuis longtemps cette manière de par 1er, familière au peuple en pareille occasion; mais jamais son retour fastidieux n'avoit importuné plus désagréable» ment mon oreille. Je me fis jour toutefois jusqu'auprès de l'iiûtesse, à travers une tumultueuse cohue de voyageurs, d^arrieroi» de mules et de p^le&eniers, et je parvins à tourner

Digitized by Google

176 NOUVELLES. sur moi son attention, et frappant rudement je ne sais quel usteusiie d'airain du pommeau de mon épée : — Une écurie, une chambre, une table bien servie, m'écriai-jc de ce ton impcrioiix qni nous réussissoit d'ordinaire, et tout cela sur-le-champ ! c'est pour le service de Tempereur! — Ehl seigneur capitaine, répliqua-trelle avec assurance, Tempereur lui-même ne trouveroit pas dans toute mon hôtellerie nne place où se t(»nir assis ! Des vivres et du vin, tant qu'il vous plaira, si vous êtes d'InniK^ir à souper au grand air, car il n'est, grâce à Dieu, pas difficile de s'en pourvoir, dans une ville telle que celle-ci; mais il n*est pas en ma puissance d*élargir la maison pour vous recevoir. Sur nia foi de chrétienne, il n'y a de logement vacant qu'au château.... — La peste soit des proverbes et du pays de Sancho! interrompis-je brusquement. Passe encore si ce château maudit existoit réellement quelque part, car j'aimerois mieux y passer la nuit que dans la rue. — N'est-ce que cela? reprit-elle en me rej^^ardant fixement. C'est qu'en vérité vous m'y faites penser 1 le châ* teau de Ghismondo n'est pas à plus de trois quarts de lieue d*ici, et on y trouve en effet des logements ouverts en tout temps. Il est vrai qu'on profite peu de cet avantage, mais vous n'êtes pas hommes, vous autres François, à céder un bon gîte au démon. Voyez si cela vous convient» et votre voiture va être chargée de tout ce qui est nécessaire pour vous fàire passer la nuit joyeusement, si vous ne recevez quelque fâcheuse visite. — Nous sommes trop bien armés pour en redouter aucune, répondis-je; et quant au démon lui-même, j'en ai entendu parler comme d'un cotivive assez agréable. Avisez donc à nos provisions» ma bonne mère! Des rations pour cinq, dont chacun mange comme quatre, du fourrage pour nos mules, et un peu trop de vin, s'il vous plût» car Boutraix est avec nous... Digitized by Google <

 — Le lieutenant Boutraix! s^écria^trelle en ra{>prochant ses mains étendues, ce qui est, comme tout le monde le sait, une exclamation en gestes : Mozo^ deux paniers de douze, et vrai rancioL,. Dix minutes après, Tintérieur du roche étoit transformé en office de bonne maison, et si plantureusement garni, qu'on n*yauroit pas introduit le plus exigu de nos voyageurs; mais, ainsi que je l'ai dit, le temps, qui n'avoit pas cessé d'ôtre menaçant, paroissoit du moins apaisé pour un moment. Nous n'iiésitâmes pas à faire le diemin à pied. — Où allons-nous, seigneur capitaine? dit Yarriero surpris de ces préparatifs. — Où irions-nous, mon pauvre Estevan, si cen'étoit à rendroit que vous-même aviez indiqué? Au château de Ghismondo, probablement. — Au château de Ghismondo! Que la bienheureuse Vierge ail pitié de nous! Mes mules elles-mêmes n'oseroient entreprendre ce voyage! — > Elles le feront cependant, repariis-je en lui glissant dans la main une pm(Mte de piécettes, et elles sm)nt dédommagées de cette dernière fatigue par une réfection copieuse. Pour vous, mon cher camarade, il y a là dedans trois bouteilles de vieux vin d(^ Palamos dont vous me direz des nouvelles. Seulement, ne perdons point de temps, car nous sommes presque à .jeun les uns et les autres, et, d'ailleurs, le ciel commence furieusement à se brouiller. — Au château de Ghismondo, répéta lamentablement Bascara. Savez-vous, mes seigneurs, ce que c*est que le château de Ghismondo? Personne n'y a jamais pénétré impunément, sans avoir fait un pacte préalable avec Tes» prit de malice, et je n'y mettrois pas le pied pour la charge des galions. Non, vraiment, je n'irai pas!... — Vous irez, sur mon honneur, aimable Bascara, reprit Boutraix en le ceignant d'un bras vigoureux. SiéDigitized by Google

178 HOWBLLBS. roitril à un généreux Castiliao, qui exerce avec gloire une professioa libérale, de reculer devant le plus ineple des préjugés populaires? Ah! si Voltaire et Piron avoient été traduits on espagnol, comme ils devroient Têtre dans toutes les lani;iies du iii()nd(;, je ne serois pas en peine de TOUS prouver que le diable dont on vous fait peur est un épouvantail de vieilles femmes» inventé au profit des moines par quelque méchant buveur d'eau de théologien; mais je vous ferai toucher cela au doigt quand nous aurons soupé, car j'ai Testomac trop vide et la bouclK; trop sèche pour soutenir avec avantage, à Theure qu'il est, une discussion philosophique. Marchez donc, brave Bas-^ cara, et soyez assuré de trouver toujours le lieutenant Boutraix entre le diable et vous, s'd étoit assez téméraire pour vous menacer de la moindre oOense. Mordieul il ïeroit beau voir ! Nous nous étions engagés, en parlant ainsi» dans le chemin raboteux et haehé de la colline, au bruit des hé* las! sanglotants de Bascara, qui marquoit chacun de ses pas d'une de=î effusions des psaumes ou d'une des invocations des litanie^. Je dois convenir que les mule§ ellesmêmes» ralenties par la fatigue et par la faim» ne se rap> prochoieni du but de notre équipée nocturne que d'une allure maussade et rechignée, s'aiTôtant de temps en temps, comme si elles avoient attendu un contre-ordre salutaire» et retournant piteusement une tête abattue yen diaque toise de la route qu'elles achevoient de parcourir. — Qu'est-ce donc, dit Scrgy, que ce château de fatale renommée qui inspire à ces bonnes gens une terreur si sincère et si profonde? Un rendez-vous de revenants» peut^tre? — Et peutétre» lui répondisse tout bas, un repaire de voleurs; car le peuple n'a jamais conçu de superstitinn de ce genre qui ne fut fondée sur (pielijue motif légitime de crainte. Mais» à nous trois» nous avons trois Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.39% accurate

INÈS m LAS SIBRRAS. 179 épées, trois paires d'excellents pistolets, des munitions pour recharger; et> outre son couteau de chasse, l'arHero est certainement muni, suivant Fnsage, d*un l)on gaiiivot (le Valence. — Qui n ^ sait ce que v'o-i que le chAtî^au de Gliismondo.^ murmura Estevan d'une voix déjà émue. Si e^ s illustres seigneurs sont curieux de l'apprendre, je suis en état de les satisfaire, car feii mon père y est entré. Cétoit un brave celui-là! Dieu lui pardonne d'avuii un peu trop aimé à boire! — Il n'y a pas de mal, interrompit Boutrai.\. Que diable vit donc ton père au château de Ghismondo? — Raconte*ilous cette histoire, reprit Sergy, qui auroit donné ia partie de plaisir la plus rafUiiée pour un conte faiUasli(iue. — Aussi bien, après cela, répliqua le muletier, leurs seigneuries seront libres de retourner, si elles le jugent à propos. — Et il pourBuivil: — Ce malheureux Ghismondo, dit-il, — et, se reprenant aussitôt comme s'il craignoit d'avoir été entendu par quelque témoin invisible, — malheureux en efliet» contihua-t-il, pour avoir attiré sur lui Tinexorable colère de Dieu» car je ne lin veux d'ailleurs aucun mal !... Ghismondo étiHt & vingt-cinq ans le chef de l'illustre famille de Las Sierras, si renommée en nos chroniques. Il y a de cela trois cents ans, ou à peu près; mais l'année au juste est mentionnée dans les livres. Cétoit un beau Bl brave cavalier , libéral , grarîeux , longtemps bien venu de tous, mais trop enclin à de méchantes compagnies, et qui ne sut pas se coiiserver dans la crainte et dans le respect du Seigneur, si bien qu'il se fit un mauvais bruit dans ses dép<»^ments , et qu'il se ruina presque entièrweni par ses prodigalités. C'est alors qu'il fut obligé de chercher un asile dans le château où vous avez résolu ioi t imprudemment, révérence gardée, de passer la nuit prochaine, et qui éloit le seul Digitized by Google

180 NOUVELLES» d('i)i is de son riche palrinioine. Content d'échapper dans celte retraite à la poursuite de ses créanciers et à celle de ses ennemis qui ne laissoient pas d'être fort nombreux, parce que ses passions et ses débauches avoient porté le trouble dans beaucoup de familles, il acheva de la fortitier, et il s'y confina pour le reste de ses purs, avec un écuyer d'aussi mauvaise vie que lui, et un jeune page dans lequel la corruption de l'âme avoit devancé les années; leur maison se composa seulement d'une poignée d'hommes d*armes qui avoient pris part à leurs excès, et dont l'unique ressource étoit de s'associer à leur fortune. Une des premières expéditions de Ghismoiido eut pour objet de se procurer une compagne, et, semblable à l'infâme oiseau qui souille son nid, ce fut dans sa propre famille qu'il choisit sa propre victime. Quelques-uns disent cependant qu'Inès de Las Sierras, c'étoit le nom de sa nièce, sousciivit en secret à son enlèvement. Qui pourra jamais expliquer les mystères du coMir des femmes? Je vous ai dit que ce fut là une de ses premières expé-* ditions, parce que l'histoire lui en attribue beaucoup d'autres. Les revenus attachés à œ rocher, qui semble avoir été frappé, de tout temps, de la malédiction céleste, n'auroient pas suffi à ses dépenses, s'il n'y avoit suppléé par des impôts levés sur les passants,, et que l'on qualifie de vols de grand chemin, quand la perception n'est pas exécutée par de grands seigneurs. Les noms de Ghismondo et de sou château devinrent en peu de temps redoutables. — N'est-ce que cela? dit Boutraix. Ce que tu viens de dire est partout. C'étoit un des résultats nécessaires de la féodalité, une des suites de la barbarie, dans ces siècles d'ignorance et d'esclavage. — Ce qui me reste à vous raconter est un peu moins commun, reprit Varriero* La douce Inès, qui avoit reçu une éducation chrétienne» fui tout à coup, à pareil jour Digitized by Google

LNÈS DE LAS SIEURAS. 181 qu'aujourd'hui, éclairée d'un brillant rayon de la grâce. A rinslanl où l'iKuire do minuit vioril rai)i)('Ier aux lidùlcs la naissanoo du Sauveur, elle pénétra, contre son usage, dans la salle des banquets, où les trois brigands, assis devant le foyer, s'étourdissoient sur leurs crimes dans les excès d'une orgie. Ils étoient à moitié ivres. Animée par la foi, elle leur peignit en vives paroles la méchanceté de leurs actions, et les châtiments éternels qui (^n seroient la suite; elle pleura, elle pria, elle s'agenouilla devant Ghismondo, et, sa blanche main étendue sur ce cœur qui naguère encore avoit battu pour son amour, elle essaya d'y rappeler quelques sentiments humains. Cétoit, mes seigneurs, une entreprise au-dessus de ses forces, et Ghismondo, excité par ses barbares compasgnons, lui répondit d'un coup de poignard qui lui perça le sein. — Le monstre ! s'écria Sergy, aussi ému que s'il avoit entendu le récit d'une histoire véritable. — Cet incident horrible, continua Estevan, ne rabattit rien de la licence et de la joie accoutumées. Les trois convives continuèrent à boire et à chanter des chansons impies, en présence de la jeune fille morte; et il étoit trois heures du matin, quand les hommes d'armes, avertis par le silence de leurs maîtres, pénétrèrent au lieu du festin pour relever quatre corps étendus dans des flots de sang et de vin. Us emportèrent sans sourciller les trois ivrognes dans leurs lits, et le cadavre dans son linceul. Mais la vengeance céleste, poursuivit Estevan après une pause assez solennelle, mais Tinfaillible justice de Dieu n'avoit pas perdu ses droits. A peine le sommeil eut commencé à dissiper les vapeurs qui obseurcissoîent la raison de Ghismondo, qu'il vit Inès entrer dans sa chambre à pas mesurés, non pas belle, frémissante d'amour et de volupté, et vêtue comme autrefois d'un tissu léger qui alloit tomber; mais pâle, ensanglantée» 46 Digitized by Google

182 NOUVELLES. trônant le long habit des morts, et déployant vers lui une main flamboyante qu'eUe vint imposer lourdement sui son cœur, à l'endroit même qu'elle avoit inutilement pressé qiieliiuos heures auparavant. Lié par une puissance irrésistible, Gliîsinondo t('nla en vain de se soustraite à l'effroyable apparition- Ses ellorts et sa douleur ne purent se manifester que par quelques gémissemonte sourds et confus. L'implacable main restoit clouée à sa place, et le cœur de Ghismondo brûloit, et il brûla ainsi jusqu'au lever du soleil, où dispaïul le raulùuie. Ses complices reçurent la même visite et subiieut le même te lendemain , et tous les lendemains qui le suivircnt pendant une anuée presijue étemelle, les trois maudits se trouvèieut au jour en s iulerrogeant du regard sur le songe qu ils avoient fait, car ils n'osoient se parler; ^nais la communauté du péril et du gain les appeloit bientôt à de nouveaux crimes; la licence de la nuit les appeloit à de nouvelles orgies qu'ils prolongeoient davantage; et l'beure du souuaeil leur étoit redoutable; et l'heure du sommeil arrivée, la main vengeresse les brûloit toiyours. Revint enfin Fanniversaire du St4 décembre (c'est aujourd'hui, mes seigneurs!), et le repas du soir les réunissoit comme d'ordinaire à la clarté d'un foyer ardent, quand l'heure de la rédemption sonnoit à ^Lattaro pour convoquer les chrétiens à ses solennités. Tout à coup une voix s'élève dans la galerie du château : Mb voila! erioit Inès, c'étoit elle. Ils la virent entrer, rejeter son drap funèbre, et s'asseoir parmi eux dans ses plus riches atours. Saisis d'étonnemcnt et de terreur, ils la virent manger du pain et boire du vin des vivants; on dit même qu'elle chanta et qu'elle dansa, suivant la coutume du passé, mais tout à coup sa main flamboya comme dans les mystères de leurs songes, et toucha au cœur le chevalier, récuyer et le page. Alors tout fut fini Digitized by Google

 pour cette vie passagère, car leur coeur calciné avoit fini de se réduire en cen(3res, et il ne renvoya j)lus de sang à leurs veines. Il étoit trois heures du matin quand les hommes d'armes, avertis par le sileace de leurs maîtres» pénétrèrent, suivant l'usage, au lieu du fesUn; et cette fois-là, ils remportèrent quatre cadavres. Le lendàhain, personne ne se réveilla. Scrgy avoit paru profondément préoccupé pendant tout le récit, parce que les idées qa'il faisoit naître se rapportoient à la matière ordinaire de ses rêveries; Boutraîx ponssoit de temps à autre un soupir expressif, mais Cfui n'exprinioii guère que Timpatience et Tennui; le comédien Bascara murmuroit entre ses dents quelques paroles inintelligibles qui sembloient broder sourdement une basse monotone et mélancolique sur ce roman lugubre de Yarriero^ et un mouvement souvent renouvelé de sa main me lit soupçonner qu'il défiloit les grains d'un rosaire. Quant à moi, j'admirois ces lambeaux poétiques de la tradition qui veuoieut se coudre iiatiirellement au récit d'un homme simple, et lui prêter des couleurs que Timaginatioii éclairée par le goût ne dédaigneroit pas toujours. — Ce n'est pas tout, reprit Estevan, et je vous prie de m'écouter un moment encore avant de persister dans votre dangerieut projet. Depuis la mort de Ghisibondo et dëà sietis, sl^n détestable repaire, devenu odieux i tous les hommes, est resté en partage au démon. La roule même par laquelle on y arrive a été abandonnée, comme vous pouvez vous en apercevou". On sait seu■ . lement, à n*en pas douter, que tous les ans, le 24 décembre ft hiinuit (mes seignehrs, c'est aujourd'hui, et ce sera tout à l'heure), lès croisées du vieil édifice s'illuminent subitement. Ceux qui ont osé pénétrer dans ces terribles secrets savent qu'alors 1^ chevalier, Técuyer et le jpage teviéttnent du sem des morts prendre place à forgie sanglante. C'est l'arrêt qu'ils ont à subir jusqu'à

Digitized by Google

184 NOUVELLES. la consommation des siècles. Un peu plus tard entre Inès, dans son linceul qu'elle dépouille pour étaler sa toilette accoutumée» Inès» qui boit et ipange» qui chante et danse avec eux. Quand ils se sont bercés quelque temps dans le délire de leur folle joie, imaginant, à cliaque fois, qu'elle ne doit jamais cesser, la jeune lilhî leur montre sa blessure encore ouverte» les toi^che au co^ de sa main enflammée, et retourne aux feux du purgatoire après les avoir rendus à ceux de Tenfer I Ces derniers mots firent pai tir Boutraix d'un éclat do rire convulsif (jui lui ôlaun instant la resi)iratioTi. — Que le diable t'emportel s'écria-t-il en frappant Varriero sur l'épaule d'un coup de poing rudement amical ; j'ai failli être ému de ces sornettes que tu racontes d'ailleurs assez bien; et je me sentois troublé comme un sot, quanti l'enfer et le purj^aloire m'ont rendu à moimême. Préjugés» mon Catalan ! préjugés d'enfant qu'on épouvante avec des masques! Vieilles fables de la superstition qui n*ont plus de^ crédit qu^en Espagne! Tu verrtis, tantôt, si la peur du diable m'empêche de trouver le vin bon (et, par parenthèse, cela me rappe lle que j'ai soifj. Presse donc les mules» s'il te plait; car» pour vmr le souper plus promptement servi, je porterois un toast à Satan lui-même. — G'étoient les propres parole's de mon père dans une partie de débauche qu'il fit à Mattaro avec des soldats comme lui» dit Varriero. Comme on demandoit encore du vin au maître de la posada : — Il n'y en a plus qu'au château de Ghismondo» léponditril. — J'en aurai donc, répliqua mon père, quiétoit alors impie comme un gavache; rt, par le saint corps de Dieu ! j'en aurai» quand Satan devroit le verser. J'irai. — Tu n'iras pasl Oh! que tu n'iras pas!... » J'irai» répliquai-îl avec un blasphènu^ plus exécrable encore; et il s'ob* stiua si bien qu'il y alla.
Digitized by

The text on this page is estimated to be only 27.73% accurate

INÈS OC LAS SIERRAS. 185 — A propos de ton père, ditSorgy, tu avois oublié la M^uesticm de Boiilraix. Que vit-il de si eflrayant au château de Gliismoiido? — Ce que je vous ai dit, mes nobles seigneurs. Après avoir parc ouru une longue galerie de tableaux fort anci^, il s'arrêta au seuil de la salle des banquets; et, comme la porte éloit ouverte, il y jeta un regard assez assnré. I.es danuiés éloi^nt à table, et Inès leur nionlroit sa plaie sanglante. Ensuite elle dansa, et cbacun de ses pas la rapprochoit de Fendroit où il étoit placé. Son cœur brisa tout à coup à l'idée qu'elle venoit le prendiilll tomba de son haut comme un corps mort, et ne revint à lui que le lendemain sur le seuil de l'église paroissiale. — Où^il s'étoit endormi la veille, reprit Boutraix, parce que le vin qu'il avoit bu i'empècha d'aller plus lœn. Rêve d'ivrogne, mon pauvre Estevan! Que la terre lui soit aussi légère qu il l'a trouvée souvent mobile et chancelante sous ses pas! Mais cet infernal château, n'y arriveron^5-nous jamais? — JSgi^ y sommes, répondit Varriero en arrêtant ses mules."^ — Il étoit temps, dit Sergy; voilà la tourmente qui commence, et (chose étrange dans cette saison 1) j'ai entendu gronder le tonnerre deux ou trois fois. — (]^4*entend toujours à pareille époque, auprès du châteat^^ Ghismondo, répliqua YarrierOi Il n' avoit pas fini de parler qu'un éclair éblouissant déchira le ciel, et nous montra les blanches murailles du vieux caslel, avec ses tourelles groupées comme un trdtt|^u^de>spectres, sur une immense plate-forme d'un roc itiii et glissant. La porte principale paroissoit avoir été fermée longtemps; mais les gonds supérieurs avoient fini par céder à ractton de l'air et des années, avec les pierres qui les SQutenoient; et ses deux battants, retombés l'un sur

186 NOUVELLES. Fautre, tout ronges par rhuniiditc et tout mutilés par le vent, surplomboient, prêts à crouler, au-dessus du parvis. Nous n'eûmes pas de peine à les abattre. Dans Tintervalle qu'ils avoient laissé en se séparant v(ts leur base, et où le corps d'un homme auroit eu peine h s'introduire, s'étoient amassés quelques débris du cintre et de la voûte qu'il fallut écarter devant nous. Les feuilles robustes d'aloès qui s'étoient fait jour dans lonrs interstices, tombèrent ensuite sous nos épées, cl la voiluic entra dans la vaste allée dont les dalles n avoient pas gémi sous le passage d'une roue depuis le rè|.^ne de Ferdinand le Catholique. Nous nous hâtâmes alors <rallumer quelques-unes des torches dont nous nous étions munis à JJatlaro, et dont la flamme, nourrie par un courant impétueux, résista heureusement aux battements d'ailes des oiseaux nocturnes qui s'enfuyoicnt de toutes les fentes du vieux bâtiment en poussant des cris lamentables. Cette scène, (pii avoit, en vérité, quelque chose, d'extraordinaire et de sinistre, me rappela invôk)ntai rement la descente de don Quichotte dans la caverne de Montésinos; et l'observation que j'en lis en riant auroit peut-être arraché un sourire à Varriero et à Bascni a luimême, s'ils avaient pu sourire encore; mais leur consternation augmentoit à chaque pas. La grande cour s'ouvrit enlin devant nous. Sur sa gauche s'étendoit un largo auvent qui servoit de t.)it à une espèce de hangar, destiné autrefois à pn léger, contre l'intempérie (U^s saisons, les chevaux du » liàtclain, comme Tattestoient des anneaux de 1 és, de distance en distance, à la muraille. Nous limes à l'idée d'y remiser commodémeiU notr v.*; et cette pensée parut égayer jusqu'au souci d'I an, qui s'occiipoit, avant toutes choses, (hi !jien-êlrt lu repos de ses mules. Deux torches, fortement fiXf'^ s à des crampons qui paroissoient préparés pour elles, jetèrent sur cet abri une lumière réjouissante; et le fourrage,

 <lon1 nous avions charge le derrière de la voiture, splendidement (Halé devant Tattelagc harassé de jefme et de travail, lui rendit un air de gaieté qui faisoit plaisir à voir. — €'est au mieux, mes seigneurs, dit Estcvan un peu rassure; je comprends que mes mules puissent passer ici la nuit; et il y a un proverbe qui dit : « Que le muletier est bien partout où peuvent loger ses mules. » S'il vous plaît de me laisser quelques vivres pour souper à côté d'elles, je crois pouvoir vous en répondre jusqu'à demain ; car je crains moins les démons de Técurie que ceux du galon. Ce sont d'assez bons diables que l'accoutumance^nous a rendus familiers, à nous autres arriéras^ et dont la malignité se borne à mêler les crins des chevaux, ou là les étriller à rebrousse-poil. Quant à nous, pauvres gens que nous sommes, ils se contentent de nous pincer assez serré pour que la marque en reste pendant «ne semaine, sous la forme d'une tache jaune que toute^reau du Ter ne laveroit pas; de nous donner des cram^eg qui retournent le mollet sur l'os de la jambe, ou de se coucher pesamment sur notre estomac en riant comme des fous. Je me sens homme à braver tout cela,.rnoyennant la grâce de Dieu et les trois bouteilles de viii de Palamos que le seigneur capitaine m'a promises. — Les Voilà, lui dis-je en l'aidant à détacher la voiture, et, de plus, deux pains et un quartier de brebis rôtie. Maintenant que la cavalerie et le train sont logés, allons pourvoir là-haut à l'étape des fantassins. Nous enflariihîAmes quatre torches, et nous noTis engageâmes dans le grand escalicT, à travers les débris dont il étoit obstrué partout, Bascara entre Sergy et Boutraix, qui reneourageoient de leur parole et de leur exemple, et faisant, céder la peur à la vanité, si puissante sur une âme espagnole. J'avouerai que cette incursion sans périls avoit cependant quelque chose d'aven

 i#Tireux et de fantastique dont mon ininiijiniition cloit secrètement flattée, et je puis ajouter qnV lle présentoit • des difficultés propres à exciter notre ardeur. Une partie des murailles avoit croulé çà et là, ei dressé devant nous en vingt endroits diiïérents autant de barricades accidentelles qu'il falloit tourner ou IVaueliii'. Des planches, des solives, des [)outres tout entières, tombées des parties supérieures de la clun-penU^ rroisoient et s'inipiiquoient en tous sens sur les d(gics rompus dont les éclats anguleux se hérissoient sous nos pieds. Les vieilles croisées qui avoient donné du jour au v(»stlbule et aux degrés étoient depuis lonj^temps tombées, arrachées par les orages, et nous n'en reeonnoissions les vestiges qu'au bruit des vitres déjà brisées la semelle de nos bottes faisoit craquer. Un vent impétueux, chargé de neige, s'introduisoit avec d'horribles sifflements à travers l'espace qu'elles avoient abandonné en s'abattant d'une pièce, un ou d<Mix siècles auparavant; et la végétation sauvage dont la têmi)ète y avoit jeté les semences, ajoutoit encore aux embarras de ce passage et à l'horreur de cet aspect. Je pensai, sans le dire, que le cœur d'un soldat seroit porté d'un élan plus facile et plus naturel à l'attaque d'une redoute ou à l'assaut d'une forteresse. Nous arrivâmes enlin au pali(;r du premier étage, et nous reprîmes haleine un moment. A notre gauche s'ouvroit un coi ridor long, étroit et obscur, dont nos torches, pressées à l'entrée, ne purent éclaircir les ténèbres. Devant nous étoit lu porUî d(is appartements, ou plutôt elle n'y étoit plus. Cette nouvelle invasion ne nous donna que la peine d'entier, la torche au poing, dans une salle carrée qui avoit du recevoir les hommes d'armes. Nous en jugeâmes du moins ainsi à deux rangs de banquettes délabrées qui la garnissoient sur toutes ses faces, et à quelques trophées d'armes communes, à demi rongées par la rouille, qui pendoient encore à ses parois. Nous la traversâmes en

Digitized by Google

L\ÈS DE LAS SIERRAS. . 189 faisant rouler sous nos pieds quatre ou cinq tronçons de lance et autant de canons d'escopette. Elle aboutissoit en retour d'éqnerre à une galerie beaucoup plus étendue . en longueur, niais d'une largeur médiocre, dont le côté droit étoit lïcrcé de croisées vides comme celles de Tescaller» et auxquelles battoient à peine encore les restes d'an chambranle pourri. Le plancher de cette partie du bâtiment avoit été tellement dégradé par les influences de ratnios[)lière et par la chute de la pluie, qu'il abandonnoit toutes ses moi taises ^ et qu'il ne prolongeoit plus vers le mur extérieur qu'une frange mince et déchirée. De cette direction^ on le sentoit fléchir et se relever avec une élasticité suspecte, et le pied s'y engageoit comme dans une poussière compacte qui ne demande ([u'à céder. D'espace en espace, les parties les moins solide^ commençoient à s*écailler en compartim^ts bizarres et béants» que la marche d'un curieux plus téméraire que moi n'auroit pas sondés impunément. J'cnirainai brusquement mes camarades vers la muraille de gauche, où le [)assage paroissoit moins hasardeux. £iie étoit garnie de tableaux. <^ Aussi vrai qu'il n'y a pas de Dieu» ce sont des tableaux, dit Boutraix. L'ivrogne qui a engendré ce malotni à'arriero seroil-îl venu jusqu'ici? — Eh non! lui répondit Sergy avec un rire un peu amer. H s'endormit sur le parvis de l'église de Mattaro, parce que le vin qu'il avoit bu Fempècha d'aller plus loin. — Je ne t(i inde pas ton avis, reprit Boutraix en braquant soi non sur les cadres disloqués et poudreux qui tîi [lit le mur en lignes inégaies sous une multitude d s capricieux» mais sans quUls s'en trouvât un .«.ne s'éloignât pas plus ou moms de laperpendicui » v.o sont des tableaux en effet, et des portraits, si j(tromi>e. loute la Tamille deltas Sierras a pos.c coupe-gorge. Digitized by Google

190 NOUVELLES. De pareils vestiges de fart des siècles reculés auroieni l>ii fixer notre attention dans une aiitre circonstance; mais nous étions trop pressés d'assurer à notre petite caravane un gîte sûr et commode pour employer beaucoup de tempsàrexamen de ces toiles frustes qui avou ut presque disparu sous l'enduit humide et noir des années. Cei)(ndant , parvenu aux derniers portraits, Sergy en rai)i)roelia son flambeau avec émotion, et, me saisissant vivement par le bras : — Regarde, regarde» s'écria-t-il, ce chevalier au smnbre regard, dont le front est ombragé par un panache rouge : ce doit être Ghîsmondo lui-même! Vois comme le juMutre a merveillensement exprimé dans ces traits jeunes encore les lassitudes de la volupté et les soucis du crime. C'est une cbose triste à voir !... — Le portrait suivant t'en dédommagera, répondis-je en souriant à son hypothèse. C'est celui d'une femme, et s'il étoil mieux con'^ervé ou plus rapproché de nos yeux, tu t'exlasicrois à la vue des charnues d'Inès de Las Sierras, car on pourroit supposer aussi que c'est elle. Ce qu'on en distingue est déjà de nature à produire une vive impression. Qud d'élégance dans cette taille élancéel qu(>l attrait piquant dans cette attitude! que ce bras et cette main, si parfaitement modelés, promettent de beautés dans l'ensemble qui nous échappe! C'est ainsi que devoit être Inès ! — Et c'est ainsi qu'elle étoit, reprit Sergy en m entraînant vers lui, car, sous ce point de ^ ^e, je viens de rencontrer ses yeux. Oh! jamais une pression plus passionnée n'a parié à l'âme ! jamais ^ n est descendue plus vivante du pincèau l Et si t x suivre cetU> indication sous les écaille^ de la toile î'au doux contour où la joue s'arrondit autour (V' uoufche char* mante, si tu saisis comme moi 1< si s. ment de cettf lèvre im peu dédaigneuse, mais . n sent respirei toute l'ivresse de l'amour.... Digilized by Google

INÈS DE LAS SIERRAS. 191 — Je me ferai une idée imparfaite , mntinuai-je froidementy de ce que pouToil être une jolie femme de la cour de Charles-Quint. — De la cour de (^liarles-Quint, dit Sergy eu baissant la tête. Cela est vrai. — Attendez , attendez , dit Boutraix , à qui sa haute taille permettoit d'atteindre de la main jusqu'au cartoudie gothique dont la baguette inférieure du cadre étoit décorée, et qui Y(Mioit d'y passer son nioiichoir à plusieurs reprises. Il y a ici un nom écrit en allemand ou en hébreux, ^ ce n'est en syria lue ou en bas-breton; mais le diable emporte qui le déchiffre. J'aimerois autant expliquer TAlcoran. Serpry poussa un cri d'enthousiasme. — Inès de Las Sierras ! Inès de Las Sierras! répéta-t-il en pressant mes mains avec une sorte de frénésie. Lis plutôt! — Inès de Las Sierras I répliquai -je : c*est cela; et ces trois montagnes de sinople sur un champ d'or dévoient être les armoiries parlantes de sa famille. Il paroît que cette infortunée a réellement existé et qu'elle habitoit ce château. Mais il est bientôt temps dfy cberdier un asile pour nous-mêmes. N'étes-Tous pas disposés à pénétrer plus avant? — A moi! messieurs, à moi! cria Boutraix, qui nous avoit précédés de quelques pas. Voici un salon de compagnie qui ne nous fera pas regretter les rues humides de Mattaro; un logement digne d'un prince ou d*un intendant militaire! Le seigneur Ghisiiuuido aimoit ses aises; et il n'y a rien à dire sur la distribution de l'appartement. Oh! le superbe corps de caserne! Cette pièce immense étoit en effet mieux conservée que le reste. Le fond seulement recevoit la lumière de deux croisées très-étroites, que la faveur de leur disposition avoit picservé(îs des déj^n adations (onmumes à tout le bâtiment. Ses tentures eu cuii- imprimé et ses grands Digitized by Google

192 NOUVELLES. fauteuils à rantiqne a voient je ne sais quel air de magnifu cnce (|ue leur vieillesse rendoit encore plus imposant. La cheminée aux proportions colossales, qui ouvroit ses vastes flancs sur la muraille de gauche , semLloit avoir été bâtie pour des veillées de géants, et les bois de démolition épars dans l'escalier nous auroient iburni un feu réjouissant pendant des centaines de luiils pareilles à celle qui alloit s'écouler. Une table ronde, qui n'en étoit éloignée que de quelques pieds, nous rappela involontairement les festins impies de (ihismondo, et je conviendrai volontiers que je ne la regardai pas sans un peu de saisissement. Il nous fallut plusieurs voyages, soit pour nous approvisionner du bois nécessaire, soit pour transporter nos vivres, et ensuite nos paquols, dont l'inondation pluviale de la journée |)Ouvoit avoir sérieusonK^nt compromis réconoraie. Tout se trouva heureusement sain et sauf, et les nippes mêmes de la troupe de Bascara, étendues devant le foyer incendié sur les dossiers des fauteuils, brillèrent à nos yeux de ce lustre factice et de cette fraîcheur surannée que leur prête l'éclat inipost(Mir des quiuquets. 11 est vrai que la salle à manirer de r,hismondo, éclairée alors par dix torches ardentes habile» ment assujetties à dix vieux candélabres, étoit certaine* ment mieux illuminée que ne le fut jamais, de mémoire d'homme, le théâtre d'une petite ville de Catalogne. La partie la plus éloignée seulement, celle qui se rapprochoit de la galerie des tableaux, et par laquelle nous étions entrés, n'avoit pas perdu toutes ses ténèbres. On eût dit qu'elles s'y étoient amassées comme à des.sein pour établir entre nous et le vulgaire profane une my^ térieuse barrière. C'étoit la nuit visible du poète. — Je ne doute pas, dis-je en m*occupaut avec mes compagnons des préparatifs du repas, que ceci ne fournisse un nouveau prétexte à la crédulité des habitants de la plaine. 11 est l'heure où (;iiismondo revient s'asseoir Dlgilized by Google

 loiis les ans à son banquet infernal, et la lumière qoe ces croisées doivent répandre au deliors n'annonce rien de moins qu'une fête de démons. C'est peul-êlre sur une circonstance pareille qu'est fondée la vieille légende d'Ëstevan. — Ajoute à cela, dit Boutraix, que la fantaisie de représenter cette scène au naturel peut être venue à des aventuriers de bonne humeur, et qu'il n'est pas imj>ossible que le père de V arriéra ait réellement assisté à une comédie de ce genre. Nous sommes servis à ravir pour la recommencer, continuait-il en soulevant pièce à pièce les bardes de la troupe voyageuse. Voilà un habit de chevalier qui semble taillé pour le capitaine; je rappellerai trait pour trait, avec celui-ci, l'intrépide écuyer du damné qui étoit, selon toute apparence, un garçon de fort bonne mine; et ce costume coquet, qui relèvera la physionomie un peu langoureuse du beau Sergy, lui donnera facilement l'air du plus séduisant des pages. Convenez que l'invention est heureuse, et qu'elle nous promet une nuit d'une gaieté folle! Pendant que Boutraix parloit, il s'étoit travesti de pied en cap, et nous Tavions imité en riant, car il n'y a rien d(^ plus contagieux qu'une extravagance entnî de jeunes cervelles. Cependant nous avions eu la précaution de conserver nos épées et nos pistolets, qui, à la date près de leur fabrication, ne contrastoient pas d'une manière trop criante avec notre déguisement. Les héros mêmes de la galerie de Ghismondo, s'ils étoient descendus subitement de leurs toiles gothiques, ne se seroient pas trouvés tiès-dépaysés dans leur castel héréditaire. — Et la belle Inès! s'écria Boutraix. Vous n*y avez pas , pensé? Le seigneur Bascara, que la nature a revêtu de dons extérieurs dont les Grâces seroient jalouses, voudroit-il bien se charger de ce rôle pour cette foisseule^ ment, à la demande générale du public'/ — Messieurs, répondit Bascara, je me prête volontiers Digitized by Google

194 HOUVELLES. nnx plaisanteries qui n intcrcsscxit pas le salut de mon âme, et c'est ma profession; mais celle-ci est d'un genre qui ne me permet pas d'y prendre part. Vous verrez peutêtre, à votre grand dommap:e, qu'on ne brave pas impunéiiicul l(»s puissances de l'onfer. Réjouissez -vous comme bon vous semblera, puisque la grâce ne vous a pas toudiés; mais je vous atteste que je renonce hautement à ces joies de Satan, et que je ne demande qu'à y échapper pour me rendre moine dans quelque bonne maison du Sei'^iicui . Accordez-moi sculcmont, comme à votre iVère eu Jésus-Christ 9 dont le nom soit toujours loué, la permi^on de passer la nuit sur ce fauteuil, avec quelque réfection pour soutenir mon corps, et la liberté de prier. — Tiens, lui dit Boutraix, cette magnifique oraison jacululoire mérite une oie tout entière et deux flacons du meilleur. Garde ton siège, mon amî ; mange, bois, prie et dors. Tu ne seras jamais qu'un fou! — I)'ailleurs, ajouta-^il en se rasseyant et en remplissant son verre, Inès ne vient qu'au dessert, — et j'espère bien qu'elle viendra. — Dieu nous en préserve! dit Bascara. Je pris la place opposée au feu, l'écuyer à ma droite, à ma gaudie le page. En face de moi, la place d'Inès resta vacante. Je promenai un regard autour de la table, et, soit préoccupation, soit foiblesse d'esprit, je trouvai aussi que ce divertissement avoit quelque chose de sérieux qui me serroit le coeur. Sergy, plus avide que moi d'impressions romanesques, paroissoit pins ému enoore. Boutraix buvoit. — D'où vient, dit Sergy, que ces idées solennelles dont la philosophie se fait un jeu ne perdent jamais entièrement leur empire sur les esprits les plus fermes et les plus éclairés? La nature de Thomme auroit-elle un besoin secret de se relever jus(prau merveilleux pour entrer en possession de quelque privilège qui lui a été Diyiiized by

ilfÈS DE LAS SIERRAS. 195 ravi autrefois» et qui fonnoit la plus noble partie de son essence? — Sur mon honneur, répondit Boutraix, je ne croirois pas à cotte supf>osition, quand même tu raurois énoncée en tonnes assez clairs [tour me la faire compreiKlrc. L'elfet dont tu parles résulte tout bonnement d^une vieille habitude des organes du cerveau, qui ont retenu, comme une espèce de cire molle durcie par le temps, les sottes impressions que nos mères et nos nourrices leur ont inculquées dans notre enlance, et c'est ce qui est admii ablement expliqué par Voltaire dans un livre superbe que je t'engage à lire quand tu seras de loisir. Penser autrement, c'est se ravaler au niveau de ce bonhomme qui grommelle depuis un quart d'heure le Benedicite sur sa ration, avant d'osor se liasarder à y mettre la dent. Sergy insista. Boutraix défendit son terrain pied h pied, en se retranchant, comme à Tordinaire, derrière ses arguments irrésistibles, préjugé^ superstition et /onatisme. Je ne Tavois jamais vu si tenace et si méprisant dans un combat métaphysique; mais la conversa lion ne se maintint pas longtemps à la hauteur de ces sublimes régions de rintelligencet car le vin étoit capiteux, et nous en buvions copieusement en gens qui n'rat rien de mieux à faire. Il étoit minuit à nos montres, et près d'une bouteille de plus, (juand nous nous écriâmes tous ensemble avec un transport de joie, comme si cette conviction nous avoit affranchis d'une inquiétude cachée : ~ Minuit! messieurs, minuit! et Inès de Las Sierras n'est pas venue ! L'unanimité avec laquelle nous nous étions rencontrés dans une observation si puérile nous arracha uu éclat de rire. — Ttte et mort! dit Bontraix en se soulevant sur deux jambes avinées, dont il cherchoit à dissimuler Foscillation sous un air de nonchalance et d'abandon; — quoique cette belle ait fait défaut à uotre réuuiua joyeuse, la Digitized by Google

196 KODVELLES. galantorio cliovalf^rcsque doiil nous faisons prorcssion nous détend de ToubUer. Je porte ce rouge bord à la santé de notre demoiselle Inès de Las Sierras et à sa prochaine délivrance! — A Inrs de Las Sierras! cria Sergy. — A Inès de Las Sierras! répélai-je en rapprochant mon verre à demi vide de leurs verres déjà pleins. — Me voilà ! cria une voix qui partoit de la galerie de© tableaux. — Hein ? dit Bonlraix (^n se rasseyant. — La plaisanterie n'est pas mauvaise; mais qui l'a laite? Je jetai les yeux derrière moi. Bascara s'étoit cramponné tout p&to aux barreaux de mon fauteuil. — Ce faquin de voiturier, répondis-je, que le vin de Palanios a mis en gaieté. — Me voilà! me vodà! reprit la voix. Saint et bonne, humeur aux hôtes du (château de Ghismoudo ! — C'est une vok de femme, et de jeune .femme, dit Sergy en se levant avec une noble et gracieuse assurance. Au même instant, nous discernâmes dans la partie la moins éclairée de la salle un blanc fantôme qui couroit vers nous d'une incroyable rapidité, et qui, parvenu à notre portée, laissa tomber son linceul. Il passa entre nous, car nous étions debout, la main sur la garde de nosépées, et s'assit k la place d'Inès. — Me voilà ! dit le fantôme en poussant un long soupir et en rejetant de droite et de gauche de longs cheveux noirs, négligemment retenus par quelques nœuds de ruban ponceau. Jamais beauté plus accomplie n*avoit frappé mes regards. — C'est une femme en effet, repris-je à demi-voix ; et puisqu'il est bien convenu entre nous que rien ne peut se passer ici qui ne soit parfaitement naturel, nous n'avons de conseils à prendre (piede la polit(*ssefrançoise» La suite expliquera ce my stère, s'il peut s'expliquer. Digitized by Google

INÈS DB LAS SIERBAS. 197 Nou9 imprimes nos places, et nous servîmes rinconnvte, qui paroissoii pressée par la faim. £lle mangea et but sans pu'ier. Quelques minutes après, elle nous avoit oubliés tout à fait, et chacun des personnages de cette scèno bizarre sembla s'être isolé en lui-même, immobile et muet, comme s'il avoit été frappé de la baguette pétrifiante d*une fée. Bascara étoit tombé à mes côtés, et je l'aurois cm mort de terreur, si je n'avois pas été rassuré par le mouvement de ses mains palpitantes, qui se croisoicnt convulsivomont en signe de prière. Boutraix ne laissoit pas échapper un souffle ; une profonde expression d'anéantissement avoit remplacé son audace bachique, et le brillant vermillon de Tivresse, qui écla-^ toit une minute auparavant sur son front assuré, s'étoit changé en mortelle pâleur. Le sentiment qui dominoit Sergy n'enchainoit pas sa pensée avec moins de puissance, mais il éloit du moins plus doux, à en juger par ses regards. Ses yeux, fixés sur l'apparition avec tout le feu de i*amour, paroissoient s'efforcer de la retenir, comme ceux d*un homme endormi qui craint de perdre au réveil Je charme irréparable d'un beau songe ; et il faut avouer que cette illusion valoit la peine d'être conservée avec soin, car la nature entière n'ofîroit peut-être point alors de beauté vivante qui méritât d'être mise à sa place. Je vous prie de croire que je n'exagère pas. L'inconnue n'avoit pas plus de vingt ans ; mais les passions, le malheur — ou la nïort — avoient inqjiinié à ses traits ce caractère étrange d'immuable perfection et d'étemelle régularité que le ciseau des anciens a consacré dans le type des dieux. Il ne restoit rien dans cette physionomie qui appartint à la terre, rien qui pût y craindre l'offense d'une comparaison. Ce fut là le froid jugement de ma raison, bien prémunie dès ce tempârià contre les fdies surprises de l'amour, et il me dispense d'une peinture à laquelle chacun de vous sera libre de pourvoii* au gré de sou imagination. Si vous parvenez à Digitized by Gopgle

198 NOUVELLES. VOUS ligiirci' (jiM^lqiu; cliosu (jiii apj roche de la réalité» vous irez mille tbis plus loin que tous-les arlilices de la parole, de la plume et du pinceau. Seulement, et il le faut bien pour la garantie de mon impartialité, laissez courir, sur ce front vaste et poli, un trait oblique, extrêmement légtM", (jui vient mourir ;ï un pouce au-dessus du sourcil ; et dans le regard divin dont ces longs yeux bleus répandent Tineflable lumière, entre des cils noirs comme le jais, exprimez, si tous le pouvez, quelque chose de vague et d*indécis, comme le trouble d'un doute inquiet qui cliorche à s'expliquer à lui-même. Ce seront les imperfections de mon modèle, et je vous réponds que Sergy ne les a pas aperçues. Ce qui me frappa le plus pourtant, quand je fus capable de m'occuper de quelques détails, c*éloit1e vêtement (le riotre mystérieuse étrangère. ,le ne doulois pas de l'avoir vu quelque part, peu de temps auparavant, et je ne tardai à me rappeler que c*étoit dans le portrait d'Inès. Il paroissoit emprunté, comme le nôtre» au magasin d'un costumier assez habile en mise en scène, mais il avoit moins de fraîcheur. Sa robe de damas vert encore riche, mais molle et hàlée, que raltachoient çà et là des rubans flétris, devoit avoir appartenu à la garderobe d'une femme morte depuis plus d'un siècle, et je pensai en frémissant que le toucher y trouveroit peutêtre la froide humidité de la tombe ; mais je rejetai aussitôt cette idée indigne d'un esprit raisonnable, et j'étois parfaitement rendu au libre exercice de mes faculiés, quand, avec un accent enchanteur, la nouvelle venue rompit enfin le silafice : — Eh quoi! nobles chevaliers, dit-elle en laissant errer su r ses lèvres un sourire de reproche, au rois- je eu le malheur de troubler les plaisirs de cette agréable soirée ? Vous ne posiez, à mon arrivée, qu'à vous livrer au bonheur d'être ensemble, et, quand je suis venue, Yos rires joyeux éclatoient à réveiller tous les oiseaux Je 0 Digitized by

IMÊS DB LAS SIBRRAS. 199 nuit qui ont lait leiii s nids clans les lambi is du château. Depuis quand la présence d'une femme toute jeuno, et à laquelle la ville et la cour ont trouvé quelques foibies agréments, alarme-tpelle la gaieté ? Le inonde auroit-l changé à ce point depuis quo jVn suis sortie? — Pardonnez, madame, répondit Sfriiy; tant d'attraits étoient faits pour nous surprendre, et Tadmiration est muette comme Teffiroi. — Je sais gré à mon ami de cette explication, reprisse aussitôt. Les sentiments que votre vtie inspire ne peuvent pas s'exprimer par des paroles. Qn.int à \nlre visite ellemême, elle a dû exciter en nous un étonnement passager dont nous atons été quelque temps à nous remettre. Vous savez que rien ne (louvoit nous l'annoncer dans ces ruines qui ont depuis ?i longtemps perdu leurs habitants, et ce lieu sauva^re, cette heure avancée^ de la nuit, ce désordre inaccoutumé des éléments ne nous permettoient pas de Tespérer. Vous serez sansJoute bienvenue, madame, partout où vous daignerez paroltte ; mais nous attendions avec respect, pour vous rendre les honneurs que nous vous devons, (ju'il vous plût de nous apprendre à qui nous avons l'honneur de [)arler. — Mon nom? reprit-<^lle vivement ; ne le savez- vous pas f Dieu m*est témoin que je ne suis venue qu*à votre appel!... — A notre appel 1 dit Boutraix en balbutiant et couvrant son visage de ses mains. — Ën vérité, continua-t^Ue en souriant, et je conDois trop les bienséances pour en agu* autrement Je suis Inès de Las Sierras. — Inès de Las Sierras! cria Boutraix, plus consterné que s'il avoit vu la foudre tomber auprès de luL 0 justice étemelle! Je la regardai fixement. Je cherchai en vain dans sa figure quelque chose qui trahit la feinte et le mensonge. — Madame, lui dis-je eu aiïcctant un peu plus de Oigitized

 calme que je n'en avois réellenient, les déguisemrats sons lesquels vous nous avez trouvés, et qui sont peutêtre assez nialséanls pour ce saint jour, cachent d'ailleurs des hommes inaccessibles à la crainte. Quel que soit votre nom, et quel que soit le motif pour lequel il vous plaira de le déguiser, vous pouvez attendre de nous une hos[)ilalité discrète et respectueuse; nous nous pièUnons même volontiers à reconnoitre en vous Inès de Las Sierras, si ce jeu d^esprit, autorisé par la circonstance, amuse votre imagination, et tant de beauté vous donne le droit de la représenter avec plus d*éclat qu'elle n'en eut jamais ; c'est le plus sûr de tous les prestiiics ; mais nous vous prions d'être bien persuadée que cet aveu, qui ne coûte rien à notre courtoisie» n*auroit pu être arraché à notre créduUté. — Je suis loin de lui demander un pareil effort, répondit Inès avec dignité ; mais qui pourroit me contester le titre que je prends dans la propni maison de mes pères ï Ohl continua-t-eile en s'animant par degrés, j*ai payé assez cher ma première faute pour croire la vengeance de Dieu satisfaite par cette expiation ; mais puisse l'indulgence tardive que j'attends de lui, et dans laquelle j'ai mis ma seule espérance, m'abandonner pour toujours aux tourments qui me dévorent, si le nom d'Inès do Las Sierras n'est pas mon nom! Je suis Inès de Las Sierras, la coupable et malheureuse Inès! Quel intérêt aurois-je à voler un nom que j'ai tant d'intérêt à cacher, et de quel droit repousseriez-vous l'aveu, assez pénible déjà, d'une infortunée dont le sort ne demande que de la pitié Elle laissa échapper quelques larmes, et Sergy se rapprocha d'elle avec une émotion toujours imissante, pendant que Boutraix, qui avoit depuis quelque temps la tête api)uyée sur ses bras accoudés, la laissoit lourdement tomber sur la table. ^ Tenez, seigneur 1 dit-elle en arrachant de son bras Digitized by Google

« INÈS DE LAS SIËURAS. 201 un carcan d'or à demi rongé par les années, (ît en le jetant dédaigneiiseiiicnt devant moi, voilà le (lernior pré' sent do ma mère, et le seul joyau de son liérilage qui me soit resté dans la misère et dans l'opprobœ de ma vie. Voyez si je suis en effet Inès de Las Sierras, ou une vile aventurière, vouée par la bassesse de sa naissance aux divertissements de la populace. Les trois montagnes de sinople y étoient incrustées en fines cmeraudes, et le nom de Las Sierras^ gravé en vieilles lettres, s*y lisoit distinctement encore sous la rouille du temps. Je relevai le bra(elet avec respect, et je le lui présentai, en m'inclinant profondément. Dans l'état d exaltation où étoit parvenu son esprit, elle ne me remarqua point. ^ — S'il vous falloit d'autres preuves, réprit-elle avec une sorte de délire, le bruit de n»es malheurs n'est-il pas venu jusqu'à vous? Voyez! ajouta-t-ellc en détachant l'agrafe de sa robe et en nous montrant la cicatrice de son sein. C'est là que le poignard m*a frappée ! — Malheur ! malheur ! cria Boutraix en soulevant sa tète, et en se rejetant, dans un désordre inexprimable, sur le dossier de son fauteuil. — Les hommes! les hommes! dit Inès du ton d'un mépris amer, ils savent tuer les femmes, et la vue des blessures leur fait peur L.. Le mouvement mêlé de pudeur et de compassion qu'elle fit pv»ur rapprocher les pans de sa robe entr'ouverte, et cacher son sein aux yeux effrayés de Boutraix, livra l'autre à ceux de Sergy, dont l'émotion étoit à son comble» el je comprenois trop bien son ivresse pour la condamner. Un nouveau silence s'établit alors, plus long, plus absolu, plus triste que le premier. Abandonnés, chacun de notre cMé, à nos préoccupations particulières, Boutraix à une terreur iirépléchie qui étoit devenue incaDigitized by Google

202 NOUVELLES. pahic de raisonner, Sergy aux jouissances intérieures d'un amour naissant, dont l'objet réalisoit les rêves favoris de sa folle imagination, moi-même à la méditation tlo c(^s hauts inystèros sur losqiKils je craiirnois de ni'etre formé, par le passé, des opinions téiiiéi aires, nous devions ressembler à ces figures pétrifiées des contes orientaux que la mort a saisies au milieu de la' vie, et dont les traitas réfléchissent pour toujours l'expression du srntiment passai^cr dans linpiel ell(î les a surprises. La piiysionomie d'Inès paroissoil Ix aucoup phis animée; mais à travers la multitude d'aspects mobiles qu'un enchainemont inexplicable d'idées lui faisoit prendre tour k tour, comme sous l'empire d*un songe, il auroit été impossible de d/tenuiner celle qui lu dominoit, quand elle prit la parole en riant : — Je ne me rappelle pas, dit^elle, ce que je vous priois de m'expliquer tout à l'heure, mats vous savez bien que nia iieusée ne peut suffire à la conversation des hommes, depuis qu'une main que j'aiuuVis, et qui m'assassina, m'a jetée parmi les morts. Prenez pitié, je vous prie, de la foiblesse d'une intelligence qui ressuscite, et pardonnes-moi d'avoir oublié trop longtemps que je n'ai pas fait honneur encore au salut que vous me portiez quand je suis entrée. Messieurs, ajouta-t-elle en se levant avec une grâce infinie et en nous présentant son verre, Inès de Las Sierras vous salue à son tour. A vous, noUe dievalier ! le ciel vous soit favorable dans vos entreprises! à vous, écuyer mélancolique, dont quelque pcMue secrète altère la gaieté naturelle ! puissent des jours plus propices que celui-ci vous rendre une sérénité sans mélange! à vous, beau page, dont la tendre langueur annonce une &me occupée de soucis plus doux? puisse l'heureuse femnië qui a fixé votre amour y répondre par un amour digne de vous ; et si vous n'aimez pas encore, puissicz-vous aimer bientôt une beauté qui vous aime I à vous, mes seigneur.^1... Digitized by Google

 — Oh ! j^aimei ci j'aime pour toujours I s*écria Sei^-. Qui pourroit ?ons avoir vuo et ne pas vous aimer? A Inès de Las Sierras ! à la belle Inès ! . . . — A Inès de Las Sierras ! répétai-je en me levant de mon fauteuil. — A Inès de Las Sierras ! murmura fioutraix sans changer de })lace ; et, pour la premi^ fois de sa vie» il porta une santé solennelle sans boire. — A vous tous l reprit Inès cm rappi ochant pour la seconde fois son verre de sa bouche, mais sans l'épuiser. Sergy s'en saisit, et y plongea une lèvre ardente ; je ne sais pourquoi j^aurois voulu le retenir, comme si j*avois pensé qu'il y bût la mort. Quant à Boiilraix, il étoit retombé dans une sorte de stupeur réfléchie qui absorboit toute son âme. — Voilà qui est bi^, dit Inès en jetant un de ses bras autour du cou de Swgy, et en posant de temps à autre sur son cœur une main aussi incendiaire que celle dont nous avoit parlé la légende d'Estevan. — Cette soirée est plus douce et plus charmante qu'aucune de celles dont j'ai conservé le souvenir. Nous sommes tous si gais et si heureux I Ne penses-vous pas, seigneur écuyer, qu'il ne nous manque ici que le charme de la musique ?... — Oh ! dit Boutraix, qui ne pou\oit presque plus articuler autre chose, chanteroit-e11(; — Chantez, chantes ! répondit en passant des doigts frémissants dans les cheveux d^Inès : c'est votre Sergy qui vous en prie. — Je le veux bien, reprit Inès ; mais l'humidité de . ces caveaux doit avoir altéré ma voix qu'on trouvoit au« trefois belle et pure, et je ne sais d'ailleurs que de tristes chansons, peu dignes d'une tertulia bachique, où devroiont ne résonner que des airs joyeux. Attendez, continua-t-cUe en élevant ses yeux célestes vers la voillc et en préludant par des sons enchanteurs. C'est la romance

Digitized by Google

204 NOUVELLES* do la Nina MaUtda, ijui .sera iioiiv«'llo pour vous comme pour moi, car je la conii)oseraien chantant. 11 D*est personne qui n'ait pu reconndtre combien le mouvement animé de l'improvisation prètoit de 'séductions à une voix inspirco. .Mallieur à l'homme qui écrit froid(;nionl sa pensée, éhiborco, discutée, éprouvée par la réûexion et par le temps. 11 n'ira jamais émouvoir une âme jusque dans ses sympathies les plus secrètes. Assister à Tenfantement d'une grande conception, la voir s'élaneer du génie de l'artiste, comme Minerve de la tête de Jupiter, se sentir emporté dans son essor à travers les régions inconnues de l'imagination, sm^ les ailes de Téloquenoe, de la poésie, de la musique, c*est la plus vive des jouissances qui aient été données à notre nature imparfaite ; c'est la seule (jui la rapproche sur la terre de la Divinité dont elle a tiré son origine. Ce que je viens de vous dire, c'est ce que j'cprouvois aux premiers accents d'inès. Ce que j'éprouvai un peu plus tard, il n'y a pohii de termes dans les langues qui puissent l'exprimer. deux essences de mon être se S('iparoient distinctemcnl dans ma pensée : l'une, inerte et grossière, que son poids matériel retenoit fixée sur un des fauteuils de Ghismondo ; Tautre, déjà transformée, qui s'élevoit au ciel avec les paroles d'Inès, et qui en recevoit, h leur gré, toutes les impressions d'une vie nouvelle, inépuisable en voluptés. Soyez, bien convaincus que si quelque génie malheureux a douté de l'existence de ce principe éternel, dont la vie impérissable est enchaînée quelques jours dans les liens de notre vie passagère, et qu'on appelle l'âme, c'est qu'il n'avoit pas entendu chanter Inès, ou une femme qui chantât comme elle. Mes organes, vous le savez, ne se refusent pas à ce genre d'émotion; mais je suis loin de les croire assez délicats pour le subir dans toute sa puissance. 11 en éloit autrement de Sergy, dont l'organisation entière étoit Digitized by Google

 colle d*une ftme à peine captive» et qui ne touchoit à Thumanité que par quelque lien fragile, toujours prêt à le laisser libre quand il vouloit s'en affranchir. Snrgy crîoît, Ser^ pleuroit, Sergy n'éloit plus en lui-même, et quand Inès, transportée, alioit se perdre dans des inspirations plus sublimes encore que tout ce que nous avions entendu, elle sembloit l'appeler k elle d*nn sourire. Boutraix s*étoit un peu réveillé de son morne abattement, et fixoit sur Inès deux gros yeux attcntils, où l'expression d'un plaisir étonné avoit un moment rem» placé celle do la frayeur. Bascara n'avoitpas diangéde position, mais les douces sensations du virtuose commençoient à triompher des craintes de l'iionirne du peuple. Il relevoit de temps à autre un front où Tadmiration le disputoit à 1 épouvante, et soupiioit d'extase ou d'envie. Un en d'enthousiasme succéda au chant d*Inès. Elle versa elle-même à boire à la ronde, et choqua d'un verre délibéré le verre de Boutraix. Il le retira vers lui d'une main mal assurée, me regarda boire et but* Je remplis de nouveau les verres, et je saluai Inès. — Hélas 1 dit-elle, je ne sais plus chanter, ou Inen cette salle a trahi ma voix. Âutrefms il n'y avoit pas un • atome de l'air qui ne me répondit, et qui ne me prêtât un accord. La nature n'a plus pour moi ces barmonies toutes-puissantes que j'interrogeois, que j'écoutois, qui se marioieut à mes paroles, quand j'étois heureuse et aimée. 0 Sergy! continua-t^elle en le r^ardant avec tendresse, il faut être aimée pour chanter!... — Aimée! cria Sergy en couvrant sa main de baisers, adorée, Inès, idolâtrée comme une déesse! S'il ne faut que le sacrifice sans rés^ve d'un coaur» d'une âme, d'une éternité, pour inspirer ton génie, chaate, Inès, chante encore, chante toujours! — Je dansois aussi, reprit-elle en appuyant langnissamment sa tête sur l'épaule de Sergy; mais comment la Digitized by Google

206 NOUVELLES. danser sans instrumenté — Merveille! aioiita-t-elle tout à coup. Quelque démon favorable a glissé des casta^ gnettos dans ma ceinture... Et elle les dégagea en riant. — Jour irrévocable de la (laïunalion, dit Boulraix, vous voilà donc venu! Le mystère des mystères est accompli 1 Le jugement dernier s'approche! £Ue dansera I • • • Pendant que Boutraix a<^evoit de parler, Inès s'étoit levée, et débutoit par des pas graves et lentement mesurés, où se déployoient avec une grâce imposante la majesté de ses formes et la noblesse de ses attitudes. A mesure qu'elle changeoit de {^ace et qu*elle se montroit smis des aspects nouveaux, notre imagination s'élonnoît, connue si une belle femme de phis avoit apparu à nos regards, tant elle savoit (incliérir sur elle-même dans Finépuisable variété de ses poses et de ses mouvements. Ainsi» par des transitions rapides, nous l'avions vue passer d'une dignité sérieuse aux transports modérés du plaisir qui s'anime, puis aux molles lanij;ncurs de la volupté, puis au délire de la joie , puis je ne sais à quelle extase plus délirante encore, et qui n'a point nom; puis elle disparoissoit alcNrs dans les ténèbres lointaines de la salle immense, et le bruit des castagnettes s'af<foiblissoit en |)roportion de son éloignenicnt, et diuiinuoit, diminuoit toujours, jusqu'à ce qu'on eût cessé de Tentendre en cessant de la voir; puis il revenoit de loin, s'augmentoit par degrés, éclatoit tout à fait quand elle reparoissoit subitement sous des torrents de lumière à Teuilroit où elle ctoit le moins attendue; et alors elle se rapproclioit de nous au point de nous ctiîcurer de sa robe, eri faisant claqueter avec une volubilité étourdissante les castagnettes réveillées, qui babilloient comme des cigales, et en jetant çà et là, au travers de leui fracas monotone, quelques cris perçants, n; iis tendres, cpi i)énétroient l'âme. Ensuite, elle s'éioigaoit encore, s'enfonçoit à demi dans l'ombre, paroissant et dispa* Digitized by

INÈS DK LAS SIKRRAS. 207 roissant tour à tour, fuyant à dessein sous nos y^ix, et cherchant à se laisser voir; et ensuite m ne la voycit plus, on ne renlendoit plus, on n'enlendoit plus qu'une note éloignée et plaintive comme le soupir d'une jeune fille qui meurt; et nous restions éperdus, palpitants d'admiration et de crainte, en attendant le moment où son voile, emporté par le mouvement de la danse, viendroit flotter et s'éclairer à la lumière des flam* beaux, où sa voix nous avertiroit du retour par un cri de joie, auquel nous répondions sans le vouloir, parce qu'il faisoit vibrer en nous une multitude d'harmonies cachées. Alors elle revenoit, elle toumoit sur elle-même, comme une fleur que le vent a détachée de son rameau, elle sY'laii(()it de la terre, comme s'il avoit dé|)endu d'elle de la quitter pour toujours, elle y redescendoit, comme s'il avoit dépendu d'elle de n'y pas toucher; elle ne bondissoit pas sur le sol; vous auriez cru qu'elle ne faisoit qu'en jaillir, et qu'un arrêt mystérieux de sa destinée lui avoit défendu d'y toucher autrement que pour le fuir. Et sa tête, penchée avec rexpression d'une caressante impatience , et ses bras, gracieusement arrondis en signe d'appel et de prière, paroissoient n^us implorer pour la retenir. Sergy céda, quand j'allois y céder, à cet attrait impérieux, et l'enveloppa dans les siens. — Reste, lui dit^il, ou je meursl... — Je pars, répondit^lle, et je meurs si tu ne viens!.,. Âme d'Inès, ne viendras-tu pas? Elle tomba demi assise sur le fauteuil de Sergy, les mains nouées autour de son cou, et, pour cette fois, elle avoit décidément cessé de nous voir. — Écoute, Sepgjf continua Inès. En sortant de cet appartement, tu verras à ta droite uh corridor long, étroit, obscur. (Je l'a vois lomaniné en entrant.") Tu le suivras longtemps, avec précaution, sur des dalles toutes rompues. Marche» marche toujours 1 Tu ne te rebuteras Digitized by Google

208 NOUVELLES. pas des détours infinis qu'il doit présenter à ta vue; il n'y a pas moy^ de s'égarer. Tu descendras les degrés par lesquels il s'abaisse, d'étage en étage, vers les souterrains. Il en manque quelques-uns; mais Tamour franchit aisément ces obstacles qui n'ont pas retardé, pour venir te trouver, les pas d'une foible femme. Marche, marche toujoiu^ ! Tu arriveras ainsi à un escalier tortueux , encore plus délabré que le reste, mais où je te guiderai, car tu me trouveras au-dessus. Ne t'inquiète pas de mes hiboux, car ils sont, depuis longtemps, mes seuls amis. Les hiboux entendent ma voix, et, par les soupiraux entr'ouverts du sépulcre où j*habite, je les renverrai aux créneaux avèc tous leurs petits. Marche» marche toujours! Mais, viens, et ne tarde pas... Viendras-tu? — Si j'irai ! s'écria Sergy . Oh ! plutôt la mort éternelle que de ne pas te suivre partout ! •.. — Qui m'aime me suive, répondit Inès en poussant un éclat de rire effrayant. Au même instant, elle ramassa son linceul, et nous ne la vîmes plus; robscurité des parties éloignées de la salle nous Tavoit cachée déjà pour toujours. Je me jetai au-devant de Sergy, et je le saisis fortement. Boutraix, rendu à lui par le péril de son camarade, étoit venu me seconder. Bascara lui-même se leva. — Monsieur, dis -je à Sergy, couiine votre ainé, comme votre ancien de service, comme votre ami, comme votre capitaine, je vous défends de faire un pas! Ne voi84u pas, midheureux , que tu es ici responsable de notre vie à tous? Ne vois-tu pas que cette femme, trop séduisante, hélas ! n'est que le magique instrument dont se sert une troupe de bandits cachée dans cet aiïreux repaire, pour nous séparer et pour nous perdre? Oh! si tu étois seul et libre de disposer de toirmème, je comprendrois Ion funeste égarement, et je ne pourrois que te plaindre; Inès a tout ce qu'il faut pour justifier un pareil sacrifice. Mais songe qu'on u'espèie nous rédune Digitized by

LNÉS BË LAS SiblUUS. 2Vd qu'en nous isolant, et que si nous devons mourir ici nous devons mourir autrement que dans une embiiche grossière, en vendant cher noire vie aux assassins. SorPfv, tu nous appartiens avant tout; tu ne nous quitteras pasi S&tgy^ dont la raison paroissoit cwibattue par une foule de sentimoits contraires, me regarda fixement, et tomba sans force sur son fauteuil . — A nous, maintenant, messieurs, continuai-jc eu . tournant péniblement la porte sur ses gonds rouiilés. Amassons ces vieux meubles en barricades pour nous en faire un rempart. Pendant qu*il s'ébranlera sous une attaque prrsqnc infaillible, nous aurons le temps de nous mettre sur nos gardes, et de tenir nos armes prêtes. Nous sommes en état de résister à vingt brigands, et je doute qu*ils soient ici. — J'en doute aussi, dit Boutraîx, quand ces précautions furent prises, et que nous nous retrouvâmes autour de la talile près de laquelle s'éloit enfin assis Bascara, un peu rassuré par notre air de résolution. Les mesures dont le capitaine vient de s'aviser sont conseillées par la prudence, et le guerrier le plus intrépide ne fait rien d'indigne de sa bravoure en se mettant à l'abri des surprises; mais Tidéo qu'il se forme de ce château me paroit dénuée de toute vraisemblance; unô bande de scélérats n'occuperoit pas impunément, au temps oii nous vivons, sous la terreur de nos armes, et au milieu de Tactivité infatigable de notre police, les ruines d'un vdeux bâtiment à demi-lieue d'une giaiule ville. Crcst une chose plus impossible que toutes celles dont nous av<ms nié tantôt la possibilité. — En vérité, lui dis-je en raillant, pensez-vous, Boutraix, que Voltaire et Piron seroient de cet avis? — Capitaine, répliqua-l-il avec une froide dignité dont je ne l'aurois jamais cru capable, et que lui inspiimt sans doute la nature des idées nouvelles auxquelles 4S. Digitized by Google

 son esprit commençoit à s'ouvrir, — l'ignorance et la présompticm de mes jug^ents méritoient eeiie ironie» et je ne m'en offenserai point. J'imagine que Voltaire et Piron n*expliqnei oi('ul guère mieux que moi ce qui s'est passé tout à l'heure sous nos yeux; mais, quoi en soit de cet événement et de tout ce qui peut le suivre» vous me permettrez, de penser que les ennemis auxquels nous avons affaire maintenant n'ont pas besoin de trouver des portes ouvertes. — Ajoutez à cela, dit Bascara, qu un semblable expédient est indigne des voleurs les plus maladroits. Vous envoyer cette Inès si bien apprise, que vous regardez oomme leur complice, c'étoit éveiller votre attention et non pas la distiiiirf;. Leur supposerez- vous la pensée qu'il ail |)u se trouver un homme assez fou (j'en demande bien pardon au seigneur Sergy) pour suivre un fantôme dans une tombe; et s'il est impossible de compter sur un pareil résultat, à quoi bon les frais de cette prodigieuse apparition , qui n'auroit servi qu'à vous avertir? N'étoit-il pas plus naturel de vous laisser pas- • ser la première partie de la nuit dans raveuglement d'une folie conflance, et d^attendre le moment où, surpris par le sommeil et par te vin, vous ne leur donneriez plus que la peine de vous égorger sans péril, si vos dépouilles, assez légères et pltis propres à les déceler qu'à les enrichir, eussent offert uu appât bien tentant à leur cupidité? Je ne vois, quant à moi, dans cette explication, que l'effet d'un esprit incrédule qui s'obstine contre l'évidence et qui aiii^e mieux croire aux calculs de sa fausse prudence qu'aux miracles de Dieu. . — Fort bien, repris-je, seigneur Bascara, on no sauTdt mieux raisonner, et je reviens à votre avis. Mais si cette explication n'est pas bonne, ètes-vous sûr que je ne vous en tiens pas une autre en réserve? Vos sens paroissent assez reposés mniîilcnant pour l'entendre, et le calme parfait qui a succédé à vos terreurs» si pronipteDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.80% accurate

LNblS OË LAS SI£11RAS. 211 ment dissipées, tne fournira, au besoin, une prouTe de plus. Vous êtes comédien, soigneur Bascara, et tros-l>on comédien, je vous en réponds; vous l'ave/ mieux piouvé celte nuit que vous ne le files jamais à Giiuuae. Coite merveilleuse cantatrice, cette danseuse incomparable, que vous tenez probablement en réserve pour Touverture du ihéûtre de Barcelone, ne la connoissez-vons pas? N'auroit-il pas élé piquant d'en taire ICssai, (l:»ns une scène admirablement conduite, sur la sensibilité iiritable de trois amateurs passionnés, dont l'enthousiasme peut servir de garantie à vos succès à venir? Votre vanité espagnole ne se seroitrclle pas amusée en même temps, avec trop de complaisance, «à l'espoir d'inspirer quelque mouvement d'intjuiétude et de crainte t trois officiers français? Qu'en dites-vous, monsieur)f — Ah ! ah I dit Boutraix souriant et achevant de videi son verre, car il ne chcrchoît encore qu'un prétexte è redevenir nn grand philosophe comme autrefois, qu'en dites-vous, mauvais plaisant?... Sergy, qui n'étoit pas sorti jusqu'alors de son abattement rêveur, releva vers nous un œil moins triste et moins égaré. L*idée de retrouver Inès sur la terre des vivants avoit apporté quelque adoucisseîiient à sa douleur; il entrevoyoit l'espérance de la rappeler parmi nous et de la revoir encore. Il écouta. Bascara haussa les épaules. — Permettez, continuai-je en lui prenant la main, cette plaisanterie n'est pas d'assez mativais ixoùi \m\ui nous irriter, et nous y avons pris li op de plaisir pour vous en faire un crime. J'ajouterai même, sans crainte d'être démenti par mes camarades, que chacun de nous payera volontiers sa place à la répétition ; mais, maintenant, la comédie est jouée, et vous nous en devez le secret comme à d'honnêtes gens qu'on ne mystifie pas impunément, et dans lesquels un homme tel que vous est taeul^ux de trouver des amis. Expliquez-vous avec Digitized by Google

 franchise» détruisons ces barricades ridicules, et faites rentrer Inès! Je vous préviens que toute réticence prolongée au-delà des bornes que notre politesse a bien voulu y mettre deviendroil une injure sanglante, et que vous payeriez chèrement! Pourquoi ne répondez-vous pas? — Parce qu'il est inutile de répondre, dit Bascara. Un seul moment de réflexion vous auroit épargné la peine dem'iiitrrroger. Je m'en rapporte à vousp-même. — Réellement , monsieur 1 — Mais encore! Il me semble que j*ai été assez précis. — De la précision, soit, répliqua Bascara. Mais la vraisemblance, où eslrelleî Écoutez plutôt. — N'est-il . pas vrai (jue vous m'avez rencontré ce matin dans la voiture d'Estevan? n'est-il pas vrai que vous y avez pris place à côté de moi? n'est-il pas vrai que je ne pouvois TOUS y attendre? n'estril pas vrai que je ne vous ai pas quittés un moment depuis? — Cela est vrai, dit Sergy. — Cela est vrai, dit Boutraix. — Continuons, dit Bascara. La tempête inopinée qui nous a surpris en sortant de Gironne, avois-je pu la prévoir? avois-]e pu prévoir que nous n'arriverions pas aujourd'hui à Barcelone? avois-je prévu que l'auberge de Mattaro seroit pleine? avois-je prévu que vous fui nieriez le projet téméraire de couclier dans ce château de Ghismondo dont le seul aspect fait dresser les cheveux h la tète des voyageurs? n'ai-je pas combattu cette résolution de toutes mes forces, et suis-je venu ici autrement qu'en cédant presque à la force? — Cela est vrai, dit Boutraix. — Gela est vrai, dit Sergy. — Attendez, continua Bascara. Dans quel dessein aurois-je organisé cette prodigieuse intrigue? Dans le dessein d'essayer sur trois officiers de la garnison de Gironne leg dcbuts d'une cantatrice^ d'une danseui>o Digitized by Google

 comme celle que vous venez de voir, (il vous platt de l'appeler ainsi, et je ne m'y oppose pas.) Vraiment, mes soigneurs, vous faites trop d'honneur à la munificence d'un pauvre régisseur de province, en supposant qu'il donne de pareilles représentations gratis. Oh! si j' a vois une actrice comme Inès (la miséricorde du Seigneur I)uisse-t-elle descendre sur elle!), je me garderois bien de l'exposer à gagner un rhume mortel sous les voûtes hiunides de ce château de malédiction, ou une entorse dans leurs ruines. Je me garderois bien de la conduire à Barcelone où il n'y a pas d'eau à boire depuis la guerre, quand elle feroit ma fortune dans une saison à la Scala de Milan, ou à rO[)éra de Paris. Kl que dis-je, dans une saison ! dans une seule soirée, dans un seul air» dans un pas! La Pedrina de Madrid, dont on a tant parlé» quoiqu'elle n'ait paru qu'une fois, et qui se réveilla, dit-on, le lendemain avec les trésors de la couronne, la Pedrina elle-même pouvoit-elle en approcher? Une chanteuse, vous l'avez entendue! une danseuse qui n'a pas touché un instant le parquet de ses pieds!... — Cela est vrai, dirent ensemble Sei^ et Boutratx« — Encore un mot, ajouta Bascara. Mon calme subit vous a surpris, et pourquoi pas, puisqu'il m'a étonné moi-môme? je le comprends maintenant. L'impaliencc avec laquelle Inès s'est retirée annonçoit que le moment de l'apparition étoit fini, et cette idée a soulagé mon esprit. Quant à la raison pour laquelle les trois damnés n'ont pas paru comme à l'ordinaire, c'est une question plus difficile, mais à laquelle je ne prends d'autre intérêt que celui de la charité chrétienne. £lle concerne plus particulièrement, selon toute apparence, ceux qui les ont représentés. — Alors, dit Boutraix, que Dieu veuille prendre pitié de nous ! — Étrange mystère! m'écriai-je en frappant la table du poing, car je m'étois rendu à ces raisons. — Qu'est» Digitized by Google

 ce doncy je tous le demande, que ncras avons tu tout à rbeure?... — Ce que les honiuK s voient très-rarement dans celte vie, répondit Bascara, son rosaire à la main, et ce qu'un trè&-graûd nombre d'hommes ne verront pas dans Tautre» — une âme du purgatoire. — Messieurs, ropris-jc avec assez de fermeté, il y a ici un secret qu'aucune inlell licence liuiuaine ne peut pénétrer. Il est caché sans doute dans quelque fait naturel dont Texplication nous arracheroit un sourire, mais qui échai^ à la portée de notre raison. Quoi qu'il en soit, 0 nous importe à tous de ne]y<\^ prêter l'autorité de notre témoiîrnaize à des superstitions indi.uncs du rlirislianisme comme de la philosophie. Il nous importe surtout de ne pas compromettre l'honneur de trois officiers français dans le récit d'une scftne fort extraordinaire, j'en emviens, mais dont l'énigme développée tôt ou fard rîsqueroit fort de nous livrer, un jour, à la dérision publique. Je jure ici sur riionneur, et j'attends de vous le même serment, de ne jamais parler en toute ma vie de ce qui s'est passé cette nuit, tant que les causes de ce bizarre évàiement ne me seront clairement connues. — Nous le jurons aussi, dirent Sergy et Boutraix. — Je prends le divin Jésus à témoin, dit Bascara, par la foi que j'ai en sa sainte Nativité dont on célèbre à rbeure qu'il est la glorieuse commémoration, de n'en jamais parler qu'à mon directeur, sous le sceau du sacrement de pénitence; et que le nom du Seigneur soit célébré dans tous les siècles I — Amênj rejurit Boutraix en Tembrassant avec une efihsion sincère. Je vous prie, mon cher frère, de ne pas m'oublier dans vos prières, car je ne sais malheureusement plus les miennes... Lix nuit s avançoit. Un sommeil inquiet vint nous surprendre tour à teur* Je n'ai pas besoin de vous dire de Digitized by Gc)

The text on this page is estimated to be only 29.36% accurate

INÈS DE LAS SIEURAS. S15 quels rêves il fut agité. Le soleil se leva enfin dans un ciel plus pur que nous n'aurions pu Fespérer la veille, et sans nous dire un seul mot, nous gagnâmes Barcelone où nous fâmes arrivés de bonne heure. — Et puis après / dit Aiia>lase. — Après? Qu'entends-tu parla» je te prie /Le conte n'estril pas fini? — Je ne sais pourquoi il me semble qu'il y manque quelque chose encore, dit Eudoxie. — Que voulez-vous que je vous dise? Deux jours après, nous étions de retour à Gironne, où nous atten. doit un ordre de départ pour le régiment. Les revers de la grande armée forçoient Fempereur à réunir Félite de ses troupes dans le Nord. Je m'y retrouvai avec Boutraix, qui étoit devenu dévot de[]uis (pi'il avoil parlé en propre personne à une àme du purgatoire, et avec Sergy, qui n'avoit plus changé d'amour depuis qu'il étcHt tombé amoureux d'un fantôme. Au premier feu de la bataille de Lutzen, Sergy étoit à côté de moi. Il fléchit tout à coup et laissa reposer sa tête, frappée d'un plomb mortel, sur le cou de mou cheval. • — * Inès, murmura-t-ilt je vais te rejoindre; — et il rendit le dernier soupir. Quelques mois plus tard l'armée rentra en France, où d' inutiles prodiges de valeur relardèrent, sansTempécher, la chute inévitable de l'empire. La paix se fit alors, et un grand nombre d'officiers déposèrent poui jamab les armes. Boutraix s'enferma dans un cloître où je pense qu'il est encore; je me retirai dans l'héritage d(i mes pères, que je n'ai pas envie de quitter. Vdllà tout. — Ce n'est pas là, dit Anastase d'un air boudeor» toute l'histoire d'Inès. Tu dois en savon* davantage. — Cette histoire est très-couiplèle dans son genre, répondis-je. Vous m'avez demandé une histoire de revenant, et c'est une histoire de revenant que je vous ai Digitized by Google

 rai'ontrc, ou bien il nVu fut jnmais. Tout aniro dénoûment seroit vicieux dans mon récit, car il en changeroit la nature. — Mauvaise défaîte, dit le substitut. Vous dierchez à vous sauver d\im explication par une subtilité. Raisonnons un peu, s'il vous plaît, car la logique est de mise partout, même dans les contes de revenant. Vous avez pris avec vos camarades l'engagement solennel de garder un silence absolu sur l'événement de la nuit de Noël, tant que le fait de Tapparition ne vous seroit pas clairement expli(îué; vous vous ries même soumis à cette obligation par serment, et je m'en souviens bien, car je . n'ai dormi qu'au commencement de la narration, qui, par parenthèse, trainoit quelque peu en longueur. Or, vous n'avez pu être dégagé de cette espèce de contrat synallagmatiquc (c'est ainsi (pi'on l'appcîlle en droit) que par l'éclaircissement conditionnel sur lequel il étoit fondé; à moins qu'il ne vous plaise de supposer que vous en avez été aflranchi par la mort de Tun des contractants et par Tenlrée en profession de l'autre , laquelle peut être considérée, à la vérité , comme une espèce de mort; mais je vous préviens que ce déclinatoire ne peut être admis dans l'espèce, ce que je vous prouverai à loisir si vous persistez dans vos conclusions. Donc vous Ates dans le cas flagrant d'infhiction à l'engagement contracté, si la condition qui le résout n'a pas été accomplie. — le vous prie, monsieur le substitut, répliquois-je, de m'épargner ce procès, à moi qui n'en eus de ma vie. Je suis parfaitement en règle sur les termes de mon contrat, que j'aurois pu me dispr^nscr d'alléguer, si je n'avois voulu tout dire. Mais l'histoire qu'on réclame, c'est une autre histoire; la pendule marque minuit et davantage; voulez-vous me permettre de laisser le mot du • logogriplie suspendu pendant un mois, comme celui du fieux Mercure de France? Dlgilized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.81% accurate

INÈS DE LAS SISRRAS. 217 — J*cstimc, reprit k; substitut, (}u'il peut y avoir lieu à ajoui'uer, si cela convient à ces dames. — D*ici là, conlinuai-je, votre imagination peut s'évertuer à chercher l'explication que je hii promets. Je VOUS avertis toutefois que c'est ici une histoire véritable, du commencenieiit à la fin, et qu'il n'y a dans tout ce (]nr j(> vous ai raconté ni supercherie, ni mystilicaliun, ni voleurs... — Ni revenant? dit Eudoxie. — Ni revenant, repartispje en me levant et en prenant mon (hapean. — Mu loi» tant pis! dit Ânastase. II. — Mais, si ce n*étoit pas une véritable apparition, dit Ânastase aussitôt que je fus assis, apprends-nous ce que c'étoit. II y a un mois que j'y réfléchis, sans trouver d'explication raisonnable à ton histoire. — Ni moi non plus, dit Eudoxie. — Je n'ai pas eu le temps d'y penser, dit le substitut, mais autant que je m'en souviens, cela tiroit furieusement au fantastique. — Il n'y a cependant rien de plus naturel, répondisje, et tout le monde a entendu raconter ou vu de ses propres yeux des choses bien plus extraordinaires que celles qui me restent à vous apprendre, si vous êtes di» posés à m'écouter encore une fois. Le cercle se resserra un peu, car dans les k^n^nies veillées d'une petite ville, on n'a rien de mieux à la ire que de prêter l'oreille à des contes bleus pour attendre le sommeil. — J'entrai en matière. Je vous ai dit que la paix ëtoit faîte, que Ser^y étoit 49 Digitized by Google

 morty que Boutraix étoit moine, et que je n'étois plus rien qu*un petit propriétaire à son aise. Les arrérages de mes revenus m'avoîent presque rendu opulent, ot un WritniîG qui arriva sur lo tout rnV'nrichit d'un superflu ridicule. résolus de le dépenser en voyages d'instruction et de plaisirs, et j'hésitai un moment sur le choix du pays que jMrois visiter; mais ce ne fut qu'une feinte de ma raison qui luttoit contre mon cœur. Mon cœur me rappoloit à Barcelone, et ce roman formeroit, si c'étoit ici. sa place, nn accesscMb beaucoup plus long que le principal. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une lettre de Pablo de Glauza, le plus cher des amis que j'eusse laissés en Gatalogno, acheva de me décider. Pablo épousoit Léonoi e, Léouore étoil la sœur d'Estelle, et cette Estelle dont je vous parlerai peu étoit l'héroïne du roman dont je ne vous parlerai pas. J'arrivai trop tard pour la noce; elle étoit faite depuis trois jours, mais elle se contînuoît, suivant Tusa^e, en f(Hes(p!i se prolongent quelquefois au delà des douceurs do la lune de miel. Il n'en devoit pas être ainsi dans la famille de Pablo, qui étoit digne d'être aimé d'une femme parfaitement aimable, et qui est heureux aujourd'hui comme il espéroit l'être alors. Cela s'est vu de temps en temps, mais il ne faut pas s'y lier. Estelle m'accueillit comme un ami regretté qu'on désiroit de revoir, et mes rapports avec elle ne m'avoient pas donné lieu d'en attendre davantage, surtout après deux ans d'absence, car ceci'se passoît en 1814, dans l'intervalle de cette courte paix européenne qui sépara la première restauration du 20 mars. — Nous avons diné de meilleure heure qu'à l'ordinaire, dit Pablo on rentrant dans le isalon où j'avois ramené sa femme : le souper nous dédommaprera; mais il falloit laisser une heure aux soins de la toiiclle, et il n'y a perFonne iri (|ui ne veuille assister, dans les loges que j*ai retenues, à la représentation peut-être unique de la Digitized by

The text on this page is estimated to be only 23.75% accurate

INÈS DE LAS SIERRAS. 219 Pcdrina. Cette virtuose est si fantasquel Dieu sait si elle ne nous échappera pas demain ! — La Pedrîna? dis-jc par réflexion. Ce nom m'a déjà frappé une fois, et dans une circonstance assez mémorable pour que je nVn [jcide jamais le souvenir. N'est-ce pas celle chanteuse extraordiuaii-e, et tte danseuse plus extraordinaire encore» qni disparut de Madrid après une journée de triomphes, et dont on n'a jamais retrouvé les traces? Elle justifie sans doute la curiosité dont elle est l'ol)jet par dus talents qni ne souillent tiuenne comparaison sur aucun théâtre; mais je t'a\ oue qu'un événement singulier de ma vie m'a tout à fait blasé sur ce genre d*émotions» et que je ne suis nullement curieux d'entendre ou de voir la' Pedrina elle-même* Pi'i mets-moi d'attendre sur la Uainbia l'heure de nous réunir. — A ton aise, r^liqua Pablo. Je croyois cependant qu'Estelle comptoit sur toi pour l'accompagner? Estelle revkit en elTet, et s'approcha de moi an moment de partir. J'ouhhai que je m'étois promis de ne jamais revoir une dansrnse, de rw jamais entendre une cantatrice» après Inès de Las Sierras , mais je me croyois sûr, ce jour-là, de ne voir et de n'entendre qu'Estelle. Je tins longtemps parole, et je serois fort embarrassé de dire ce qu'on joua d'abord. Le bruit même qui avoit annoncé l'entrée de la Pedrina n'étoit pas parvenu à m'émouvoir; je restois calme et les yeux à demi voilés de ma main, quand le silenee profond qui avoit remplacé cette émotion passagère fut rompu tout à coup par une voix qu'il ne m'étoit pas possible de iiiéc oiinoître. l>a voix d'Inès n'avoit jamais cessé de résonner à mon oreille; elle me pcmrsuivoit dans mes méditations» elle me berçcNt dans mes songes ; el la voix que j'ent^dois, c'étoii la voix d'Inès! Je tressaillis, je poussai un cri, je m'élançai sur le deOigitized

220 NOUVELLES. vantde la loge» les regards arrêtés sur le ihéàirei G'étoil Inès, Inèselle^nème! Mon premier mouvement fiit de chercher, de recueillir autour de moi tontes les circoîistanres, tous les faits (iiii pouvoient me confirmer dans l'idée que j'élois à Barcelone, que j'étois à la eomédie, que je n'étois pas comme tous les jours» depuis deux ans» la dupe de mon imagination; qu'un de mes rêves habituels ne m'avoit pas surpris. Je m'efTorçai do nie ressaisir à quelque chose qui •pût me convaincre de la réalité de ma sensation. Je trouvai la main d'Estelle et je la pressai avec force. — Ëh bien ! ditrelle en souriant, vous étiez si sûr d*ètre prémuni contre les séductions d'une voix de femme! la Pedrina prélude à peine, et vous voilà hors de vous!... — Ètes-vous certaine, Estelle, ré[)liquai-je, que ce soit ici la Pedrina? Savez-vous précisément si c'est une femme, une comédienne, ou si c'est une apparition? — En vérité, reprit-elle, c'est une femme, une comédienne extraordinaire, une chanteuse comme on n'en a jamais entendu, peut-être, mais je n'imagine pas que ce soit rien de plus. Votre enthousiasme, j)renez-y garde, ajouta-t^elle froidement, a quelque chose d'inquiétant pour ceux qui vous aiment. Vous n'êtes pas le premier, dit-on, que sa vue auroit rendu fou, et cette foiblesse de cœur ne flatteroit probablement ni votre femme, ni votre maitresse. En achevant ces paroles, elle retira tout à fait sa main» et je la laissai échapper; la Pedrina chantoit toujours. Ekisuite elle dansa, et ma prasée, emportée avec elle» se livra sans défense? à toutes les impressions qu'elle vouloit lui donner. L'ivresse universelle cachoit la mienne, mais elle l'augmentoit encore; tout le temps quis'étoit écoulé entre nos deux rencontres avoit disparu à nos yeux, parce qu'aucune sensation du même genre et de la même puissance n'étoit venue me rappeler celle-là; il me sembloit que j'étois encore au château de Ghismondo» Digitized by

 mais au phâteau de Ghismondo agrandi, décoré, peuplé d'une foule immense, et les acclamations, qui s'élevoient de toutes parts, briiissoi(^nt dans mes oreilles comme des joies de démons. VA la Pedrina, possédée d'une frénésie sublime que l'eafer seul peut iuspiier et entretenir, eontinuoit à dévorer le parquet de ses pas, à fuir, à revenir» à voler, chassée ou ramenée par des impulsions invincibles, jusqu'à ce que, haletante, épuisée, anéantie, elle tondja entre les bras d(s eoitiparses, en proférant avec une expression déchirante un nom que je crus entendre et qui retentit douloureusement dans mon cœur... — Sergy est mort! m'écriai-je en pleurant à chaudes larmes, les bras étendus vers le théâtre!.. — Vous êtes décidément fou, dit Estelle en me retenant à ma place, mais calmez-vous enûn! elle n*y est plus, — Foui rqpri8»)e à part moi... cela seroit-il vrai? aurois-je cru voir ce que je n'ai pas vu? ce que j'ai cru entendre, ne renlendois-je pas en eiTet?... Fou, grand Dieu! séparé du gennî humain et d'Estelle par une inlirmilé qui me rendra la fable publique 1 Cliùteau fatal de Ghismondo, est-ce là le châtiment que tu réserves aux téméraires qui osent violer tes secrets? Heureux mille fois Sergy d'être mort dans les champs de Eutzen ! ^ Je m'abimois dans ces idées quand je sentis le bras d'Estelle se Wcr au mien pour sortir du spectacle. — Hélasl lui dis-je en tremblant, car je commençois à revenir à moi, je dois vous faire pitié, mais je vous ferois plus de pitié encore si vous connoissiez une histoire qu'il jie m'est pas permis de raconter ! Ce qui vient d^' se passer n'est pour moi que la prolongation d'une illusion terrible dont ma raison ne s'est jamais totalement afiranchie* Permettez-moi de rester seul avec mes pensées et d'y reiTieltre, autant que j'en suis capa ble, un peu d'ordre et de suite. E€s plaisirs d'une dou^M» conversation me sont interdits aujourd'hui; je serai plus calme demain. 49. Digitized by Google

222 NOUVELLES. — Tu seras demain comme il te plaira» dit Pablo, qui venoit de saisir ces dernières paroles en passant auprès de nous, mais lu ne nous quitteras cortaincment pas ce soii'. Au reste, ajouta-t-il, je compte plus, pour t'y décider, sur les instances d'Estelle que sur les mieimes. — Seroii-il vrai, reprit-elie, et consentiriez-TOUs à nous donner le temps que tous destinez sans doute à vous oreuj^r de la l*cdrina? — Au nom d(î Dieu! m'écriai-je, ne prononcez plus ce nom, chère Estelle, car le sentiment que j'éprouve ne ressemble à aucun des sentiments que tous pourriez soupçonner, si ce n*est peut-être à la terreur. Pourqu(M faut-il que je ne puisse pas m'cx[)liquer davautagey 1! avoil fallu céder. Je ni'étois assis au souper sans y prendre part, et, comme je m'y atteudois, on n'avoit p&TÏé que de la Pedrîna. — L*intérêt que cette femme extraordinaire vous inspire, dit tout à coup Pablo, a quelque chose de si exalté, que l'on coînpit ndroit à peine la possibilité de l'augmenter encore. Que seroit-cc donc pourtant , si vous connoissiez ses aventures, dont une partie s'est, à la vérité» passée à Barcelone, mais dans un temps où la plupart d'entre nous n'y étoient pas établis? Vous seriez obligés de convenir que les malheurs de la Pedrina ne sont pas moins surprenants que ses talents. Personne ne répondit, car on écoutoit, et Pablo, qui s'en aperçut, continua ainsi : — La Pedrina n'appartient point à la classe d'oà sont ordiuairenu nl sortis ses })areils, et dans laquelle ;;e recrutent ces troupes nomades que leur destinée dévoue aux plaisirs de la multitude. Son nom véritaLie a été porté, dans des temps reculés, par une des familles les plus illustres de la vieille Ëspagne. Elle s'appelle Inès de Las Sierras. — Inès de Las Sierras ! m'ccriai-je en me levant de ma place dans un état d'exaltation difficile à démre, Inès Digitized by

The text on this page is estimated to be only 29.58% accurate

INÈS HE LAS SIERRAS. 223 de F.as Siorras! Il est donc vi ail Mais, sais-tii, Pablo, ce que c'est (jirinès do Las Sicnas'f' sais-lii d'où clic vient, et par quel elUayaut privilège elle se lait eateudre sur un théâtre? — Je sais, dit Pablo en souriant, que c'est une rare et infortunée créature, dont la vi(î mérite an moins autant de pitié que d'admiration. Quant à rémotion que le cause son nom, elle ne sauroit m'étonncr, car il est probable qu'il t'a frappé plus d'une fois dans les lamentables complaintes de nos Romanceros, L*histoire qu'il retrace à la mémoire de notre ami, poursuivit-il en s'adressent au reste des assistants, est une de. ces traditions populaires du mo} < a âge, qui lurent probableuieut fondées sur quelques faits réels, ou sur quelques apparences spécieuses, et qui se sont maintenues de génération en génération dans le souvenir des hommes, jusqu'au point d'acquérir une Espèce d'autorité liislori(iuc. (^(lle-ci, quoi qu'il en soit, jouissoit déjà d'un grand crédit au seizième siècle, puisqu'elle Ibrça la puissante famille de Las Sierras à s'expatrier avec tous ses biens, et à profiter des nouvelles découvertes de la navigation, pour transporter son domicile dans le Mexi(pie. Ce (ju'il y a de certain, c'est (jue la fatalité tragique dont elle ctoit pctursuivie ne se relâcha pas de sa rigueur dans d'autres climats. J'ai ent(Midu assurer souvent que depuis trois cents ans tous ses chefs sont morts par Tépée. Au commencement du siècle dont nous parcourons la quatorzième année, le dernier des nobles seigneurs de Las Sierras vivoit encore à INlexico. La mort venoit de lui enlever sa femme, et il ne lui restoit qu'une fille, âgée de six ou sept ans, qu'il avoit nommée Inès. Jamais des facultés plus brillantes ne s'étoieiit annoncées dans un âp;e plus tendre, et le marquis de Las Sierras n'épai gna rien pour la culture de ces dons précieux qui promettoient tant de gloire et tant de bonheur à sa vieillesse. Trop heureux en eCEet si Téducation de sa fille unique avoit Digitized by Google

 pu absorber tous ses soins et toulos ses affoctions; mais il sentit bientôt le funeste besoin de remplir d'un autre sentiment encore le vide profond de son cœur. Il aima, il crut être aimé, il 8*enorgneîllit de son choix; il fit plus : il se félicita de donner nne autre mere <i sa belle Inès, et il lui donna une implacable ennemie. La vive intelligence d'Inès ne tarda pas à saisir toutes les difficultés de sa nouvelle position. Elle comprit bientôt que les arts, qui n*avoient été jusque-là pour elle qu'un objet de distraction et de plaisirs, pouvoient devenir un jour sa seule ressource. Elle s'y livra dès lors avec une ardeur qui fut couronnée par des succès sans exemple, et au bout d'uu petit nombre d'années elle ne trouva plus de maîtres. Le plus habile et le plus présomptueux des siens se seroil honoré d'en recevoir des leçons; mais elle paya cher ce glorieux avantage, s'il est vrai que, dès cette épocfue, sa raison, si pm^e et si brillante, vaincue par des faligues obstinées, parut s'altérer graduellement, et que des égarements momentanés aient commencé à trahir le dés-, ordre de son intelligence, au moment où elle sembloit n'avoir plus rien à acquérir. Un jour, le corps inanimé du marquis de Las vSien as fut rapporté dans son bôtel. Il avoii été trouvé, percé de coups» dans un endroit écarté, où il ne s'étoit présenté d'ailleurs aucune cvconstance qui fût propre à jeter quelque lumière sur le motif et l'auteur de ce cruel assassinat. La voix publique ne tarda cependant pas à désigner un coupable. Le père d'Inès u'avoit point d'ennemi eonuri, mais avant son second mariage il avoit eu un rival, signalé dans Mexico par l'ardeur de ses passions et la violence de son carractère. Tout le monde le nomma dans rintimité de sa pensée; mais ce soupçon universel ne put être converti en accusation, parce qu'il n'étoit justifié par aucun commencement de preuve. Toutefois les conjectures de la multitude acquirent une nouvelle force, quand on vit la veuve de la victime passer, au bout de Digilized by Google

LNËS DE LAS SIERRAS. 225 quelques mois, dans les bras de rassassin, et û rien ne les a éclairées depuis, rien du moins n*en a diminué l'impression. Inès resta donc solitaire dans la maison de ses aïeux, entre deux personnes qui lui éloient également étrangères, qu'un instinct secret lui rendoit également odieuses, et auxquelles la loi avoit aveuglément confié Fautorité par laquelle elle supplée à celle de la famille. Les atteintes qui avoienl quelquefois menacé sa raison se multiplièrent alors d'une nianiùre ellrayante, et personne n'en fut surpris, quoiqu'on ignorât généralement la moitié de ses malheurs* Il y avoit à Mexico un jeune Sicilien qui se faisoit nommer Gaëtano Filippi, et dont la vie antérieure scmbloit cacher quelque mystère suspect. Une légère teinture des arts, un babil séduisant, niais frivole, des manières élégantes qui trfihissoient l'étude et TaiTectation, ce vernis de politesse que les honnêtes gens doivent à leur éducation, et les intrigants au commerce du monde, lui avoiont ouvert racccs de la haute société que la dépravation de ses mœurs auroit du lui interdire. Inès, à peine âgée de seize ans, étoit trop ingénue et trop exaltée à la fois pour pénétrer au-dessous de cette écorce trompeuse. Elle prit le trouble de ses sens pour la révélation d'un premier amour. Gaëtano n'étoit pas embarrassé par la difiicullé de se faire connoitre sous des titres avantageux; il savoit Tart de se procurer ceux dont il avoit besoin, et de leur donner toute l'apparence d'authenticité nécessaire pour fasciner les yeux les plus habiles et les plus expérimentés. Ce fut en vain, cependant, qu'il demanda la main d'Inès. La marâtre de cette infortunée avoit formé le projet de s'assurer sa fimrtune; et il est probable qu'elle n'auroit pas été scrupuleuse sur le choix des moyens. Son mari la seconda de son côté avec un zèle dont il lui déroba sans doute le mobile secret. Le misérable étoit a'iiounMix de sa pupille; û avoit osé le lui déclarer quelques seDiyiiized by Google

226 NOUVELLES. maines auparavant, ot il so pronu^ltoit dt; la séduire. Cétoil là le chagrin proi'ond qui a;^\^;ravoit si cruollcmenty depuis quelque temps, les mortels chagrins d'Inès. 11 en étoit de l'organisation d'Inès comme de toutes celles que le génie favorise à un dcj^ré supérieur. Elle joitriuùl àrclévation d'un lalnil sul)liino la Inihlesso d'un caractère qui ne demande qu'à se laisser conduire. Dans la vie de Tintelligence et de Tari, e'étoit un ange. Dans la vie commune et pratique, c'étoit un enfant. La simple apparence d'un sentiment bienveillant captivoit son cœur, (piand son (ri'ur (Hoit soumis, il ni^ resloil point d'objf'ctions à sa raison. Celte disposiliuii de l'esprit n'a rien de funeste, quand il se trouve placé dans d'heureuses circonstances et sous une sage direction; mais le seul être dont Inès pût reconnoître l'empire dans le triste isolement où la mort de son père Tavoit laissée, n'agissoit sur elle que pour la perdre; et c'est là un de ces horribles secrets que l'innocence ne soupçomiC point! Gaêtano la décida, presque sans efforts, à un enlèvement dont il faisoit dépendre le salut de sa maltresse. H n'eut guère plus de p<Mne à convaincre Inès que tout lui appartcnoit, d*un dioil légitime et sacré, dans Thérilage de ses ancèln s; ils dispann eut ; cl, au bout de quelques mois, abondamment munis d'or, de bijoux, de diamants» ils étoient tous deux à Cadix. Ici le voile se souleva; mais les yeux d'Inès, encore éblouis par les fausses lueurs de l'amour et du plaisir, se refusèrent longtemps à voir la vérité tout entière. Cependant, le monde au milieu duquel Gaétano l'avoit jetée l'effrayoit quelquefois par la licence de ses principes; elle s'étonnoit que le passage d'un hémisphère à l'autre pût produire de si étranges dilTérences dans le langage et dans les mœurs; elle cherchoit, en tremblant, une pensée qui répondit à la sienne dans cette foule de bateleurs, de libertins et de courtisanes qui composoient sa société habituelle, et elle ne la tiouvoit pas. Les resDigitized by Google

 sources passagères qu'elle devoit à une action sur laquelle sa conscience n'ctoit pas tout à fait rassurée, comuiençoient d'ailleurs à lui (chapper, et la tendresse hypocrite de Gaetano sembloit diminuer avec elles. Un jour, elle le demanda inutilement à son réveil» elle l'attendit inutilement la nuit suivante; le lendemain, elle passa de Finquiétude à la crainte, et de la crainte au désespoir; l'afTiTHise réalité vint enfin mcLlrc le comble à ses misères. 11 étoit parti, aprèâ Tavoir dépouillée de tout, parti avec une autre femme; il Tavoit abandonnée, pauvre, déshonorée, et, pour dernier malheur, livrée à son propre mépris. Ce ressort de noble fi(Ttc qui réagit contre Tinfortune dans une âme sans reproche, finit tle se rompre dans celle d'Inès. Elle avoit pris le nom de Pedrina pour se soustraire aux recherches de ses indignes parents. € Pedrina, soit! dit-elle avec une résolution amère; honte et ignominie sur moi, puisque^ ainsi l'a voulu ma destinée! » Et elle ne fut plus ([U(i la IVMlrina. Vous comprendrez idcUemenl que je cesse de la suivre dans tous les détails de sa vie; elle ne les a pas donnés. Nous ne la retrouverons qu*à ce mémorable début de Madrid, qui la plaça si promptcment au premier rang des virtuoses les plus célèbres. L'enlliousiasme fut si véhément et si passionné, que la ville entière retentit des applaudissements du théâtre, et que la foul^ qui Tavoit accompagnée jusque chez elle de ses acclamations et de ses couronnes, ne consentit à se dissiper qu'après l'avoir revue une fois encore h une des croisées de son ap[)artemcnt. Mais ce n étoit pas le seul sentiment qu'elle eût excité. Sa beauté, qui n' étoit, en efifet, pas moins remar* quable que ses talents, avoit produit une impression profonde sur un personnage illustre, qui tenoit alors entre ses mains une partie ile.^ destinées de rEs[)agne, et que vous me permettrez de ne pas désigner autrement, soit parce que cette anecdote de la vie privée n'est pas suffisamment éclaircie par ma conscience d'historien, soit Digitized by Google

228 NOUVELLES. paii'(3 qu'il iiK^ iv|Mi!4iie (rajonlrr une foiblesso, d^aiilciiis assez excusable» aux torts vrais ou faux dont la mobile opinion du peuple accuse toujours les rois déchus. Ce qu'il y a de certain» c'est qu'elle ne reparut plus sur la scène, et que toutes les faveurs de la fortune s'aecumulèi'ont, en pou de joins, sur cette aventurière obscure, dont les provinces voisines a voient vu, pendant un an, la honte et la misère. On ne parla plus que de la variété de ses toilettes, que de la richesse de ses bijoux» que du luxe de ses équipages; et, contre l'ordinaire, on lui pardonna cependant assez facilement cette opulence soudaine, parce qu'il y avoit très-peu d'bonnnes parmi ses juges qui ne se fussent trouvés heureux de lui donner cent fois davantage. 11 faut ajouter à l'honneur de la Pedrina, que les trésors qu'elle devoit à l'amour ne s'épuisèrent pas en fantaisies stériles. Naturellement compatissante et généreus(% elle cliercha le malheur pour le réparer; elle alla porter des secours et des consolations dans le triste réduit du pauvre et au chevet du malade; elle soulagea toutes les infortunes avec une grâce qui ajoutoit encore à ses bieiilaits ; et, quoique favorite, elle se fit aimer du peuple. Cela est si aisé quand on est riche! Le nom de la Pedrina faisoit trop de bruit pour ne pas parvenir jusqu'aux oreilles de Gaêtano, dans l'endroit obscur où il cachoit sa honteuse vie. Le pi't)duit du vol et de la trahison, qui l'avoit soutenu jusque-là, venoitde manquer à ses besoins. 11 n^gretta d'avoii^ méconnu les ressources qu'il pouvoit tirer de l'avilissement de sa maîtresse. Il osa concevoir le projet de réparer sa faute à quelque prix que ce fût, et même au prix d'un crime nouveau, C'étoit ceipû lui coùtoit le moins. Il comptoit sur une liabdeté tiop souvent exercée pour lui ins[)irer quelque défiance. 11 connoissoit le cœur d'Inès, et le mal* heureux n'hésita pas à se présenter devant elle. La justification de Gaêtano paroissoit impossible au Digitized by Google

INÈS OB LAS S1BRHA8* 229 pipinirr abord, mais il n'y a rien d'inipossible pour un esprit artificieux, surlout (piand il est secondé par Taveugle crédulilé de l'amour; et Gaëtano n'étoit pas seulement le premier homme qui éùi fait palpiter le coeur d'Inès ; il étoit le seul qu'elle eût aimé. Tous les égarements auxquels ses sens s'éloient abandonnés depuis avoient laissé son âme vide et indiïérente ; et par un privilège fort rare, sans doute » mais qui n'est pas sans exemple, elle s'étoit perdue sans se corrompre. Le roman de Gaêtano, tout absurde qu'il fût, n'eut pas de peine à obtenir le crédit de la vérité. Inès avoit besoin d'y croire pour retrouver quehpui apparence de son bonheur évanoui, et cette disposition d'esprit se contente des moindres vraisemblances. Il est probable qu'elle n'osa pas même hasarder les objections qui se présentoient en foule à sa pensée, dans la crainte d'en rencontrer une * qui resteroit sans réponse. 11 est si doux d'cHrt; trompé sur ce qu'on aime, quand on ne peut pas cesser d'aimer 1 Le perfide n'avoit d'ailleurs négligé aucun de ses avantages. 11 arrivoit de Sicile où il étoit allé disposer sa famille à permettre son mariage. Il y avoit réussi. Sa mère elle-même avoit daigné l'accompagner en Espagne, pour hâter le moment de voir une lUle chérie dont elle s'étoit formé l'idée la plus flatteuse. Quelle horrible nouvelle l'attendoit à Barcelone 1 Le bruit des succès do la Pedrina lui étoit parvenu avec celui de son crime et de son ignominie. Éloit-ce là le prix qu'elle avoit réservé à tant d'amour et à tant de sacrifice? La première idée, le premier sentiment dont il se fût trouvé capable, étoit la résolution de mourir, mais sa tendresse l'avoit encore emporté sur son désespoir. 11 avoit caché à sa mère son triste secret; il avoit volé à Madrid pour parler à Inès, pour lui faire entendre, s'il en étoit temps encore, le cri de l'honneur et de la vertu; il étoit venu pour pardonner, et il pardonnoit! Que vous dirai-je? Inès, noyée de larmes; Inès, égarée, palpitante, éperdue de remords, 20 Digitized by Google

 de reconnoîssance et de Joie, tomba aux pieds de Timposteur; et l'hypocrisie triompha prosqno sans efforts d'un eœnr trop sonsibln cl trop coiiii;iiit pour la deviner. Ce changemoni subit de rùle et de position, qui donnoit au coupable tous les droits de l'innocence, a peut-être de quoi étonner. Mais demandez plutôt aux femmes! Il n'y a rien de plus commun. Los soupçons d'Inès durent cependant se réveiller, quand elle vit Gaëtano plus empressé à eliarger sur la voiture préparée pour leur départ des trésors dont elle ne pouvoit» sans rougir» se rappela l'origine, qu'à Tenlever elle-même à ses criminelles ainours. Inutilement elle insista pour tout abandonner. Elle ne fut pas entendue. Quatre jours après, une voiture de voyage s'arrôtoit à Barcelone, devant Thotel de ritalie. On en vit sortir un jemie homme élégamment vêtu, et une dame qui parois* «oit se dérober avec soin aux regards des voyageurs et des passants. C'ctoieut Gaëtano et la Pedrina. Un quart d'heure après, le jeune homme sortit et se dirigea vers le port. L'absence de la mère, de Gaëtano ne conârmoit qne trop les craintes qu'Inès avoit commencé à concevoir. Il pnvoîl qu'elle |>ril assez d^îuipiro sur sa timidité pour les exprimer sans déloiu s, quand il fut rentré dans son appartement. Il est du moins certain qu'une discussion violente s'éleva entre eux dès le soir et se renouvela pKisîeurs fois dans la nuit. Au point du jour, Gaëtano, pale, défait, agité, fit transporter plusieurs cais par les domestiques à bord d'un vaisseau qui devoit mettre à lajroiledansla matinée, et s'y rendit lui-même avec une cassette plus petite qu'il avoit enveloppée dans les pîis de son manteau. Arrivé au bâtiment, il congédia les gens qui Tavoient suivi, sous prétexte do quelques arrangements qui le retenoient encore, les paya largement de leurs peines et leur recommanda de la manière Oigitized by

 la plus expresse de rui j)as troubler le sommeil de madame avant sou retour. Cependant, une grande partie de la journée s'écoula sans que Tétranger eût reparu. On ap» prit que le navire laisoit route» et un des hommes qui avoient accompagné Gaêtano, troublé d'un sombre pressentiment, fut tenté de s en assurer, li vit disparoilre les voiles à l'horizon. Le silence qui continuoit à régner dans la chambre dlnès, au milieu des bruits de la maison, devenoit inquiétant. On s*assura que sa porte n*avoit pas été fer^ méc à l'intérieur, mais en dehors, el la clef n'étoit pas restée à la serrure. L'hôte ne balança point à l'ouvrir d'une double clef, et un spectacle horrible s'offrit à ses yeux. La dame inconnue étoit couchée sur son lit dans fattitude d'une personne qui dort, et on auroit pu s*y tromper, si elle n'avoit été baignée dans le s.uig. Elle avoit eu le sein percé d'un coup de poignard pendant son sommeil, et l'arme de l'assassin éloit encore dans la blessure. Vous me pardonnerez facilement de n*avoir pas insisté sur CCS épouvantables détails. Ils furent connus dans le temps de la ville tout entière. Ce qui est encore ignoré des personnes mêmes que le sort de cette infortunée toucha le plus, car il y a peu de jours qu'elle est en état de recueillii^ et de mettre en ordre les souvenirs confus de son histoire, c'est que la malheureuse victime de ce forfait, c'est la sublime Pcdrina dont Madrid ne perdra jamais la mémoire, et que la Pedrina, c'est Inès de Las Sierras. le reviens à mon récit, continua Pablo. Les témoins accourus à cette scène d'horreur, et les médecins qu'on y avoit appelés sur-le-champ, ne tardèrent point à reconnoitre que la dame étrangère n'éloit pas morte. Des soins déjà tardifs, mais empressés, lui furent rendus avec tant de succès qu*on parvint à révâller en elle le sentiment et la vie. Quelques jours cependant se passéDigitized by Google

 rent dans des alternatives de crainte et d*espérance qui excitèrent vivement la sympathie publique. Un mois après, le rétablissement d'Inès paroissoii tout à fait affermi, mais le délire qui s'étoit manifesté dès le nioniont où elle avoit recouvré la parole, et qu'on attribuoit alors à l'action d'une fièvre ardente, ne céda ni aux remèdes ni au temps. La pauvre créature venoit d'être ressuscitéo pour la vie physi(iue, mais elle restoit morte à la vie iiitelliacntc. Elle étoit folle. Une communauté de saintes femmes Taccueillit et lui continua les sollicitudes attentives dont son état avoit besoin. Objet de tous les égards d'une charité presijue providentielle , on dit qu'elle les justifioit par une douceur à toute épreuve, car son aliénation n' avoit rien de la fougue et de la violence qui caractérisent ordinairement cette affreuse maladie. £lle étoit d*aiiieurs fréquemment interrompue par des intervalles lucides qui se prolongeoient plus ou moins et qui donnoient de jour en jour un espoir plus fondé de sa j^niérison; ils devinrent assez fréquents pour qu*on se relâchât beaucoup de l'attention qu'on avoit pcHtée d'abord à ses moindres actions et à ses moindres démarches; on s'accoutuma peu à peu à la laisser abandonnée à elle-môme pendant les lon.cues heures de l'office, et elle mit cette négligence à proiil pour s'évader; Tinquiétude fut grande, et les recherches furent actives; leur résultat parut d'abord assez heureux pour promettre un succès prochain. Inès avoit été remarquée dès les premiers jours (le son voyaj^e vajîabond par l'incomparable beauté de ses traits, par la noblesse naturelle de ses manières, et aussi par Je désordre intëtmittent de ses idées et de son langage. Ëlle l'avoit été surtout par la singulière physionomie de son accoutrement, composé au hasard des restes élégants, mais llétris, de sa toilette de théâtre, land}eaux de queUpio éclat et de peu de valeur que le Sicilien avoit dédaigné de s'approprier» et dont l'assor* Digitized by Google

f INES DE LAS Si^HUAS. 233 timent bizarre, eminrunté à l'appareil du luxe» faismtun contraste singulier avec le sac de toile grossière duquel Inèsavoit chargé son épaule pour y recevoir les (iiarilés du peuple. On suivit ainsi ses traces jusqu'à une pelite distance de Mattaro» mais à cet endroit de la route elles s'elTacèrent totalement, et sur quelque point qu'on se dirigeât dans les alentours, il fut impossâ>le de les retrouver. Inès avoit disparu à tous les yeux deux jours avant Noël, et quand on se rappela la profonde mélancolie où son esprit paroissoit plongé toutes les fois qu'il étoit parvenu à se dégager de ses ténèbres habituelles, on n'hésita pas à penser qu'elle avoit mis fin elle-même à ses Jours en se précipitant dans la mer. Cette explication se présenloit si nalurellenient à Tesprit qu'on fut à peine tenté d'en chercher une autre. L'inconnue étoit morte, et Timpression de cette nouvelle se fit sentir pendant deux jours. Le troisième jour, elle s'affoiblit comme toutes les impressions, et le lendemain on n'en parla plus. 11 arriva dans ce temps-là quelque chose de fort extraordinaire qui contribua beaucoup à distraire les esprits de Ja disparition d'Inès et du dénoûment tragique de ses aventures. Il existe aux environs de la ville où l'on avoit perdu ses derniers vestiges un vieux manoir en ruines connu sous le nom de château de (iliismondo, dont le démon a, dit-on, pris possession depuis plusieurs siècles, et dans lequel la tradition lui fait tenir tous les ans un ctoacle pendant la nuit de Noël. La génération actuelle n avoit rien vu qui fût capable de prêter quelque autorité à cette superstition ridicule, et on ne s'en mquiétoit plus; mais des circonstances, qui ne se sont Jamais expliquées, lui rendirent ses droits en 1812. 11 n'y eut pas lieu de douter cette fois que le château maudit fût habité par des hôtes d'exception qui s'y livroient sans mystère à la joie des banquets. Une illumination splendide éclata dès minuit dans ses appartements si 20 Digitized by Gopgle

234 NOUVELLES. loii^tiMiips (h'^sci'ts, ot porta dans les hanieanx voisins riniiiiiélude et rrllroi. Quelques voyagtiurs attardés, que le hasard conduisit sous ses murailles, entendirent des bruits de voix étranges et confuses auxquelles se mèloient par moments des chants d'une douceur infinie. Les phénomènes d'une nuit oragcMiso, ot tcllo (\no la Catalogue ne s'en rappcloil point de pareille dans une saison aussi avancée, ajoutoient encore à la solennité de cette scène bizarre, dont la peur et la crédulité ne manquèrent pas d'exagérer les détails. Il ne fut bruit le lendemain et les jours suivants, à pîusieiu\s lieues à la ronde, que du retoiu* des esprits dans la maison (h'Ghiiy* mondo, et le concours de tant de témoignages, qui s accordoient sur les principales circonstances de révéne-» ment, finit par inspirer à la police des alarmes assez fondées. En efiet , les troupes franç^^ises venoient d'cire rappelées de 1(mu's garnisons pour aller Ibi tifier au loin les débris de Turmée d'Alieuiagne, et T instant pouvoit paroitre favorable au renouvellement des ton* tatives du vieux parti es[)agnol, qui commençoit d'ail* le«n's à fermenter d'une manière Irès-sensibl»' dans nos départeuK iitsuial soumis. L'administration, [)(nidis[)osée à partager les croyances de la poi)ulaee, ne vit donc, dans ce prétendu conciliabule de démons fidèles à leur rendez-vous anniversaire, qu'une assemblée de conspirateurs tout prêts à déployer de nouveau le drapeau do la guerre civile. Elle ordonna une visite exacte du manoir mystérieux, et celte perquisition coaUrma» par des preuves évidentes, la vérité des bruits qui Tavoient rendue nécessaire. On retrouva tous les'vestiges de l'illumination et du festin, et on put conjecturer, au nombre des buuh'illes vides qui {^a.rnissoient encore la table, que les convives avoientété assez nombreux. À ce passage du récit de Pablo, qui me remettoit en mémoire la soif inextinguible et les libations immodérées de Boutraix» je ne pus contenir un éclat de rii e couv ulOigitizâd

INÈS DE LAS SIERRAS. 235 sif qui rinterroiii[)il lont^UMiips et qui contrastoit d'une manière trop bizarre awc 1rs dispositions où il uravoit va au commencement de l'histoire, pour ne pas lui oo* casionner une vive surprise.. 11 me regarda donc fixement, vn atlondant que je fusse parvenu à rr|iriinor Fesser de ma gaieté indiscrète, et me voyant plus caluic, il continua : — L'assemblée tenue par un certain nombre d*honir mes, probablement armés, et certainement montés, car il éloit resté aussi des fourrag*'s , étoit devenue une chose déni ont rt'e pour tout le monde; niais aucun des conjurés ne fut trouvé au clifdeau, et on s(* mit inntilement sur leurs traces. Jamais le moindre éclaircissement n'est arrivé à Tautorité sur ce fait singulier, depuis l'époque même on il a cessé d'être réprélicîisible, et ofl il y anroit autant d'avantage à l'avouer qu'il y avoit alors de nécessité à le taire. La troupe qui avoit été chargée de cette petite expédition se disposoit à partir, quand un soldat découvrit dans un des souterrains une jeune fille étrangement vétno, qui paroissoit privée de la raison, et qui, loin de l'éviter, s'empressa de coiu ir à lui , en prononçant un nom qu'il n'a [»as retenu : « Est-ce toi/ lui cria-t-elle. Combien tu t'es fait attendre!... » — Amenée au grand jour et reconnoissant son erreur, elle se prit à fondre en larmes. Cette jeune fille, vous savez <léjà que c'étoit l.a Pedrina. Son signalement, adressé quehpies jours auparavant à toutes les autorités du littoral, leur étoit parfaitement présent. On s'empressa donc de la renvoyer à Barcelone, après lui avoir fait subir, dans un de ses moments lucides, un interrogatoire particulier sur l'événenient inexplicable de la nuit de INoël; mais il n'avoit laissé dans son esprit que des traces extrêmement confuses, et ses témoignages, dont on ne pouvait suspecter la sincérité, ne firent qu'augmenter les embarras déjà fort compliqués de i infonnation. H parut seuicniont Digitized by Google

236 NOUVELLES. démontré qu'une préoccupation étrange de son imagina lion malade lui avoii fait chercher dans le manoir des seigneurs de Las Sierras un asile garanti par les droits de sa naissance; qu*elle s*y étoit introduite avec difficulté, en profitant de l'étroit passage que ses portes délabrées laissoient entre elles, et qu'elle y avoit d'abord vécu de ses provisions, et les jours suivants, de celles que les étrangers y avoient abandonnées. Quant à ceuxci, elle paroissoit ne point les connoître; et la description qu'elle faisoit de leurs habillements, qui ne sont propres à aucuife population vivante, s'éloignoit tellenicnldc toutes les viaisenililances, qu*on l'alUibuasans hésiter aux réminiscences d'un songe dont son esprit confondoit les traits avec ceux de la réalité. Ce qui sembloit plus évident, c'est qu'un des aventuriers ou des conjurés avoit fait une vive impression sur son cœur, ct(iue le seul espoir de le retrouver lui inspiroit le couragnde vivre encore. Mais elle avoit couipris qu'il étoit poursuivi, qu'il étoit menacé dans sa liberté, dans son existence peutrètre, et les efforts les plus assidus, les plus obstinés, ne purent lui arracher le secret de son nom. Ce dernier endroit de la narration de Pablo venoit de me rappeler sous un aspect tout à fait nouveau le souvenir d'un ami dont j'avois reçu le dernier soupir. Mon sein se gonfla, mes yeux se remplirent de larmes, et j'y portai brusquement la main pour cacher mon émotion aux peisonnes qui m'eiitouroient. Pablo s'arrêta comme la première fois et attacha sur moi ses regards avec une attention encore plus marquée. Je pénétrai facilement le sentiment qui l'occupoit, et j'essayai de le rassurer par un sourire. — Tranquillise ton cœur d'ami, lui dis-je avec expansion, sur les alternatives d'attendrissement et de gaieté que me fait éprouver ta singulière histoire. Elles n'ont rien que de naturel dans ma position, et tu en conviendras toi*méme quand j'aurai pu les expliquer. Digilized by Google

 Continue cepenflaiit , ot pardonne-moi de l'avoir interrompu, car les aventures de laPedriua ne sont pas finies. — Il s'en faut de peu de chose, reprit Pablo. Elle fut ramenée dans son couvent, et placée sous une surveillance plus étroite. Un vieux médecin, très-versé dans Tétude des maladies de Fesprit, que d'heureuses circonstances ont» depuis quelques années» conduit à Barcelone, entreprit sa guérison. Il 8*aperçiit d'abord qu'dile ofiBroit de grandes difficultés, car les désordres d'une imagination blessée ne sont jamais plus graves, et, pour ainsi dire, plus incurables, que lorsqu'ils résultent d'une peine profonde de l'âme. Toutefois il insista» parce qu'il comptoit sur un auxiliaire qui se montre toujours habile à soulager la douleur, le temps, qui efface tout, et (|ui est seul éternel au milieu de nos plaisirs et de nos chagrins passagers. Il voulut y joindre la distraction et l'étude; il iy[>peia les arts au secours de sa malade, les arts qu'elle avoit oubliés» mais dont l'impression ne tarda pas de se réveiller plus puissante que jamais dans cette admirable organisation. Apprendre, dit un philosophe, est peutêtre se souvenir. Pour elle, c'étoit inventer. Sa première leçon fit passer les auditeurs de l'étonnem^t à l'admiration» à l'enthousiasme» au fanatisme. Ses succès s'étendirent avec rapidité ; l'ivresse qu'elle faisoit naître la gagna elle-même. Il y a des natures privilégiées que la gloire dédommage du bonheur, et cette compensation leur a été merveilleusement ménagée par la Providence car le bonheur et la gloire se trouvent rarement ensem* ble. Enfin elle guérit» et fut en état de se fairo connoltre de son bienfaiteur dont je tiens ce récit. Mais le retour de sa raison n'auroit été pour elle qu'un malheur nouveau» si elle n'eût retrouvé en même temps les ressources de son talent. Vous imaginez bien que les offres ne lui manquèrent pas, dès qu'on eut appris qu'elle étoit décidée à se consacrer au théâtre. Déjà dix viUes diflérentes

Digitized by Google

 iiieiiaçoi('nl de nous ronlevcr, quand Bascara est par« venu à la voir hier et à l'engngcr dans sa troupe. — Dans la troupe de Bascara! m'écriai-je en riant. Sois sûr qu'elle sait maintenant à quoi s'en tenir sur les redoutables conspirateurs du château Ghismondo* — C'('st ce que tu vas nous faire comprendre, répondit PaLlo, car tu parois fort au fait de ces mystères. Parie donc, je t'en prie. — * Il ne sauroity dit Estelle d'un ton piqué. C'est un secret qu'il ne peut révéler à personne. — Cela étoit vrai il n'y a qu'un moment, repartis-je; mais ce monicnl a op/Té un grand cliangeuicnl dans mes idées et dans mes résolutions. Je viens d'être dégagé de mon serment. Je n'ai pas besoin de vous dire que je racontai alors ce que je vous racontois il y a un mois, et ce que vous me dispenserez sans peine de vous racontei' anjourd'luii, même quand vous n'auriez pas un souvenir bien présent de ma première histoire. Je ne suis pas capable de lui prêter assez d'attrait pour la faire écouter deux fois. — Vous êtes du moins assee Bon logicien, dix le substitut, pour en tirer quelque induction morale, et je vous déclare que je ne donnerois pas un fétu de la nouvelle la plus piquante, s'il n^en résultoit aucun enseignement pour l'esprit. Le bon Perrault, votre maître, savoit faire sortir de ses contes les plus ridicules de saines et graves moralités. — Hélas 1 repris-je en levant les mains au ciel, de qui me pariez-vous là? D'un des génies les plus transcendants qui aient éclairé l'humanité depuis Homère! Ohl les romanciers de mon temps, et les faiseurs de contes eux-mêmes, n'ont pas la prétention de lui ressembler. Je vous dirai même entre nous qu'ils se tiendroient fort humiliés de la comparaison. Ce qu'il leur faut, mon cher substitut, c'est la renommée quotidienne qu'on obtient avec de l'argent, et l'argent qu'où parvient toujours Digitized by Gc)

 à gagner bien ou mal^ quand on a de la renommée. la morale, suivant vous si requise, est le moindre de leurs soucis. Cependant, piiis(ine vous le voulez, jo vais finir par un adage que je erois de nia taeon, mais qu'on trouveroit peni-ètre ailleurs en cherchant bien, car il n'y a rien qui n*ait été dit : Tont croire est d'un imbécile, Tout nier est d'on sot. Et, si celui-là ne vous convient pas, il me coûte peu d'en emprunter un autre aux Espagnols» pendant que je suis sur leur terrain : ^ De ktt easaa mat seguroff Ma num iegura «s dudar. Cela veut dire, chère Eudode, que» de toutes les choses sûres, la plus sûre est de douter. — l)t)nler, douter! dit tristement Anastase. Beau plaisir que de douter! Il n'y a donc point d'appar il ions?... — Tu vas trop loin, répondis-je; car mon adage t'enseigne qu'il y en a peut-être. Je n'ai pas eu le bonheur d'en voir; mais pourquoi cela ne seroit-il pas réservé à une organisation plus complète et plus favorisée que la mienne'/ — À une organisation plus complète et plus favorisée! s'écria le substitut. A un idiot! à un foui — Pourquoi pas, monsieur le substitut? Qui m'a donné la mesure de TinteHij^ence humaine? Quel est l'habile Popilius qui lui a dit : Tu ne sortiras pas de ce cercle! Si les apparitions sont un mensonge, il faut convenir qu'il n'y a point de vérité plus accréditée que cette erreur. Tous les siècles, toutes les nations, toutes les histoires en rendf^nt témoignage; et sur quoi faites-vous reposer la notion de ce qu'on appelle la vérité, si ce n'est sur le témoignage des histobes, des nations, des siècles? J'ai, d'ailleurs, sur ce sujet une manière de penser qui Digitized by Google

240 NOUVELLES. m'est tout à fait propre, et que vous trouverez probable» ment fort étrange, mais dont je ne peux me départir : c'est que l'homme est incapable de rien inventer, ou, pour ni'ex primer autrement, c'est que Tinvenlion n'est en lui qu*ime perception innée des faits réels. Que iatt aujourd'hui la science? A chaque nouvelle dévx>uverte, elle justifie, elle authentique, si Ton peut s'exprimer ainsi, un des prétendus mensonges d'Hérodote et de Pline. La fabuleuse girafe se promène au Jardin du Roi. Je suis un de ceux qui y attendent incessamment la licorne. Les dragons, les vouivres» les endriagues, les tarasques, ne font plus partie du monde vivant, mais di" vicr les a retrouvés dans le monde fossile. Tout le monde sait que la harpie étoit une énorme chauve-souris, et les poètes l'ont décrite avec une exactitude qui feroit envie à Linnée. Quant à ce phénomène des apparitions dont nous parlions tout à r)ieure; et auquel je reviens volontiers... J'allois y revenir en effet, et avec de longs développements, car c'est une matière sur laquelle il y a beaucoup à parler, quand je m'avisai que le substitut s'étoit andormû Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.57% accurate

LYDIE, ov LA RÉSURRËCTIOM*. Chamfort écrit quelque part : A vingt-cinq ans, il faut que le cœur se brise ou qu'il se bronze. A vingt-cinq ans mon cœur s*étoit brisé. Du dégoût de la yie positive j'étois arrivé à la prendre en horrera*. Toutes mes idées, toutes mes espérances se rattachoient à cette vie de Tavenir , qui ne sera point (les matérialistes le disent), ou qui reste du moins pour ' Cette nouvelle, qui a paru pour la première fois dans la Revue de Paris^ IIF série, tome IV, août 1839, ne ressemble guère à l'immense majorité des protluclioiis du genre littéraire auquel elle appartient. C'est un -véritable petit poème, une sorte d'élégie mysti(iue, où Nodier a versé toute rcflusion de son cœur, et les plus pures aspirations de ce spiritualisme rêveur qni Temportoit au seuil même de l'autre vie. Très-sceptique à l'égard des choses humaines, science, gloire, politique ou rationalisme, l'auteur de Lydie resta toujours très-sincèrement croyant à l'égard des affirmations du christianisme. On sent partout dans ses écrits, quand il parle de la mort, sujet qui revient souvent, les élans les plus vifs de riuspiralion religieuse: et lorsque lui-même fut arrivé au terme de sa Tie, il rendit enoon hommage par Mi demiert actes aux aeiitimcnts qu'il atoU li aouvent exprimés par aa plnme. Les délaila aolTaiitt; empruntés àl'exeeUente notice biographique de M. Franeii 'Wey, troufent ici naturellement leur place ; «n voit par LyiKe en quels termes Nodier parle des 24 Digitlzed by Google

 nous , tant que nous soininos , un incompréhensible mystère. Toutes ses ténèbres s*étoient éclaircies à mes yeux. J*y pénétrois comme dans la réalité. Je sentols, je coniprcnois profondément qu(; Dieu, qui no pourroit lui-nirnio, selon les rèp:los immnai)les anx([ucll('s il a soumis la création, détruire le plus petit atome de la matière, ne s'étoit pas réservé dans sa toute-puissance la puissance d*anéantir ce feu céleste de Fintelligence et de Tamonr, qui est la plus parfaite de ses œuvres; je croyois donc fortement h la nécessité des compensations éternelles, abstraction faite de la révélation qui nous les promet, car j'étois né dans un siècle de peu de foi, et cette conviction me soutenoit contre toutes les douleurs. espéraitcos éternelles de Thomme; on Ta voir par les lignes suivantes comment Il sut mourir : «Sur la fui du mois do décembre, dit M. "Wcy, la santé de Nodier déclina de plus en plus. La ycille do Noël etoit un dimanche ; son salon s'ouvrit pour la dernière fois: cette soirée, cependant, fut fort gaie, lut fteiil avoit des pressentiments. Quittant une table d*écarté où il Benoit de gagner M. R..., l'on de ses pins ancient amis : — ITayez pas de regret, lui dit-il en soariaiit ; M sont les derniers vingt sous que je vous gagnerai. «Trois jours après, il se mit an lit, et ne se releva pas. H fat bientét i l^&tréBilé, et durait 4m jours d'angoisses oi la lucidité de sen esprit o» s^obsonreit pas nu seul instsat, H employa toute sob adresse à tromper sa fomille sur la gravité de son état. Cette héroïque dissimulation, il eut le courage de la soutenir pendaut près d*im mois; il n^en trahit le secret qn^une heure avant d*expircr, lorsque, iFoyant autour de lui sa femme et sé nièce en pleurs, il murmura tristement : ^ Vous sooSries donc aussi. .. vous ! he jour des BoUf comme je me tBou?ois près de son lit, avec Dauzats qn*il aimoit tendrement, Q noua cita des vers latins sur U Carpomancie, en nous contant que leur aotear (de qui le nom m*échappe, et dont il nous dési|;na la pins rare édition), en observant sur lui-même ce symptôme, les avoit dictés la veille de sa mort, à Ëtuk fils plaûé près du Ut paternel, comme nous rétions au pfed du sien. ~ le vous dis cette histoire, ajonta-t-il, et mes dernières fantaisies, parce que je vous ai beaucoup aimés, que vous encore jeunes, que vous garderei et ferez -vivre mon souvenir. • Attendri lui-même, il laissa tomber quelques larmes sur ses joues anud* gries. Un moment après, il embrassa sa fiUe et pleura de nouveau: c'est ce jour-!n qu'il renonça aux dernières espérances, et qu'il prit

son parti de mourir; car depuis lors il ne pleura plus et ne fit aucune allusion à sa fin prochaine. Dlgitized by Gc)

The text on this page is estimated to be only 19.04% accurate

LYuiË. • 243 Uae fois que je fus parvenu à ce point de philosophie ou à ce degré d'illusion, les plaies de mon cœuv se cicalrisèrenl pou à peu; mais je tendis tous les elîorts de ma prudence à hii en épargner de nouvelles, ev m'isolant, autant que je ie pouvois, de mes compagnons de misère. Il n'y a rien qui conduise plus facilement à ré|<o?^me que la lassitude d'une sensibilité aigrie; j'avois été brisé' si souvent dans mes alVections les plus chères, que je Us» consister la sagesse à ne plus rien aiiTier, dans la crainte de perdre encore ce que j*aimois; et il me sembla qu'on pouvoit vivre ainsi, comme si aimer et vivre n'étoient pas la même chose. Ma fortune me pennettoit encore les voyages, cette J'insiste sur les détails qui aooompagnèrent ee niOBient nj^rèaie ; fit nèrent trop dignement sa vie, el offrirent de tmp mMitê etenq^, pour qn^oii puisse les passer sous silence. • Bien que sa parole eût conservé tonte son éloquente facilité, il ne sacrifia point au vain orgueil de marquer, par ces mois ambitieux que rccherchcat parfois, près d'expirer, les personnages illustres; sa fin fut simple^ digne et vraie comme son cœur; son courngo fut modeste comme sa ■vie. Le jour on il reçut les derniers snert inents qu'il avoit demandés, il répondit avec fermeté aux paroles du prêtre ; puis, apiës nous avoir cnibr issés tous, et rSSSUrés sur son état, il dormit cinq heures du sommeil le plus paisible. «La veille du jour fatal, les efforts redmildés di* la fii-vre ament rent h; délire; la nuit suivante, il ne reconnut pcrsoir e et parla sans cesse : d-'s mots sans suite, des idées rompues dont on ne pouvoit suivre le fil, et parmi le»quelles on ne peut signaler que celle-ci, sans pouvoir dire à qui elle s'adressoit : — Lisez souvent Tacite... et Fénelon... pour donner plus d*a&suranee a votre style. o Bientôt il fui secoué par une crise violente et douloureuse, à la suite de laquelle il reconnut sa fdle qui lui présentoit a boire. Comme il but avec avî« dite, cette dernière lui dit : — Tu as trouvé cela bon? — «Oui, répondit^ «vee m. TCgtrd d*iiiie dowew înelbble ; oui, ombom tout ce me vient de toi. «Bile appuya son visage rar le efaevet du mminnt povr eadier Mii teiolî<m« — aAk! s*écria-t-il, é tnrestois tonjours ainsi, je ne Boarrois jamais! «Hélai ! il n'avoit plus deux heures à vivre. « Un moment après, il béait ses petits-enfants, sa femme qui Tassista si Bolilement dans ees heures difficiles, et il s*iniorma (soUieitude extraofdiaaifia tasattmoaanlparttU)sitKMlelafÉii^ét<>Uenbonaeiiaté.
IMjàlefiNM Digilized by Google

244 NOUVELLES. manière mobile et rapide d^exisier, qui ne se compose que de sensations fugitives, et qui nous emporte à travers tous les attachements de la terre, sans nous laisser le temps d'en contracter un nulle part. La vie elle-même est un voyage, me disois-je» et ce n*est qu'à défaut de la varier par des transitions de tous les jours qu'on se prend à elle d'un lien si difficile à dissoudre. Quel regret troubleroit le dernier nionicnt de Tinsouciant pèlerin qui a changé tous les jours de famille et de patrie, qui n'a laissé à personne la mémoire de ses traits et de son nom, qui ne doit de larmes qu'aux souvenirs de son enfance, et qui ne coûtera point de larmes aux témoins de sa mort? Mourir ainsi, c'est passer d'une auberge à une autre; c'est tout au plus se dépayser un peu, et j'y serai bien accoutumé. Ce que j'aurois dû me dire, c'est que mourir ainsi, c'est mourir sans avoir vécu; c'est que nous ne sommes sur la terre que pour nous aimer, nous servir réciproquement, nous aider les uns les autres à porter le poids de la vie; c'est que la résurrection seroit inutile à qui n'auroit pas accompli ce devoir, et que l'homme qui mortel avoit envahi son corps dout la vie s'ctoit retinh»; mais plu?, la niaticre B'anéantissoit, plus revenoit la limpidité de l'esprit. Après avoir pris soiu de charger son gendre de remercier toutes ses connoissances pour les sympathies qu*on lui avoit témoignées , pour Temprcssement avec lequel les amis n*aToient cessé d'affluer à toute heure dans sa maison pendant sa maladie, Charles Nodier a^informa du quantième du mois.— Le 27 janvier (1844), rcpét«-t-a après SA femme ; tous tons sonriendres de cette date.** •Il demanda l^henre, et manifeste le désir de Toir renaître encore mie foie le jenr. Alors il engagea ses enfante à prier avee lui, ce qa^is firent, âge* noniUés devant son Ut. Pev de minutes après, s'adressent à son gendre : Mon panrre Jidee, s*éeria-I^U, je ne croyois pas que cela fût si malaisé... • Après avoir éloigné de son lit ceux qui l*entoaroiait, en mnmnirant : — Votre vue me làit da mal... il i*assonpit sar-le<ihamp; son souffle devint in> ttrmittent et rare; et an moment où le soleil levant fraj^ les vitres, Charles Nodier cessa de respirer» • (Francis Wey; Fte A» vA. iVoiKer, en tète da volume intitulé: DetoHpiUmroUtmnée d'mnêioiieeoU«otikmd9iii9rmfpat Ch. Ii9dwr. Paris, Teàbener, 1844. 1 vol. in-S». Dlgitized by Google

LYDIE. 2^5 n'a pas aimé ressuscite à peine, s'il est permis île sVxpi imer ainsi, car nous ne sommes appelés à jouir du bienfait de la résurrection que par la bienveillance et par la verta. Ces nouvelles idées germèrent dans mon cœur à Toccasion d'un événement que je veux vous raconter. Pour être conséquent avec mon système, je n'avois point de domestique attitré. Un domestique» cela aime quelquefois, et cela peut être aimé; j'en changeois comme de domicile, ou, pour mieux dire» comme de station, et mes stations étoient fort courtes. Si je perdois à cet arrangement les avantages d'un service assidu, régulier, alTectueux peut-être, j'y gagnois des guides plus intelligents, plus familiers avec les contrées que je parcourois, plus instruits de ces particularités qui ani» ment l'aspect des lieux; je voyageois mieux et avec plus de fruit. Celui que je pris à Genève pour m'a((oiiipagner dans le pays de Vaud, et q\ii devoit me quitter à Martigny, sa résidence ordinaire, s'appeloit le petit Lugon, à cause de l'extrême exiguïté de sa taille, d'ailleurs robuste et bien prise, que la nature avoit opposée, dans un de ces jeux qui l'amusent, connue une miniature capricieuse aux proportions gigantesques du monde alpin. Le petit Lugon réunissoit d'ailleurs toutes les qualités qui font du guide des Alpes une espèce à part, un iy\)e particulier. Cétoit une histoire vivante, une biographie, une statistique lielvétienne, et je conviens qu'il n'auroit pas fallu lui demander davantage; c'étoit mieux cependant que tout cela» car le petit Lugon n'étoit heureusement ni savant, ni sceptique. Tout l'agrément de sa conversation consisloit en une bonne foi naïve qui n' avoit en vue ni l'espérance d'apprendre, ni la prétention d'enseigner; ilsavoit le nom des choses (;t la date des laits; mais sa modeste intelligence ne s'étoit jamais eifOTcée de remonter à la cause de tous les effets et de pressentir les effets de toutes les causes ; il disoit ce qu'il 21. Oigitized

246 NOUVELLES. savoit, oi croyoit ce ijiril disoit : c'est ainsi que j'aime rérudition. Quand une question inattendue veûoit le surprendre au milieu de ses récits, et le transporter des réalités de la vie positive dans le monde conjectural à% l'imagination et de la métaphysique, il sortoit ordînaîremont d'einhai ras par cette exclamation que le bienfait d'une organisation favorisée a enseignée aux pcupkîs de rOrient» mais qui appartient heureusement dans tous les pays à la langue des hommes sensés : Dieu est cband, disoit Lugon; et je mets tour, les philosophes de la terre au défi de trouver une solution i)lus raison nabU; à la plupart des dilïicultés que présentent les sciences. Je ne doute pas qu'on ne recommence un jour V Encyclopédie ' sous cette inspiration, et il y aura moyen alors d'en faire un bon livre, c'est-à-dire tout autre chose que ce qu'elle est aujourd'hui; mais Lugon ne pensoit nullement à reconunencer ï Encijclopédie\ il n'en avoit jamais cntejidu parler. Nous étions partis de Yevey dans l'apiès-midi d'une belle journée de printemps, pour aller visiter, à défaut (l(;s bosquets de Çlarens qui n'ont pas existé, et dont je ne me soucie guère, le ciiàteau dcChiliou dont je re me soucie pas du tout. Les voyageurs s'imaginent mai à propos qu'il est bon de voir ce que d'autres voyageurs sont venus voir avant eux, et c'est presque toujours ce qui ne mérite pas d'être vu. Nous cheminions côte à côte sous les ombrages de la route, sans presser le pas de nos chevaux, quand Lugon rompit le silence pour se parl^ tout haut à lui-* même: — Voilà la maison de George, dit-il, mais Lydie n'y est plus. La pauvre créature a prollté du beau temps pour aller composer à George un bouquet de fleurs sauvages, dans ce méchant coin de terre qu'elle appelle son jardin. Nous pussioiAS eu cilèt au mémo iui>tanl devant une Digitized by Google

LYDIB. 247 jolie maison hlanrhe, ferinoc par une porte et des volets verts, et dont tout Taspccl faisoii naiire une idée agréable de calmey d'aisance et de propreté. — La maison de George, repris-je aussitôt, et qu'est^ ce donc que George? — Oh ! George 1 répondit le petit Lugon, c'est le mari de Lydie. — Fort bien, mais ne pois-je savoir ce que c*est que Lydie? — Lydie, répliqua froidement Lugon, soit qu'il ne prît pas ^<u d(' à la monotonie de ce cercle vicieux, soit qu'il eût quelque secrète envie d'exciter ma curiosité, Lydie, monsieur, c'est la femme de George. — A la bonne heure! m*écriai-je en contraignant mon impatience; mais Lydie et Georçre, une fois pour toutes, n'apprendrai-je pas ce qu'ils sont, cl sous quel rapport ils ont le bonheur de vous intéresser? Lydie et George, reprit-il en rapprochant sa monture de la mienne, et en appuyant familièrement sa main sur Farçon de ma selle, c'est une histoire. . — Va pour une liistoire, car je n'ai l ien de mieux à faiie que de l'entendre raconter. — Et nous mimes nos chevaux au pas. Le petit Lugon,se recueillit alors un moment ; il passa lentement ses doigts sur son front comme pour rétablir Tordre de ses souvenirs, releva ensuite sa tcte avec assurance, et commença ainsi : — George et Lydie étoient donc mari et fenune, comme vous savez, et on n^avoit jamais vu de couple mieux , assorti en toutes choses, car il n*y avoit rien de plus beau que George, si ce n'est Lydie, et il n'y avoit lien de meilleur que Lydie, si ce n'(îst George. On suppose qu'ils n'étoient pas bien munis d'argent quand ils arrivèrent dans le pays, il y a quatre ou cinq ans, car ils allèrent loger chez la mère Zurich, qui occupoit alors une pauvre chauuiière de la côte, uu-duûsus de ces viDigitized by Google

0 248 NOUVELLES. gnes; et je poiirrois vous la montror onrore, si le petit verger qui la borde n'éloit pas dovemi si toiilîu maintenant; mais cela seroit inutile, puisqu'elle l'a donnée à un de ses voisins qui étoit plus pauvre qu'elle. C'est une bien digne femme! Peu de temps après, George descendit au rivage (;t se mit an service des bateliers et des pècliours. Comme il éloit viironrenx, adroit, sobre, cordial et avenant, il eut bientôt plus à faire à lui seul que tous les rameurs du lac; mais il n'abusa pas de ses avantages, et on a su depuis que lorsqu'un de ses com-* paanons avoit fait mie mauvaiso journée, George ne manquoit jamais de lui faire part de ses])cnéiices, en sorte que tout le monde i'aimoit à cause de sa générosité; et, ce qui est bien rare, plus il augmentoit sa petite fortune, moins il avoit de jaloux. C'est peut-être même la seule fois que cela soit arrivé. Vous comprenez qu'il eut bientôt un bateau et des filets à lui, et c'est dans ce temps-là pour se mettre mieux à la portée du lac, il acheta la Jblie petite maison que je vous ai montrée tout à l'heure. Il est vrai qu'elle n'étoit pas chère alors, et que c'est à force de soins et d'économies qu'il l'a embellie d'année en année. Ce qui le détcniiina sui lout à quitter son niécliant réduit, ce fut la mort d'un enfant qu'il avoit perdu là-haut, sa femme ne pouvant plus vivre dans un endroit qui lui rappeloit à chaque instant sa douleur; mais ils emmenèrent la mère Zurich avec eux. ICllc avoit soigné Tenfant, la mère Zurich, elle l'avoit aimé; Lydie la regardoit souvent en pleurant, et elles pleuroient ensemble. Quant à Lydie, on ne la voyoit guère que le dimanche, quand elle alloit entendre la messe à la chimie catholique, ou les jours de bonne fête, qu'elle traversoit le lac pour aller faire ses dévotions à Saint-Gengoux. Voilà, monsieur, ce que c'étoit que George et que Lydie. — Je vous remercie» Lugon, dis-je en faisant un mouvement pour pousser mon cheval au trot; la bénédioDigitized by Gopgle

LYDIE. 2':> lion de Dieu ne sauroit descendre sur une plus honnête maison. Mais ce n*est pas là une histoire. — Dieu est grand, reprit Lugon. Ce n'est pas l'histoire entière. le sOTai la bride, et j'attendis. — Comme George n'étoit pas du pays, continua Lugon, on s'informoit volontiers du lieu d'où il pouvoil être venu, et on se racontoil les uns aux autres ce qu'on apprenoit des étrangers; car monsieur n'ignore pas qu'il n'y a aucune contrée au monde qui soit plus parcourue des voyageurs que le canton de Vaud. George étoit né d'une famille honnête, et cependant très-riche, dans un port de mer de France. Je ne nie rappelle pas si c'étoît Strashourg ou Perpignan; mais je suis sûr que ce devoit être du côté de l'Angleterre. Son père étoit armateur de vaisseaux pour le commerce, et associé, dans ses entreprises, avec le père de Lydie, œ qui fait qu'ils étoient convenus depuis longtemps de marier les jeunes j;ens quand ils auroient Tàge. Les pauvres enfants s'aimoient tendrement, et leurs fortunes étoient si parfaitement égales, qu'il n'y avoit pas un mot à redire sur la conve* nance. Mais l'homme propose et Dieu dispose. Une tempête, une banqueroute, un pirate enleva tout. Les deux amis moururent de chagrin à peu de jours l'un de l'autre, et les amants restèrent si tristes, si pauvres et si abandonnés, qu'il ne fut plus question de leurs fiançailles. George, qu'on avoit élevé pour un métier inutile, comme celui de député, d'auteur ou d'avocat, se sentit de Tanie et du courage. 11 alla travailler sur le port, et il gagna bravement sa vie à porter des fardeaux comme un simple homme du peuple, parce qu'il étoit fort, ainsi que je vous l'ai déjà dit, et parce qu'il n'étoit pas fier. Ses anciens camarades le prirent en dédain; mais il se soucioit bien d'eux! Un jour qu'il s'occupoit du déchargement d'un vaisseau, et qu'U demandoit où l'on devoit porter les ballots» Digitized by Google

2Ô0 NOUVELLES. on lui donna l'ancienne adresse de son père. G*étoil le seul bâtiiJK ni de rarmateur qui eut échappé à raccidcut OÙ avoient péri tous les autres. C'est bon, dit George. Mon père avoit la confiance d'un grand nombre de négociants dont son malheur à ébranlé la fortune, et e^ci les dédommage. Il paya donc honorablement les dettes de son père, ne conservant pour lui que le peu qu'il plut aux créanciers de lui laisser; après quoi il se remit à travailler comme auparavant. Sa conduite fut remarquée, quoiqu'elle fut nalurrlle, parce que les hommes estiment volontiers riionnelelé, nienie quand ils ne la pratiquent pas. 11 faut vous dire» monsieur, que George avoit un oncle d'un grand ftge, qui n'étoit pas marié et qui étoit fort opulent» car il avoit pris part aux affaires commerciales du père de Georg(i tant qu'elles étoient sûres, et il s'en étoit retiré à propos quand elles devinrent douteuses. L*oncle de George le manda par devers lui, et les gens qui nous ont rapporté ces détails prétendent qu'il lui parla de la sorte : — Parbleu, monsieur, j'en apprends de belles sur votre compte! Quoique votre mère, qui étoit ma sœur, ninii jamais engagé son bien dans les entreprises de son mari» parce que j'avois su Ten dissuader, et que vous eussiez beaucoup plus à réclamer que le hasard ne vous avoit rendu, vous avez eu Torgucil de payer tous les créanciers, connue si cela vous regardoit, pour satisfaire à je ne sais quel sot devoir d'exactitude et de probité dont personne ne vous tiendra compte. Ce n'est pas avec de semblables petitesses qu'on fait une bonne maison. Cette faute ne concerne, au reste, que vous, et je m'en soucierois peu, si je n'eutendois dire que vous êtes obligé de vivie du travail de vos mains pour remédier à vos prudigftlités insensées. Vous n'avez pas même observé que votre pauvreté pouvoit me faire du tort dans une ville où je passe mal à piopos pour être fort riche. Savez-vous, monsieur, Dlgilized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.63% accurate

LYDIF. 251 qae jamais aucun hcumne du sang dont vous sortez ne s'est avisé de travailler ppur le public, et que l'outil d'un artisan ou les crochets d'un port^ seront une honte éternelle à voire famille? — Hélas 1 monsieur, répondit George, il ne mesembloit pas que ma conduite pût avmr de pareilles conséquences. Je regardois le travail comme la seule ressource honnête de ceux qui n'cmt rîcn, et vous me permettrez de suivre cette opinion dans l'eiu][i!oi pratiqno do nia vie, rien ne me prouvani jusqu'ici qu'elle ne soit pas digne d'un homme de cœur et d'un chrétien. Je comprends plus aisément que mon indigence non méritée humilie cepen» dant la juste fierté d'une honorable famille, et je lui épargnerai sans r«\!LTets la lionte qu'elle en reçoit, en trans[>orlant loin d'ici l'exercice de mon obscure industrie. 11 y a même longtemps que j'y avois pensé, et, si je n'ai pas exécuté plus tôt ce fMrojet, e*esi qu'il Hie Talloit le temps de ramasser quelques économies qui aboutissent bien lentement à quehpio chose dans le métier que j'ai embrassé. A compter d'aujourd'hui, puisque vous le voulez, vous pouvez être assuré que je ne vous affligerai plus de ma vue et du spectacle de ma misère. Je suis prêt à partir. — Fort bien, dit le vieillard en fronçant le sourcil. On pourroitdonc vous décider à quitter la ville, en vous fournissant quelque argent ponr le» dépenses du voyage ? Ce sera peu, je vous en préviens. Il est si rare, Pargent!... — Non, non, monsieur! s'écria George avec une indignation qu'il s'empressa de contenir. La ville, je peux la quitter, et je la quitterai; les économies que je me proposois de faire, je les ai faites. On ne dépense guère quand on n'est pas assez riche pour donner. De l'argent, je n'en veux pas. Depuis que je travaille, je n'en ai jamais eu besoin. A ces mots, le iront du vieux millionnwe s'éclaircit un peu. Digitized by Google

- .252 NOUVELLES. — Écoute, dit-il à George d'un ton radouci : tu qa mon neveu, le sang de mon sang, le fils de ma soeur chérie... oui, chérie, je puis le dire ! nous nous aimions beaucoup dans notre enfancé. On a le cœur tendre quand on est jeune. C'est rexpcrience qui nous apprend la réalilé des choses, et qui élève notre esprit à la connoissance des vérités positives; mais je suis ton onde enfin, ton bon oncle, et je ne demanderois pas mieux que de te faire du bien, si je ie pouvois^ Il est vrai que je passe pour riclie, mais c est qu'on ne connoit pas mes affaires. D'ailleurs, les impôts enlèvent tout. Que dirois-tu cependant si je voulois assurer ton bonheur, c'est-à-dire ta fortune? ce n'est pas que je pense à me dessaisir de mes petites propriétés, Dieu m*en garde! la prudence me le défend, et, par les vicissitudes du temps qui court, les gens sages gardent ce qu'ils ont; mais tu es mon seul héritier naturel, et je peux, sans me réduire à Findigence, te garantir une part honorable de ma succession, si tu te maries à mon gré ; car je suis ton bon oncle, mon pauvre George et je rfaî en vue que ton bien-être à venir. Il faut bien se résoudre à quelque sacrifice pour ses parents. La femme que je te desline est précisément la veuve d'un des créanciers de ton père, une femme d'ordre et d'esprit» très^belie encore pour son âge, et qui a placé tout l'argent que tu lui as rendu au douze pour cent d'întérêt, sur des naniissements superbes qui valent le triple, et qui ne seront probablement pas retirés, parce qu'elle ne prête pas à long terme. Tu seras donc riche après ma mort, et tu pourras soutenir dignement le nom de notre famille, en vivant d'économie; mais je t'expliquerai cela plus tard. Va donc tout préparer \x>ur te mettre en état de justifier mes bienfaits, et nous dînerons demain avec ta future... chez elle. — Je vous remercie, mon cher oncle, repartît George, des projets que vous avez formés pour me rendre lieureux, et je vous prie do croire à la reconnoissance que Digitized by

LYOIB. 253 vos bonlés m'inspirent; mais il m'est impossible d\m recueillir le fruit. Vous nMgnorez pas qu'avant la mort de mon père» J'étois près d'épouser Lydie, la fille de son ami, et Finfortune qui nous a frappés tous les deux en môme temps n';i fait que rendre cet (engagement plus inviolalde. Deux volontés sacrées pour nous s'accordoient à nous unir, et la pauvreté ne nous a pas séparés. — Vous épouseriez Lydie, une fille de rien et qoi n*a rien! s'écria l'oncle furieux. — Je venois vous en prévenir, répliqua George. Et il se retira respectueusement, car la colère du vieillard ne se manifestoit plus qu'en imprécations, et George craignit d'être maudit. Huit jours après, ils se marièrent en effet, et ils partirent aussitôt, George ayant promis de quitter la ville pour ne pas faire rougir de son abaissement les honnêtes gens qui portoient son nom. L'oncle de George, dont l'âge n'étoit pas extrêmement avancé, mais que l'amour de Ter rongeoit d'avarice et de souri, vint à mourir au bout de (ju(d(pies semaines; et comme il étoit pbilantbrope (un nouveafi métier qui rapporte beaucoup), il laissa toute sa fortune à renseignement mutuel, qui est la plus belle invention dont on ait jamais ouï parler; c'est la manière de tout savoir sans apprendre et d'étudier sans maîtres. Dieu est grand! Quant au pauvre George, il pria pour son oncle, comme s il en avoit bérité, mais ne s'affligea pas autrement de son abandon, et travailla courageusement jusqu'à la mort. — George est donc mortî interrompis-je en pressant vivement le bras dfî Lugon. — Je croyais vous Tavoir déjà dit, continua-trii. C'étoit le 6 octobre du dernier automne. U y aura justement huit mois à la Fête-Dieu. George revenoit gaiement sur son bateau, après avoir fini sa journée, quand ses yeux fun;nt IVappés tout à coup de l'aspect d'un nuage 2i uiyui^ca by Google

254 NOUVELLES. lie feu et de fiamée que le vent ponssoit sur le lac. Il pressentit aussitôt un accident terrible» et fit force de rames pour atteindre à ce petit cap de la grèv(», qtfon appelle maintenant le Jardin de i.ydie. Un incendie d(V voroit, en effet, la maison qui occupe l'autre côte de la route» et dont je vais vous montrer les ruines tout à rheure. Il prit à peine le tmps d'amarrer sa barque» se saisit d'une échelle que tratnoient péniblement quelques vieillards, car les ouvriers nétoient pas encore rentrés, et l'appliqua sous une fenêtre d'où il entendoil partir des cris. Un instant après» il s'étoit élancé dans la flamme» et reparoissoit avec une femme évanouie que je reçus dans mes bras, car j'étois arrivé presque au même moment, et je m'elTorçois de le suivre. — Elle est sauvée ! cria le peuple. Mais la pauvre créature, qui avoit repris connoissance au grand air» se mit à pousser d'affreux gémissements en appelant ses enfants. — Je m'étois cependant rapproché de la fenêtre autant que je l'avois pu, mais je cherchois inutileiiK rit à m'y cramponner à quelque chose, parce que tout brùloit, quand je sentis que George me passoit un nouveau fardeau, puis un troisième; c'étoienl les enfants que j'eus bien du plaisir à entendre crier, et qui furent passés à leur mère demain en main; mais la malheureuse leiiinie se lamcntoit toujours, et je ne comprenois plus ses plaintes, la Uamme bruissant dans mes oreilles comme une tempête. — Le berceau 1 le berceau 1 répétèrent alors quelques voix qui se rapprochoient de moi de plus en plus» parce qu'il s'étoit établi une chaîne, du bord du lac jusqu'à l'échelle où j'étois monté. — Le berceau ! le berceau! criai-je à mon tour d'une voix presque étouffée par la fumée qui me suQoquoit. George rentra encore, et je crus bien qu'il ne reviendroit plus. £n cet instant» le feu avoit atteint le sommet des montants de réehelle et les échelons supérieurs, de manière qu'ils cédèrent tous à la fois^ sans en excepter celui qui me portoit. La

Digitized by

LYDIE. 2ÔÔ foule qui me pressoit par derrière me retint sur Téchelon suivant, et l'échelle s*appiiya de son propre poids contre la muraille ardente que déchiroient déjà des fissures assez profondes pour que je pusse m*y retenir; mais la distance qui me séparoit de la fenêtre s'étoit agrandie de six pieds. George la mesura d'un regard, détacha lestement sa ceinture de batelier, et la passa en un clin d*(pil autour du corps du pauvre innocent qu'il avoit tiré de son berceau. — A toi, Lugon, s*écria-t-il , et prends bien gardel L'enfant est vivant! il est sauvé, mais George étoit perdu ; il étoit mort. A. peine la pauvre petite créature étoit sortie de mes bras, que le toit s'écroula sur le plafond , que le plafond s'écroula sur George, et que tout s'engloutit dans un brasier horrible, où les restes mêmes de George n'ont pas été retrouvés. Il faut qu'il ait été consumé tout entier, ou que les anges l'aient enlevé au ciel . Dieu est grand ! — Bien, dis-je à Lniion en liant tendrement ma main à sa main; bien! mon noble ami!... mais aprèsî... Apr^ï reprit Lugon. Obi les enfants se portent à merveille, et vous les auriez déjà vus, s'ils ne jouoient pas sous la saussaye. — Mais, Lydie, tu ne m'en dis rienf Lydie est-elle morte aussi? —Pour vous parler smcèrement, monsieur, il y a 4es gens qui pensent qu'il vaudroit autant qu'elle fût mdkrte. Elle devint folle peu de jours après, une étrange folie, allez ! Ne s'imagine-t-elle pas qu'elle est à demi ressuscitée^ et qu'elle passe toutes les nuits avec George luimême, dans je ne sais quel coin du oiellf Rien ne peut lui éter cette idée de Tesprit... Gomme il parloit ainsi, Lugon s'arrêta tout à coup. — Tenez, monsieur, me dit-il en me montrant sur sa gauche un iamas de décombres noircis, voilà la maison. — Tenez, i^uta441 en se rapprochant de la haie qui Digitized by Google

256 NOUVELLES. garnissoil le côt(; droit du clKunin, voilà le jardin de Lydie ; et cette jeune femme qui s'y promène, les yeux penchés vers la terre» en cherchant des fleurs, c'est Lydie, la femme da pauvre George! Il détônma ensuite brusquem^t san dieval, passa le dos de sa main sur ses yeux, et parut se disposer à reprendre la route convenue. J'avois mis pied à terre : — Tu m'attendras là, mon bon ami, lui difrje, et tu laisseras reposer tes chevaux à Torobre de ce tilleul. 11 faut que je voie Lydie et que je lui parle ! — Gardez-vous-en bien, monsieur, reprit Lugon en essayant de me retenir par le bras. Le médecin dit que la folie est quelquefois contagieuse, et que celle de Lydie est de cette espèce. 11 faut que cela soit vrai, puisque la mère Zurich croit fermement tout ce que Lydie lid raconte. — Un homme aussi sensé que toi, répliquai-je en riant, peut-il s'abandonner à de semblables chimères I Les médecms n'exercent d'empire sur notre crédulité qu'en se distinguant à Tenvi par des propositions extraordinaires et par de fausses découv(»rtcs. Sois tranquille sur mon compte; je suis parfaitement à Tabri de la contagion des idées d'un fou, et si cette infortunée n'a point de consolation à recevoir de moi, je n'ai du moins rien à craindre d'elle. En même temps je gagnois l'autre côté de la haie, pendant que Lugon, un peu rassuré, se rangeoit à l'ombre en sifflant. Lydie n'avoit pas pris garde à moi. Sa corbeille étoit pleine, et elle s'étoit assise pour assor* tir ses bouquets. J'arrivai au bord du lac en recueillant çà et là quelques fleurettes du rivage, pour attirer Tattention de Lydie. — Ne vous affligez pas , dis-je en les lui présentant, si je me permets de glaner dans votre moisson. Quoique ces fleurs soient plus fraîches et plus jolies Oigitized

LYOÏE. 257 qu^aucime de celles que j*aî vues dans mes voyages, mon intention n'est pas de les emporter avec moi, et je ne les ai ra>soinI)lé('s que pour les joindre à votre bouquet.— Ah! ah! dit-elle en me regardant avec un sourire, et en les déposant une à une dans la corbeille où elle avoit amassé les autres... c'est pour George. Il en a qui sont beaucoup plus belles, et qui ont des parfums dont aucune fleur de la terre ne peut donner l'idée; mais il aime à revoir encore les fleurs qui croissent au bord du lac, et que nous avons autrefois cueillies ensemble. — n ne tardera donc pas à revenir? repris -je en m'asseyant à quelques pas. — Pas ici , répondit-elle; il n'y vient plus. 11 ne pont pas y venir, puisiju'il est mort. Ne saviez-vous pas qu'il est mort'/... — Mon cœur se serra. — Pardon, répliquai-je, pauvre Lydie; je croyois que vous l'attendiez. — Eh non! s'écria-t-eUe; c'est lui qui m'attend ; mais j'irai bientôt, tout à l'heure, quand le soleil sera roiuhé. Oh! si l'on pouvoil dormir toujours! — Votre sommeil est doux, Lydie, puisque vous désirez Theure qui le ramène. Pendant ce temps-^ là, du moins» vous ne souffrez pas? — Souffrir 1 dit-elle en se rapprochant de moi ; qui est-ce qui souffre? Je ne souffre jamais, jamais; pendaiii lo jour, j'espère et j'attends. Je trouve quelquefois les journérs lonmics, mais je les abrège à prier, à cueillir des fleurs pour George, à m'occuper de lui, à former des projets pour notre long bonheur, que rien ne pourra plus troubler quand nous serons réunis tout à fait. — Et la nuit, Lydie, la nuitque vous préférez au jour? — Oh! la nuit, noussoimnos ensemble! Je ne vous l'ai donc jamais dit? C'est qu'il me semble, en effet, que je ne vous ai pas vu depuis longtemps; mais \e vous le dirai bien, si vous voulez. — Ce récit m'hitéresseroit beaucoup s'il ne vous fatiguoit pas; mais... — Elle prit ma main dans une de ses mains, et passa l'autre sur son front , comme pour y chercher un souvenir. Ensuite elle demeiua un instant en siOigitized

858 NOIJVBLLBS. IriK f, ppîiflanl que ses idées se succédoieni et s'enrhaînoient les unes aux autres; sa physionomie prenoit ea même temps une eiqpression plus animée, et ses yeux s*enflammoient d'une inspiration surnaturelle. — Vous n'avez sans doute pas oublié le jour de T incendie? dit-c^le ; personne ne l'a oublié. Cela fut bien alTrenx, n'est-il pas vraiï Cependant l'incendie s'apaisa; les enfants éloient sauvés; leur mère se trouvoit heureuse. Tout le monde étoit réuni; il n'y eut que George qui ne revint pas. Je ne sais pas si on m'en dit la raison ou si je la devinai. Ceoruc étoit mort, et, dans ce temps-là, Je rcgardois la mort comme une chose sérieuse, comme une séparation éternelle. Je pensai qu'entre George et moi c*étoit fini pour l'éternité » et je regrettai que ma douleur ne piH pas m'anéantir tout de suite. Il me sembla que je ne Tavois pas assez aimé, puisque je lui survivois; mais je me rassurai en pensant que le désespoir étoit une maladie semblable aux autres; qu*il lui falioiit des périodes et des crises comme à la fièvre; qu'il ne tuoit pas comme un poignard. Gela seroit trop doux, pcnsois-je en moi-même, de mourir d'une première atteinte, de mourir presque sans souHrir, pendant que George a tant souffert; mais cependant j'espérois, aux convulsions de mon coeur prêt à se rompre» que je ne soufTrirois pas longtemps. Je vécus ainsi, je ne sais pas combien de tenqis, sans mouvement, sans parole, sans aliments, sans sommeil, mais a,i;itée dans mon esprit par des illusions singuUères. La préoccupation de l'incendie me poursuivoit. De temps en temps, je sentois sa vapeur ardente se rouler sur moi comme un torrent; (^lle étouffoit ma respiration, elle brùloit mes cheveux et mes paupières, et quand je cherchois à fixer autour de moi mes yeux desséchés, je voyois les flammes qui gagnoient toutes les issues, qui s'allongeoient, se replioient, s'arrondissoient, se retiroient pour revenir, comme des langues de feu qui lèchent un bùcliur avant de le conOigitized by

LTDIB. 259 «amer, et je me disois : Voilà qiii est bien, je meurs av(»n George. Pourquoi a-t-on voulu me faire croire qu'il éloU mort sans moi? — Quelquefois j'entendoiB de fortes voix qui crioient tout près de mon oreUle : Courage, courage, il est saurél Vcyw oomme les solives se sont croisées mii uculeusement sur sa lele et Tout préservé comme une voûte!... — Il est sauvé! répétoient les petites filles des villages voisins qui reveuoieat des vendange^, et elles sautoient. — Je cherchois, nuM» à tirer ud cri inarticulé du fond de ma poitrine, pour de* mander qui éloit sauvé. — C'est moi ! c'est moi! reprenoït George; ne m'enlcnds-lu pas? — Je l'entendois bien, et je ne pouvois pas sufûre à mon bonheur» car son haleine avoit effleuré ma joue; mais au moment où je eroyois le saisir, je m'apercevms que ma main étoii tombée dans la main d'un homme pâle et triste qui me regardoitd'un œil sec et sévère. — Elle ne mourra peutêtre pas, disoitHi, mais sa raison est aliénée; elle est folie. Ici , Lydie s'arrêta un moment pour se recueillir de nouveau, et puis elle reprit sa phrase au mot oh elle revoit laissée, entraînée en apparence par un ordre imprévu d'idées, mais sans en perdre la raison.— -Folle? dit-elle. Qu'est-ce donc que d'être folle? La foUe, c'est l'état d'un esprit qui s'abandonne sans suite et sansr^lea à tontes les chimères dont il est frappé... un état heureux vraiment, le plus heureux de tous, après la mort, et le seul qu'il soit permis aux misérables d'envier» puisque c'est un crime de vouloir mourir. Je n'étois pas folle, moil je n'oubliois rieni je n'imaginoîs lien qui ne fût véritable 1 je savots que George étolt mort, je savois que j'étois seule, je savois qu'il ne reviendroit plus, i'aurois bien voulu être folle, mais je ne pouvois pas. Tavois plus de raison qu'il n'en faut pour comprendre mon infortune, et je la oomprenoie trop bien pour m*en diblraire. Je me disois : Cet horrible flerremenl de cœur Digitized by Google

 que j*éprouve, il faut qu il dure jusqu'à ce qu'il ait brisé mon cœur. Cette angoisse dans laquelle je meurs, il faut que je la subisse, tant que je n'aurai pas fini de mourir. Mais, mourir, c'est si aisé, ajoutois-je alors (pardonnez à mon désespoir comme Dieu m'a pardcuiné!); cette jeune femme que George retira dernièrement du lac, et qu'on ^t tant de peine à rappeler à la vie, elle ne irivoit plus» elle ne sentoit plus, die n'avoit plus d'amour, plus de regrets, plus de douleurs! Une minute eneore, et elle étoit en repos, la pauvre créature, pour toute l'éternité. Le repos qu'elle avoit trouvé si vite, cpii m'empêche de l'obtenir et de le goûter comme elle? 11 y a si près d'ici vm lac, et les eaux y sont profondes l... Vous concevez bien, mon ami, que cette résolution m'étoit venue, parce que je ne pensois pas à Dieu,.. Hélas! je ne pensois qu'à George!... et cependant elle me calma. Je fus tranquille de Tcspérance de l'être bientôt. J'ouvris les yeux pour savoir s'il étoit nuit, car mon projet ne pouvoit 8*exécuter que dans l'dliscurité. Le soleil n'éloit pas tout à fait couché, mais, en face de moi, ses derniers reflets s'éteignoient déjà sur I(^s montagnes. Je [nêtai l'oreille, et j'entendis le cornet des armaillers qui rappeloient les bêtes à l'étable. Les moucherons du crépuscule finissoient de bruire aux croisées. Ma tourterelle cachoit sa tête sous son aile. Je dis : Tout à l'heure, — et je me trouvai presque bien. A cet endroit de son récit, Lydie s'interrompit encore un instant; elle soupira doucement, comme un voyageur qui reprend haleine après un U^jet pénible, et qui mesure avec sécurité, sur une pente facile, le reste de son chemin. Ensuite, elle continua. — ^11 y avoit plus de cent heures, dit-elle, que jen'avois dormi, et quelque effort que je fisse pour rester attentive à l'arrivée des ténèbres, dont j'attendois ma délivrance, je ne pus empêcher mes]iaupières de se fermer. Tous les objets disparurent enseud)le, toutes mes idées s'évaDigitized by

LYDIE. 261 nouirent dans je ne sais quel sentiment confus d'existence qui ne diffère presque en rien de la mort, car il est calme et presque insensible comme elle. Seulement, il y avoit encore autour de moi un bruit vague, mais mélodieux et doux» comme celui d*une petite brise du soir qui expire dans les roseaux, comme celui du dernier flot qui touche au rivage. La nuit dont je venois d'épier le commencement avec tant d'impatience, paroissoît se blanchir déjà des clartés du matin; ou plutôt, une lu» micre qui n'étoit pas celle du jour, qui n'étoit pas celle du feu , pénétroit peu à peu Fobscurité transparente. Gomme elle s'accroissoit graduellement, je fixois sur ce phénomène une attention d'instinct, complètement dégagée de toutes les préoccupa lious do mon esprit. Je n'avois que des yeux. La clarté devenoit toujours plus vive, et cependant elle inondoit mes paupières sans les fatiguer. le me demandois vaguement comment des organes mortels pouvoient la sup])orter sans en être éblouis. Tout à coup, et comme si mes sens s éioient réveillés Tun après l'autre, je crus entendre un frémissement d'ailes qui s'agitoienl dans cette atmosphère merveilleuse, et il me sembla que ce bruit procédoit d'uo point plus lumineux que le reste, qui se précipitoit vers moi de toute la hauteur du ciel , en s'agrandissant , en se développant dans sa chute, en revêtant à mesure qu'il s'approchoit des formes et des couleurs. Cétoient des ailes, en effet, des ailes aux plumes d'op, dont la vi.bration étoit plus charmante à l'oreille que toutes les harmonies de la terre, et l'ange ou le dieu qu'elles alloient rendre à mon amour, vous comprenez bien que c'étoit George! Mais, dans l'extase où tant de bonheur m'avoit plongée, je fus plus capable de le deviner que de le voir. Déjà ses ailes s*arrondissoient sur moi, ses bras m'eiivcloppoient d'une douce étreinte, ses lèvres erroient de ma bouche à mou front et à mes yeux, les Digitized by Google

 tM)ucles de ses cheveux flottoîent à côté des miennes : — Viens avec moi, disoil-il; confie-toi sans crainte à ton frère et à ton ami bien-aimé. Celte terre n'est plus noire terre; ce séjour n'est plus notre séjour. — Et nous nous élevions au même instant av(^ une rapidité si merveil» leuse, que la limite des ténèbres nocturnes étoit déjà firanchie quand je me demandois encore où nous allions. Nous plongions comme dans un océan sans fond et sans rivag(î, dans cet élernel cther qui n'a jamais de nuit, et que tous les astres de Tespaco inondent de leurs clartés* Notre monde, que je cherchois de mes regards sans le regretter, n'étoit plus qu'une planète paie qui blanchissoil à peine d'une laclu; prêle à s'efiacer les voiles noirs du linnauient. Le soleil ne tarda pas à s'éteindre à son tour, pendant qu*un soleil nouveau venoit poindre à rhorizon» sembloit se précipiter vers nous en augmentant sans cesse de grandeur et d*éclat; puis disparoissoit dans les profondeurs de cet infini où sont cachés tant de soleds. Un moment après, tant notre essor se liàtoit, sans doute, h mesure que nous approchions du but» ces astres innombrables passoient à mes yeux avec la promptitude de réclair, semblables à ces étoiles de feu qu*on voit courir et se croiser dans le ciel pendant les nuits calmes d'un bel automne. Mes sens èlomiés ne pouvoient suffire au spectacle de ces tourbillons qui s'enfuyoient sur ma route y et dont je croyois quelquefois saisir en passant la mystérieuse harmonie. — Bientôt le mouvement des ailes de George se ralentit; elles se déployèrent dans toute leur étendue, sc^mblables aux ailes d'un aigle qui plane, mais pr<'S' ne immobiles en apparence, et frappant mollement l'air de leurs extrémités, à des intervalles égaux. Le derni^ soleil qui m'avoit éclairée ne couroit plus à la suite des autres , comme un météore qui va s'évanouir. Il restoit fixe dans le ciel, mais plus grand, plus radieux, et cependant plus doux que le nôtre, car je supportois facilement sa splendeur, et mes Digitized by Google

LYOIE. 203 fegards aCTennis y puisoicnt une nouvelle force. Un instant après, de fraîches brises, souffles caressants d*une atmosphère inconnue, commencèrent à se jouer dans mes cheveux; je crus entendre un bruit lointain où se mèloient les bruits les plus gracieux de la terre, le murmure des rameaux qui frissonnent au souffle du vent, le gazouillement des oiseaux de la dernière couvée qui, se penchant sur le bord du nid , vont s'essayer à voler, le soupir éternel du lac, fail)lenient agité, dont les petits flots viennent mourir entre les roseaux. L'horizon, tout à l'heure sans bornes, se rapprochoit et se fermoit peu à peu. Les montagnes, dont le sommet ne m*avoit apparu d'abord que semblable à des îles flottantes qui se baignent dans une mer immense, grandissoient à mes côtés sous leurs ro])es d'ombrages de verdure et de fleurs, car elles n'avoient rien de l'austérité de nos Alpes de glace et de granit. Un instant encore, et les dmes des arbres géants abaissèrent autour de nous leurs frondes flexibles; puis les relevèrent avec souplesse pour nous couronner d'un dais émaillé de bouquets et de fruits, où brilloient des couleurs, et d'où s'exhaloient des parfums que nos organes mortels ne peuvent rêver. George me déposa enfin sur un lit de gazon embaumé , replia ses ailes, et se laissa tomber près de moi, connue un papillon d'or qui se pose. Ensuite, il passa son bras sous ma tète, imprima un baiser sur mon front, et les yeux attentifs sur les miens, il me r^arda en souriant, parce qu'il attendoit ma première parole. Oh! je suis heureuse, lui dis-je, puisque me voilà prèsde toi; mais ne m'a|>prendras-tu pas où nous sonnnes if — Dans le monde des ressuscités, répondit George. Dans le lieu où les âmes heureuses viennent prendre d'autres formes et subir de nouvelles épreuves, pins longues, mais moins rigoureuses que les premières, pour se rendre digues de paroi trc un jour devant Dieu. — £b quoi ! m'écriai-je, ce n'est pas encore ici le iarDigitized by Google

264 Nouvelles. (lin céleste du Soigneur, qui nous a été promis par la foi de nos pères, et dans lequel commence, pour ne pas flnir, le bonheur inaltérable du juste? Â ces mots, George prit une attitude plus grave, une expression de physionomie plus sérieuse, comme un homme qui a des choses solennelUis à révéler, et je sentis que son regard me remplissoit d*un tendre respect, car, à travers la douce complaisance de l'amour, on y voyoit briller la majesté d*une nature supérieure. — Penses-tu, me répondit-il, qu'il ait jamais existé, parmi les créatures les plus favorisées des grâces tlu ToutPuissant, une âme assez chaste et assez pure pour se présenter avec sécurité devant son maître, au moment où elle abandonne notre vîe d'opprobre et de péché? Ton cœur est trop bien inspiré pour avoir conçu cotte présomptueuse espérance I Tu as souvent éprouvé toi-même, dans ta conscience naïve et modeste, que le sentiment de notre indignité s'augmentoit au contrmre à chaque pas qu'il nous est permis de faire dans le chemin de la perfection, et tu n'ignores pas que cette idée est un sujet assidu d'alarmes pour ceux qui aiment Dieu, puisqu'elle eiïraie jusqu'cà l'agonie des saints de Tincertitude du salut. L'orgueil des philosophes et des savants a reculé devant cet abîme; ils ont mieux, aimé laisser un vide sans bornes dans la création que d'admettre entre son auteur et Tliommedes intermédiaires inconnus; et c'est poiu' cela qu'ils ont inventé la plus impossible des hypothèses, la mort éternelle et le néant. Rien ne meurt, ibère Lydie, et rien ne peutmoiirir; mais tout change ie forme en se modifiant toujours, jusqu'à ce que l'esprit retourne à l'esprit et la matière à la matière. Le monde où je viens de te conduire, quoiqu'il soit incomparablement meilleur que le nôtre, n'est qu'un des degrés de cette échelle immense qui nous rapproche incessamment du séjour étemel, dont la possession nous a été promise par les divines paroles du Christ. Ici doit

Digitized by Google

. LYDIE. 265 8*accomplir, pour les âmes choisies qui ont pratiqué ses préccpt(^s d'amour, ce règne de mille ans dont le mystère occupe depuis si longtemps en vain los théologiens de la terre, parce que TexpUcation en étoit cachée dans les mystères de la mort. Cette explication, je sais que tu ne me la demanderas pas, parce que tu as foi à mes paroles, et je ne pourrois pas te la donner, parce que les organes qui la transmettroient à ton intelligence n'appartiennent pas aux vivants. — Grand Dieul repris-je avec effroi» ne suis-je pas morte et ressuscitée? Faudra-t-il te quitter encore? — Calme-toi, ma bien-aiméo , répondit Gfwpre en souriant ; nous ne serons jamais séparés plus longtemps désormais que nous Tétions sur la terre, et cette séparation n'aura ni les ennuis ni les incertitudes de l'antre. Tous les matins alors, après le baiser de l'adieu, j'allois livrer ma barque aux doutes de la brume, aux bourrasques du lac, aux hasards d'une navigation qui n' étoit pas sans périls. Maintenant, c'est toi qui voyages, et je suis sûr de ton retour. Si nous étions heureux, quand nous avions quelques années à vivre ainsi, combien ne le sommes-nous pas maintenant , quand la bonté de Dieu nous mesure tant de siècles! Et ce n'est pas tout, s'il t'en souvient ! Un sentiment si triste se mèloit à notre joie! 11 ne falloit qu'un accident pour la troubler, il ne falloit que la mort pour la détruire. La mort, nous ne savions pas ce que c'étoit, et nous savons aujourd'hui que le seul bien qu'elle pût alors nous enlever, c'est elle seule qui le donne. — C'est donc pour cela, m'écriai-je en le pressant sur mon cœur, que j'y aspirois avec une si vive impatience! Oh! si tu n'étoispas venu sitôt, c'étoit moi qui arrivois ; et, plus soudain que moi, parce (pie ton âme vaut mieux que la mienne, tu n'as fait que devancer ma ré^ solution 1 — Arrête 1 interrompit Ge(N*ge en me regardant d'un Digitized by Google

 œil aHonrlri; si tn avois accompli coWo rc^'solntion fatale, cVn rtoit fait pour jamais. Les sii'cles, dans leur succession (Mernelle, ne nous auroient peut-ùlrc jamais réunis ! L'àme éclairée des lumières de la foi, qui désespère de Dieu pour embrasser le néant, devient indigne de toutes les grâces du Créaleur; et si le néant étoit possible, c'est pour le suicide (pril seroit fait. Le suicide a rompu son ban; il a violé la loi de misère et de résignation qui lui a été imposée; il végétera sans doute, solitaire et triste, dans les limbes obscurs d*un monde inconnu, jusqu'au jour où les expiations de son repentir auront satisfait à la justice divine, neurensoment])Our nou^, le projot criiuin(1 qu(^ tu avois embrassé ii'étoit qu'une illusion du délire. A la faveur d'un sens merveilleux qui nous est donné, et qui nous associe à toutes les impressions des êtres chéris que nous avons laissés sur la terre, je snîvois avec torr(nu' l'enchaînement de tes rv^nsces, qmnd une révélation subite m'apprit que tu étois sauvée, parce que Tintelligence s'étoit retirée de toi. Tu m'étois rendue, même dans le temps, car tel est le privilège des âmes pures que Dieu s'est réservées, et dont quelque pieuse douleur a tout à coup oul)lé la raison. Tes jours send)lcnt appartenir à des rêves qui l'égarent; ton sommeil l'élève à la possession de la vérité, qui échappe aux impuissants efforts des sages. Les souvenirs que tu vas emporter sur la terre, quand le moment du réveil t 'arrachera de mes bras, feront de toi un objet de déiision ou de pitié pour les hommes; mais tu connoitras seule la destinée à venir de Thumanité, que les hommes vi«vants ne connottront jamais. Ton corps est enchaîné,]c ne sais pour combien de temps encore, aux liens grossiers de la vie; mais ton àme est appelée d'avjnKo à goûter l'immortalité. Supporte donc avec résignation les ennuis de cette prison d'un moment, dont la porte s'ouvrira chaque soir 8ur les espaces immenses de la ' liberté éternelle» . Digitized by

LYDIE. 267 — J*ai tout compris, répondis-je, et mon âme, humiliée devant la grandeur de Dieu, se soumet avec reeonîioissanre à toutes ses volontés; mais puisqu'il ni'(^st [)ermis de te revoir dans ces moments de mort apparente ou de réparation anticipée que Dieu nous a donnés pour soulagement à nos douleurs, ue verrai-je pas aussi ma fille! ma douce et jolie petite fille! FJle ne peut habiter un autre nioudo ([ue celui où nous sommes, car à quoi serviroit la résurrection des mères, si elles ue retrouvoient pas leurs enfants? Le cœur innocent de ce pauinre ange n'étoit pas encore ouvert au péché, et Dieu n'a pu refuser à la plus aimable de ses créatures un bonheur auquel la vertu même a moins de diuils que rinnocence. Mais pourquoi ne me réponds-tu pas, et pourquoi mie larme vient-elle mouiller tes yeux» à l'instant même où tu cherches à me consoler d'un sourirelf Dieu auroit-il voulu garder ma petite fille pour lui? — Tous les êtres sont à lui, s'écria-t-il, et il les possède partout! Mais Dieu est incapable de tromper la tendresse cpi'il a lui-même déposée dans ton eieur. Seulement, plus sage que tu ne Tes dans Timpatience de ton amour, il retarde la résurrection des enfants, jusqu'au moment où ils peuvent se réveiller, ainsi qu'tà la suite d'un doux sommeil, . suspendus au sein qui les a nourris. Notre petite fille ne t'est pas rendue encore, parce que tu n'es pas encore ressuscitée; mais le jour où tu renidtras jeune dans mes bras, quel que smt le nombre des anuéos qui t'est réservé, car la vieillesse n'est pour cette nouvelle vie que le court crépuscule d*un beau jour qui aboutit au jour sans fin; à ce moment de gloire et dd bonheur qui ne peut plus échapper à notre espérance, tu yerras l'enfant chéri éclore du premier de nos em-> brassemeuls, et nous partager ses iimoceutes caj'esses, comme si elle ne nous avoit jamais quittés. D'ici là, elle continue à dormir paisible dans son petit linceul, comme dans les laiige8.de son berceau, à moina que Dieu n*ad» Digitized by Google

 melle quelquefois ces Ames ingénues à des visions célestes dont les ressuscites eux-mêmes n'ont pas le secret* La patience est un des plus ^ands efforts de notre na« ture» tant qu'elle n'est appuyée que sur la résignation; mais elle devient facile quand elle s*appuie sur la foi. Le jour où ta tille se réveillera est si près de nous daus la succession des jours, que tu te ferois scrupule de la réveiller toi-même et de la tirer de ses songes, si elle dormoit sur tes genoux. Et qu'importe combien de temps elle dort, puisqu'elle ne vieillit pdnt? Cherche à triompher, ma l.ydie, de ces vaines inquiétudes des vivants que je ne pourrois pas toutes dissiper, parce que la mort seule doit te donn^ les sens intelligents et purs qui te manquent pour me comprendre. Ck)ntente-toi de jouir de l'aspect des biens que Dieu nous prodigue et de l'espérance assurée des biens qu'il nous a promis. Pense que les heures s'écoulent, et que nous avons autant d'heures à être séparés que d'heures à être ensemble. Ne t'éloigne pas aujourd'hui sans avoir visité tes domaines et tes jardins. En parlant ainsi , George me relevoit doucement du tapis de verdure où nous étions assis, et m'entraînoit de surprise en surprise à travers ces bocages délicieux dont la mervmlle se renouvelle à chaque pas, car ils ont cela d'étrange et de sublime, que la création, livrée à tout le luxe de ses divines fantaisies, ne s'y astreint nulle part à la reproduction uniforme des espèces. Chaque arbre, chaque tige, chaque brin d'herbe, y a son port, sa figure et sa nuance; chaque fleur se distingue de toutes les autres par sa couleur et son parfum; et ceci n'exclut point cependant le privilège dont une âme sensible peut doter quelque Heur aimée, car les moindres soins suffisent pour la perpétuer par la culture; j'y ai même vu des ancolies, des pervenches, des violettes et des roses; si bien qu'on diroit que tout ce qui a inspiré un sentiment ou porté une consolation an coeur de Oigitizâd by

LYDIE. 269 l'homme, est devenu capable de ressusciter avec lui. (*«tte magnificence féconde et variée que Dieu manifeste id dans ses œuvres de piédilection, éclate là dans ses oîuvres les plus obscures et les plus né{?liiiées, s il est permis de penser et de dire qu'il a négligé quelque chose. Le grain de sable qui roule sous les pieds feroit honte aux rubis et aux saphirs de la couronne des rois. La poussière qui roule en atomes dans un rayon de soleil a toute la splendeur des étincelles du diamant. Les ruisseaux coulent sur un sable de nacre plus brillant, plus transparent» plus riche en reflets que Topale, et il n*7 a pas un de leurs petits flots qui ne berce toutes les couleurs de la lumière à sa surface comme an prisme ou un arc-en-ciel; mais que jKJurroient vous apprendre, mon ami, ces vaines comparaisons? Qu'est-ce que le rubis et le saphir? qu'est-ce que Topale et le diamant? Qu'estK^ que Faro-en-ciel lui-même dans le trésor iné* puisable des créations du Seigneur? Éperdue d'étonnemcnt et d'admiration, je n'aurois pu détourner mes yeux des miracles qui les frappoic^it de toutes parts, si les impressions que j'éprouvois ne s'étoient pas toutes réunies en George lui-même, George qui me paroissoit le roi de ces solitudes célestes, et en qui je remarquois, chose étrange, un caractère solennel de beauté qui m'avoit presque échappé sur la terre : c< 0 mon bien-aimé, m'écriai-je en versant des larmes de bonheur, ce n'est pas toi qui voudrois tromper ta Lydie! Tu as ménagé mon extase par égard poiilr ces organes mortels dont je suis encore revêtue, et pour me prémunir contre des émotions qui en dissoudroient le lien avant le temps. Non, ce n'est pas ici un monde de transition entre le temps et Tétemité , le séjour passager d'une créature qui doit finir d*être encore une fois, avant de renaître pour vivre toujours. C'est le lieu où le Seigneur peigne aux justes ses éternelles récompenses dans d'éternelles mes. Ge soleil mille fois plus radieux que le nôtre, et 23.
Digitized by Google

 qui IVappo eept'iKlaiit mes rr^ai js sans les blesser, cette nature spiendide et calme dont il semble qu'aucun oragu n'ait jamais troublé le repos, ces oiseaux parés d'éclatants plumages qu'on n'a jamais vus, même dans les rêves ; qui effleurent mes cheveux dans leur vol, et- qui ravissent mes oreilles d() cliants intelli^iiilcs à la pensée, plus harmonieux que la musique et plus ex})ressits que la parole; toute cette création qui vit, qui sent, qui aime, dont tous les mouvements, toutes les émanations» toutes les voix se confondent dans un adorable concert, c'est la plus haute et la plus parfaite des créations do Dieu. Toi-même, (icorge, tu as des ailes! et tes ailes sont l'attribut des anges qui entourent le trône du souverain maître de toutes choses. Qu'est-ce donc que le paradis des élus, si le monde où nous sommes n'est pas le paradis? » — Je comprends ton erreur, répondit orae , et je la compreudi'ois encore si la mort t'avoit déjà douée des organes qui te manquent pour percevoir, dans ce monde passager, mille sensations qui t'échappent, et qui surpassent en douceur celles que tu éprouves maintenant. Tu t'en feras une loible idéf* en cbercliant à te rendre compte des émotions qu'auroil éprt)uvées la matière, si elle eût joui de l'intelligence et de la pensée, à chacune des transformations qui la rapprochoient de l'état de perfectionnement. Imagine, si tu peux transporter ton esprit dans cette hypothèse inq^ossible, la plénitude de joie qui eût comblé cette matière inerte, quand elle acquit la faculté de croitre dans les métaux ; les métaux, quand ils obtinrent, dans les plantes, la fiaculté de vivre et de se perpétuer à jamais; les plantes, quand elles passèrent de l'état sédejilaire à l'étal de mouvement, dans l'organisation des anhnaux, et quand elles écban-^ gèrent leur végétation captive et solitaire contre des instincts et des sentiments; les animaux, quand le plus privilégié de tous reç^i du souffle divin ime inspiration Oigitized by

 et une Âme! A chacun de ces progrès semble attachée la conquête d'une création, et la volupté dont il auroît inondé, tout à la fois, la matière sensible, si elle avoit pu se rendre compte de ses métamorphoses, n'a cependant rien de comparable à celle qui pénètre le cœur de l'homme à l'instant où il prend possession d'une vie novh velle qui le prépare à la possession assurée de l'éternité. C'est ce qne In sauras un jour, quand tu am as reçu de la mort le privilège de savoir, et tu me pardonneras alors de n'avoir pas satisfait plus clairement à tes doutes et à tes questions, parce que tu comprendras que j'étois obligé de me servir, pour m'expliquer, d'une langue appropriée à Tim perfection de tes sens débiles et incomplets. J.a connoissance des mystères d'une autre vie n'appartient qu'à une autre vie qu'il m'est permis de le faire pressentir, mais que Dieu lui seul peut te donner. Quant à ces ailes que tu as remarquées, continua-t-il en abaissant ses yeux vers la terre avec une grave modestie, je dois l'avouer qu'eU(»s ne me sont [)as communes avec tous les ressuscites, comme tu pourrois le croire. Dieu, qui a établi entre toutes ses créatures des différences nécessaires dont l'inégalité apparente ne s'effncera que devant le jour suprême de sa justi(< , a maiiitrmi quelque liiérarchie dans le monde inteiinédiaire lui-rneme, où il appelle ses premiers élus. Comme tous les titres n'y sont pas égaux, il a voulu que les vertus qui lui sont le plus chères y fussent distinguées par des figures extérieures et par des avantages sensibles, propres h insi)irer le respect et la soumissioj). Celle manifestation éclatante de sa faveur est chez nous le gage d'un ordre immuable, et le secret d'une politique dont rien ne peut allérer le principe; mais personne n'oseroit s'en enorgueillir, parce que le motif des volontés de Dieu est impénétrable. Ce qu'il est possible de conjecturer, c'est que Dieu a reconnu, i)ar cette distinction extraordinaiie, le dévouement des hommes qui

Digitized by Google

 ont donné leur vie pour le salut de leurs semblables, et qui ont fait passer ainsi raccomplissement du devoir le plus sacré de rhumanité avant l'intérêt de leur propre conservation. 11 y auroit, sans doute, peu de mérite à soutenir un instinct si naturel, sans réfléchir à ses conséquences et à ses dangers , il y auroit peutrétre quelque orgueil à lui obéir dans les occasions qui réveillent, qui le développent, qui le font crier au fond de notre àme comme une ycisi de la Providence, et ma .mort auroit été plus digne d*envie que de pitié, si je n*avois eii qu'une vie à immoler en te quittant. Mais tu vivois, Lydie; ce n'éloit pas toi que j'allois sauver; c'étoit toi que j'allois perdre, et, n'en doute pas, ajouta George en portant ma main de son coeur à ses lèvres. Dieu a moins récompensé en moi mon action que mon sacrifice ! — Voilà qui est bien, lui di&-je, car mes idées s*éclair« rissent de plus en plus à chaque parole que tu prononces! Laisse-moi te dire le reste. Ainsi, mon George, tu es heureux parmi les heureux, parce que tu as été bon parmi les bons, et le privilège que tu partages avec quelques-uns n'a rien d'humiliant pôur le grand nombre, parce qu'il est de la nature des belles âmes de reconnoîlre l'ascendant des ames supérieures, et parce que Dieu a d'ailleurs imprimé à tes pareils le sceau manifeste de sa prédilection. Tu es heureux dans la vie glorieuse que la divine bonté t'a faite auprès de mon père et du tien, qui nous ont si tendrement aimés, et dans les bras desquels tu ne peux nie conduire, tant que les liens de la vie qui m'euchaine encore à la terre ne sont pas rompus. Si quelque chose manque à la félicité si pure dont tu jouis, c'est ta pauvre Lydie et ta petite Marceline, que tu attends toutefois avec sécurité, comme au retour d'un court voyage qui n'offre plus de périls; et quoique mon épreuve doive me paroître plus longue, moi aussi, je suis heureuse, car je ne peux plus douter qu'elle finira. Ohl que le sentiment de notre boidieur à v^r ne soit Digitized by Google

LTDIB. 273 plus obscurci dans ton àme par la nDoindre inqni(Hiidc, car ta Lydie le goûte avec toi, et les Jours pénii)les que j'ai encore à passer dans le monde où tu n'es plus, adouds du moins par une ferme espérance» te rendront fier de mon calme et de mon courage. Il n*y a de malheureux que les méchants, qui doivent regretter, dans des souiîrances éternelles, d'avoir en vain compté sur le néant; et Je ne peux te cacher que ce sentiment mêle pour moi q[uelque tristesse aux Joies ineffables de la résurrection. Le Créateur les avoit faits nos frères, et nous avoit prescrit de les plaindre et de les aimer, (pioique nous en fussions haïs et persécutés. Ces infortunés ne trouveront-ils Jamais grâce devant la pitié du Très-Haut? L'enfer ne les rendra-t-il jamais? — Je m'attendois à cette question, répliqua George avec un nouveau sourire, car tous les secrets de ton coeur me sont connus ; mais tu sauras un jour qu'il m*est aussi impossible qu'à toi de la résoudre, car la mort n*a soulevé que le premier de tous les voiles qui nous séparent de Dieu; cela devoit être ainsi pour que notre âme ne s'abîmât pas d'étonnement et de respect dans la contemplation de ses mystères. Ce que je puis te dire, et ce que les sages nous enseignent dans notre vie nouvelle, c'est qu'il n'y a peut-être point de méchants absolus, et que, par conséquent, il n'y a peut-être point de pefaie sans rémission. D'autres clartés font sans doute rayonner un nouveau jour dans des intelligences rebelles. D'autres mondes plus rigoureux soumettent les insensés et les pervers à des épreuves plus longues et plus pénibles, mais qui auront aussi leurs m^tes et leurs couronnes. L'ob^ation seule dans la haine de Dieu et de ses œuvres sera repoussée à l'instant solennel du jugement suprême; mais il faut pour cela que le souflle divin qui anime la créature s'anéantisse absolument en elle, et qu'il n'y reste plus rien d'humain. 11 y a encore des chutes & craindre dans ce monde d'élection où Je Digitized by Google

274 NOUVELLES. f ai transportée , car ce n'est pas celui de la vie éternelle^ et les bons sont exposés conirne les mauvais à Tatteinte des passions; mais ces cIiuIgs seront fort rares. Il y a encore des répai atious à espérer dans ce monde d*exil où les condamnés gémissent: et comme la cruelle espérance du néant ne les rassure plus, ces réhabilitations seront nomlirciises. i\\m n'est fini dcvaul la souveraine bonté, parce qu'il n'y a qu'elle qui soit complète et universelle. Je t'ai parlé de nos théories et non pas de nos mystères. Chez les ressuscité» conome chez les vivants» la sagesse consiste à s'humilia. — Que la volonté du Seigneur soit faite en toutes choses, n^pris-je alors. Mais achève de rassurer nia foiblcsse sur un doute que tes dis(ours ont fait uaitre quelquefois dans mon esprit. La révélation est vraie; il n'est pas i^ermîs d'en douter, et le langage des saintes Écritures est la divine expression des vérités que nous devons croire. Pourquoi ces vérités se sont-elles envelopi»ées de ténèbres impénétrables ï Pourquoi cette ré' vélation émanée de Dieu, qui sait tout et qui peut tout dire, est-elle restée imparfaite? En ridant sensibles à tous ces destinées de l'avenir qui deviennent si évidentes aux yeux dessillés des morts, la tendre miséricorde du Seigneur auroit abrégé nos épreuves; car, dès le premier pèlerinage que nous accomplissons sur la terre, toutes les ftmes se seroient élancées vers lui d'un commun ao cord. Pourquoi nous a-t-il laissés plongés dans l'ignc»rance et dans le doute, si voisin du désespoir, même quand il s'annonçoit par ses prophètes, et quand il donnoit à nous par son iilsï La sdence de la foi doitelle tenter de s'élever au-dessus des enseignements do la foi? — Jamais! s'écria George, car la foi n'est pas mie science, la foi est une vertu dont tout le mérite consiste dans son abandon et dans sa simplicité. Ceux qui croient parce qu'ils savent ne croient pas assez et ne croient pa;; Digitized by Google

LYDIB. 275 bien. La conviction est TefTet de Texamen, et Texamen est tine opération de Tesprit qui marque Tingratiturle et la (léfianre. Pour p(^nétror dans l'abîme des voloni/'s de Dieu, il manque à l'homme des organes que Dieu n'a pas daigné lui donner. Que diras-tu de Faveugle-né qui porte un jugement sur les couleurs, ou du sourd-muet qui analyse les eflets de la musique? Faut-il te rappeler que ces mystères ont été dévoiles aux cbroliens dans la première page des Écritures ? Quiconque est parvenu à discerner le bien et le mal a déjà p^u son innocence, car le propre de l'innocence est de ne pas connaître le mal. Tous les êtres que le Seigneur a produits lui sont également chers, mais il a voulu les renCfrmer dîms de justes bornes qu'ils ne peuvent franchir sans se p^^nhe. Il n'est pas plus permis à l'homme de concevoir les mystères de la création qu'à la plante de changer volontairement de sol et d'horizon, qu'à Fanmial de réOédiir sur son existence et de communiquer sa pensée. Les premiers haljilaiils de la terre étoient réservés au bonheur le plus pur que puisse comporter leur espèce, quand un esprit d'orgueil et de démence leur ouvrit la fatale voie du savoir; ils ont acquis la faculté de savoir, et avec elle tous les doutes qui la suivent, tous les malheurs qui l'accoiiipagnent, depuis l'incertitude où l'àme s'égare, jusqu'à ia\ pensée du néant qui la tue. Ceci est le résultat d'une impatience qui est propre à tous les êtres créés, et qui les porte incessamment vers le degré de perfection qu'ils doivent un jour atteindre, instinct naturel et irrésistible auquel la pierre obéit en croissant et en aspirant à vivre, la plante en vivant et en aspirant à sentir, l'animal en sentant et en aspirant à penser, l'homme luimême en pensant et en aspirant à comprendre; mais l'hoiiiiiie avoit reçu l'intelligence, il connoissoit la portée de son organisation , il en pressentoit avec assurance les fins promises , et il ne se contint point dans les limites qui hii furent imposées par la parole divine, il entreprit Digitized by Google

276 NOUVELLES. i\o se rendre égal à Dieu , et Dieu le punit dans sa vanité en lui abandonnant le fruit de la science qui ne lui apprit que la mort. Voilà, chère Lydie, l'histoire de Thu«nanilé. (^(^s maux seroicnl trop grands si Dieu ne nous tvoit pas laissé pour compensation la foi qui se confie en ses promesses, Fespérance qui attend, et la charité qui aime, trois vertus que la sagesse des saints appelle théo' logales, dans la langue des Grecs, parce qu'elles renferment en elles toute la science de Dieu. Croire, espérer, aimer, c'est la véritable loi du chrélien, et quand il a rempli ces conditions dans sa première vie d'épreuve» il s*est rendu digne de Tautre. Si tu me demandes encore maintenant pourquoi la révélation, qui est l'eipresiÂon même de rétemelle vérité, n*a pas éclairci ces ténèbres, il me sera facile de te satisfaire. La révélation n'a été donnée ni à des êtres d'une nature supérieure à Thomme^. ni aux hommes obstinés dans le péché de la science, qui persistent à chercher la raison des choses , malgré la défense expresse de Dieu, et qui renouvellent ainsi en eux la tache originelle de leur race. Elle a été donnée aux simples d'esprit et de cœur qui croient parce qu'ils sentent, et non pas parce-qu'ils savent. La vieseroitune épreuve aisée, si le témoignage de nos sens nous démon* troit que la vie n'est qu'une épreuve, et l'avenir nous dédommageroit assez du présent, si le présent n'étoit pas fermé; mais la révélation nous est arrivée sous une forme humaine, et n'a pu être communiquée à l'homme que dans les conditions de sa nature. La vérité qu'elle nous donne est la vérité générale que saisissent nos organes et qu'embrassent nos facultés; mais elle suffit ainsi aux besoins de notre nature et aux espérances légitimes dont elle est la source. La vérité des savants, au contraire y est un abime sans fond dont les formidables échos répètent à jamais cette menace prophétique du Seigneur : Vous êtes poussière et vous retournerez en poussière! Lq péché du paradis terrestre, Lydie, c'est Dlgilized by Google

LYDIE. 277 la science, fille déplorable de la ciuîosité! Crois donc sans efforts ce qui Va été enseigné par Dîeii ot par son Église, même quand ces enseignoments le paroisscnt imparfaits, car tu sais que Tespèce entière à laquelle tu appartiens est imparfaite» et qu'elle ne peut en recevoir ^d'autres tant qu'elle n*a pas été éclairée par la mort. C'est la mort qui est la lumière. Écoute-moi bien encore une fois, douce amie, pour que mes paroles ne soient pas tracées sur le sable , raais qu'elles s'impriment fortement dans ton cœur. Savoir, c'est se tromper peutèfare; croire » c'est la sagesse et le bonheur; espérer, c'est le remède et la consolation de tous les maux; aimer, c'est toute la vertu. Je ne sais pas si le souverain juge ti(>ndra beaucoup de compte un jour de la science que tu viens d'ambitionner un moment, mais je te réponds que les plus précieux trésors de sa grâce appartiennent à la candeur, à la pitié et à la diarité. Je me penchai sur le sein de George, en y répandant quelques larmes de joie, cl notre i)roui('uade se poursuivit en silence, car je n'élois plus curieuse. Je jouissois de délices plus pures que celles qui avoient comblé le cœur des premiers êtres vivants dans le paradis terrestre» et je ne voulois pas renouveler le péché d'Ève dans le paradis des morts. Je savois d'ailleurs que les doutes qui me tourmentoient encore éloient Teilet de mon ignorance et de mon imperfection, et qu'ils ne pouvoient qu'affliger mon ami, en le ramenant trop longtemps du sentiment serein de sa condition à la tendre pitié que lui inspiroit la mienne. Et puis tout continuoit à me distraire par des sensations que les hommes ne sont pas même capables de nommer, parce qu'il n'y a rien qui leur ressemble dans nos sensations ordinaires. Mes yeux, inondés des lumières flatteuses qui les étonnoient sans les éblouir, mes oreilles abreuvées j)ar un fleuve d'harmonie qui ne tarissoit jamais, tous mes sens, accablés d'un bonheur pour lequel ils ne sont pas formés, comDigitized by Google

 mençoient à s^assoupir dans une langueur délicieuse dont aucune de nos voluptés terrestres ne donneroit ridée, si Ton ne parvenoit à se figurer Tinexprimable extase d'une âme qui vient d'être ravie en Dieu. Je senr tis mes membres défaillir, mais le bras de George me soutint. — Voilà le moment venu , dit-il. Tu l'endors à la vie dos rr<=^sus(ités pour retourner à la vie des mourants, el pour la traîner péiùblenient pendant quelques heures qui nous sépareront à peine , car ma pensée ne cessera de te suivre et de veiller sur toi. Souviens-toi de croire, d*espérer et d'aimer, et ne crains pas de souffrir, caries soufirances de la vie sont passagères, et les joies de la résurrection sont éternelles. Au môme instant, eontinua Lydie, je me réveillai en effet sur le lit de douleur où j'avois subi la veille de si mortelles angoisses, et je sentis ma main pressée eneore dans la main du médecin, qui inlerr()g(H)it de nouveau le mouvement de mon sang. « Où est-il? m'écriai-je. Que sont devenus ces brillants oiseaux au plumage d'or, qui nous saluoient de leurs concerts? Qu'at^n fait de ces fleurs qui penchoient à l'envi vers nous leurs calices odorants pour nous embaumer de leurs parfums? Le SeÎLnuîur a-t-ii éteint son soleil? » Mais je nie rappeiois aussitôt les paroles de George, car elles avoient < à peine cessé de retentir à mon oreille, et de vibrer dans mon âme; je compris avec résignation que ma captivité n'étoîtpas Unie, et je souris. — Voilà qui est bien, remarqua le docteur du ton de l'orgueil satisfait. Ce que j'avois prévu est arrivé. Cette jeune femme est en démence; il n'y a pas un moment à perdre pour la transporter dans l'hospice des aliénés de Lausanne où je pourrai observer de plus près les développements et les crises de sa maladie. — Pour quoi faire? dit la mère Zurich, une bonne vieille femme de uotr^ voisinage, qui m'avoit asstetée les Digitized by

LYDIE. 270 jours précédents, et qui ne m'a pas quittée depuis; pour quoi faire, s'il vous plaît? — Pour la guérir , répondit le médeciu en puisant une prise de tabac dans sa labatière.d'or. — Uélas! reprit la mère Zurich en soupirant , Dieu garde qu'dle guérisse , puisqu'elle se trouve contente ainsi, et que son front a repris celte sérénité d*an{;çe qui la rendoit si belle au temps de son bonîiour. Pouvez-vous ressusciter George , et le ramener ici avec elle , quand elle sera guérieï Si votre savoir ne va pas jusque-là» laissez-nous Lydie conmie elle est« pauvre enfant sera notre fille à tous, et je vous réponds que nous ne Taban* doinierons pas ! En parlant ainsi, elle m'entoura de ses bras conune pour me retenir, et je répondis à sa tendresse par des larmes de reconnoissance, car je me serois trouvée bien à plaindre de quitter la maison de George et les gens qui Tavoient aimé. Le médecin étoit pourtant fort allligé, selon tonte apparence, de perdre un sujet d'éliide qui commençoit à lui faire honneur, et je ne l'ai pas revu depuis. Mon histoire finit là, maintenant j*espère et j^attends. Depuis longtemps Lydie ne parloit plus , que je Técoutois toujours. Quant à Lydie, elle étoit retournée à ses fleurs, sans prendre garde à moi, et je pense qu'elle m*avoit tout à ùlH oublié, quand je me replaçai sur son passage. — Un mot encore, Lydie, un mot et rien de plus, m'écriai-jeen saisissant sa main avec une respectueuse tt ndressel Depuis cette nuit solennelle où George vous transporta dans le paradis des ressuscités, vous est-il ar^ rivé défaire encore une fois, une seule fois, le même rèvef — Le même rêve? reprit-elle d'un air soucieux. x\ppelez-vous cela un revc, conmie le font les autres? Oh! ne vous alarmez point 1 je ne vous en saurois pas mauvais gré. Les vivants ne peuvent juger que d'après leurs sens, Digitized by Google

 et leurs sens sont voilés d'épaisses ténèbres. Depuis cette nuit où le paradis des l essuscités me fut ouvert, j'y pense toutes les heures de mon sommeil, et j'y ai pénétré des mystères plus doux encore que ceux dont je vous ai entretenu. Si cela n'étqitpas ainsi, croyez-vous que je viTTCMs encore? Une femme que je n'avois pas aperçue jusque-là, et qui étoit arrivée pendant les derniers moments de notre entretien, vint se placer alors au-devant de Lydie qui s'empara de son bras. Je reconnus la mtee Zurich, et en effet, le soleil près de se coucher marquoit déjà depuis quelque temps l'heure de quitter l'esplanade. — Pauvre innocente ! dis-je en moi - même en suivant Lydie des yeux à travers les détours du chemin et en la voyant disparoitre pour la dernière fois derrière im massif de v^ure qui nedevoit plus mêla rendre; pauvre Lydie! repris-je après un instant de réflexion, ou plutôt, femme heureuse et privilégiée entre toutes les femmes! tu vas t*endormir aux tristes réalités de la terre et rêver, sur le sein de ton ami, la félicité qui t'est promise 1 Dors longtemps, Lydie, et puisse le ciel hâter pour toi le jour fortuné où tu ne te réveilleras plus! Grâces te soient rendues cependant pour les douces et précieuses consolations que j'ai retirées de ton entretient Là où n'étoit pour moi qu'une énigme dont je croyois pouvoir obtenir le mot sans recherches et sans sacrifices, tu m'as appris que la solution de cet imposant mystère n'appartient qu'à ceux qui savent aimer et souffrir; la crainte de souffrir me faisoit craindre d'aimer, et je ne saTois pas qu'en me dérobant aux rigoureuses épreuves du coeur par une défiance pusillanime de mes forces, j'altérois en moi le principe le plus vivace de mon immortalité, celui-là seul qui doit nous acquérir des droits à une étemelle récompense, et nous faire participer à des joies étemelles. Tes paroles ont rallumé ce flambeau d'activé charité que je m'efforgois d'étouffer dans mon Digitized by Google

LTDtB. 281 sein. Je reloume parmi les hommes pour les aider dans leurs peines» et pour pleurer du moins avec eux quand il ne m*est pas permis de les secourir. Je vais reprendre ma part des calamités qui sont attachées à notre existence passaprèn»; je vais accuniulei' sur nia lOle résignée tout ce qu'il me sera possible d'en épargner aux autres, et si j'éprouve quelque regret, c'est que ce devoir, aveuglé* ment dédaigné si longtemps par une fousse philosophie, soit trop facile aux âmes à con viciions qui veulent so rendre dignes d(» leur destinée. 11 n'y a point en elTel de malheur réel pour Tamour, quand il s'appuie sur Tespérance et sur la foi, et si cette prescience de Tinfaillibie vérité étoit donnée à tous comme à Lydie et à moi, 6 mon Dieu! qui oseroit dire que notre paradis terrestre fiit fermé? — Dieu est grand, dit Lugon, car j'avois proféré tout haut ces dernières paroles en m'acheminant vers Ten» droit où il m'attendoit, une main passée dans la bride de mon cheval. Monsieur a sans doute remarqué, ajouta*t-il pendant que je me jelois en selle, ([n i! étoit trop tard ce soir pour aller voir le château de Chilhm / — £hl que m'importe, mon ami, le château de GhiU Ion, et tous les restes du moy^ âge, et tous les souvenirs de la poésie, et jusqu'à ces merveilles de là nature que j'allois admirer dans les Alpes! Mes amis s'attristent de mon absence, ma mère est vi(Mlle et infirme, j'ai laissé un domestique malade, le plus pauvre de nos voisins a perdu sa vache^ l'argent que je dissipe en distractions solitaires fait faute dans vingt maisons du village, et je reprendrai demain la route du Jura. Cett^ réponse , qui ne présentoit à l'esprit de Lugtm qu'un bizarre enchaînement de phrases sans ordre, lui mspiia sans doute quelque inquiétude sur fétat de ma raison, car il ne me répliqua que par un hochement de tête accompagné d'un soupir. Le pauvre garçon n'avoit pas oublié que la folie de Lydie passoit pour contagieuse. Digitized by Google

28S NOUVELLES. € Dieu est grand! » murmura-t-ii tout bas eu s' élançant à son tour sur sa mule, et nous gagnâmes Yevey d*un temps de galop. Je suis resté dès lors fidèle à toutes mes résolutions. J'ai accepté avec soumission et avec reconnoissance la part que le Seigneur m'a faite dans les douleurs et dans les tribulations de Thumanité; je ne me suis jamais plaint que la coupe fût trop pleine , quoiqu'elle ait débordé souvent, et je dois répéter encore qu'il y a eu peu de mérite dans mon courage, car le courage no coûte rien à la foi. 11 n'est point d'homme qui n'en puisât autant que moi dans les mémeà convictions , et qui ne se défendit soigneusement de soumettre sa croyance instinctive aux misérables arguties de Texamen philosophique, une fois qu'il a compris que toutes nos vertus consistent à aimer, et que tout notre bonheur consiste à croire. Ces paroles de George me ramènent à une histoire dont j'ai promis la fin. Dans le cours du printemps qui suivit ma rencontre avec Lydie, un souci profond dont je n'élois jxis le maître me pressoit de la revoir et de m'informer de son sort. La science des médecins m'effrayoit» quand je pensois qu'ils pouvoient Favoir guérie, qu'elle étoit rendue au sentiment affreux de son infortune, et quelle ne rêvoit plus. Ma constance môme, encore chancelante, avoit besoin de s'assurer dans sa force contre les railleries de beaux-esprits et le superbe dédain des sages. Pour mettre fin à ces incertitudes, je retournai à Vevey, mais je ne m'y arrêtai point. Je passai devant la maison de George qui étoit fermée counne la première fois, et je pensai que Lydie devoit être à l'esplanade, car l'heure n'étoit pas encore avancée, et le jour étoit tiède et ptir. Au moment d'arriver, je rencontrai un cavalier qui menoit à la main un cheval de retour. Comme je connoissois cet homme et que j'en élois connu, nous mîmes pied à terre tous les deux à la fois. G'étoit le petit Lugon. Digitized by Google

LYDIE. 283 — OÙ va donc luoiisieur, sans guide et sans domestique? dit Lugon en répondant cordialement à mon serrement de main. — An jardin de Lydie, répondis-je. As-tu remarqué si elle y et oit? — Elle y est, monsieur, reprit Lugon d'un ton de voiï grave et concentré en abaissant ses regards vers la terre. Madame Lydie est dans son jardin et n*en sortira plus, jusqu'à ce que la trompette de Fange Tappdle au jugement dernier. Eli(î est morte. — Morte! ni*écriai-je. Et le coeur de l'homme est un abîme de contradictions inexplicables. Je ne sais ce qui Femportoit alors en moi du regret de sa perte ou de la joie de sa délivrance. — Elle mourut, continua Lugon, un mois à peine après le jour où monsieur conversa si longtemps avec elle. Elle étoit dans son jardin , comme elle appeloit ce coin de la grève, tout entourée de fleurs qu'elle avoit . cueillies et dont la pauvre femme avoit coutume de coihposer le bouiiuet de George. La mère Zurich étoit venue deux fois pour la chen hiT, et deux fois elle s'étoit retirée à l'écart parce qu'elle avoit pensé que Lydit» donnoit. La troisième fois, comme la nuit se faisoit déjà sombre et que tout le monde revenoit de son travail, elle résolut de l'éveiller, mais elle ne put y réussir, parce qu'il se trouva que Lydi(i étoit morte. Alors la mrrc Ztu ich poussa imcri qui appela tous les passants; « Voyez, voyez! dit la mère Zuridi, elle est morte ! et je croyois qu'elle dor« ' moit! » Ce qu'il y a d'étrange, monsieur, c'est que, lorsqu'on vint pour enlever le<x>rps de Lydie que la mère Zurich avoit enveloppé de ses bras sans proférer une parole de plus, on s'aperçut que la mère Zurich était morte aussi. On leur creusa là les deux fosses que vous vioyez, parce qu'elles étoient catholiques et qu'elles ne pouvoient avoir part aux prières des huguenots. — Tu es catholique, Lugon ï repris -je involoutaireDigitized by Google

 meut, car nia pensée éloit distraite par d'autres idées. — Certainement, monsieur, répliqua froidement Lugon, puisque je suis du Valais. — Et que pensa-i-oa dans le pays de ces deux morts si soudaines que rien n avoit fait prévoir? — Le docteur n'en parut pas étonné. Il dit que la jeune étoit morte d'une congestion célébrale, je crois que c'est cela» et la vieille d*apoplexie. Ohl c*esi un homme trèssavant. — La jeune étoit morte parce que le temps de ses épreuves éloit achevé, et la vieille parce qu'elle n avoit plus personne à consoler sur la terre. Le ciel ne dcvoit pas une mmndre léoompoase à sa piété. Ici Lugon me regarda fixement avec un mélange d'étonnement et de tristesse, car il n' avoit pas oublié tout à fait ses anciennes préventions, et il venoit de se les remettre en mémoire. — La vieille, reprit-il, avoit fait son temps ; mais Ly* die, si jeune encore et si belle!... — Ne la pleurez pas, mon ami ! Lydie est affranchie niamtenant de toutes ses douleurs! Lydie possède à jamais, sans trouble et sans réveil» la félicité qu'elle ne faisoit que rftver. Lugon me regarda de nouveau. ^ Dieu est grand ! dit-il. Digitized by

The text on this page is estimated to be only 24.34% accurate

\ \ FRANCISCUS COLUMNA'. Vous VOUS souvenez pent-èlre de notre ami l'abbé Lowrich, que nous renconli àmes à Raguse, à Spalalro, à Vienne» à Munich, à Pise, à Bologne, à Lausanne. C'est un excellent homme, plein de savoir, mais qui sait une multitude de choses que Ton se trouveroit heureux d'oublier si on les savoit comme lui : le nom de Timprimeur d'un liiéchaat livre, Tannée de la naissance d'un sot, et ' Cette nouvelle, ia dernière qu*aît érrite Charles Nodier, a paru poor la première fois dans le Bulletin de l'Ami des ArU, Elle a été imprimée à part sous ce titre : Franciscus Colunma, dernière nouvelle de Cluirleê Nodier, extraite du Ihilletin de l'Ami des Arls, et précédée d'une Notice par Jules Janin. Paris, 18 i i. 1 vol. in-i8 de 106 pages. On trouve dans ee volume, outre la uotice de M. Janin, qui occupe vinp;t-cinq pages, un appendice do huit pages, intitule : Uihb i.kttke de Charles Nouirr. Celte lettre, précédée d'uu préambule signé A. de La Fitelière , est datée de Lille , 17 juin 1835. Elle est relative k un voyage que Nodier fit à cette époque en Belgique, et dans lequel il reçut de véritables ovations. Nous croyons faire plaisir au lecteur en la reproduisant ici, parce que, ainsi que le dit M. de La Fizelière, telle a le mérite inappréciable de peindre en peu de mots cet homme excellent, aussi admirable par la simplicité de ses mœurs et la modestie de ses déiiri, q:iie par réIéTation de Mm talent littéraire. » Toiei eelle lettre : liUe, 17 jnlB 1835. «Ifonelier T me voilà de retour ea VMaoe, ehargé do eosTonneeel de vert oomme un acteor do Ptrii qot UnA do feifo ne tovméo on pioTîneo* Dlgitlzed by Google

 mille autres particularités de cette importance. L'abbé I/)wrich a la gloire d'avoir découvert le véritable nom de Kuicknackius, qui s'ai)peloit Starkius, et non pas, s'il vous plait, Polycarpiis Starkius» qui a fait huit beaux hendécasyllabes sur la thèse de Kommamius de ritibus ei doetrinà sûaràbœomm , mais Martinus Starkius, qui a écrit trente-deux hendécasyllabes sur les puces. A cela près, rabbéLowrich mérite d'être comiuet d'être aimé; il a de l'esprit, du cœur, une obligeance active, sincère, et il joint à ces qualités précieuses une imagination vive et singulière qui donne beaucoup d'attrait à sa conversation, tant qu'elle ne lonibe pas dans les infiniment petits de la biographie et de la bibliographie. J'ai pris mon parti sur cet inconvénient, et quand je rencontre l'abbé Lowrich dans mes voyages perpétuels à la face de l'Europe, je cours à lui du plus loin que je le vois* U n'y a pas plus de trois mois que cela m'est arrivé. J'étoisde la veille à l'Ad/c/ des Deux-Tours, àTrévise, mais Je ne m'y étois établi que fort tard, et je n'avois pas mis le pied dans la ville. Le matin, comme je de»* 4e n*ai pas besoin de tous dire combien ce genre de réception s'afioordoit mal Kfte mon besoin de solitude et de repos, les deux seules choses que je cherchasse hors de Paris. Aussi ma santé ne s*est guère améliorée, si elle n*eit pas devenue pire, et -vous en aurcx pour une bonne part le péché sur la conscience, car c'est -vous qui m'aviez atiiioncé à Gand. Enfin, grâces au ciel, j^échappe aux banquets et aux compliments, et j'ai le bonheur d'être rendu à un pays où personne ne s'occupe de moi. Ce n^est pas ici qu'on viendra m'éTeiller par des sérénades. € Je serai à Paris le 21, si Dieu le permet. Je suis trop mal pour voyager autrement qu'à petites journées. Je repartirai deux ou trois jours après |i(.ur un village des environs, mais je vous verrai le 22. Ce seroil grand plaisir si l*éteniel Thompson vous avoit rendu à cette époque le Ballet de Beaujoijcuhv^' car je n'ai presque rien trouvé en route, biou que j'aie remué (luatre ou c\\u\ cent mille bouquins dont la poussière n'a pas contribué à soulager aies poumooe* Voyez, je vous prie, à eet eflbt, le lelieiir le plus paresseux de la **SS* ^g*lBmC e • Ayes la bouM de préeenter oMe re^peetuenx hommages à madame T..... •Tout à Tonsy Chaelm Nooua.» Dlgilized by Google

PRANCISGUS COLUMNA. 287 cendois Tescalier, je me vis précédé par une de ces figures singulières qui ont de la physionomie de quelque côté qu'on les regarde : un chapeau comme il n'y en a point, ajusté à la tête comme on n'en ajusta jamais; une cravate TDuge et verte nouée en ficelle, qui dépassoit de quatre bcnis pouces le col de Thabit sous le cdté gauche, et qui disparoissoit d'autant sous le côté droit; un pantalon fort inexactement brossé sur une jambe, et dont l'autre jambe s'arrondissoit en bourrelet avec une sorte de coquetterie sur le revers de la botte; le portefeuille immense enûn, le portefeuille inamovible où gisent tant de titres de livres, tant de notices, tant de plans, tant do croquis, tant de trésors inestimables pour le savant, mais que ne ramasseroit pas le chiiïonnicr. Il n'y avoit pas moyen de s'y tromper, c'étoit Lowrich : — Lowrich! m'écriai-je; et nous étions dans les bras l'un de l'autre. — Je sais où tu vas, me dilril après Téchange de quelques paroles amicales; et, quand j'eus appris qu'il étoit tout aussi nouvellement arrive que moi : — Tu as demandé l'adresse d'un libraire» et on t'a indiqué Âpostolo Capoduro, qui demeure dans la rue des Esclavcms. J*y vais aussi, mais sans espérance, car j'ai visité deux fois son magasin depuis dix ans, et je n'y ai jamais vu de volumes phis anciens que les romans de l'abbé Chiari. La vieille librairie est perdue, morte de mort, anéantie» et lei^ temps barbares sont venus. Mais as-tu qudque chose de particulier à lui demander? — Je t'avouerai, lui répondis -je, que je quitterois avec peine le nord de l'Italie sans en emporter le So7ige de Pûiijphile, dont j'ai entendu parler comme d'une chose très-sérieuse, et qui doit, dit-on, se trouver & Trévise s'il se trouve quelque part. — S'il se trouve quelque part, s'écria-t-îl, est une réticence prudente , car le Soiige de Polyphile, ou, pour s'exprimer plus convenablement, V Hypnerotomachia de frère François Golumna, est un livre que les vieux

288 NOUVELLKS* bibliographes désignent par cette phrase caractéristique : Albo corvo rarior. Tout ce que je puis t'aflinner, c'est que si ce corbeau blanc se trouve dans ^quelque irolière, comme ii est impossible d*en douter, ce n*est certainement pas dans celle d*Apostolo. Je me crois même assez sûr de mon fait pour jmrer ici, par les mânes d*Alde rAncion (Dieu veuille le tenir entouré d'une éternelle gloire), que si ce drôle d'Apostolo parvient à te fournir un exemplaire de YHypnerotamachia^ sous la bonne date de 1499, la seconde rentrant à peu de -chose près dans Tordre des livres médiocres, j'entends et veux t'en faire présent aux dépens de ma propre bourse, que cet acte de munificence n'allégeroit pas médiocrement. Nous entrions au même instant dans le magasin d'Apostolo, qui, la plume suspendue sur une feuille de papier, paroissoit absorbé dans de profondes méditations. Il s'aperçut enfin de notre préséance, et parut reconnoître avec joie la figure inoubliable du bon Lowrich : — £st^ ce le Seigneur, cher abbé, dit-il en l'embrassant, qui vous envoie pour me tirer du plus mortel embarras où je me sois trouvé de ma vie? Vous ne manquez pas de savoir que je publie, depuis quelques mois, la Gazette littéraire de V Adriatique, laquelle est, comme tout le monde en convient, la plus docte et la plus spirituelle des gazettes de TEurope. £h bien! cette gazette ingénieuse et savante, qui est destinée à faire Tadmiration du monde et à rétablir ma fortune, est menacée de ne pas paioîlre demain, à défaut de six petites colonnes de feuilletou, que je demande inutilement à mon imagination fatiguée par les études et les aCTaires. Il faut qu'un esprit de malice ait conjuré ma ruine et porté le désordre dans mon bureau do rédaction. La jeune muse qui composoit mes articles d'éducation morale est en couches; l'improvisateur qui devoit me fournir ce matin une cantate d'un genre tout nouveau, m'écrit qu'il ne peut pas la termiDigitized by Google

FRANCISCUS COLUMMA. 289 ner avant huit jours, et le profond calculateur qui traite chez lions les questions de fmances et d'économie; politique» s'est fait mettre hier en prison pour dettes. Ainsi, au noin du ciel , mou cher abbé, mettez-vous à cette table où j'ai sué sang et eau toute la nuit sans tirer une ligne de mon cerveau, et brochezHnoi cinq ou six pages telles quelles, ne fût-ce qu'une nouvelle qui n'aura pas servi plus de deux ou trois fois. — Tout beau 9 repartit F abbé Lowrich; nous auront le temps de nous occuper de tes affaires quand nous aurons On! les nôU^. Nous ne sommes pas venus chez toi, mon ami de Paris et moi, du fond de la Norwége, pour suppléer à la cantate absente d'un improvisateur paresseux, et grossoyer un feuilleton , mais pour voir quelques-uns de ces livres qui valent au moins la peine et les firais du voyage , une bonne édition princeps bien avérée , un quinquecentiste de bonne date et de bonnt» conservation, un volume aldin de valeur dont les relieurs angiois etirançois ont daigné ménager les marges. Commençons par là, si faire se peut; nous verrons après. Un feuilleton est bientôt fait. — Comme il vous plaira , répondit Apostolo; et f y consens d'autant plus volontiers, que cet examen ne nous prendra pas bien du temps. Je n'ai qu'un volume qui soit digne d'être soumis à des connoisseurs tels que vous; mais c'est un volume» ajouta-tril en tirant de sa triple enveloppe un in-folio de belle apparence... un volume, continua-t-il d'un air solennel, quand il l'eut tout à fait dégagé de sa prison de papier végétal, — un volume, enliu.... Et il tendit le volume à l'abbé Lowrich en attachant sur lui un regard plein d'assurance et de fierté. — Malédiction ! murmura Lowrich après avoir exploré d'un coup d'oeil, suivant sa coutume, le trésor inconnu. — Puis il se retourna de mon côté, mais bien différent de ce qu'il étoit un moment auparavant» les bras pen* 25

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.43% accurate

290 NOUVELLES. danto, l'œil abattu, 1o front pâle. — Malédictian! grommela-lpil en firaoçois d'une voix à peine articulée et de manière à n*être entendu que de moi; c*est ce damné de livre que je me suis engagé à te donner, s'il se rcnconlroit ici, la Polyphile d'édition originale... le traître qu'il est, et beau ,]e t'en réponds, comme s'il sortoit de te presse. Voilà dies coups du sort qui ne sont réservés qu'à moi... — Rassure-toi, repartis-je en riant, nous l'obtiendrons peut-être à meilleur iiiiircché que tu ne penses. — Et combien mailre Apostolo demande-trii de cette raretélf — Ah! ah! dit Apostolo; les temps sont durs et Targent est rare. J'en aurois demandé autrefois cinquante sequins au prince Eugène, soixante au duc d'Ahranlès, et cent à un Anglois; mais il faut que je le cède aujour* d*hui pour quatre cents malheureuses livres de Milan, qui font exactement quatre cents francs, le n'en rabat» trois pas deux quarantani, — Quatre cents rats alïaniés qui dévorent tes livres du premier jusqu'au dernier! interrompit Lowricli, furieux. Qui diable a jamais vu eodger quatre cents livres d'un méchant bouquin?... — Un méchant bouquin! reprit vivement Apostolo, presque aussi animé que l^wrich... une édition prin" ceijs de 14G7, la première de Trévise, et peut-èti e de l'Italie; un cheM'œuvre de typographie et de gravure dont les figures ne peuvent être attribuées qu'à Raphaël; un ouvrage àdmiralde dont l'auteur est resté ignoré jus* qu'ici, malgré toutes les recherches des savants; une pièce unique ou presqno unique enfin, dont vous-mc'me, seigneur abbé, vous ne conuoissiez peut-être pasTexislence; il vous plait d'appeler cela un médiant boocpnal L'agitation de Lowiidi s'étoit calmée pendant cette tirade véhémente; il s'étoit assis trauquillemont, en posant sou chapeau sur la table du biuaue, et il essuvoit Digitized by Google

FRANCISCUS COLUMNA. 291 la soeur de son front comme un homme excédé perde longues et pénibles fatigues qui vieni de trouver un Heu propre à se reposer tout à l'aise. — As-tu lini, Apostolo? dit-il d'un Ion cahne où perçoit cependant je ne sais quelle satisfaction maligne, c'est ce que je puis souhaiter de mieux pour ta gloire et tes intérêts; car, en quatre mots que tu viens de nous dire, tu as desserré quatre énormes sottises, et pour peu (pi'il le plût de continuer, je n'aurois pas assez d'un jour pour les récapituler une à une; ce qui ne me laisseroit pas le temps de rédiger ton indispensable feuilleton. Première sottise : il n'est pas vrai que le livre que voilà soit une édition de Trévîse, imprimée en 1467, car c'est un(; édition de Venise, imprimée en 1499, dont on a soustrait le dernier feuillet pour te tromper sur la date, et je n'avois pas pris garde à cette imperfection » qui réduit de plus de moitié la valeur de ton exemplaire. Ton heureuse fortune veut que je sois en état d*y remédier, car le hasard m'a lait trouver l'autre jour ce feuillet précieux parmi des papiers d'cîinballage, et je l'ai soigneusement réservé i)ouv une occasion que je ne croyois pas rencontrer sitôt. Nous venons tout à l'heure à quel prix je peux te le céder. En parlant ainsi, l'abbé Lowrich exhiboit de son carton la désirable plagula , et la rajustoit soigneusement au volume* — C'est que ce folio va parraitement à mon livre, dit Âpostolo ; mais je suis obligé de convenir qu'il en diange un peu la nature. Où diable avois-je pris que ce fût ici la première édition de Tréviseî — Passons là-dessus, reprit Lowrich, nous ne sommes pas au bout. Seconde sottise : il n'est pas vrai que les dessins de ce livre puissent être attribués à Raphaël, soit que l'édition date de 1467, soit qu'elle n'ait été exécutée qu'en 1499, comme tu viensd'en avoir la preuve, Raphaèl étant né à lîi en 1483, comme personne n'en doute, c'est-à-dire seize ans après la confection du manuscrit. Digitized by Google

292 NOUVELLES» qui remonte bien à 1467» et les plus grands admirateurs de ce peintre sublime ne peavent supposer qu'il ait dessiné sicmrectementetsi élégamment sdze ans avant sa naissance. C'est donc un autre Raphaël (juia exécuté ces belles choses, et celui-là, digne Apostolo, il n'y a que moi qui le connoisse. Attends un peu, je n'ai encore compté que par deux. Troisième sottise : il n*est pas vrni que Fauteur de ce Uvre soit resté jusqu'à ce jour ignoré de tous les savants, car tous les savants savent , au contraire , et la plupart des ignorants n'ignorent pas qu'il est Fouvrage de François (Colonne ou Columna, dominicain du couvent de Trévise, où il est mort en 1467, quoi qu'en disent quelques biographes étourdis qui Font confondu avec le savant docteur Francesco di Colonia, son presque homonyme, lequel lui survécut près de soixante ans. Ils sont enterrés tous les deux à quelques centaines de pas de ta boutique. Après ce que je viens de te dire, Apostolo, je peux me dispenser de le dânontrer que tu es tombé dans une quatrième bévue, plus lourde que les trois autres, en supposant que l'existence de ton magnifique bouquin m'étoit inconnue, et je ne sais ce qui me retient de te prouver que je le sais par ecBur. — Pour le coup, répliqua vivement Apostolo, je vous en défie, car il est écrit dans une langue si hétéroclite qu'il n'est âme qui vive parmi mes amis de Trévisc, de Venise et de Padoue qui ait osé entreprendre d'en déchiffipor une page, et si vous le savez par coeur, comme vous le dites, je consens à vous le donner pour rien, sacrifice que je ferai très- volontiers , d'ailleurs, en raison des excellentes instructions que je viens de recevoir de vous; car j'étois tout près d'annoncer ce volume dans ma Gazette littéraire de V Adriatique , sous le faux point de vue que vous savez, et il y avoit de quoi me faire perdre à jamais la haute et bonne réputation dont je jouis en librairie.. Oigitizâd by

 — Ce que tw viens de dire toi-même , roi)ondil l'abbé Lowrich, sur le style véritablement fort bizarre de notre auteur, et sur les vains efforts de tant de docteurs qui se sont efforcés de l'interpréter, prouve assez que tu mo demandes là une vérification fastidieuse et insupportable qui prendroit d'ailleurs notre journée tout entière. Et que deviendrait ton feuilleton pendant que je réciterois V Hypnérotomachie depuis alpha jusqu'à oméga? J'accepte cependant ton défi, si tu veux te contenter d'une expérience qui n'^t pas moins décisive , mais qui sera plus expéditive et plus facile. Les chapitres de ton livre 'le sont déjà que trop nombreux pour fatiguer ta patienor.,et je m'engage à t'en livrer toute.s les initiales, en copjTiençant successivement par le premier, sur lequel vois que. tu viens de mettre le doigt. — ^it fait ainsi qu'il est dit, repartit Apostoio ; et la piemière lettre du premier chapitre... — Est un P, dit Lowrich. Cherche le second. La kyrielle était longue, mais l'abbé la défila jusqu'au trente-huitième et dernier chapitre, sans se déconcerter un moment et sans se tromper une fois. — Deviner une lettre initiale entré vingt-quatre, cela peut arriver par grand hasard et sans que le diable s'en mêle, observa tristement Apostoio; mais pour renouveler ce tour trente-huit fois de suite, il faut que le jeu soit pipé. Prenez ce volume, seigneur abbé, et qu'on ne m'en reparle jamais. — Dieu me garde , répondit Lowich , d'abuser à ce point de ton innocente candeur, 6 le phénix des bibliopbiles! Ce que tu viens de voir n'est qu'un tour de passepasse à peine digne d'im écolier, et que tu pourras tout à l'heure ^écuter comme moi. Apprends donc que l'auteur de ce livre a jugé à propos de cach^ son nom, sa profession et le secret de son amour dans les initiales de ses trente-huit chapitres, qui composent entre filles une plirase dont je te conseille de ne pas demander le Digitized by

294 NOUVELLES. secret à la Biographie universelle de Paris , car elle te feroit perdre la gageure que je viens de te gagner. Cette phrase simple et touchante est d'ailleurs facile à retenir : Poliam frater Franciscus Columna peramavit^ le frère François Colonne adora Polia. Tu en sais maintenant aussi long sur ce point que Bayle et Prosper Marchand. — Cela est singulier, dit à demî-voix Apostolo. Ce dominicain était amoureux. Il y a une nouvelle là-dedans. — Pourquoi pas? répliqua Lowrich. Repfends maintenant la plume, et cherchons un feuilleton, puisque la ne peux pas t'en passer. Apostolo se rajusta commodément sur sa chaise» trempa sa plume dans l'encre, et écrivit ce qui suit , en commençant par ce titre dont je me suis fort éloigné dans une trop longue parenthèse : FRANGISGUS GOLOntA. NOUTBLLB BIBLIOGRAPHIQIIV. I.a famille Colonna est certainement une des plus considérables de Rome et de l'Italie, mais toutes ses branches n'ont pas été favorisées d'une égale prospérité. Sciarra Golonna» gibelin passionné^ qui fit Boniface VIII prisonnier des Agnani , et s'emporta » dans Pivresse do ^ sa victoire, jusqu'à donner un soufflet au souverain pontife , expia cruellement ses violences sous le règne de Jean XXll. 11 fut exilé de Rome à perpétuité en 1328, ses enfants dégradés avec lui de noblesse» et tous ses biens confisqués au profit d'Étienne Colonna , son frère , qui n'avoit jamais abandonné le parti des guelfes. Les descendants de l'infortuné Sciarra s'éteignirent , comme lui , à Venise, dans une misère obscure. Il ne restoit, en 1444, qu'un seul héritier à tant de malheurs, François Digitized by Google

FRANGISGUS GOLOMNA. 295 Colonna, né au commencement de cette année, doublement orphelin , de son père , assassiné la veille, et de sa mère, qui mourut en lui donnant le jour. Francesco» adopté par la pitié de Jacques Bellini, célèbre peintre d'histoire , et tendrement élevé parmi ses enfants , se montra digne des soins généreux qu'il avoit k^çus de son père et de ses illustres frères d'adoption, Jean et Gcntile Bellmi. Dès TAge de dix-huit ans» il renouve^Mldani rhistoire de la peinture le prodige tout récent des triom* phes précoces du jeune Mantegna : Giolto avoit un rival de plus. Cependant la fatalité qui n'a cessé de s'attacher à la vie de Francesco ne permit pas à ses succès de devenir de la gloire : c^est sous le nom de Monteg^ ou des Bellini qu'on admire aujourd'hui les chedft^'œuvre de son pinceau. La peinture étoit loin d'ailleurs d'être l'objet exclusif de ses études et de ses affections; il ne lui accordoit qu'une importance secondaire parmi les arts qui embellissent le séjour de l'homme. L'architecture, qui élève aux dieux des monuments, intermédian^ solennels entre la terre et le ciel, absorboit au contraire la plus grande partie de ses pensées; mais il n'en cherchoit pas les lois et les merveilles dans les créations gigantesques de Tart contemporain , caprices bizarres et souvent grotesques de la fantaisie, auxquels manquoit , selon lui, Taveu de la raison et du goût. Entraîné par le mouvement de la Renaissance, qui commençoit à se faire sentir en Italie , Francesco n'appartenoit plus que sous le rapport de la foi à ce monde des modernes que le christiamsme avoit . renouvelé; l'antiquité avoit d'aUleurs toute son admiration et tout son culte, et une étrange alliance s'étoit opérée dans son espriî entre les croyances de l'homme religieux et l'esthélique du païen. 11 portoit trop loin cette préoccupation pour voir dans les langues modernes elle&^nèmes autre chose que^des jargons rustiques plus uu moins c^rossièremant corrompus par hs barbares , qui Digitized by Google

 n'étoient bons qu'à servir d'interprètes à rhomme dans les norossités matérielles de la vin, et qui ne pouvoient s'élever jusqu'à la traduction éloquente ou poétique des • idées ci des sentim^ts. 11 résulte de là qu'il s'étoit composé pour son usage une sorte de dialecte intime où l'italien n'entroit que pour quelques formes de syntaxe et quelques douces désinences, mais qui relevoit plus immédiatement des Homérides ou de Tite-Live et de Lucain que de Boccace et de Pétrarque. Ce tour singulier d'esprit, qui étoit alors le propre d'une organisation originale- et d'un caractère destiné, selon toute apparence, à exercer une grande influence sur le siècle, avoit isolé Francesco du reste du monde. 11 y passoit généralement pour un visionnaire mélancolique en proie aux illusions de son génie, et insensible aux douceurs de la vie commune. On l'aperoevoit cependant quelquefois dans le palais de l'illustre l^onora Pisani, héritière, à vingt-hnit ans, de la plus immense fortune qui fût connue dans tous les États vénitiens, après celle de sa cousine Polia, fille unique du dernier des Poli de Trévise; mais c'est que la maison de Léonora étoit en ce temps-là le sanctuaire de la poésie et des arts , et que rinfluencc de cette muse nppeloit irrésistiblement autour d'elle tous les talents de son époque. On remarqua bientôt que Francesco y paroissoit plus fréquemment, quoique plus absorbé dans ses rêveries et plus triste que de coutume; mais ses Tisiles se ralentirent tout à coup, et puis il ne revint plus. Polia des Poli, dont je viens de parler, étoit alors au palais Pisani, où Léonora l'avoit décidée à venir passer les folles semaines du carnaval. Plus jeune de huit ans que sa cousine, et plus belle que Léonora elle-même, Polia, vouée, comme un grand nombre de jeunes filles de hante extraction, h des études sérieuses, profitoit de son séjour dans la capitale du monde savant pour se perfectionner dans des cimnoissances aujourd'hui tout Digitized by Google

FRANCISCUS COLUMNA. 297 à fait étrangères à son sexe» et l'habitude de ces médi-' tations sollennelles avoit donné à sa physionomie quelque chose de froid et d'austère qui passoit pour de Torgueil. On s'en étomioit peu , t^teîbis , car c'étoit en Polia que fînissoit Vmdeime famille Lélia de Rome » dont elle descendoitpar Lélius Mawns, fondateur de Trévise; elle étoit élevée sons les yeux d'un père impérieux et hautain, si fier de la splendeur de sa race, qu'il aiiroit rofrardé comme une mésalliance le mariage de sa iillf; avec le plus grand prince de Tltalie, et on savoit d'ailleurs que les trésors dont elle aiiroit à disposer un jour pouvoient suffire à la dot d'une reine. Elle avoit cependant accordé à Frnncesco quelques témoignages d'une bienveillancf jHCSijue aiïectneuse dans Imirs premières entrevues; mais elle sembloit s'être prescrit peu à peu une réserve qui alloit Jusqu'à la sévérité» pour ne pas dire jusqu'au dédain, et quand il s'abstint tout à coup de se montrer au palais Pisani, elle ne le regardoit plus. C'étoit dans le courant du mois de février 1466. I^e printemps, souvent précoce dans celte belle contrée, cemmençoit à la combler de toutes ses faveurs. Polia se disposoit à retourner à Trévise, et sa cousine multiplioit autour d'elle les fêtes variées qui pouvoient lui rendre le séjour de Venise plus doux ot plus difficih^. à quitter. Un jour avoit été pris pour des promenades en gondole sur le grand canal et sur ce bras large et profond qui sépare la ville reine des solitudes de son £Àdo. Francesco n'avoit pas été oublié dans les invitations de Léonora Pisani, et la lettre qu'il en avoit reçue renfermoit des reproches si aimables et si touchants sur sa longue absence, qu'il ne conçut pas la possibilité d'un refus. Polia étoit d'ailleurs» comme nous l'avons dit» à la veille de son départ» et il est permis de croire que Francesco désiroit de la revoir encore, malgré la froideur ordinaire de son accueil ; car, en réfléchissant de plus en plus au changement extrême qui s'étoit si promptement ■ Digitized by Google

298 NOUVELLES. manifesté dans leurs relations, il avoit fini par se pei^ suader que cette capricieuse métamorphose ayoit un autre motif que la haine. Il se trouva donc sur les dcgi és du palais Pisani , où éloit le rendez-vous général, au départ des gondoles. Les dames , masquées et eouvertes de dominos tous semblables, sortirent en foule du vestibule au signal convenu, et chacune d'elles vint choisir, suivant l'usage, avec la décente familiarité que le déguisement autorise, le compagnon qu'il Ini plaisoit de se donner en voyage. Cette méthode, plus gracieuse et mieux entendue que celle qui lui a suecédé dans les bals et les assemblées, oHroit d'ailleurs des inconvénients beaucoup moins graves , les femmes n'étant jamais plus attentives au soin de leur réputation que dans les occasions trop rares où la garde en est remise à elles seules. Francesco attendoit donc, immobile et les yeux baissés, qu'on daignât penser à lui, quand une jolie main gantée vint s'appuyer sur son bras* Il accueillit l'inconnue avec un empressement modeste et respectueux, et la conduisit à la gondole qui étoit préparée pour les recevoir. Un instant après, l'élégante llottille voguoit au bruit cadencé des rames sur la face calme et polie du canal. La dame, qui s'étoit assise à la gauche de Francesco, resta quelque ienq^s silencieuse, comme si elle avoit eu besoin de se recueillir et de dominer, avant de parler, quelque émotion involontaire ; ensuite elle détadia les cordons 'de son masque, le rejeta sur son épaule, et attacha ses yeux sur Francesco avec cette assurance douce et sérieuse que donne aux âmes élevées la conscience d'elles-mêmes. C'étoil Polia. Francesco trembla et sentit un firisaon subit se glisser dans toutes ses vdnes, car il ne s'étoit attendu à rien de pareil ; puis il pencha la tête et couvrit ses yeux de sa main, dans la crainte qu'il n'y eût une sorte de profanation à regarder Polia de si près. Digitized by Google

PRANGI8CUS GOLUMNA. S99 «Ce masque est iiuilile, dit Polia; je n*ai annino raison de profiter de l'usage qui m'autorise à le garder; ramiiié n'eo a pas besoin, et ses sentim^ts sont trop purs pour qu*dUe ait à rougir de les exprimer. Ne vous étonnez pas, Francesco, coniiiiua-l-elh^ aprrs ini nnoment de silence, de m'entondre parler de mon amitié pour vous, après tant de jours de rigoureuse contrainte où j'ai pu vous donner lieu d'en douter. Mon sexe est soumis à des lois parliculiàres de bienséance qui ne lui permettent pas d'abandonner ses sympathies les plus légitimes aux interprétations de la multitude, et il n'y a rien de plus difficile que de feindre dans une juste mesure une indifférence de cœur qu'on n'éprouve pas. Aujoa^ d'hui, je vais quitter Venise» et quoique je sois destinée à vivre fort près de vous , il est assez probable que nous ne nous reverrons jamais. 11 n'y a plus désormais entre nous de conuaunication possible que celle du souvenir, et je ne voulois pas vous quitter en vous laissant de moi une idée fausse, et en emportant de vous une idée inquiète et pénible qui troubleroit le repos de ma vie. I^ai pourvu à la première par une explication que jecroyois vous devoir; j'attends de votre sincérité que vous me rassureres sur la seconde par une contidence que vous me devez peut-être aussi. Ne vous alarmes pas» Rrancesco; vous ailes rester le seul juge de la convenance de raes questions. » Depuis un moment Francesco avoit découvert ses yeux abattus; il osoit voir Polia ; il recueiiioit ses paroles «veo une attention avide. < Âhl madame, s'écria-t»il» Dieu m*m est ténumi! mon âme n*a pas un secret qui ne vous appartienne. « — Votre âme a un secret, reprit Polia, un secret qui afflige vos amis, et que certaines personnes parmi celles qui vous aiment le mieux peuvent avw intérêt à pteétrer. Doué de tous les avantages qui promettent un heureux avenir : la jeunesse, le génie, le savoir et déjà la

Diyiiized by Google

 gloire, vous vous abandonnez cependant aux langueurs d'une tristesse mystérieuse , vous vous consumez dans un souci inconnu , .vous négligez les travaux sur lesquels votre réputation s'est fondée, vous fuyez le monde qui vous cherche, pour cacher dans une solitude presque impénétrable des jours que tant de succès devroient embellir; enlin s'il faut s'en rapporter aux bruits qui se répandent , vous êtes sur le point de rompre entièrement avec la société des hommes et de vous enfermer dans un monastère. Ce que je viens de vous dire estril vrai ? » Francesco paroissoit agité de mille émotions divers^. 11 eut besoin de quelques instants pour rassembler ses forces. € Oui, madame, répondilril, cela est vrai; tout cela du moins étoit vrai ce matin. Un événement survenu depuis a changé le cours de mes idées , sans changer mes résolutions. J'entrerai dans un monastère» et mes engagements sont irrévocables; mais j'y entrerai Tesprit plein de consdation et de joie, car mon existence est complète, et je n'en conçois point de si heureuse sur la terre qu'elle puisse me faire envie. Né obscur et pauvre, mais plus ibrt que ma fortune , je n'avois mesuré * mon malheur cpi'au vide immense dans lequel mon coeur étoit plongé. Ce vide est rempli par la plus délicieuse des espérances : vous vous souviendrez de moi ! » Polia le regarda doucement. « Je veux bien, dit-elle, ne pas voir dans vos paroles un simple jeu de l'imagination ou une de ces condescendances flatteuses de la politesse avec lesquelles on croit payer assez Tamitié, il me semble que ce langage artificieux des gens froids n'est pas de mise entre nous. Je crois donc que je commence à comprendre une partie des choses que vous m'avez dites, à votre résolution près; mais, ajouta-t-elle m souriant, je ne les comprends pas assez. « — Vous allez les comprendre mieux, répliqua Francesco, encouragé, car je vous diiai tout. Pardonnez ceDigitized by Google

 pendant au trouble et à rirrésoluticm de mes paroles, car de toutes les ciramstances de ma vie, celle-ci est la plus imprévue. « La position étrange dans laquelle je suis né, sans parents, sans protecteur, presque sans ami, déchu d'un grand nom et d'une fortune indépendante, sut'firoit sans doute à expliquer ma mélancolie naturelle. C'est une cruelle confidence à se faire que celle d'un malheur attaché au berceau et qui poursuit toute la vie. dette idée est cependant la première dont j'ai pu nie rendre compte. Je devois acquitter la dette matérielle de la reconnoissance avant de penser un moment à moi, et je n'ai pas besoin de vous dire que j'y suis parvenu. Dès lors mon courage s'étoit raffermi ; je regrettois peu les grandeurs et l'opulence évanouies pour jamais. J'allois plus loin : je me lélicitois quelquefois, dans mon orgueil d'enfant, de devoir toute mon illustration à moi-même, et de pouvoir forcer un jour la famille qui me repousse à envier la célébrité de mon nom répudié. Telles sont les illusions de l'inexpérience et de la vanité. Un jour devoit tout détruire et me rappeler à mon infortune et à mon néant. « Hélas ! continua Francesco, c*est ici le mystère que votre curiosité trop bi^veillante témmgne le désir de connoître, et que la raison me faisoit une loi de tenir caché dans mon sein. Mais comment oserai-je vous révéler ces secrets tristes et proibnds des cœurs malades que la philosophie et la sagesse regardent comme une mfirmité puérile de l'esprit, et au-dessus desquels Télévation de votre caractère vous tient trop hautement placée pour que vous daigniez leur accorder un autre sentiment que la pitié ? J'aimai, madame!...» Ici Francesco s'arrêta quelque temps; mais rassuré par un r^ard de Polia, il poursuivit en ces termes : < J'aimai sans y avoir pensé, sans apprécier les conséquences de mon extravagante passion, sans les redouter

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.49% accurate

SOS NOOVBLLBS. jH>ur ravenir, car je vivois iinil entior dans los impreS' sions du préseot. J'aimois une femme que Ton désigneroit à tout le monde en peignant les rares qualités dont elle est revêtue, qui joint à la beauté toutes les perfections de rinlelligencc et de l'âme, et que le ciel semble n'avoir confiée à la terre que pour nous rappeler rinexprimable félicité de iâ condition que nous avons perdue* Je Faimai, madame , sans me souvenir qu'elle étoit noble parmi tous les nobles , qu'elle étoit riche parmi tous les riches; que j*étois, moi, le pauvre Francesco (lolonna, Fclève inconnu de BcUini, et que tous les ellbris d'un travail heureux ne me conduiroient jamais qu*à une réputation stérile. Tel est l'eûet de cette pas* Vion qui éblouit, qui aveugle, qui tue. Quand la réflexion m'eut ramené à moi-même, quand j'eus sondé d'un œil eflrayé, avec le rire amer du désespoir, l'abîme vers lequel j'avais fait tant de cJbuemin sans le savoir, il n'étoit plus temps de retourner sur mm pas : j'étois perdu. € La première peD8é^ des malheureux, c'est de mourir; celle-là est aussi commode que naturelle, parce qu'elle tranche toutes les questions et remédie à tous les embarras. Mais cette mort désespérée, loin de hâter le jour où je dois me rapprocher d'elle d^ns un monde meilleur, ne pouvoilreUe pas m'en séparer à jama^f Ce fut une idée nouvelle qui retint mon bras prêt à frapper ; je mesurai le profond avenir dont alloit me priver l'imposaihîUté de suffire à une résignation de quelques jours. Je me condanmai' douloureusement à vivre sans espérance, mais sans eraînie, pour attendre 4 ce inoment 0Ù deux âmes, albanehies de tous les liens qui ont pesé sur elles, se cherchent, se reconnoissent et s'unissent pour toujours. Je fis de celle que j'aime un objet de culte pour ma vie entière ; je lui élevai un autel inviolable dans mon cœur» et je m'y dévouai moi-même comme un immortel aMrifloe. Vous dirai-je , madame, que, SOUS mon invincible tristesse, ca projet, une fois Oigitized by

 arrêté, se niéla de quelque joie? Je compris que cet hymen, qui commençait par le veuvage pour aboutir à la possessioiiy étmt peutrètre préférable aux mariages ordinaires^ qui finissent par les jours mauvais. Je ne vis plus dans' les années qui me restent à passer parmi les hommes qu'une lonane veille dr, lianrailles que la mort couronnera d'une iéiicilé étemelle; je sentis la nécessité de m*isoler du monde pour me recueillir dans un sentiment austère, et eefmdant délideui^ qui ne souffre point de partage, et c'est pour cela que j^embrasse les devoirs de la profession monastique. Dieu veuille le pardonner à la i'oiblessc de sa créature! Le senueiil cpii me dévoue à lui dans trois jours» c'est le serment qui m'unit indissolublemaoit à celle que j*aime et qui ne me donnera des droits sur elle que dans le ciel. Permettezmoi de répéter en finissant, madame, qu(i Taecomplissement de cedessem ne coûte plus rien à ma résignation, depuis qu'une compassion généreuse m'a laissé concevoir Tespérance de ne pas être oublié. c — Dans trois jours! s'écria PoUa... Envérité^ repritelle, j'ai eu trop peu de temps à réfléchir sur le secret que vous venez de me confier pour oser m'arrôter à une opinion et surtout à un jugement; mais il me semble (|ue si la femme pour laqudle vous avee conçu de pareilles résolutions ne les ignore pas comme je les ignarois tout iPheure, elle étoit indigne de les inspirer. « — Elle les ignore, reprit Francesco, car elle ignore que je l'aime. Ohl sans doute, mon cœur auroit puisé des consolations ineffables dans l'idée qu'elle conncHssoit mon amour, qu'elle n'y étoit pas absolument insensible, et qu'elle pourroit lui accorder du moins le souvenir de la pitié ! De tous les tourments de l'amour, le plus cruel peut-être est de rester inoonnu de ce qu'en aime; de tous les sentiments» cette morne indiftérence qu'on ressent pour l'étranger est peutrètre le plus pénible que l'amour puisse erainàre. Mais pourquoi jeter dans un Oigitizâd by

304 N0DVBLLB8. (uMjr paisible el heureux des douleurs qu'on est à peine capable de supporter pour soi-même? Ou ma passion scroit rebutée, comme je le sappose, et qu'aurois-je alors gagné à vérifier ce triste doute ? ou elle seroit partagée, et j'aurais à souffrir pour deux. Que dis-je? souftrir pour deux ! Mon désespoir à moi, c'est ma vie, puisque je me suis trouvé assez de force pour vivre avec lui. Le sien m'aurait déjà tué. < — Vous portes vos suppositions trop loin, Francesco, répliqua vivement Polîa. Qui sait si* elle n'éprouve pas les mémos peines et les mômes angoisses que vous? Qui sait si elle n aspire pas au moment de vous l'apprendre ! Que di riez-vous si cette fille noble et riche dont l'éclat * vous éblouit y mais dont l'âme n'est probablement pas plus calme que la vôtre, que diriez-vous, Francesco, si, libre, elle venoit vous oflrir sa main, si, soumise à un pouvoir respectable et inflexible , elle venoit vous la promettre? c — de que je dirois, Polia? répondit Francesco avec une froide dignité, je la refuserois. Pour o&et aimer celle qtie j'aime, il faut être jusqu'à un certain point digne d'elle, cl ma plusconstante étude a été d'ennoblir mon âme pour la rapprocher de la sienne. De quel droit accepterois-je les privilèges d'une haute position que la société me refuse? De quel front iroi&-je m'asseoir au banquet de la fortune, moi qui n'ai pour apanage que l'obscurité et la misère? Oh! plutôt mille fois l'horrible chagrin qui me consume, que la honteuse renommée d'un aventurier repoussé par le monde et enrichi par l'amour I c — Je n*avois pas fini, interrompit Polia. Ce scrupule est exagéré, mais je le comprends et je le partage. Le monde, comme il est fait, demande d'étranges sacrifices, et celui-là vous seroit peut-être commandé par votre caractère; mais un caract^ de la mAme trempe que le vôtre ponrroit y répondre par un autre genre d'abn^ation. La grandeur et la fortune sont des acd-* # Digitized by

PRANCISCOS COLUMNA. 305 drnis (apricieux du hasard dont on peut se dépouiller quand on veut. L'artiste et le poète est le même partout: il a partout des succès et de la gloire ; mais au delà d'un bras de mer, la femme riche et titrée qui a su ahdiquer ces vains privilèges de la naissance n'est autre chose qu une femme. Si cette femme venait vous dire : Ma grandeur, j'y renonce; ma fortune, je Tabandonne; me voilà prête à devenir plus humble et plus pauvre que toî et à te remettre, comme à mon seul appui, toute la destinée de ma vie, — Francesco, que lui répondriez-vous? « — Je tomberois à ses genoux, dit Francesco, et je lui répondrois ainsi : Ange du ciel! gardez le rang et les avantages que le ciel vous a donnés; vous devez être et rester ce que vous êtes, et le malheureux qui seroit capable de se laisser entraîner à ce tendre et suhlime clan de votre cœur n'auroit jamais mérité d'y occuper une place. 11 ne peut plus s'éleva jusqu'à vous que par une constante résignation, facile à qui espère, et surtout à qui est aimé. Ce n'est pas moi qui vous ferai descendre du rang où Dieu ne vous a point placée sans motif, pour vous soumettre aux vicissitudes d'une existence inquiète, empoisonnée par des besoins qui se renouvellent sans cesse, et peutrétre uii jour par d'incurables regrets. Ma félicité est complète maintenant : elle passe toutes mes espérances, puisque vous m'avez accorde tout ce que vous pouviez dérohcr aux obligations que vous impose votre nom. Vous m'aimerez, ajouteroifr-je, et vous m'aimerez toujours, puisque vous n'avez pas reculé devant la résolution de donner votre vie à la mienne. Votre vie, 6 ma bien-aimée ! je l'accepte et je la prends comme un dépôt sacré dont je vous rendrai bientôt compte devant le Seigneur notre juge; car la vie est courte, même pour ceux qui souffrent, quoi qu'en disent les foibles coeurs. Cette terre n'est qu'un lieu de passage oii les âmes . viennent s'éprouver; et si votre âme, aussi fidèle qu'elle est dévouée, reste mariée à la miemie pendant h s années 26. Digitized by Google

306 NOUVBLLES. que le temps nous aiesuie encore, rétcroilé tout entière est à nous...» Pdia garda quelque temps le silence. «Oui! oui!s'écria-t-eile avec exaltation , Dieu n'a point institué de sacrement plus saint et plus inviolable. C'est ainsi qu'un amour tel que le vôtre a dû concilier ses espérances et ses devoirs dans un hymen du cœur que le reste des hommes ne connolt point , et votre épouse du ciel vous parleroit comme je vous parle si elle vous avott entend u. a — Elle m'a entendu, Polia, répliqua Francesco en laissant retomber sa tète dans ses mains» avec un torrent de larmes. € — Ainsi, reprit Polia, comme si elle n'avoit pas compris ces dernières paroles, vous prendrez dans trois jours rhabit d'un des ordres religieux de Venise?... € — De Trévise, repartit Francesco. Je ne me suis pas interdit jusqu'au bonheur de Tap^xievoir quelquefois ^corel « — De Trévise , Francescoï où vous ne oonnmssefe que moi?... « — Que vous ! x> repartit Francesco. En ce moment, la main de la jeune princesse se trouva liée dans celle du jeune peintre. « Nous n'avons pas remarqué, dit-elle en souriant, que la gondole s'arrêtoit et qu'elle est déjà de retour au palais Pisani; niais nous n avons plus rien à nous dire sur la terre. Cependant notre dernier adieu n'est pas sans douceur, si nous i^om sommes bien compris» et notre promit entrevue sera plus douce encore. € — Adieu à jamais ! dit Francesco. c — Adieu à toujours ! » dit Polia. Puis elle rattacha son masque et descendit. Le lendemain, Polia étoit à Trévise. Trois jours après» on sonnoit an couvent des domtmcaûis ce glas emblématique qui annonce la proicssion d'un nouveau religieux Dlgilized by Google

PRANCISC08 GOLUHNA. 307 et sa mort ('tcrnelle au monde. Polia passa la journée daUvS son oratoire. Francosco se soumit facilement à sa nouvelle desUnée. Quelquefois il regardoit son entretien avec Polia comme un lèfe; mais, plus souvent» il s*en retra^it les moindres détails avec un enthousiasme d'enfant, et il alloit jusqu'à se féliciter d'avoir inspiré, dans son malheur, un amoui^ qui ne craignoit pas du moins les vicissitudes de la fortune et de Tàge. il s'accoutuma en peu de jours à partager son temps entre les devoirs du religieux et les loisirs laborieux de l'artiste, peignant tantôt ces fresques pures et naïves qu'on admire encore dans le couvent des dominicains^ quoique l'orgueilleuse insouciance de l'art moderne les ait laissé dégrader» tantôt rassemblant dans un livre» objet favori de ses études» toutes les impressions de son génie, et surtout de son amour. Il avoit pris pour cadre de cet ouvrage vaste et bizarre, où il espéroit revivre tout entier, la forme un peu vague d'un songe, et rien n'étoit plus propre, selon lui, à représenta, dans sa confusion apparente» l'enchatnement fortuit des idées d'un solitaire abandonné à sa pensée. Oti sait qu'à la faveur d'un des rares moments où il lui étoit permis d'échanger avec Polia quelques tendres paroles» il avoit reçu l'assurance qu'elle accepteroit la dédicace de cet étrange poôme» ot il nous apprend lui-même qu'elle l'aida de ses conseils. Cest ainsi qu'il renonça tout à fait à la langue vulgaire dans laquelle il Tavoit conçu et commencé (lascicmdo il principiafo stiLo)^ pour s'y livrer à cette langue savante où il n'eut ni mo» 4ftles ni imitatrars» et que lui foumissoient au courant de la plume ses doctes préoccupations d'antiquaire. Une année s'étoit écoulée dans ces doux travaux mêlés de douces illusions, et Francesco venoit de mettre la main à son ouvrage» quand la nouvelle la plus accablante qui pût navrer son oonir franchit les murailles des dominicains. Le jeune Antonio Grimani» depuis amiral el doge Oigitized

308 NOUVELLES. * • de la république, mai» déjà le plus brillant de ses nobles et la plus haute de ses espérances, venoit de demander la main de Polia, et on ajoutoit que la main de Poiia lui avoit été accordée. €*éU>it le jour où Francesco devoit présenter son livre à Polia. Il se raffennit sons le coup qui yenoit de le frapper, se rendit au palais et s'arrêta sur le seuil de Tappartement : a Venez, mon frère, dit Polia en l'apercevant; venez nous communiquer ces secrètes merveilles de votre art, trésor que Thumilité chrétienne refuse au monde, et dont nous devons seule obtenir la confidence* » En même temps elle éloigna du geste ses femmes et ses gens, et Francesco resta seul devant elle. Ses jambes défaillirent sous lui, une sueur froide inonda son front, ses artères battirent avec violence» son sein se gonfla comme 8*il allait éclater, Polia releva ses yeux du manuscrit sur le moine. La [mienr de Francescx), l'auréole san^rlante qm ceignoit ses yeux épuisés de larmes, le tremblement convulsif de ses mains livides et pendantes» lui révélèrent ce qui ^ se passoit dans le cœur de son amant. ËUe sourit avec fierté. « Vous avez entendu parler, lui dit-elle, de mon prochain mariage avec le prince Antonio Grimani? « — Oui, madame, répondit Francesco. €— Ët qu'avez -vous pensé, Francesco, de cette alliance?... « — Qu'aucun homme n'est digne d'en contracter une telle avec vous, mais que le prince Antonio y avoit plus de droits que personne, et qu'elle paroît remplir les vceux de Venise... et les v6tm. Puisse-t-elle être heureuse à jamais I € — Je l'ai refusée ce matin ,)^ reprit Polia. Francesco la regarda, comme pour chercher dans les yeux de Poha si sa bouche n'avoit pas teahi ia pensée. Digitized by

 c Vous savez mieux que personne , continua Polia» que ma foi est engagée ailleurs, et qu'elle l'est irrévocablement ; mais je dois excuser vos soupçons , car la votre m'est assurée par le serment qui vous lie aux autels, et je ne vous ai jamais donné une pareille garantie. — Ëicoutez , Francesco. — C'est demain Tanniversaire du jour qui a reçu vos .premiers vceux» et c'est dans le dernier ofBce du matin que vous les rendrez plus indissolubles et plus sacrés encore en les renouvelant devant le Seigneur. Avez -vous, depuis un an, changé de manière de penser sur la nature et la nécessité de ce sacrilice? € — Non» non» Polia ! s'écria Francesco en tombant à genoux. « — C'est assez , poursuivit Polia. n'ai pas plus varié que vous. J'assisterai demain au dei nior ollice du matin» et je m'y associerai de toutes les puissances de mon âme au vœu que vous allez répéter» aOn que vous sachiez désormais, Francesco, qu'entre le cœur de Polia et l'inconstance il y a aussi le parjure et le sacrilège. » Francesco essaya de répondre; mais, quand les paroles arrivèrent à ses lèvres, Polia avoit disparu. * Le jeune moine eut presque autant de pdbe à supporter sa joie que son infortune. Il sentit qu'il n'avoit plus assez de force pour être heureux , car le ressort do sfi vie» usé par tant d'émotions contraires» étoit près de se rompre. Le lendemain» au dernier office du matin » quand les religieux entrèrent dans le chœur, Polia étoit assise à sa place ordinaire, au premier rang des bancs de la noblesse. Elle ^ leva et alla s'agenouiller au milieu des pavés de la grande net. Francesco Tavoit aperçue. Il renouvela ses vobux d*une voix assurée , redescendit les degrés de l'autel , et se prosterna sur le parvis. Au moment de l'élévation» il Oigitized

310 NOOYBLLBS. s'y roucha tout entier, en jetant ses mains croisées audevant de sa tète. L'oOice achevé, Polia sortit de TéglUe; les moines passèrent les ubs après les autres, avec une profonde génuflexion , devant le sanctuaire ; mais Francesco ne quitta point sa position , et personne n'en fut étonné , car on l'avoit vu souvent prolonger ainsi, dans une extase immobile , la durée de la prière. A Toffice du soir, Francesco n'avait pas changé d'attitude. Un jeune frère descendit des stalles, s'approcha, se |)eii('ha vers lui et prit une de ses mains dans la sienne, en le tirant vers lui pour le rappeler aux devoirs accoutumés; puis se releva, se signa, regarda le ciel, et, se tournant vers les moines assemblés : « Il est mort 1 » dit-U. Cet événement, un de ceux qui s'effacent si vite dans la mémoire d'une génération nouvelle, datait de plus de trente-un ans, quand, par une soirée de l'hiver de 1498, une gondole s'arrêta devant la boutique d'Aldo Pio Manucci, que nous appelons VAneien» Un instant après^on annonça dans rétiide du savant imprimeur la visite de la princesse Ilippolita Polia, de Trévise. Aldo courut audevant d'elle, l'introduisit, la fit asseoir et resta frappé d'admiration et de respect devant cette beauté célèbre, qu'un demi -siècle d'existence et de douleurs avoit rendue plus solennelle , sans rien ôter à son éclat. « Sage Aldo , lui dit-elle , après avoir fait dé{)oser sur sa table un sac de deux miUa sequins et un riche manuscrit, conune vous serez, aux yeux de la postérité la plus reculée, le plus docte et le plus habile imprimeur de tous les âges , l'auteur du livre que je vous confie laissera la renommée du plus grand peintre et du plus grand poète de notre siècle qui s'éteint. Seule dépositaire de ce trésor, que je réclamerai quand votre art l'aura reproduit, je n'ai pas voulu priver tout à fait de sa possesskm te esprits favorisés du ciel qui savent » Digitized by Google

FRANCISeUS COLVMNA» 811 goi*it('r les conroplions du géiii(i ; mais j'ai allcndu, pour en iiiulliplier les copies, le momont où je pourrois les demander à des presses hmnortelles. Vous savez maintenant , sage Aldo , ce qne j'esp^ de vous : un ehefd'œnvro digne de votre nom et capable dVn perpétuer h lui seul la mémoii e dans tout Tavenir. Quand cet or sera épuisé, j'en fournirai d'autre, d Ensuite Polia se leva et s'appuya des deux mains sur les femmes qui Tavoi^t accompagnée. Aldo la suivit jusqu'à sa gondole, en lui témoignant sa soumission par des gestes respectueux, mais sans lui adresser la parole, parce qifil n'ignoroit))as que, retirée depuis plus de trente ans dans une solitude inviolable, elle avoil renoncé au commerce et à la conversation des honmies. Le livre dont il est question ici est intitulé : la Uypnerotomachia di Poliphilo, cioè pugna d'amore in sogno, c'est-à-dire les ConUfats cVarnour en songe ^ et non pas U Combat du Sommeil et de VAmmti comme traduit H. Ginguené, auteur de V Histoire littéraire d'Italie. Nous ne prétendons pas , Dieu nous en garde , conclure de là que M. Ginguené, auteur de V Histoire littéraire d'Italie, ne savoit pas l'italien. Nous avons plus d'îudulgence pour les distractions du talent. <r Signe maintenant cela comme tu voudras, dit Lowrich en se levant ; je n'ai pas Thabitude de mettre mon nom à ces babi(des, et le ciel m'est témoin que je n*ai jamais accordé de pardlles historiettes aux libraires qu^ pour avoir des livres. « — Puissent toutes les nouvelles que vous ferez encore, dit Âpostolo, enrichir votre bibliothèque d'un volume pareil à celui-ci 1 11 est à vous» et je vous le devois deux fois. € — Il est à moi , dit Lowrich en s'en emparant avec Oigitized

The text on this page is estimated to be only 24.72% accurate

312 NODV£LLES. eiilhuiisiasme... Ou plutôt il est à toi, contlnua-t-il gaiement en le faisant passer dans mes mains; je te Tavois promis ce matin. » C'est ainsi que le plus magnifique des exemplaires du Poliphile^ géant de ma collection lilliputienne, y figure aujourd'hui 7iec pluribus impar. Je l'y soumets volontiers aux regards des amateurs» qui ne pourront s'empêcher d'y reeonnottre un livre magnifique... et pas cher!
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 5.75% accurate

 Oigilized by Google

I Digitized by Google

t AVERTISSEMENT. En publiant les Histoires progressites el les Markmmttes , Nodier^ contre sa coutume, ne les a fait précéder d'aucun avertissement, d'aucune préface. Nous n'essayerons pas de suppléer à ce silence du maître. Nous nous bornerons à placer ici quelques extraits d'un morceau philosophique qui trouvera place ailleurs, et qui donne la théorie do l'auteur sur cetle perfectibilité qu'il raille avec tant de verve et d'esprit. a Perfectibilité, dit Tauteur (ÏHurhtbleiê, n'est pas un mot ancien, et j'en rends grâces à la raison de nos aïeux. Platon, Gîoéron et Marc Aurèle n'y entendroient rien; Montaigne en riroit de pitié, lui qui dlsoit avec une prescience si pénétrante à la fin du seizième siècle : « Nos mœurs soni extrénitment corc rompues, et penchent d'une memiUeuto inclination vers «c l'empirement de nos lois et usages ; il y en a plusieurs bar> ' « bares et monstrueuses ; toutefois, pour la difficulté de nous H mettre en meilleur estât et le danger do ce croulement, si je a pouvois planter une cheville à nostre roue^ et l'arrêter en ce tt poinct, je le ferois de bon cœur. » a Dire que l'homme est perfectible, c'est supposer qu'il peut changer de nature; c'est demander k rose à i'bysope, et i'ana* nas au peuplier. « Donnez-moi un homme qui ait autant de sens que ce voyageur de Sirius qui fut reooontré par Mioromégas; donneB-moi seulement un homme que la nature ait pounra d'un sens de plus que le reste de l'espèce, et je comprendrai fedlement sa perfectibilité relative. Je ne dis pas qu'une grande révolution du globe , suivie d'une création intelligente on d'une création spontanée, ne puisse oroduire, après une longue succession de Digitized by Google

 siècles, une espèce beaucoup plus heureusement organisée que la nôtre, et ce n'est pas dire beaucoup ; mais cette espèce ne sera pas identiquement la nôtre; il y aura,. comme je î'ai dit, création et non pas perfectionnement. « La seule partie de notre civilisation où quelque apparence de perfectibilité se révèle, c'est le travail mécanique, rindustrie manuelle de Thomme. La main de i'bomme est, en effet, un instrument très-ingénieux dont les applications possibles ne sont jamais essentiellement finies. Cependant il est douteux que ses œuvres de ce genre puissent enchérir d'une manière bien smsible sur ces merveilles de l'adresse et de la patience qui faisoient l'admiration des temps intermédiaires, et ce seroit peut-être assez pour lui d'y revenir. Quant, aux opérations morales de son inlelliiience, elles sont finies comme ses organes; il n'ira pas plus loin tant qu'il ne sera qu'homme. « On a parlé mille fois depuis quelques années du perfectionnement dos sciences. C'est la plus abusive des extensions de mots. Les sciences spéculatives n'ont pas bougé; les sciences positives sont inamovibles de leur nature; les sciences de faits s'augmentent et ne se perfectionnent pas. Tant que l'homme n'aura pas tout vu et qu'il sera curieux, il ne manquera pas d'occasions de voir encore, et il restera maître d'enregistrer ses découvertes et de publier ses descriptions. Cette latitude est même assez ample, car on peut supposer hardiment qu'il n'a vu que la plus petite partie des choses, et qu'il ne verra jamais tout. Il suq)rendra sur le fait de nouveaux accidents et de nouvelles propriétés ; il reconnoîtra de nouvelles existences qui lui avoient échappé jusqu'à nous ; il tentera de nouvelles analyses, de nouvelles synthèses, de nouvelles applications; il formera de nouvelles nomenclatures et de nouvelles méthodes; il n'inventera plus. Tout pauvres de notions qu'aient pu être les premiers maîtres des sdenoes de faits, la création de ces sciences leur appartient; tout riches d'observations que soient leurs successeurs, la création leur est interdite. Les premiers ont fait la physique, la dmnie, l'histoire naturelle; les autm font des expériences, des combinaisons et des catalogues, n Nous n'avons pas besoin de prolonger la citation. Nodier ^ent encore de nous donner sa préface. Digitized by Google

I UURLUBLEU, GRAND MANIFAFA D^HURLUBIÈRE» ou LA PERFECTIBILITÉ. ■J8T0IRE PROGaESSlVE. — Que le diable vous emporte! s*écria le Maiiifâfa. — Le grand loustic de votre sacré collège des ma taquins en est-il ? dit Bemiquet. — Non, Bemiquet» reprit Hurlnbleu. Je parlds à celte canaille dn rois cl d'empereurs qui m'assassinent tous les soirs <le leurs salamalecs, cl qui usent à force delà caresser do vils baisers la semelle de mes augustes pantoufles. Je t'aime» Bemiquet ; je t'aime, grand loustic du sacré collège des mataquins, parce que tu n*as pas le sens commun, et que lu ne manques point d'esprit sans qu'il y paroisse. 11 faut même que j'aie fait une haute estime de ton mérite pour l'avoir conféré à la première vue une des plus éminentes d^ités de mon empire, car je me souvins que tu tombas chez moi comme une bombe. — Absolument, rcpondil Bemiquet. J'arrivai en boulet ramé au pied du glorieux divan de votre incom|)a. rablc Majesté, et le véhicule est encore là pour le dire, incrusté dans le marbre où elle daigne appuyer ses pieds 27. Dlgilized by Google

 sublimes, quand elle s'eouuie d'élre couchée tout de son long. — Tu ne dis pas tout, Bemiquet ! Ton amvée inopinée et même un peu brutale passa pour miraculeuse, parce, qu'elle délivra le pays d'un schisme effrayant qui avoit déjà coûté la vie à cent millions de mes sujets, et dont je ne nie remets plus le motif. Charge mon calumet pour me rafraîchir les idées. — Étemel et immuable Manifafa, continua Banîquet en bourrant la pipe de son maître avec toutes les pratiques du cérémonial usilé dans ce noble office, les mataquins attachés au culte de la divine chauve-somis dont votre dynastie impériale est descendue» et qui a l'infaillible complaisance de couvrir chaque nuit le soleil de ses ailes pour procurer à Votre Hautesse trèsparfaite et très-adorée une fi aiche obscurité favorable à son sommeil, s'étoient divisés en deux partis acharnés» commandés par deux loustics impitoyables, sur la question de savoir si la sacro-sainte chauveHM)uris étoit éclose d'un œuf blanc, comme l'avance Bourboiu aki, ou d'un œuf roug(, comme le soutient Barbaroko, les deux plus grands philosophes, savoir Bourbouraki et Barbaroko, qui aient jamais illuminé le monde et autres dépendances de l'empire d'Hurlubière des clartés de la science. — Que me rappelles4ii? répliqua le Manîfafa en soupirant du profond de l'Ame. (]e ne fut, pardieu, pas ma faute, si je ne pus accorder entre eux Bourbouraki et Bar^ baroko, ni ces damnés de loustics. J'avois inventé presqu'à moi tout seul dans le conseil de mes chibicous un système de oonciliation par lequel on auroit reconnu à l'amiable que l'œuf de la divine chauve-souris étoit blanc en dehors et rouge en dedans, ou vice versâ^ car je n'aurois pas donné un poil de ma moustache pour le choix; mais les mataqûius rouges et les' mataquins blancs n'en voulurent jamais passer par là, tant ils étdeat obstinés et témérah^ dans leurs résolutions, de Digitized by

HORLUBLEU. 319 inanioi <' (jiu^ la chienne de question seroit (Micore en suspens, si tu n'éU)is descendu des nues Ibrt à propos pour la résoudre. ' — Je répondis ingémiment à Votre Sérénissime Haulesse que les deux loustics en avoient menti, et je prouvai par raison démonstrative que le tétrapode céleste ne pouvoit être sorti d'un œuf blanc, comme il ne pouvoit être sorti d'un CBuf rouge, puisqu'il étoit de sa nature vivipare I mammifère el anthropomorphe, ni plus ni mcrins qu'un maiaquin ; sur quoi Votre Sérénissime Hautesse se hâta dans sa souveraine bonté de laire couper la tète aux deux loustics et à tous les chibicous, au grand contentement de son peuple qui en fit des feux de joie par toute la terre. — Ce mémorable érénem^t fut consigné en lettres d'or dans les annales de mon règne, avec l'ordonnance par laquelle je te nommois grand loustic. Tu vois que je m'ensuis souvenu tout de suite; mais vivipare, mammiftee et anthropomori^e, oùdiable éU>is4u ailé (ffendre ces fariboles? — Je le savois abstractivement, en qualité de docteur juré de toutes doctrines infuses, et de propagateur encyclique du monoix)ie periectioimel in omni re sciàili; mais ceci appartient à une histoire trop longue pour qu'il me soit permis d'en occuper les loisirs précieux du grand, du très-grand, de l'infiniment grand Manifafa. — Dis-moi ton histoire, Berniquet. Si elle est longue et ennuyeuse, tant mieux. Je n'aime que les histoires qui m'endonfient; mais tiens-moi quitte surtout de la moitié de tes fornniles d'obéissance et de respect. Ce que je suis au-dessus de toi, pauvre poussière de mes pieds, est une chose trop bien convenue entre nous pour que je l'oublie. De peur d'en perdre l'habitude, appelle* moi seulement de temps à autre : Divin Manifafa! Rien de plus, Berniquet. (7est court, c'est vrai, c'est dau*; et quand je fume, les jambes commodcuieut étendues Digitized by Google

320 FANTA18IB8 DU DÉRISBUR SENSÉ. sm mou divan, jo no rop^ardc pas à rétiquettc. Parle, . BerniqiKîi! Parle, loustic! — Votre Majesté saura donc, reprit Beroiquet profondément ému, comme il devoit Tétre, de cette marque de bienveillante familiarité, que j'habitois il y a quelque dix mille ans une espèce de \ illace ui al propre, fétide, sottement bàtie, et disgracieuse en tout point, construite alors sur une partie de remplacement qui a été occupé depuis par les écuries de vos nobles icoglans, et qui se nommoit Paris dans le patois de cette époque barbare. Kilo ne; craignoit pas de se faire passeï' pour la reine des cités, bien qu'il en soit à peine mention dans les anciennes chroniques de l'empire d'Hurlubière, dont l'incomparable capitale d'Hurlu brille aujourd'hui comme un diamant resplendissant à la couronne du monde; — J'ai entendu parler de ta bicoque, interrompit vivement le Manifafa; mais arréte-toi là un moment, et pour cause. Que viens-tu me chanter de tes dix mille ans de vie, avec cette face de mataquin qui en annonce tout au plus quarante-cinq? Si tu avois le secret de prolonger au delà de dix siècles révolus seulement Texisteiice qu*oiit accomplie en moins de cent pauvres années les plus vivaces de mes immortels aïeux, je l'ouvrirois surle-champ mon trésor et mon harem, et je te ferois prendre place à mes sacrés côtés, tout mataquin que tu es, sur le trône àefi manifafas. Apprends-moi à l'instant,loustic, si tu connois un moyen de vivre toujours! Je te l'ordonne, sous peine de mort ! — Pas plus que vous, divin Manifafa! Nous mourons tous à notre tour depuis que roule dans son étroite orbite notre misérable univers, et j'ai quelque raison de pensmr qu'il en sera ainsi jusqu'à nouvel ordre. Je compte réellement les quarante-cinq ans, ni plus ni moins, que Votre Hautessc vient de m'accorder de sa grâce spéciale; et si elle prend la peine d'en retrancher par la pensée les mois de nourrice, l'âge de la dentition, de la coqueluche et

Digitized by Google

HDRLUBLEU. « 321 des lisières, le temps du collège et de la Sorbonne, la part énorme des maladies et du sommeil, les jours de garde et de revue, les visites faites et reçues, les maup vaises digestions, les rendez-vous manqués, les lectures de société, les concerts d'amateurs, les conversations des gens de lettres et les séances publiques des dix-huit académies, elle comprendra aisément dans sa sagesse qu'il me reste pour quotient définitif une cbctive année de vie, comme à tout le monde. Foi de grand loustic des mataquins, je veux que la foudre m'écrase, s'il m'est avis d'avoir existé une heure de plus. Quant aux dix mille ans de surérogation dont il a été question ci-devant, j'en ferai grand marché à mes biographes. Ils ne m'ont pas duré en tout ce qu*il faut au mouvement du coeur pour passer de la systole à la diastole, et aux femmes pour changer de caprice. — A la bonne heure, dit le Manifafa, car la longueur de ton histoire commeuçoit à m' effrayer tout de bon, quoique j'aie grande habitude de lire tous les baliverniers d'Hurlubière pour me préparer à dormir. Poursuis donc, loustic! Au geste impérieux et décisif du Manifafa, le loustic s'assit sur ses talons, et il poursuivit en ces termes : — 11 y avoit donc à Paris, vers Tan de grâce 1933, ce que j'ai l'honneur de voiis raconter n'est pas d'hier, une propagande universelle de perfectibilité dont je faisois partie, à cause de mon érudition polymathique, polytechnique et polyglotte , et qui recevoit journellement des ambassadeurs patentés de tous les rumbs de T horizon. G'étmt marchandise un peu mêlée pour le chok, mais tous savants, de manière qu'on ne les auroit pas entendus, à moins d'être lutin proies. On convint cependant un soir d'hiver fort brumeux, avant de partager les jetons, qu'il seroit assez malaisé de composer une société parfaite, si l'on ne découvroit un moyen probable de se procurer l'homme parfait ou de le produire, l'agrégat Digitized by Google

 • étant toujours, suivant l'heureuse expression des péripa tétiriens, à qui Dieu fasse paix, Texpression complexe des éléments agrégés, comme le divin Maaifafa le comprend mille fois mieux qne son humide esolave» à sufh poser cpi'il ne dorme pas encore. — Que la sainte chauve-souris m'offusque à perpétuité de ses ailes ténébreuses, s'écria Hurlubleu, si j'en ai compris un traître mot! Mais tâche de me tirer de l'agrégat des péripatétidens, et va toujotml — Il fut donc résolu qu'on se mettroit incessamment à la recherche de Thomme parfait, c'est-à-dire aussitôt qu'on apprendroit où il pouvoit être, et en admettant qu'il fût, pour eu laire la souche de la propagande universelle et de la civilisation régénérée. — Vous étiez trop modestes, reprit le Manifafa, car ta propagande et ta civilisation n'en manquoient pas, de souches. Tu me passeras volontiers cette saillie, quoiqu'elle ne soit pas d'un excellent goût. Mais qu'attendlee-vouB de Thomme parfait, puisqi» vous voilà déjà parvenus au point suprême de la seience, qui consiste à ne plus s'entendre? — La perfection organique! répondit humblement Bemiquet, le complément de ces facultés innombrables que Dieu a répandues entre ses créatures d'une main SI prodigue; et qu'il a restreintes dans notre espèce avec une malicieuse parcimonie, à l'exercice de cinq sens» obtus et misérables, en y joignant plus malicieusement encore le sens intellectuel, qui ne nous sert qu'à faire des sottises. — Il nous sert parbleu bien ausri, r^rit le Maniftifa» à les dire et à les imprimer. Ces considérations, en effet, dévoient fournir à la propagande une ample matière à penser. Cùussif eùussij monseigneur 1 la propagande ne pensoit jamais que ce qu'elle avoit pensé une fois. Il y avmt là un petit manant de Chinois que vous auriez fait

Digitized by Google

miRlUBLED. 323 passer par le trou iVune aigiiilhî, mais qui en savoit aussi long qu'il étoit gros, et qui nous soutint mordicns que riiomme parfait avoit été fabriqué par ZérétochthroSchah près de quatre mille ans auparavant; mais qu'on ne savoit ce qu'étoient devenus ni ZérétochlhnH'Sdhah, ni son automate. — Je ne t'en donnerai pas de nouvelles. Qui a jamais entendu parler d*un animal de ce nom? — Zérétochthro-Schah , divin Manifafa, étdt comme qui diroity si res parvas lieet eomponere magniSf une sorte de métis fort incongru entre le Manifafa et le mataqnin, lequel vécut du temps de Gustaps, et sortit de la Médie pour endoctriner la JBaotriaoe, Outre le ZendAvESTA et quelques autres tMNiquins» on eroit véritable» ment qu'il avoit laissé une formule bien accommodée à rintelligence la plus vulgaire pour la confection du grand œuvre de la perfectibilité, qui est l'homme parfait; mais, au transport de ses bagages, elle fut malheureusement noyée dans la botytMUe à Teoere» el il n'en a plus été question depuis. Il |ip restoit donc à la propagande universelle d'autre moyen d'en prendre connoissance que la tradition, en faisant exécuter aux frais de l'État un voyage sur les lieux; et nous aurions, selon toute appa» rence» obtenu quelque beau résultat de cette grande <qpé-' ration, s'il ne nous étoit survenu àla même époque une autre contrariété très-sensible. C'est que la Baetriane fîit engloutie entre deux de nos séances par un tremblement de terre, et avec elle Zérétochtbro^Schab» ses traditions et sa formule. — Adieu l'homme parfait et la perfectibilité. Je mlmagine que la propagande universelle fut bien camuse. — J'ai déjà eu l'honneur de dire à Votre Divine Hautesse que l'impeccable propagande ne revenoit jamais sur ses délibérations. Nous partimes an nombre de douze, fermement résolus de chercher la Baetriane jusqu'au centre de la terre, où il y avoit toute apparence qu'die Oigitized

 étoit desceadue, par la loi de gravité, dans cet épouvantable remue-ménage. — Tu me mets sur la voie, sage loustic. La d^utation s'en alla en puits artésiens? • — Uimijiense pénétration de Votre Majesté toujours auguste est soudaine comme leg^e» mais nous ne fûmes pas si ingénieusemoit avisés. On convint que nous procéderions à Texploration de la surface entière du globe» avant d'en visiter les entrailles. — A merveille! Je vous vois d*ici dans les accélérées^ comme des savants du commun. La propagande sur les grandes routes! « — 11 n*y avoit pas moyen, sire. On n'y passôit plus qu'au péril de la vie, depuis Finvention des chemins de fer. — * Je l'oubliois. Continue donc, car Je fais là, depuis un grand quart d'heure, des efforts d'esprit qui me révdllent. — Nous nous embarquâmes sur le bateau à vapeur le Progressifs un joli bâtiment, je vous jure, à trois cheminées et à forte pression , qui cinglait si hardiment, triple sabord 1 que mon ami Jal n'auroit pas eu le temps de compter les lochs. Nous filâmes prte de dix-huit cents lieues, à Testime du chaitennier, jusqu'à ce que nous nous trouvâmes réduits, par défaut de combustible, à jeter dans les chaudières nos meubles, nos outils, notre pacotille et même nos cartes hydrographiques, nos livres de sciences et nos patentes. — Et sagement tous auriès Mt de débuter par là, loustic, dit le Manifafa. — Cela fit, au premier abord, un feu clair et brillant, dont nous eûmes le cœur tout réjoui , d'autant plus que le gardien des soupapes croyoit déjà vohr terre au bout de sa lunette achromatique (t*enragé auroit bien mieux fait d'être à ses soupapes) ; mais les trois machines à forle pression, dont j'ai eu l'avantagp de vous parler cinlevanU

Digitized by Google

HURLUBLED. 325 profiloront du moment pour ("dater toutes enseuihle avec . une liai inoniesi parfaite qu'on dit qu'elles s'étoieat douaé le mot. —Au soubresaut près du bateau à vapeur, dont l'allure caprizante et saccadée m'a iucommodé maintes fois, il faut convenir, Beniicjuct, dit le Manifafa, que cetl^ manière de naviguer montre furieusement d'esprit dans son inventeur» et qu'elle a beaucoup d'agrément. Quand on en est revenu , monseigneur. Nous fûmes lancés si rapidement à une hauteur incommensurable (jiK* jo n'eus pas le temps de l'apprécier avec exactitude, parce qu'on manque essentiellement, en mer, d'objets do comparaison; mais nous nous aperçûmes bientôt, en accomplissant notre chute parabolique, suivant la condition des projectOes, que nous avions eu le bonheur d'être dirigés du côté de la terre, sans quoi notîv mort éloit infaillible. Jamais une contrée plus délicieuse ne se présenta sans doute aux regards du voyageur siu-pris* Vile de Galypso, dont vous avez peutrêtre entendu parler, n'étoit, auprès de celle-ci, qu'un misérable écueil, indigne d'occuper l'imagination des poètes. A mesure que nT)us en approchions, nous pouvions voir se développer sous nos yeux, et cette locution iigurée est ici parfaitement exacte, car nous tombions, la tète la première, toutes les merveilles d'une végétation élyséenne, couronnée de fleurs et de fruits. Ce n'étoient qu'orangers aux pommes d'or, hananiers aux régimes flottants, et vignes aux grappes enq>ourprées, qui lioieut leurs bras opulents aux branches des mûriers et des ormeaux ; ce n'étoient que cerisiers courbés sous le poids d'une multitude de rubis, balancés mollement par les zéphyrs à leurs flexibles ranieînix; ce n'étoient que lauriers aux haies noires comme le jais ou acacias aux girandoles parfumées, qui Donfondoient dans l'air leurs enivrantes odeurs avec celle les violettes, des œillets, des héliotropes et des tubéeuses/ dontia fraîche verdure des prés, entrecoupée de Digitized by Google

 loates parts de ruisseaux de orisial et d'ai^ent, se pareil comme d'une élégante broderie. Les roses étant assez raicts clans le pays, nous n'en remarquâmes cependant pas au premier moment. — Je suis seulement bien étonné que vous ayez pu remarquer tant de choses» reprit le Manifafa; mais je supix)se que tu te décidas à prendre terre, après avoir louvoyé le l(»nips que tu dis. Cela devoit finir par là. — En dégringolant de branche en brandie , à la manière de Christophe Morin quand il dénicha le piaui divin Manifafa. Notre premier soin fut de nous compter. De hnit cents personnes qui avoient composé Fcquipagï , nons ne restions (jne six; mais, par un eilct Vont particulier de la providentielle sagesse qui veille aux progrès de rhumanité, nons éiims tous six les députés d'élite de la propagande universelle. — J*ai souvent ou! dire, ami loustic, cpie ces gens-là se relrouvoient toujours sur leurs pieds. Mais fais-moi le plaisir de m' apprendre si la providentielle s igesoc dont tn parles vous avoit conservé le petit Chinois? — Ije petit Chinois avoit vécu » sublime Hautesse; et d'après sa minutissimë exiguïté naturelle, on peut présumer avec beaucoup d'assuranee tju'il éloit rejulu, en atomes impalpables, au loyer perpétuel de la ci^tion. Tant mieux 1 s'écria le Manit'ala. C'est lui qui t'a Qi^agéy dans cet interminable récit , à la poursuite de Zérétochthro-Schah, et je ne me sens pas capable de le lui pardonner de nia vie. — Nous étions un peu froissés : c'est le moins qui puisse arriver lorsqu'on tombe de haut sans y être préparé; mais notre plaisir .n'en iiit que plus vif, au milieu du peuple heureux qui dansoit sous ces ombrages. Nous nous empressâmes de nous mêler à ses jeux innocents aussi naïvement que si nous avions été de simples bergers, et notée allégresse s'augmenta de beaucoup, vous poaves le croira,, quand nous aj^prîmes que cette féte Digitized by Google

I HlIRLUBLEU. 327 pastorale avoii lieu à roocasion du départ d*un ballon frété pour des régions fort lointaines, où il devoit nous conduira en peu do temps. — Saviez-voiis du moins, savants que vous étiez, et toi, savant loustic en particulier, où ce ballon vous con^ dum>il? — Qu'importe, seigneur, où peut conduire un ballon quand on ignore où Ton va? C'est le chemin que tiennent les savants, les empires et le monde. — ' Ârrime pour les airs, Bemiquet ! Va, mon iils, mon loustic, où le démon te pousse! Mais un aérostat qu'on ne peut diriger est tout au plus un jouet d'enfant, bon pour divertir les rois, les vieilles femmes et les aca* démies. — Bagatelle que cela! vous courez toujours par la subtile perspicacité de votre esprit, Manifafa de plus en plus extraonlinaire, au-devant des découvertes de la civilisation ancienne, comme si vous les aviez devinées ! l.a direction des ballons étoit devenue de tous les problèmes le plus facile à résoudre, depuis qu*on dvoit appliqué la vapeur à la navigation, la résistance des courants de l'air étant moins difficile à vaincre que celle des eaux. Nous montâmes donc résolôment le ballon à vapeur le Hic /l'Assuré, qui étoit un bâtiment d'importance, parfaitement équipé en guerre pour cette grande expédition, à cause du nombre incalculable de coi^saires aériens qui ravageoient depuis quelques années les parages que nous allions visiter, et qui causoient par là un immense préjudice au négoce atmosphérique, malgré toutes les précautions de la douane et de la marédiaussée. Mous étions munis de vingt-quatre bonnes pièces de canon de Siam, longues de cinquante-deux pieds et de cent quatre-vingt-deux livres de balles, qui portoient à sept lieues de but en blanc, et nous n'avions pas moins de six mille hommes de bataille en excellentes troupes de toute arme, sauf la cavalerie et les sapeurs» Digitized by Google

 sans compter la chiourme et les gens d'abordage, qui étoient placés aux grappins ; de sorte que nous mîmes an large, sans inquiétude et sans difficulté» suivis des acclamations de la multitude. — Je to recommande, loustic, d* avoir Foeil aux soupapes! Mais comment fites-vous, tes savants et toi, pour payer votre passage? Mit-on les propagandistes de la perfectibilité aux grappins» ou les mit-on à la chiourme? — Eh ! divin Manifafa, répondit Berniquet, remettezvous de cet inutile souci! Dans toutes les conflagrations terrestres, maritimes et célestes , qu'il vous seroit possible d'imaginer» les savants de mon temps s'assuroient premièrement d'emporter leur bourse avec eux; et puis la parfaite considération dont ils jouissoient à ces époques roculées leur pruciiroit bon crédit partout où le nom d'bomme étoit parvenu. Leur diplôme valoit or en barre. — Je me suis laissé dire, Berniquet, qu'il n'en étoit pas de même aujourd'hui? — Moi aussi, monseigneur. Quoi qu'il en soit, nous dûmes faire ainsi près de quatre mille lieues sans savoir précisément où nous étions, parce que Votre Majesté n'ignore pas que la boussole dérivoit dès lors de quelques degrés, et qu'à cette hauteur elle devoit faire gaillardement, comme elle le fît, le tour complet du cercle, sans autre moteur que l'oscillation capricieuse qui lui est propre, l'action attractive du pèle s'étant considérablement altérée dans ces régions élevées. — C'étoit une belle occasion de graduer l'échelle du cyanisme du ciel, qui a donné tant de mal à M. de Saussure ! — Le ciel étoit noir comme de l'encre. Cependant nous nous consolions de notre isolement en donnant çà et là notre nom à quelque nuage. C'étoit un plaisir bien ingénu, une joie d'homme, qu'emportoit le vent comme Digitized by Google

 celles de la terre. Nous n'encourûmes d'ailleurs aucune espèce d'accident notable» si ce n'est que nous édiaiH primes, par une adroite manoeuvre, à l'éruption d'un volcan maudit, qui faillit mettre le Bien- Assuré en cannelle. — Je ne te passe pas celle-là» interrompit Hurlubleu, et Dieu sait que depuis une heure tu m'en fais avaler de toutes les couleurs. Jamais, au grand jamais» éruption jle volcan no monta si haut! — Il arrive souvent, Manifafa surhumain, que les éruptions des volcans de l'air descendent plus bas, à moins que le mouvement ambiant de la rotation atmoqihérique ne les transforme en jolis petits satellites de poche, comme j'en ai tant vu dans mes voyages. L'explosion qui nous menaça de si près pourroit hi(m être celle qui détruisit Paris. C/étoit, \\o\\v vous dire mi» celle d'une de ces méchantes planètes provinciales, que la terre emporte, comme une étourdie» dans ses sottes évolutions , à la manière de la corbeille de prunes que les enfants font rouler autour d'une fronde sans en laisser tomber une seule, et qui» composées d'éléments inflammables tourmentés -d'un principe igné » finissent brutalement » au moment où les pauvres passants s'y attendent le moins, par se dis» souclre en pluie d'aérolillies. A la considérer dans son diamètre apparent, nous jugeâmes qu'elle ne présentoit guère qui& l'apparence d'une prélecture de troisième classe » dont le dernier de vos commis à la plume ne voudroit pas. — Il auroit vraiment bien raison ! répliqua le Manifafa; une préfecture composée d'éléments intlaunnables tourmenté d'un principe igné, cela ne seroit pas gracieux. La description que tu m'as donnée de tes aérolîthes m'a paru d'ailleurs fort instructive et fort diverlissanle, et je t'excuse, en sa faveur, d'avoir pris ce purti-là pour te rendre au centre de la terre» quoique, à Oigitized

 examiner ratiomieilemeut la chose» ce iie fût pas le plus court. — Ce n*étoit pas le seul inconvénient de notre voyage. Nous venions à peine de jeter la sonde pneumatique sur un assez beau fond d'atmosphère, dont elle avoit rapporté, à notre entière satislaction, un mélange d'oxygène et d'azote, formé selon les proportions dont les chimistes sont convenus pour le plus grand avantage de tout ce qui respire, quand nous eûmes le diagrin de nous apercevoir que le bâtiment faisoit air par deux voies. — En voici, ma foi, bien d'un autre, Berniquet 1 J'ai entendu parler de voies d'eau, mais des voies d'air, cela me passe. — 11 n'y a rien de plus aisé à comprendre. Cela veut dire que le gaz s'rc happoit en abondance par les fentes de la capsule, à défaut de radoub. Votre Majesté pense biei) que nous ne perdîmes pas de temps pour y envoyer les ouvriers du calfat; mais Castor et Poltux, protecteurs des mariniers, permirent qu'un garçon d'un âge ten(lr(i et sans expérience tint le goudron enflammé si près de la brèche, que l'hydrogène prit feu soudainement, en décorant superbement le ballon d'une merveilleuse ceinture qui rayoïmoit d'aigrettes éblouissantes, et qui devoit lui donner, d'en bas, car le soleil étoit depuis longteni|)s caclié pour tout cet hémisphère, l'aspect de quelque brillant météore. Foi de loustic, j'aurois à revivre mes dix mille ans, si vite passés, et dix. mille fois davantage, que le temps ne pourroit effacer de mon souvenir les sentiments d'adimration dont je fus rempli à l'aspect de ce globe en feu... — Qui brnloit à plein pied des planètes, mterronqpit Hurlubleu. Je me mets volontim à ta place pour le moment actuel, et non autrement, par parenthèse. Mais radmiration ne vous absorba peut-être pas tellement |ue vous ne vous occupassiez d'autre chose?

Digitizâd by

HURLtJltLEU* 331 — Nous nous empressftmes de débarrasser le vaisseau de sa cargaison inutile; car il n'ayoit que trop de lest pour ce qui lui étoit réservé : la machine à vapeur d'abord, ensuite 1rs canons de Siam! On n'en vit jamais de pareils dans rexcellence du travail et la richesse des ciselures; après cela, toute une encyclopédie par ordre de matières. Je n'y eus pas grand regret. Après cela, tout le Bulletin des lois, des décrets et des ordonnances, avec tx^us les procès-verbaux des deux chambres. C'éloit là une terrible perle! Après cela, quelqu'un eut l'impertinence de dire qu'on aurolt dù commencer par les savants. Je sautai le pas comme les autres ; mais je fus si heureusement favorisé par ma pesanteur spécifique, le ciel en soit loué toujours, que je rattrapai, dans sa chute perpendiculaire, une de nos chaloupes aériennes qui sombroit; et conune elle étoit faite en cheval marin, d'après la mode du temps, qui oouroit depuis le fameux cétacé de M. Lennox , je Tenfourchai aussi lestement que faire se pouvoit en pareille circonstance, de façon à m'y trouver l)ion en selle, la main droite aux crins, ferme sur les arçons, et campé comme un saint Georges, — Ensuite, Bemiquet, tu piquas des deux, ainsi que ta position Texigeoit^ et je te vois avec plaisir en chemin ix)iir le pays de Zérétoclilluo-Schah , si le poids des masses est réciproquement multiplié par le carré de la vitesse. — Je m'abattis, de fortune, dans une large fondrière . qui étoit placée au juste milieu de la grande route, el où je m'enfonçai jusqu'au menton seulement, parce que j'ens bientôt repiis courage en reconnoissant, à la nature du sol et à la configuration géologique des localités, que ma bonne étoile m'avoit fait prendre pied dans unr des contrées les plus civilisées de la terre. — Prendre pied, c'est une manière de parler en façon d'hyperbate, à laquelle je souscrirai volontiers, si cela te fait plaisir ; mais j'aurai plus de peine à convenir, je Digitized by Google

 t'en avertis, du perfectioiiiicrncnt indéfiiii d'iiiK; contrée on il a dos fondrières si larges et si profondes au juste milieu de la grande route. — Oh! c'est que les philosophes de ce pays-là, divin Manifafa, ont bien autre chose à faire que de boucher des fondrières. — Et que fonl-ils donc? dit Hurlubleu. — La cuisine, répondit Berniquet. — A la bonne heure, reprit le Manifafa, et je ne saurois les en blâmer; mais commençons par le commenrement , car nous venons de le laisser , à mon p;rand regret, loustic, dans une situation peu commode pour explorer le terrain. — Elle étoit d'ailleurs assez favorable à la méditation ; et quant au terrain, je le connoissois à fond indépen-' dammcnt de mon expérience personnelle, sur ce que j'en avois lu dans des cosmographies et d<îs voyages qui ue mentent jamais. L'ile des Patagons, autant que j'en avois pu juger à vue de pays, en plongeant dans cet empire médiatlantique, représente un cercle parfois de onze cent trente lieues de diamètre, ce qui lui donne trois mille cinq cent cinquante lieues de circonférenco ou peu s'en faut, si Adrien Métius d*Aicmaer n'est pas un fat. Elle a cela de particulier, qu'elle n*a jamais rien produit qui ait eu vie, ce qui la rend bien eiïectivement propre à la civilisation. — Lt ce qui reste à démontrer, s'écria Uurlubleu en branlant la téte d*un air défiant ; une Ue qui ne produit aucun être vivant et où il y a des philosophesi II est vrai qu'ils se fourrent partout; mais, à Ion compte, ils dévoient faire ime maigre cuisine. — La plus parfait(; qui se puisse savourer à une table royale. 11 faudroit seulement prémettre , si prémettre étoit reçu en langue hurlubière, et cela dépend de l'Académie , que 111e des Patagons est le centre d'un archipel tout peuplé de philosophes, qui se sont caaés Dlginzed by Google

UUhLUBLEU. 333 méthodKjuoment dans leurs Ilots, selon le système en-* cyclopédique de Bacon, avec une si techniquo précision qu'il ne manque à ces langues de terre que des éliquetles pour Ogurer dans la topographie de la perfectibilité le ûtm^fendium universale des connoissances humaines. Cette espèce peuplant beaucoup, parce qu'elle est fort oisive, elle s'avisa un jour de profiter du voisinage de Fîle métropole, où je suis pour le moment dans Tétat que vous savez» et où je vous prie de me permettre de rester quelque temps encore... — Tant que cela pourra t'ètre agréable, loustic, dit le Manifafa. Prends tes aises. — Elle s'avisa, dis-je, d'y transporter une colonie créatrice, et il ne lui falloit pour cela que des laboratoires, puisqu'elle savoit produire par des combinaisons chimiques tout ce que la création imduit. C'est ainsi que le consistoire philosophique de Ftle des Patagons s'institua en manufacture culinaire, pour satisfaire à la nécessité commune des individus bien portants qui font avec plaisir deux repas par jour, quand ils sont en mesure de les payer. Je ne parle pas des pauvres auteurs, de ces innocents prolétaires de la parole, de ces tributaires disgraciés de la presse, gens de bien qui vivent de peu quand ils vivent, et qui ont perdu leur pension par la malice ou l'ineptie d'un chibicou ; ceux-là n'y ont que voir. Mais je suppose, par exemple, que Votre Hautesse ait bonne envie de tftter demain, à son déjeuner, d'une excellente tête de veau en tortue, ce qui peut arriver à tout le monde; vous envoyez votre carte à la section de mammalogie, qui fait un veau et qui vous met la tête à part. L'architriclin de la section (c'est une grande dignité) mande incessamment votre carte à son confrère de la section d'ornithologie , qui vous fait un coq, et qui en dépêche au premier laboratoire la crête et les rognons : de même à la section de crustacéologio, qui confectionne supérieurement les écrevisses. Après Digitized by Google

 cela tout se manipule CQmme à rordinaire» et on sert chaud. C'est un manger délicieux. — A qui en parles-tu ? dit le Manifafa. Tout cela me paroît ordonné en perfeclion, et je prendrois un grand plaisir à t'inlerroger sur quelques détails, si je ne me faisois scrupule de te retenir dans cette fondrière plus qu'il ne convient àun homme de ton ftge et de ta qualité. — J'y passai cent heures et je ne sais combien de minutes, divin Manifafa. — Alors nous avons le temps. Amuse-toi donc à me répondre, cela te reposera. Gomment ces 'philosophes, qui faisoient tant de choses, ne sont-ils pas parvenus à fair(> rhomme que tu cherchois avec une si rare intrépidité? — Ëh! tenez-voDs pour assuré, semeur , qu'ils faisoient fort bien l'homme tel quel. Un homme n'est pas plus difficile à fabriquer qu'un lapin de garenne, quand on sait de quoi cela se compose. La section d'anthropologie ne s occupoit d'autre chose du matin au soir, i l'opposé des pays arriérés et mécaniques où l'cm s'en oc(iip! volontiers plus spécialement du soir au matin ; et il faut convenir qu'elle n'y épargnoit pas la façon, puis(iu'elle a fait les Pa1a[];ons, dans le moindre desquels il y a de l'étoile pour les douze tambours-majors des douze légions de votre capitale, en y joignant ceux de sa banlieue. Mais au delà des cinq sens de nature, elle s'étoit trouvée bien embarrassée, la section d'idéologie n'ayant jamais pu lui fournir le sens intellectuel en bon état. Le sens intellectuel ! Divm Manifafa, vous auriez' retourné la section d'idéologie de fond en comble que vous n'en auriez pas obtenu de quoi faire un vaudeville, et quand cela est distribué par égales parts sur cinquante millions de géants, c'est bleu à peu près comme s'il n'y en avoit pas du tout. Voilà pourquoi cette malheureuse race des Patagons est si bête, qu'il étoit dè» Dlgilized by Google

HURI.UBLEU. 335 Im paasé en usage proverbial parmi les nations de dire ! — Bête comme un Paiagon. Le ciel nous soit en aide et la sainte chauv«vsouris aussi ! dit le Manifata. Avec quoi ces pauvres gens laisoient-ils les roi&t — C'est une grande pitié, répondit Bemiquet en baissant humblement les yeux; ils les faisoîent avec des Patagons. — Cela prouve, loustic, qu'il n*y avoit pas grand profit à cette charge, puisque les philosophes ne Tont pas gardée pour eux. — On se soueie bien des rois et des pt uples, sire, ^ quand on leur mesure les vivres! Les philosophes (jui ont continué de se reproduire à la manière vuliiaire, parce qu'elle est un peu plus amusante, sont d'ailleurs restés tout petits, ce qui leur interdit jusqu'à la chance de parvenir aux dignités publiques, dans ce pays de Pa* tagonie où elles se donnent toutes à la taille , sans en excepter la couronne. Le roi mort, on fait passer la nation sous un hectomètre, et son successeur est pris au toisé. — De sorte que le souverain régnant, reprit le Manifitfa, peut à bon droit s'adjuger le titre de Grand et le recevoir de sa cour sans que personn(^y trouve h redire, ce qui me paroit tort agréable. Mais qu arriveroil-il, Berniquet, si quelque petit manant de Patagon se mettoit dans l'esprit de grandir démesurément tout à coup, et de passer son prince légitime d'une coudée ou deux , pendant que celui-ci trône paisibli;inent sur la loi de la toise, de la géométrie et des philosophes ? — Il seroit reconnu héritier présomptif, seigneur, et proclamé César, en attendant qu'un autre vint lui con* tester son rang. J'ai entendu dire que ceci leur avait épai iJ;ué bien des révolutions et bien d«'s guerres civiles, et qu'ils n'en sont pas {)lus mal gouvernés. —Je le croîs Dacilement, loustic; c'est le système Digitized by Google

 électoral le plus raisonnable ((u'on ait jamais inventé à ma connoissance, et j'en ferai avant peu l'essai sur mes chibicous. Quoi qu'il arrive, je serai presque toujours sûr de ne pas perdre au change. Mais» si Ion rapport est Adèle , il me reste deux inquiétudes : ma première inquiétude, Berniquet, c'est de savoir ce que font les femmes patagones dans lui pays où la section d'anthropologie prend la peine de faire des enfants? — Oh! sire, les femmes sont fort occupées; elles discutent, elles gèrent, elles administrent, elles jugent, ell(îs gouvernent, elles font des plans de campagne, des statistiques, des lois, des constitutions; et, de tenq)s à autre, à leurs moments perdus, de petites brochures éclectiques, des traités d'ontologie, des poèmes épiipies en trente-six chants. Elles ont bien du mal! Mais la seconde inquiétude de Votre Ilautesse, sublime Manifafa ? ^ Ma seconde inquiétude, Berniquet, c'est de savoir comment tu t'y pris pour te dépêtrer de cette diable de fondrière? — Je ne passois pas tout mon temps à réfléchir sur ces notions confusément renouvelées de mes lectin^^s. Je ne m'en tuais pas moins à crier du haut de ma tète et du fond de mon gosier que j'étois le seul m^aobre de la propagande uiiiverselle qui se fftt échappé de douze pour venir rendre hommage à la civilisation de l'île des Patagons. J'ajoutois, avec un attendrissement plus facile à concevoir qu'à exprimer, que je serois probablement le dernier propagandiste qui tentât d'aborder dans cette fondrière philosophique, surtout par le chemin où j'étois venu, à moins qu'un de mes camarades ne se lût arrangé pour rester en l'air plus longtemps que moi, et je n'y voyois aucune probabilité. — Mon grand orateur n'aunÂt pas mieux dit, ami Berniquet, quoique ce soit son métier et que je lui paye à cet effet de gros honoraires qui ont fait quelquefois Dlgilized by Google

HURLUBLEU. 337 crier Topposition; mais ce discours éloqueni et naïf, à qui l'adressois-tu î — A une poignée de vilains enfants, de vingt-cinq à trente pieds tout au plus, qui jouoient à la queue leleu, au cheval fondu et à d'autres manières de divertissements aussi puériles, en s*ébaudissant sur le rivage. — Sur le rivage de la fondrière, c'est bien entendu. £t que survint-il après cela, loustic? — Hélas! monseigneur, il survint ce que vous savez: une légion de philosophes en habits brodés , le bas de soie à la jambe, la main gantée, le parapluie sous le bras, qui s'assirent autour de moi sur de bons pliants pour subvenir au moyen de me tirer de là. Le premier jour, ils ne furent pas autrement embarrassés. Ils jugèrent à la presque unanimité que je paroissois être tombé accidentellement dans cette fondrière. Le second jour, ils décidèrent qu'il seroit à propos de m'en tirer par quelque machine; le troisitoie jour, ils firent mervalle. — Ils te délivrèrent enfin !... ' • — Non, divin Manifafa. Ils nommèrent une commission composée de savants très-consommés dans la méca^ nique. Je me crus perdu cette fois ; et, tendant vers eux mes mains palpitantes que j'étois parvenu à dégager de la fondrière, jusqu'à la hauteur de ma tète, où elles m'étoient d'une grande utilité pour chasser les mouches, je renouvelai mes supplications inutiles avec une grande abondance de larmes. Les philosophes étoient déjà bien loin. Pour mon salut, parmi les incommensurables marmots dont j'ai eu l'honneur de vous parler ci-devant, il s'en trouvait deux qui s'étoient fait une monsliueuse balançoire du grand mât d'un vaisseau à trois ponts, et qui s'en donnoient à coeur joie de ce ridicule exercice, indigne en soi d'occuper une pensée humaine, comme j'avois bien su le leur dire. Un de ces petits brutaux que je venois de remarquer, prêtant une attention stupide i9 Digitized by Gopgle

 el c epcndant quelque peu sournoise à la discussion des philosophes, se rapprocha de son mài quand ils eurent disparu, el après avoir soigneusement établi Téquilibre de graiiil mobile sur son point d'appui, se mit à en tourner rextréiiiité vers l'endroit où mes mains convulsives s'agitoienl encore en vain. Je m'en empaiai machinalement, mais avec force, pour éviter entre ma tête et la solive gigantesque une collision qui n'auroit probablement pas été à mon avantage. Au même instant, ce panvi'(» nialolru de Patagon s'élança d'une liaul(!ur con6idéral)le pour atteindre le bout opposé, et le ramena vers lui de tout son poids, de sorte que je jaillis comme un trait de la fondrière, et qu'en me laissant glisser le long de la poutre dont je ne ro*étois pas dessaisi, j'ahoi dai fort commodément à un buu sol de roches et de galets qui ne se seroit pas effondré sous une armée de Patagons. L'heureuse rencontre de cet expédient instinctif me fit TéOéààr amèrement sur la misère de ces infortunés Patagons qui sont réduits par la privation du sens intellectuel à se renfermer bêtement dans l'exercice de leurs facultés animales, sans espoir de devenir savants, et dont la civilisation réguhère et douce, à la v^ité, mais montée comme un instrument, tourne à perpétuité sur les mêmes rouages. Gela fait mal. — Je reconnois là ton bon cœur, dit le Manifafa; mais c'est la faute de la section d'idéologie, qui n'est pas en Patagonie pour rien, et qui redoit à ces insulaires, si je t'ai bien compris, une âme intelligente et perfectible. Cependant, Bemiquet, puisque leur civilisation est douce et régulière, et qu'ils ne manquent pas d'expédients instinctifs pour se tirer d'embaiTas, eux el les autres, que pourrais-tu leur déârer de plus et de mieuxjf — De mieux, je ne dis pas; mais de plus, des progrès; ou pour m'expliquer avec tout la correction et toute l'élégance requises en ces hautes matières, je voudrois qu'ils progressassent. Qu'est-ce que c'est, bon Dieu!
Digitized by

HURLUBLEU. 339 qu'une nation qui ne progresso pas? La destinée csserilielle de rbomme n'est pas 4e fournir avee simplicité sa courte carrière au milieu des siens , en remplissant fidèlement tous ses devoirs envers Dieu, FÉtaL et riuinuinité, comme ces méchants rabâcheurs de morahsles le prêchoient à Tantiquité ignorante. La 4csiinée essentielle de rhomme est de progresser; et, bon gré mal gré» il progressera, sur ma parole» ou il dira pourquoi il ne progresse pas... — Ces enfants Patagons étoient au reste d*nn bon naturel. Les pauvres petits s'empressèrent de me plonger dans une eau pure, et d'une température assez amère qui me lava des souillures de la fondrière» et rendit un peu de souplesse et d'élasticité à mes membres endoloris. Ils me firent sécher ensuite aux rayons d'un soleil ardent et réparateur, en éventant mon front de quelques feuilles balsamiques dont ils s'étoient munis à ce dessdn ; et sans tarder davantage, Us épluchèrent fort délicatement ce qui restoit des miettes de leur déjeuner, pour me restaurer par un bon repas qui se trouva très-copieux, car il y a de quoi vivre dans les miettes d'un Patagon. Je leur eus à peine témoigné ma reconnoissance par des démonstrations dont ils ne se soudoient guère» qu'ils retournèrent à leur balançoire» après m'avoir indiqué du doigt le chemin de la lille des philosophes, où je comptais trouver à qui parler. Comme j'étois assez près d'arriver, je vis sortir des murailles en grande pompe un cortège innombrable qui faisoit route de mon côté» et je reconnus sur-le-cbamp rptajet de cette excursion scientifique à l'attirait des voyageurs. C'étoient des planches, des perches, des échelles, des CQrd.es, des poulies, des barres, des levier^, des poids, des contre^poids» des roues» des cabest^» des moiitles, des grues, des dragues» des grifies» dès grappes» deè tracs, des pics , des crops , des crics, et tout le mobilier du Conservatoire des Arts et Métiers, à l'exception d'une bascule. Je fus bien flatté de la prévenance de ces Digitized by Google

 grands boimnes, et je tâchai de leur manifester mes sea* tîments en quelque ^ingt langues dont ils ne parur^t pas avoir connoissanee. De mon côté, je n^entendoisrien du tout à la leur, ce qui me fit ponsor avec admiration qu'ils pourroient bien avoir inventé la langue universelle, ou pour le moins découvert la langue primitive. Ce petit embarras, qui jetoit naturellement quelque obscurité dans notre conversation, m*empêcha de leur faire comprendre distinctement comment j'étois parvenu à sortir du mauvais pasoii ils m'avoient vu; mais ils me semblèrent si disposés à se l'aire honneur de cette opération difficile, et j'y vis si peu d'inconvénients, que je me remis volontiers à eux du soin d'en faire la description autoptique. J*en avois ainsi opiné aux acclamations frénétiques d'une grande canaille de Patagons qui bordoient toutes les rues sur leur passage, et à la bienveillance fièrement modeste avec laquelle ils daignoient les accueillir, en souriant gracieusement de droite et de gauche ; tellement que je fus tout près de croire moimême à Tefficacité du secours qu'ils m'avoient porté ; mais, dans tous les cas, j'étois trop exercé de vieille date aux us et coutumes des académies pour n'en pas faire le semblant. Je fus donc conduit de cette sorte, et pour ainsi dire triomphalement , jusqu'au palais du consistoire suprême, où l'on me déposa, comme un objet de curiosité à démontrer, sur le tapis vert de Tarchitriclin : solennité d'autant plus flatteuse pour celui qui en est Folgei qu'on est toiqours sûr de l'approbation d'un auditoire patagon, parce que ce peuple est essantiellemeiit admiratif, à cause de sa grande innocence. — Passe pour l'innocence des Patagons; mais je ne suis pas sans inquiétude sur la section d'anthropologie. £Ue pourroit bien te faire empailler. — Il n'en fut pas question pour le moment, divin Manifafa ! — Le grand architriclin prononça un discours taillé à ta mesure de l'auditoire patagou dont les tiiDigitized by Gopgle

HORLUBLBC. d4l bunes étoiont inondées, et qui ne m'éclaircit i)as au premier abord les difficultés de cette langue philoso{rfiique; j'avois beaa m'y débattre entre Taphérèse, la diérèse et la synthèse, passer de Tapocope à la syncope, lutter contre la contraction, faire bon marché des syllabes à l'euphonie, invoquer la paragogie si concihante ou me réfugier dans i'anagogie si ténébreuse, je ne pouvoiSf quoi que je fisse, rattraper mes radicaux. Sage et savant Edwards, que n'éties-vous là? Enfin, le retour fréquent d'une locution dont j'avois surpris en passant la méthathèse mysli(ine me révéla tout à coup que ce l>el et docte idiome étoit tout bonnement le patois naïf de Villeneuye-la-Guyard, où je suis né, mais pris élégamment dans l'ordre inverse de la disposition des lettres, à la manière du boustrophédon, auquel j'ai eu le bonheur de m'initier dès ma plus tendre jeunesse, en lisant les enseignes par la fin; ce qui fut cause qu'en un moment je possédai aussi bien que le linguiste le plus expérimenté toutes les délicatesses du langage hiératique dont on se sert en Patagonie. Je pris donc la parole après l'architricHn avec une conliance aisée qui étonna tout le monde, et la juste réserve que la modestie impose aux historiens qui parlent d'eux-mêmes ne sauroit me résoudre à garder bouche close sur l'effet prodigieux de mon discours, puisque les résultats de cette séance inaugurale se sont fait sentir pendant dix mille ans de ma courte vie. lA^ tonnerre d'a[)plaudissements qui suivirent ma harangue m'interloqua de telle sorte, que j'en demeurai comme pâmé entre les quatre bougies de la table des démonstrations: si bien qu'un niais de savant, qui faisoit là les fonctions de majordome, fut dépêché à la section de chimie pour en rapporter un breuvage spiritueux très-confortable dont ils usent entre eux dans de pareilles occasions, en guise d'eau sucrée, pour rasséréner les sens d'un orateur durant la chaleur de renlhousiasme et l'éclat du brouhaha. Je n'en laissai Oigitized

 pas uuf^ j^oiillo; mais fachevois à peine d*épiiiser la potion, qu'au lieu d'exprimer sur ma physionomie Tinflueiice tonique et hilarante d'une liqueur salutaire, je fus surpris d'un épouvantable bâillement; spasmodique qui fit juger sur-le-champ à \cm les specU^teurs» comme il n'ctoit que trop vrai, que je venoîs d'être la victime d'un quiproquo de philoso|)lio, et il est bon de vous dire que les quiproquo de philosophe sont encore plus dangereux que les quiproquo d'apothicaire. L'architricUn s'étant empressé de faire la vérification de la fiole suspecte, il n'eut pas besoin d'aller plus loin que son étiquette pour dire avec expansion : — Fatale et irréparable méprise, ce n'est pas l'eau de réjouissance et de santé qu'on vient d'administrer à notre confrère bien-aimél c'est l'eau de l'éternel sommeill... — De l'éternel sommeil! m'écriai -je autant qu'on peut crier quand on bâille, et que cet hiatus assidu vient entrecouper toutes vos paroles! — De l'éternel sommeil! architriclin mau^Ut, que la foudre Vécrase avec toute nie des Patagons t — Éternel n'est pas le mot propre ! interrompit bénigneineut l'architriclin. La dose n'est pas assez forte pour cela. Vous n'en avez pas pour plus de dix mille ans, suivant la recette qui est graduée en perfection, et vous retirerez un grand avantage de cette légère internq)li()ti dans vos travaux académiques, puisque vous avez consa; ré votre vie à la recherche de Fliomme parfait. Qui sait? vous le trouverez peut-être en vous réveillant. Là-dessus je bâillai de toutes mes forces. — - Une légère interruption! répliquai-je dans le plus violent accès d'emportement où puisse tomber un homme qui s'endort! Dix mille ans, une légère interruption! Vous ne pensez donc pas, impitoyable architriclin, qiie j'ai des afiwes chez moi, que ma pensipn sur)a liste civile Digitized by

HimLiRLKi:. 343 périclite, à défaut de certificat de vie» el que }*éUÂs en âtuaMon faire un bon établissement avec une jeune fille riche et jolie qui ne m'attendra probablement pas! — Jo iroseiois vous le promottro pour elle, roprit rarcbilriciia. Si elle étoit iei, et qu'elle eu fût d'accord, je pourrois vous oi&ir de l'endormir avec vous; il ne vpi'm coûteroit pas davantage; mais ce n'est guère qu'à cette condition que les jeunes filles attendent un futur qui a dix mille ans à dormir. C'est d'ailleurs un petit inconvénient. Bien fait comme vous êtes, vous retrou- verez facilement d'autres maîtresses, et dix mille ans sont si vite passés quand on dortl — Ils ne sont pas dégoûtés, dit le Manifafa. — En parlant ainsi, ces messieurs m'emportoient, sans que je fisse beaucoup de résistance, vu l'état sopoteax où m'avoit mis leur infernal spécifique. De galerie en galerie, j'arrivai, bâillant toujours, à la salle des onéirobies. C'est une secte de sages de ces régions-là qui passent presque toute leur vie à dormir. J'y aperçus en clignotant, sons des clocbos de verre numérotées d'une encre indélébile, nombre d'honnétcs gens qui avoient spontanément embrassé cette vocation de sommeil multiséculaire, soit par dégo^kt du monde où ils vivoient, soit par l'impatience assez naturelle d'en voir un autre. C'étoit, je vous le certifie, uno société parfaitement choisie. 11 y eu avoit qui grouiiloiejit déjà, tant ils étoient près de ressusdter. Gomme je n'avois plus besoin que de dormir... — Ni moi non plus, dit le Hanifafa. — Comme je dormois à demi, continua Berniquet... — Moi aussi, dit le Manifafa. — ie leur souhaitai intérieurement bien du plaisir, poursuivit le loustic; j'entrai sans cérémonie sous ma cloche qui couvrait un lit fort commode, au moins pour uu liomme qui sommeil, et je m'endormis tout d'un trait. Digitized by Google

 — Bonne nuit ! Berniquet» dit le Manifafa en laissant tombar sa (âpe. Dors bien» et ne fais point de mauvais rêves. — La première chose que je fis, à mon réveil, fut de regarder à ma montre; die étoit arrêtée. — Quand je fiis réveillé — Eh bien! mordieu! reprit le Manifafa en s'arrangeant sur son divan, quand tu fus réveillé, a vois dormi peulrêlre ! A moins que le diable ne s'en mêle, je puis bien dormir une heure ou deux pendant les dix mille ans de smnmeil que j*ai la complaisance de t'octroyer entre le commencement et la fin de ta longue histoire. Ce n'est pas, Berniquet, que j*y prenne un certain plaisir, et que je ne me sois pai ticulièrenirnt amusé au cond3at naval des chevaux marias et à la gentille sarabande des quatre petites goenuches bleues. C'est vraiment fort divertissant. Berniquet, qui avoit l'esprit extrêmement pénétrant, comme on a pu le remarquer en divers endroits de sa narration, vit bien que le Manifafa ne l'avoit pas écouté jusque-là sans prendre le temps de faire par-ci par-là quelque somme. — Il faut que les rois soient bien bêtes ou qu'ils soient bien mal intentionnés, murmura-t-il tout bas. En voici un que j'entretiens depuis une heure des questions les plus transcendantes et les plus abstruses de la morale» de la philosophie et de la politique» et qui met de si précieux moments à profit pour rêver combats de chevaux marins et sarabandes de guenuches î — Que grommelles-tu entre tes dents, Berniquet'^ s'écria le MaQifafa. Tu as l'air de me faire la moue! — Je pensois» divin Hurlubleu, que mon expédition valoit liea la peine d*être racontée jusqu'à ja fin, et j'y lenois d'autant plus (|u'ell(î fait la tierce partie d'une trilogie dont le titre importe beaucoup à mon éditeur. C'est ce qui fera le succès» Digitized by Google

HURLUBLEU. 345 — Tant de scrupule entre-t-il dans l'âme d'un lousiiCt Berniquet? Les gens pcwir qui lu écris se sont si bien accommodés du monogramme en trois lettres que lu ne risques rien, sur ma parole de Manifafa, de leur lancer une trilogie en quatre parties. On leur en feroit voir bi^ d'autres ! Mais, j)our Dieu, dors, Berniquet, et laissemoi dormir! — . Une trilogie en quatre parties par le temps qui court? Pourquoi pas? dit à part soi Berniquet. Pendant qu'il rénéchissoit, les poings aux dents, sur te nouveau genre de composition, le sublime souverain d'Hurlubière avoit déjà ronflé trois fois, il dormoit. Le loustic se coucha tout de son long sous les pieds de son maître, pour méditer plus à son aise sur la dignité de l'espèce et son perfectionnement progressif. 11 s'endormit. Moi qui écris péniblement ceci d'après les manuscrits de Berniquet, truis haires du matin sonnant d'horloge en horloge, et à la mourante lueur d'une huile dont mon épicier réclame le prix avec des instances malhonnêtes, je sens la plume écliapper de mes doigts. Je m'endors. • — Ët vous, madame 1 Digitized by Google

lU LÉVIATHAN LE LONG, ABCHIKAN DES PATA60NS DE LMI.E SAVANTE» ou LA PERFECTIBILITÉ. tOUK VAIMB tOITB A HURLUBLBUy HimnB PROOBISSIVB. A six heures qiiaiânle-cinq minutes du matin, Hurlubleu éternua trois fois de suite. G'étoit le signal auquel ses icoglans attentifs avoient coutume de lui port(»r son chocolat. Berniquet, qui étoit couché sur le dos, comme c'est i^usage quand on dort, à moins qu'on ne soit couché sur le côté droit» et même sur le côté gauche, s*aperçut que le Manifafa ne daignoit plus dormir» et il se coucha sur le ventre. Cela fait, il se releva prestement sur son séant d'un seul bond et il reprit ainsi la parole : — Quand je Ais réveillé, divm Manifafa, et je dois convenir que j'avois la tête un peu lourde... — Est-ce toi, loustic? Voilà tantôt dix mille ans qu'on ne t'avoit pas vu ! Achève donc, si cela te duit, de me conter le reste de tes aventures par le mena; elles me rendormiront peut-être* — Je fus d*abord penaud comme un fondeur de cloches de me trouver seul boun ma cloche. Tous les autres ^ kju.^cd by Google

LÉV1ATHAN LE LONG. S47 Onéirobies avoicnt déniché sans lam])our ni trompette, ce qui m'étoit d'ailleurs à^z indifférent ; car» du sommeil dont je dormois, jè ne les anrois pas entendus. Il me vint à l'esprit qu*on pourroit bien m' avoir oublié pendant ma sieste, et je me précipitai si inipatiemment contre les parois de ma prison transparente que nous roulâmes l'un dans l'autre sur le parquet. Bien m'en prit qu'elle fût faite d'itn verre malléable, élastique et infrangible de l'invention de ces Paiagons, puisque je ne me fis non plus de mal qu'un homme (jui tombe en sursaut de son lit dans une excellente robe de chambre ouatée. Le savant dd service accourut au bruit» suivi de ses aides, et après avoir reconnu sur mon dossier que j'avois fait conscienciouscnient mes dix mille ans avec un peu de surplus, il me délivra obligeamment un passer port pour aller où je voudrois. Il n'exigea pas même la déclaration requise des témoins d'identité, que je me serois procurée difficSiemenit. Je lui signât en échange, pour l'ordre de sa comptabilité, un bon reçu de ma personne, constatant qu'elle m'avoit été remise loyalement et intégralement , in ossibiùs et cute^ au temps préûx de dix mille ans échus» saine» sauve et bien conservée» c'est-à-dire sans lésion, avarie ni déchet, comme il appert, ainsi que de droit, par l'expertise de messieurs les jurés-priseurs ; le tout à sa grande satisfaction et à la mienne. — Et je me disposai à le quitter. — Attendez donc là un moment, mon brave homme» dit-il en me retenant par la manche ; vous autres docteurs européens, vous devez savoir presque tout, ou peu s'en faut. —)e sais plus que tout» lui répondis-je» puisque je suis député de la propagande intellectuelle de perfectibilité. — Voilà qui est bien , reprit-il. On ne vous demande pas tant. Savez-vous seulement la médecine? Ce n'est pas la mer à boire. <^ Autant qu'il en faut, répliquai-je» pour guérir fort

Digitized by Gopgle

 proprement un homme qui n'a pas la mauvaise volonté de s'obstiner à mourir. Je voas jure que les médecins de mon temps n'en savoieni pas davantage. — Alors vous êtes mon homme. Imaginez-vous que Léviathaii le Long, qui est un prince fort imposant (il a plus de quarante coudées) , s'est promis in petto de nous faire écarteler tous avant le coucher du soleil si nous ne lui avons pas fourni un médecin capable de le guérir ; et de quoi? je ne saurois vous le dire : d'une babiole, derennui d'un discours d'apparat, du dépit d'une ordormauce mal reçue, et d'une maladie de cour; mais cela nous tient fort à coeur» parce que les rois sont capables de tout. — Prends igarde, Bemiquet; dans cette acad&nie de philosophes il n'y avoit point de médecins 1 Où diable s'étoient-ils fourrés ce jour-là ? — Us jétoient peut-être à la distribution des cordons de Saint-Michel, divin Manifafa. J'ai d'ailleurs eu l'hon* ncur de vous prévenir, si je ne me trompe, que l'ile des Patagons étoit fort civilisée. — Cela est , parbleu , vrai ; mais je n'y pensois plus. Malheureux Léviathan le Long, un roi de quarante coudées, et pas un seul petit médecin qui vienne lui adoucir les angoisses de la mort, du récit de la dernière représentation à bénéfice ! — Je n'eus pas plutôt exploré le colossal archikan des Patagons qu'il me parut affecté, sauf meilleur avis, d'un mal d'aventure fort grief au bout de Vindex de la •main droite. — Ne va pas t'y tromper, Bcrniquet; le mal d'aventure de l'index de la main droite cause une douleur poignante et à faire damner un mataquin. J'y étois foti sujet dans mon enfance, et c'est même ce qui m'a empêché d'apprendre à écrire. — Le diagnostic étant suffisamment démontré» selon moi, par une sévère autopsie... Digitized by Google

LtVTATHAN LB LONG. S49 — Mîilédiction ! s'écria Hurlubleu , as-tu bien eu le courage féroce d'éventrer ce Léviathan pour un mal d'aventure. — Eh ! non, monseigneur, je ne parle ici que de cette autopsie clinique sur Têtre malacU», mais vivant, dont les investigations s'arrêtent à Tépiderme » en attendant mieux ; je me hâtai donc de me faire livrer par la section d'helmintologie qnatre-vingt mille sangsues de grand appétit, et de les appliquer à mon sujet. — A ton sujet, je le veux bien ; ce n'étoit ni j>lus ni moins que l'archikan des Patagons. Mais je parie que tu. as oublié une chose. — Je ne dis pas le contraire. On en oublie souvent quelques-unes en médecine pratique. Cependant laquelle donc, divin Manifafa? — Une bagatelle : de faire donner avis au prince héréditaire de se tenir tout prêt pour son intronisation. Den mille sangsues par coudée i Tubleu, quelle saignée j le serois bien étonné , loustio, si l'archikan des Patagons ailoit loin. — Bah ! un archikan» c'est fort comme un buffle ; et au bout de six mois, je vous réponds qu'il ne se sentoit guère de son mal d'avepture. Il ne pouvoit remuer ni pied ni patte. — Voilà un malade qui t*aura de grandes obligations, sage Berniquet. J'aime à croire qu'il est mort guéri. — Vous êtes arrivé, divin Hurlubleu, à la partie la plus extraordinaire de mon histoire. Mon malade ne mourut point. Après dix-huit autres mois de convalescence et autant de tonnes d'analeptiques dont la moindre excédoit en capacité le foudre géant d'Heidolbeiig, j'eus k satisfaction de le rendre sain et gaillard, sauf une sorte d'hémiplégie, qui lui embarrassoH fort les mouve* ments d'une moitié du corps, et une espèce de claudication assez désagréable, qui l'empêchoit totalement de marcher* ' 9è Digitized by Google

 — CTest-à-dire que tu l'avois tiré d'affaire jusqu'à iiom ol ordre au soixante et quinze poui* cent. Pauvre archikan ! — Le plus honnête homme du monde. Il m'envoya chercher pour me faire ses iremerciements en fiersonne. — Il avoit donc perdu l'esprit, l'archikan des Pata» gons)f — Impossible, monseigneur. Jamais archikan des Patagons n'a perdu l'esprit, ni rien qui y ressemblât. « Docteur européen , me dit-il , nous te voyons avec plaisir do ooliii do nos yeux dont nous avons conservé quelque usage. Ën Tintention où nous sommes de te décerner wie récompense proportionnée à ies services, et notre conseil entendu, nous avons résolu dans notre sagesse, et pour Ion bien, de te rendormir à discrétion. Qu'en penses-tu, aimable et savant étranger? » A ces paroles formidables je tressaillis de tous mes membres, et mes cheveux se hérissèrent de terreur. — le le conçois , Bemiquet, observa le Manifafa. Tu te prosternas devant lui et tu embrassas ses genoux. — Je Taurois bien voulu, mais il n'y avoit pas moyen. J'embrassai tout bonnement ses malléoles. — Éclatante lomière du monde» m'écriai-je, mon émotion vous dit assez combien je suis sensible aux grûces dont il vous plaît de combler le dernier de vos esclaves; mais celle-ci s'acconleroit mal avec les devoir^ de ma mission, qui n'ont été quQ trop longtemps en langueur, et nuiront à la prq[»agation d'une multitude de découvertes qui doivent tourner à la gloire et au profit du genre buniain. 11 m'est indispensable que je m'éveille de temps en temps pour corriger mes épreuves. — C'est une louable et digne occupation dont je te sais un gré infini pour ma part, répliqua Léviathan le Long; mais que puis-je donc poor toi, et par quels bienfaits ferai-je éclater ma reconnoissance et tes mérites? Parle ; veux-tu être quasikan]f Digitizod by Google

LÉVIATHAN LE LONG. 35 1 — lie nom de cette charge est beau» répondiftje, maïs je n'en connois pas les attributions. — Elles s'expliquent assez par lui-même, reprit-il. Le quasikan est la seconde personne de mon empire, et il a droit en cette qualité de m'adorer perpétuellement, de m*amuser quand je m'ennuie, et de faire tout ce que je veux. — J'entends bien , lumière du monde, moyennant quoi il est logé, nourri , habillé... — Rasé, tondu, enterré, entretenu de tous les besoins de la Yie, et jouissant par surplus de la disposition de tous mes trésors. Jn mordis ma langue à propos. — Ce qui m'élonne, dis-je adroitement, c'est qu'une si belle place soit vacante. —Par accident, dii4I en haussant une épaule (je Taurois bien défié de remuer l'autre); imagine-toi qu'ils sont quatorze de suite que j'ai fait eni})al<T inutilement pour les corriger de leurs distraelions! Il n'y en a pas un qui ait pu se souvenir que ma babouche gauche doit m'être présentée de la main droite, et ma babouche droite de la ninin gauche. C'est la condition la plus expresse du cérémonial , et elle est enregistrée à ce titre dans les lois fondamentales de l'île Savante* Je suis fort distrait aussi , et je conviens naïvement que la loi fondamentale me fit peur. — Puissant soleil des Patagons, murmurai-je d'une voix tremblante, le rang sublime de quasikan < st fort au-dessus de mon indignité. Vous aurez trop noblement payé mes foibles offices en me renvoyant chez moi plutôt aujourd'hui que demain, par le chemin le plus court, j)Ourvu que ce ne soit ni dans un bateau à triple pression, ni dans un ballon à vapeur armé en guerre, parce que j'ai ces deux véhicules en exécration pour des raisons qui me sont particulièrement connues. — • Comment! repartit Parchikan, je t'oolroie sans Digitized by

 difficulté la permission de t'en retourner à pied, si tu en as le secret. C'est un moyen dont nies insulaires ont fort rarement usé à ma conTioissancc pour se transporter sur les continents; mais, puisque tu le proposa s do retourner d*où tu es venu , fais-moi le plaisir de m'apprendre d*où tu viens. Tu me trouveras sur ce diapitre d*une érudition foudroyante. Après la vénerie et le blason, ce qu'on nous enseigne de plus spécial à nous autres rois patagons, c'est la géographie, parce qu elle ouvre merveilleusement l'esprit aux jeunes gens et l'appétit des conquêtes aux souverains. 11 n'en faut pas plus pour gouverner, au moins comme nous sjouvernons. — Mon intention , répondis-je, est de me rendre dans la capitale des sciences, dans la métropole des arts, dans le chef-lieu de la civilisation, dans Finépuisable arsenal de la perfectibilité, à Paris, près Villeneuve-la-6uyatd, Il n'y a qu'une demi-journée de diligence. A Paris! s'écria-t-il avec un rire assourdissant, il y a dix mille ans et plus que Paris a été détruit par une pluie d^aérolithes. — Je m'en suis toujours douté, ripostai-je en me frappant le front de la main ; j'y étois. — Cela m'étonneroit beaucoup, docteur. Si tu avois été à Paris ce jour-là» tu n'aurois pas dormi dix mille ans depuis en Patagonie. — Eh f sire, je n'étois pas à Paris ; j'étois dans la pluie d'aérolilhes, que je ne jugeai pas à propos de suivre jusqu'en bas. — Ce fut sagement fait à toi , car au point contingent je n'aurois pas donné un fétu de la différence. Tu sauras donc, pauvre savant, que la place où fut Paris est occupée aujourd'hui par la superbe ville d'Hurlu, qui fut fondée par Hurluberlu, et qui a le bonheur inappréciable de vivre maintenant sous les lois du plus gracieux, du plus spirituel et du plus illustre de tous ses descendants, le magnanime Hurlubleu, grand Manifafa d'Hurlubière. Digitized by

LÉVIATHAN LE LONG. 353 Tu i)eux. vérifiai^ cela sur-le-champ dans VAlmunaeh royal. — Halte-là, Berniqiiet, interrompit le Manifafa. Est-il bien vrai quo h Loviathan ait tenu ce discours? — Je veux n'être jamais allé chez les Patagons, répondit Bemiquet, si j'y ai changé un seul mot. — J'ai peine à comprendre alors que tu fasses si peu de cas de resi)rit de l'archikan, car celte phrase me paroît siiporioiiromont toiirnco. — Tout est relalil, divin Manifafa; il y a telle phrase d'un sot dont un hcMnme de génie pourroit se faire honneur^ et l'expression d'un s^timent si naturel et si facile n'est que foible et vulgaire dans la proportion d'une éloquence et (l'un style de quarante coudées. — C'est égal, loustic; Je ne suis pas médiocrement flatté d'être placé à cette hauteur dans l'estime de ce grand personnage. Continue. Lévialhan continuoit lui-même à parler . — Je ne vois donc pas le moiuchc inconvénient, dit-il, à te renvoyer à HuriUy mais j'ai peur que tu ne trouves le voyage long si tu répugnes obstinément aux moyens expéditifs. C'est un terrible écheveau à dévider. — Il me semble, reparlis-je, que sur un globe cloiiiié de neuf mille lieues de circontérence, nous n'avons guère plus de trois mille lieues par Taxe» et de quatre mille cinq c^ts lieues par le demi-cercle pour arriver à l'antipode. Or nous entendons communément psur antipodes ces deux j)oinls opposés de la sphèi c par lesquels on peut faire passer la plus grande perpendiculaire possible. — Je ne te prouverai pas le contraire pour le quart d'faeure»me répondit Tarchikan; mais j'ai quelque soupçon que tu pourrois te tromper sur la dimension actuelle de la terre, et ce seroit une haUucination bien naturelle après un sommeil de dix mille ans. Oi)serve d'abord, savant, que tu ne ti^ pas compte de raccroissement gradud du monde géologique et minéral par juxta-posi90. Digitized by Google

 tion. L'arbre exhausse insensiblement le nid de l*oiseau pendant qu'il dort un moment, la tète cachée sous son aile ; et tu supposerois, docteur, que tn as passé dix mille ans sous ta cloche de verre sans changer de position rc lative dans Tespace ! — Non , waimenty répondis-]e à rarchikan. U doit en être quelque chose, ou je n*y entends rien. — Encore un peu de réflexion, poursuivît Léviatban le Long; lu as mi des satellites se dissoudre et tomber én pluie d'aérohthes sur }a terre. Tu les as \us ensevelir des yiUes et couvrir de vastes régions sans rien détruire dans la matière indestructible qu'une forme passagère. Que dis-tu des géolithes que les volcans vomissent en approfontlissanl leurs cratères, phénomène vulgaire qui se reproduira peut-être jusqu'à ce que le globe vide se réduise à une écorce inunense qui doit gagner nécessairement en surface tout ce qu'il aura perdu en solidité? Je pensai en moi-même que cet accident seroit trèsfavorable à l'exhumation de Zéréthocthro-Scbah et de son homme y et qu'il seroit assez pnnlent de remettre à cette époque l' avènement définitif de la perfectibilité. — Que dis-tu de tous les êtres organiques, vivants et sensibles, (jui s accumulent en humus,, qui s'étendent en faluns, qui se dressent en falaises, qui gisent en ossuaires? Des montagnes qui tombent^ et qui, en aplanissant leurs aspérités anormales, rdèvent de plus én plus le sol qui leur sert de base, qu*en dis-tu 7 — Qu'en dis-lu, Bcrniquet? s'écria le Manifafa. Je n'entends pas beaucoup mieux le patagon que le propa* gandiste, et le propagandiste que le patagon; mais h\ me semble qu'ils ne 8*en doivent guère. Quand tu im« primeras ton histoire, ne fais pas ce gros ï éviathan si bête ; il parle tout au moins aussi bien que les livres des mataquins. — Instinctivement, monseignciir; U n'y arien d'aoeablant comme la simple raison d'un i6;norant; wi^la

LÉVIATHAN LE LONG. 355 Votre Majesté ne se souvient probablement plus que ces pauvres gens n*ont pas le sens intellectuel ?. . . — Je me souviens à morveillo, loiislic, que la sortion d'idéologio ne paroU pas l'avoir trouvé; niais si (^Ue lo trouve jamais, contre toute espciance, et qiio tu aies encore du crédit dans ce pays-là, je t'engage à la prier de le garder pour elle. Gela ne peut pas nuire à une section d'idéologie, et j'aime «autant pour leui^ bien que nos Palagons s'en passent. — Ëniin, dit toujours Tarchikan, tu ne t'es pas avisé de certaines agrégations fortuites comme celle qui ré* sulta de la chute de la lune pendant que tu donnais si bien. Voilà une protubérance qui allonge un peu Ion diamètre. — Commentl ripostai-je aussitôt, la Innc, égarée par une de ces perturbations auxquelles elle étoit si sujette, seroit Tenue se souder à sa métropole? Cette rencontre a dû produire en effet une loupe assez remarquable sur . la sphère. — Ne parle plus de sphère, mon cher docteur ; le monde que ton siècle appeloit ainsi ressemble maintenant à une de ces toupies aux rhomhes irrépfuliers et . inégaux que les enfants font voltii^cr sur des lanières; ou, si tu l'aimes mieux, il a exaclenieni la figure d'une de ces cucurbites dont les pèlerins font des gourdes. Ce qu'il y eut de plus fâcheux dans cette collision , c'est qu'elle percuta d'une horribjc manière ce beau royaume des diamants où le Bejjrnt n'auroit passé que pour une misérable retaille, tant on y avoit heureusement réussi à fabriquer dans d'énormes dimensions là plus riche des CBUvres de la nature. Nous en avons bien conservé la recette, mais on a toujours cherché inutilement depuis la proportion et le procédé. — C'étoit ce qui nous manquoit aussi , dis -je à Léviafhan le Ixmg; mais il ef4 bon d'i^ter que nous n'avions pas la récette. , Digitized by Google

SS6 FANTAISIES DU OftHISEOII SENSÉ. — Elle se réduisoit » dit-il , à deux principes assez ▼ulgaires : un poussier de charbon passé par le tamis, qu'on tiroit de Tarbre aux baguenaudes, et un élément végétal nommé la fagotine, que la section de physiologio botanique avoit déroiivort dans l(^s colrets. Ici le Maoifaia impatienté rompit encore brusquement rintércssante narration du loustic. — Je voudrois bien savoir, Bemiquet, de quoi se m6loit la section de physiologie botanique. Le diamant perdit toute sa valeur. — Clomment! monseignem, les polissons n'en vouloient plus pour jouer aux Dilles. Mais le cotret fut hors de prix. — Je ne vois pas alors, continua-t-il en se croisant piteusement les mains, quel avantaîie on peut retirer, en économie politique, d'avilir un sot bijou dont la rareté seule fait tout le mérite inutile, et de rendre inaccessible aux bonnes gens l'acquisition du cotret réjouissant qui charme les veillées d'hiver? — Il faut bien distinguer, Manifata divin ; je ne vous ai pas dit que ce fût un avantage, puisque c'est un progrès. — Tu as» ma foi, raison , Berniquet. Cette distinction m'avoit échappé. Ueprtuids sur-le-champ ton histoire, loustic, car j'en tire beaucoup d'instruction. L'archikan poursuivant donc son discours oii nous l'avons laissé : — Tu vois, dit-il, docteur , que le monde ayant inopinément grandi en ton absence, il te seroit liiilicile d arriver à la bonne ville d'Hurlu, par la voie la plus directe, en moins d'une dizaine d'amiées, aiuquelles il faut joindre dix ans que tu dois nécessairement à la douane, au lazaret et à la police, et dix ans de plus pour attendre le visa de tes passe-ports. Quant à la fatigue, aux accidents, et surtout aux iniirinilés qui s'accroîtront tous les jours avec ton âge, tu en iierois bon marché si tu ne leur donnois que traite ans. Avec la ^ kju.^cd by Google

LÉVIATHAN LE LONG. 357 maturité yinle que tu annonces, une résolution forte, une intrépidité à toute épreuve, bon pied, bon œil, et un peu dn bonlioiir, tu poiirrois bien en soixante ans ou plus faire ton (Titiée dans la splendidc capitale d'Hurlubière, sauf à subir Tinspection préalable de la gendarmerie, des sergents de ville et des employés de Foctroi. — Vous n'y pensez pas , répondift-je au Léviathan d'un ton d'humeur. Cela feroit au moins un siècle à mon extrait de -baptême. — Tu n'en serois que plus respectable. D'un autre côté, si tu t'obstinois à prendre le cbemin excentrique (il est infiniment plus commode), nous aurions à t'offrir à la vérité les ponts suspendus qui aboutissent aux huit cents planètes. — Huit cents planètes, grand Dieu 1 et des planètes à ponts suspradusî Que d'entrepreneurs ruinés!... — C'est ce qui te trompe. Tous les hommes qui s'ennuient dans une planète passent leur pauvre vie à en aller chercher une autre. C'est une navette perpétuelle; mais cette manière de voyager présente bien quelques inconvénients, au dire de la section de mécanique céleste. Le premier seroit de prendre sur tes sages loisirs, savant ami , en trajets instructifs et cependant infructueux, deux ou trois cents milliers de cycles solaires; je te fais grâce des petits chiffires, parce que je ne me les rappelle pas. — Eli! monseigneur, m'ccriai-je lamentablement, je vous dispense volontiers des petits chilhes et des autres inconvénients. Après un chiilre et un inconvénient comme celui-là je suis bien décidé à ne jamais revoir Hurlu. — Tu y seras en dix minutes, si cela peut t'être agréable, reprit en riant l'archikan. — En dix minutes deux ou trois milliers de cycles solaires, et l'espace que leurs révolutions eml^rassent! Il me semble que je rêve.
Digitizod by Google

358 FANTAISIES DU DÉRISEUR SENSÉ. — Ce ii*6Bt pas ce que ta ferois de plus mal, continuat41. Tout le temps où Ton ne rêve pas est du temps perdn. — Je no saurois disconvenir, ruminai-je de manière à être entendu, que l'or fulminant nous promeitoit dans ma jeunesse uu fort joli projectif; mais ces milliers de cycles solaires réduits en minutesy cela doit avoir passé la portée de la propagande. — De Tor! belle pauvreté vraiment! Mets-toi bien dans Tesprit que nous avons découvert dix métaux supérieurs à l'or pour ime seule planète, et dix mille projectifs pour For fulminant. Le bas peuple n'en fcroit pas des allumettes. — C*est étrange ! repartisr-je. L*or étoit assez bon de mon temps, si j'en peux juger par ouï-dire. — Avec la charge d'autant de rhinocéros» d'hijqpopotames et de chameaux que tu as dormi d'années» somnolent docteur, avec la charge d'autant de mammouths, tu ne serois pas assez riche pour en acheter plein ta main de riz, d'orge ou de sésame. — Oh 1 que j'aurois voulu, dit le Manifafa, voir ce double fou de Crésus ressuscité au milieu de ses trésoi^s dans l'île dos Palagons , pour rire de son béjaune ! Cette mystification feroit grand honneur à la gaieté de la Providence. * — Allez, reprit Léviathan d'une voix ûnpérative, décorez ce fameux docteur d'une pelisse d'apparat qui ne lui sera pas inutile dans les froides régions qu'il va parcourir, et dépêchez-le pour Uurhi à projection forcée, dûtrclle faire éclater les mortiers. Vous m'en répondez sur votre téte! — A propos, a]outa-t-il conune on m'emportoit, n'oublie pas, philosophe européen, de présenter à ton maître les assurances de mon estime et de mon amitié fraternelles. — Je lui baise les mains, dit le Manifafa, et je lui sais gré de ses procédés avec toi, parce qu'ils sont fort galauts. Te voilà donc en voiture. Digitized by Google

LÉVIATHAN LB LONG. 3d9 — C'étoîtuno chaise rominode, élégante, légère, bien suspendue » mais sans roues et sans brancards , ces moyens vulgaires de véhation lui étant parfaitemeut mutiles. Elle étoit seulement fixée en devant à une barre métallique horizontale (ayez la bonté de vous représenter ceci, car je n'ai pas eu le temps en route d*en dessiner la figure) dont les extrémités aboutissoient à deux boulets de calibre sur Torifice de deux pièces à feu, lesquelles se trouvoient à des distances exactement égales, parallèles à mon tilbury, de sorte que j'y étois enchâssé comme dans une espèce de fer à cheval. — Cela est assez ingénieux» interrompit Hurlubleu; je t'attends au projectif. — Derrière moi les lumières des deux canons étoient garnies de deux conducteurs convergents qui aboutissoient nécessairement en angle au sommet commun, la géométrie n'ayant rien changé jusqu'ici à cette disposition. On ne me fit pas attendre. J'étois à peine arrangé sur mes coussins pour dormir qu'un grand flandrin de postillon survint... . — Mèche allumée! ^ Non, divin Manifafa, la bouteille de Leyde à la main. L'étincelle électrique a été préférée à cause de son isochronisme. 11 présenta le bouton au point de convergence des conducteurs, et je partis avec une rapidité dont il seroit difficile de se former Tidée, surtout si Ton n'étoit venu de ViUeneuve-la-Guyard que par la correspondance des Messageries. — Les mortiers éclatèrent-ils, Beriiiquet? — Je n'ai jamais pu m'en informer, monseigneur. Le son ne parcourant guère plus de deux cents toises par minute , je l'aurois bien mis m défi de me rattraper. — Cette manière de voyager, Berniquet, doit être assez gènaute pour les gens qui ont la respiration courte. — Pas tant que vous le pensez , divine Uautesse, Digitized by Google

 paico que la rarofaction de Tair, qui est incalculable à itcs hauteui^, fait compenfiation laDt bien que mal, et que la rapidité de la course pourvoit à peu près au défaut de densité atmosphérique. Le plus grand danger que \nil courir uu voyageur seroit de rencontrer un corps plus solide que le milieu qu'il pénètre, — IJii aéroiithe, par exemple» honnête loustic» ce seroit une dure occurrence! — Très-dure, divin Manifafa. Je faillis me rompre la lèle contre un polit brouillard gris de lin qui n'éloit pas plus gros que le poing, et qui arrivoit en se dandinant au juste milieu de mes deux boulets avec un air d'in* souciance. Tudicu ! quelle percussion ! — Tu soufflas dessus. — Je ne pouvois pas; mais il eut la complaisance de prendre sa droite à propos, comme une voilui e de place. — Ce que je trouve de plus ennuyeux dans cette méthode» lousiic» c*est la monotonie du coup d*œil; car rien ne doit être aussi désagréablement uniforme qu'une roule oii les petits brouillards gris de lin sont comptés pour des événements, quand on a l'habitude d'observer en voyageant» et de lire les enseignes par la fin. — De la monotonie! monseigneur, gardez-vous bien de le croire. Je prenois un plaisir inexprimable à contempler ces huit cents ponts suspendus des planètes qui s*élançoient et se croisoient à Thorizon en arcs merveilleux» tout chargés de trophées» d'obélisques, de statues d'un aussi bon goût et d'une aussi juste proportion pour le moins que celles du pont de la Concorde. Je n'en revenois pas. — Un autre que toi n*en seroit pas revenu non plus» Bemiquet. Tu me parles ici d'une admirable pers* pective. — J'en jouissois de tout mon cœur quand la rame do mes lx)uiets» probablement échauiiée outre mesure par . kj ,. .d by Googl

LÉVIATHAN LE LONG. 361 le frottement, et fort calorifère de sa nature, se dilata subitement en criant, et se rompit en deux parties exactement égales, à cause de riiomogénéilé de sa matière et de réquipoUence parfaite des deux impulsions projectives. — D'après Téquipoll^ceet l'homogénéité, dit le Manifafa en bâillant à se démantibuler la mâchoire, cela ne pouvoit pas arriver autrement* Tu es maintenant en beau chemin pour me peindre encore une fois le monde à l'envers, car je ne te crois pas homme à te désister de l'habitude de tomber la tête la première, comme Texigeroit la variété de ton récit. — Je supplie Votre Majesté de se rappeler, reprit Bemiquet» que je sois tombé par les piedîs dans la fondrière. — 11 est, ma foi, vrai, loustic, répliqua Hurlubleu, et j'en ai eu quelquelois un certain rrp^rot ; car si tu avois trouvé le tuf avec la tete, je me ilalte que nous serions déjà quittes de l'histoire de tes voyages. — Il n'y a plus que patience, divin Manifafa, et noos touchons à la fin, si vous n'aimez mieux que je recommence. Comme j'étois appuyé sur la barre à l'instant où elle éclatoit, ce qui est une posture fort naturelle quand on se promène pour voir le monde, j'eus le bonheur de me retenir au côté que je tenois, et de suivre mon boulet de volée pendant que la chaise royale de Léviathan s'en alloit à tous les diables. Maintenant votre sublime Hautesse est au fait du reste. Je traversai les hautes murailles du palais, la décuple enceinte de vos gardes, où je fis une terrible trouée , et jusqu'aux petits appartements, d'où je fus porté tout naturellement h vos sacrés genoux, ce qui parut vous causer une légère sur* prise, vu la rareté du faii. Le Manifafa ronfla comme un orgue. Berniquet en conclut logiquement qu'il s'étoit endormi.C'est ici que paroilioieut devoir s'arrèlcr les avend4 Digitized by Google

 tores de Loustic, mais il n'étoii pas au bout de ses peines. Ce grand homme tenoit de Thomme par quel» qiies foibk'sses d'organisation auxquelles on n'avoit pas encore porté remrdn de son temps. Il s'étoit aperçu plusieurs fois, pendant qu'il racontoit, d'un certain iVé^ missement des portières de soie qui fermoient de leurs légères tentures les communications du hanem avec la cliaiiibic du divan; et il ratlribuoit avec raison à un corps aiiibhmt plus intellectir que l'air extérieur, car il ét(»it sûr d'avoir entendu parler. Les femmes du Manifafa* étonnées en eflet de Tabsence inaccoutumée de leur royal époux, et curieuses aussi peut-être d'examiner plus à loisir le philosoplieiiicoiniu qui avoit passé si sou» dainemeiil au iiiiiii u d'elles à la suite du boulet ramé, sans prendre le temps de se laisser regarder» s*étoiént furtivement glissées peu à peu à toutes les issues^ el Betniquet croyait même y avoir vu apparoitre deux ou tmis fois la figure brune et madrée d'une odalisque tant soit peu inùie qui préoccupoit singulièrement son esprit. C'étoit de mâle fortune la sultane favorite. L'aiguille des heures n'avoit pas tout à fait parcouru le quart du cadran que le Manifafa fut ré^neillé en sursaut par je ne sais (piol songe cornu. On devine pcutêtic qu i) ne retrouva pas Loustic pi^ de lui ; mais eu revanche il eut à peine passé la portière la plus voisine qu'il le trouva extrêmement près de la sultline favorite; où le savant clief des mataquins, surpris d'une douce et trompeuse sopenr, sV'loit laissé aller aux charmes d'un sommeil peu semblable à celui de l'innocence. Bcridquet, l'infortuné Bemiquet, rouvrit tes piat aux lueurs du yatàgan. — Reconnoi ~; ii le mai Ire de ton corps et de tonâme, hypocrite dtiîv stable ? s'écria Uurlubleu. — Cvdœ , grâce pour le corps de votre humble et dévoué liousticî sanglota Bemiquet d'une voix étoUfflSe. Quant à sonà<ae, la philosophie Ta préparé à n'en pas Digitizod by Google

The text on this page is estimated to be only 29.28% accurate

LËVIÂTUAN LE LONG. 3tô faire plus de cas que de la racine pmitanle, ch<imue, douccjilre et comestible du brassica napus, qui est la troisième variété de Vasperifolia de i-innée. — Voilà bien des façons pour dire un navet, sous prétexte que tu es savant , reprit le Manifafo* C'est égal, continna-t-il en rengainant son fer dans le fourreau, il ne sera pas dit que j'ai privé la perreciiljilité d'une si haute espéi'ance pour satisfaire aux vengeances ^ de mes folles jaloosies. Je peux tirer de toi un parti phis avantageux pour ma gloire. Je t'enverrois volontiers visiter de ma part en boulet ramé eet honnête Léviathan qui t'a dit tant de bien de moi si j*avois le procédé ; mais tu me feras grand plaisir de retourner en attendant, plus tôt que plus tard, à la quête de ZérétoehthnySchah par le puits sans fond qui s'est nouvellement ouvert au iiiilieu do la grande place d'Hurlu. J'y avois soiiviiil pensé pemdanl ton récit, et je suis heureux et fier de pouvoir l'offrir dans nies propres États une voie favorable à Taccomplissement de tes grandes destinées. Fais donc un codicille ainial)le où tu auras soin de me donner tout ce que tu possèdes, comme le requiert notre amitié mutuelle; et tiens-loi prêt, séduisant loustic, à partir ce sok pour la Bactriane. Je suis curieux de sa-» voir tÔL tu rmendras aussi aisénmil du noyau de la terre que des pointa les plus excentriques de son tourbUlon. Berniquet, qui était discret, respectueux et homme de cour» n'avoit pas répondu un mot à cette allocution patemelle. On l'enterra le soir. Le loustic des mataquins étoît foncièrement aussi sage qu'on peut l'être quand on est philosophe, et aussi bonhomme qu'on peut 1 être quand on est philuatlu'ope. Quelque fort entêté de lubies systématiqujBs, ses voyages aventureux et sa longévité négative Tavoicnt un peu détrompé du perfectionnement indéfini, et on avui, r.»marqué qu'il n'en paiioit le plus souvent qu\;i. ylani. lio Digitized by Google

 Il est probable qa*il n'arriva pas au grand Vade in pace de la place d'Hurlu sans désirer intàîearement de le voir fi^riiié à jamais sur la propagande, Zérétochthro-Scbahy Huriubleu el la sultane favorite; mais il fit bonne contenance, et les gens sensés, qui tiennent quelquefois compte aux puissances qui s'en iront du mal qu'elles ne leur ont pas fait, raccompagnèrent du témoignage de sympathie et de regi et le plus énergique dont le peuple soit capable envers les nobles malheurs. Ils ne dirent rien du tout. La cérénKmie fut pompeuse et magnifique. Tous les Hurlubiers y étoienl, à dix millions de personnes, sans compter les femmes et les petits eidanls. Le loustic, une lenteme au pourpoint» une corbeille de provisions à la main» et un album volumineux sous le bras, pour ses notes et ses dessins, prit place dans le panier de mineur avec toute la dignité d'un ambassadeur bien pénétré de rimportance de sa mission. — Homme irréparable, lui dit le chibicou qui Facoompagnoit au moment de prendre congé, si votre retour' étoit longtemps refusé à nos vœux, comme cela n'est que trop à ci aindre, quels renseignements daignez-vous nous laisser dans votre prudence infmie sur ce qu'il faut penser de l'utilité de la science et du but de la sagesse? — Je veux bien vous communiquer tout ce que j*en ai appris en plus de dix mille ans d'existence, répondit le Curtius de la perlectibilité, sauf à rectifier mon jugement par de nouvelles découvertes. La sdence consiste à oublier ce qu'on croit savoir, et la sagesse à ne s'en pas soucier. Sur cette sentence où toute la philosophie humaine se résume, et qui me sufiit à moi pour achever, insouciant, mon laborieux pèlerinage dans cette vallée de misère^, inexplicable Josaphat des vivants, on expédia Bemiquet, à grands renforts de câbles, vers les en I railles de la terre. Une semaine accomplie, la corde du vagmestre

LÉYIATUAII LE LONG. 36Ô ramena un joli paquet de raretés géologiques , dont la plus curieuse éloit un hanneton fossile qui avoit huit pattes et le corselet à Tenvers. Le ci-devant loustic faisoit savoir à ses confrères, par une missive jointe à cet envoi souterrain, que le puits s'élargissoit en cône immense à mesure qu'on approchoit du fond , ce qui augmentoit singulièrement les dinicullés du retour, au moins par les voies de déambulation ordinaire, mais qu'il avoit le bonheur de récrire d*une posade assez propre où il lui convenoit de fixer à Tavenir le point central de ses excursions. D'après cela, on retira tous les câbles et on couvrit la puits philosophique d'un monolithe énorme en forme de meule I dans le goût de celles qu'on fabrique à la Ferté-sous-Jouarre, entre Meaux et Château-Thierry. Un régiment de Patagons ne Tauroit pas soulevée. Je regrette maintenant de ne pas avoir la plume de Tacite , — ou une meilleure , si vous en savez , — pour décrire les événements terribles qui suivirent le départ de Beniiquet. Ses partisans, qui voyoient naturellement dans son message inattendu et soudain une façon d'exil déguisé, soulevèrent peu à peu les cruelles émotions civiles qui donnèrent lieu depuis à la sanglante guerre des mataquins: La Guerre des mataquins, il vous en souvient comme à moi, qui a fourni de si belles pages .à rhistoire , et sur laquelle la muse tragique a répandu tant de larmes ! Les premiers avantages furent |X)ur rauguste dynastie d'Hurluberlu; mais ils tournèrent bientôt d'une manière funeste, et ce fut l'effet d'une particularité trop mémorable pour que je la passe ici sous silence , quoique ce radoteur solennel d'Attus Navius n'eu ait pas touché un seul mot dans ses chroniques. Il])aroît, comme le dit assez l'étymologie, qui est la véritable lumière des faits, que les congratulations officielles consistoient, à la cour d'Hurlubière^ en véritables chatouillements |)ortés jusqu'au spasme du tiioaqiiiatcur; Digitized by Gopgle

 et on crail généralement que le magnanime Hurlubleu passa tlo vio à trépas dans une de «es glorieuses épilepsies. Il Taut convenir au moins que la crilkino soroit bien embarrassée de prouver le coiatrairc ; et j'adopte d'autant plus volontiers cette leçon qu'elle me fournit l'exemple préeieux d'un m mort h forœ de rire, ce qui n'éloit j eut-ùlre jamais arrivé, et ce qui n'arrivera oa^ tainenicnt plus, an train que prennent les monarchies. Hurlubleu étant mort sans enfants, la grande charte du royaume rendoit nécessairement le pouvoir absolu aun mataquins , qui l'auroient bien pris sans oela, smvant leur immémoriale habitude; car, à toutes les révolutions de ce déplorable empire, on ne voyoit surgir que des mataquins, mataquins contre mataquins, mataquins sur mataquins , une nuée de mataquins. Mais mataquins Mancs, mataquins rouges, mataquins de toutes les couleurs, mataquins à robe longue cl mal»quins à robe courte, mataquins à cothurnes et mataquins à brodequins, niataquins togés et mataquins cuirassés, mataquins de la plume et mataqums de Tépée, mata* quins de naissance, mataquins d'aventure, mataquins d'argent, mataquins de doctrine, mataquins d'industrie, le peuple avoit pris son parti là-dessus : c'étoient toujours mataquins. Les misérables Hurlubiers étoient chose innée des mataquins, produite pour les mataquins, et perpétuellement dévolue aux mataquins. Bien fin qui la reprendroit aux mataquins s'il n\Hoit pas raataquin 1 Les mataquins souverains comme de raison, ils firent élever sur la pierre qui fermoit le puits où étoit descendu Berniquet un socle de granit en dodécaèdre inégal, pour figurer les douze parties du monde connu. Si on en découvre jamais une treizième, je déclare sincèrement que je ne sais pas où on la meUra ; mais le ciel me préserve d'un plus grand soud ! Berniquet avoit laissé son testam^t populaire comme Césai , aux trois ccuts sesterces près <|ue le Romain avoit Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.03% accurate

légués par tète à chaque citoyen, et qui se montoient, selon le calcul de M. Ixtronne, à 50 francs 61 centimes; c'est là ce qui s^appcllo un bon prince î Mais le pauvre bonhomme de loustic ne pouvoit pas disposer d'une uncia sextula en métal de cloche; et c'est de toute sa vie ce qui inspire le plus profond attendrissement à ses biographes. On écrivit donc, sur la plus largo face (Ui soi le, en style lapidaire non revu par T Académie des iufiCiip' Uons, les dernières lignes de sou codicille : QOB IHBV lMLI€im TOI» DONNER A VOUS» MES MMIS AMIS, TOUT CE qu'il FALT |>E PATIEKCS POUR SUPPORTER LA V1B> D*AMOini ET M ■mnmiiiàNOB rOOR LA RElfMIB ROOCB ET UTUfe» ET DE GAIETÉ POUR s'en HOfiUER. La statue du loustic fut inaugurée le lendemain sur le monument ; et, comme la sculpture de ce temps perfectionné étoit naïve et bourgeoise, Thabile artiste le représenta eu pet-en-raii^, en boimct de nuit et on paniouilos. C'est une belle pièce. Digitizod by Google

The text on this page is estimated to be only 21.33% accurate

III. VOYAGE PITTOBBSQDB ST IMUUSTKIBL •AI» LE PAlUGUAY-ilOUX n LA PALiUitiJ^ésiB AUSTMAUS» PAR TKlDACE-.IAri-TnBODROn M KAOUT* GBOUK» BTC. Il y a des g(iis qui se persuadent que le métier de journaliste est une des sinécures les plus fainéantes de ce monde» et ils se trompent grandement, si j'ose' en juger par l'ennui que j'éprouve à trouver» dans le cercle de mes petites atUibutioiis, quelque sujet nouveau qui soit digne de distraire le lecteur de la politique, ou de Taouiser du rien-faire. J'étois tout prêt à me noyer de désespoir dans un fatras de brochures narcotiques et absorbantes , quand ma main s'est retenue par hasard (ou par cet instinct merveilleux de conservation qui ne manque jamais à Thomme) aux Voyages de Kaôut' V Càouk, savant étranger dont le nom trahit sensiblement l'€ri([ine* Gomme il n'y a, entxe JEsotiT f Ck(mh et moi; ,^ .d by Google

VOYAGE DANS LE PARAGUAY-ROUX. 369 aucune de ces suaves et sonores haimonies qui entretiennent l'accord parfait des auteurs et de leurs critiques, je puis vous faire en secret une révélation bien précieuse pour l'histoire littéraire, et dont il faut que mon jeune et savant omi M. Quérard j^nne acte le plus tôt possible dans le bel ouvrage où il dit tant de mal de moi. C'est que cet écrivain souple, élastique et moelleux, qu'on appelle KaouV f Chouk^ n'est autre qu'un jeinie Chinois fort connu, que les mandarins de la Chine avoient eu la complaisance d'envoyer à Paris pour y apprendre la perfectibilité, et qui s'en retourne à Pékin, bachelier ou maître ès-arts, la letii pleine de sciences , de découvertes et de nomenclatures. Je ne sais où il a écrit son voyage, mais je pose en fait qu'on ne le raconteroit pas mieux à Paris, quand on a dû i la prudente largesse de ses parents l'inappréciable bonheur d*y passer quelques années dans les bonnes écoles. J'avois souvent entendu parler de Kaouf t* Chouk^ et qui n'a pas entendu parler de Kaout* V Chouk? Je le conuoissois même sous ses prénoms de Tridaee et de Théobrame, parce qu'il est bien difficile de ne pas les lire inscrits en gros caractères au second verso du journal, si distrait que l'on soit d'ailleurs de l'occupation essentielle d'une journée régulière par la visite d'un médecin, ou par celle d'un créancier. Quant au Paraguay-Roux, j'ai toujours désiré de recevoir quelques renseignem^ts positifs sur cette contrée célèbre, depuis qu'elle occupe infailliblement un paragraphe officieux ou officiel de toutes les feuilles publiques où le compositeur lui réserve une rubrique inamovible, comme à l'article Espagne et à l'article Angleterre; mais les voyageurs n'y pcnsoient pas. Vous trouviez à tout bout de champ d'intrépides explorateurs des régions inconnues qui revenoient de Tombouctou sans y être allés ; mais du Paraguay-Roux, point de nouvelles. Ët j'étois dans ces dispositions d'esprit quand je reçus franc de port le charmant livret exoDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.99% accurate

370 FANTAISIES DU DëHISëUR SENSÉ. tique dont j*ai ragiémenlde vous ^tretenir au]ourà*hiii, ç'esi-à-<Hi e le Voyage pittoresque et indu^trkidêÉimilt f Chouk dans le Paraguui/'Houx, La preuûère chose qui li a^ipe les yeux et Tesprit dans ce délicieux spécimen des arts du nouveau monde, c'est la perfection de son exécution typographique, égale, si plus passe, à loiit ce (jif I Jzévir cl Didol ont produit de plus achevé. La presse à la vapeur, qui est déjà en usage aux sources du Mesrhacébé, no nous avoit pas accoutumés dans notre vieille Europe à l*élégance et à « la pureté de ce tirage. Le)>apier est ferme, retentissant, et susceplible d'être soumis à l'action d'un air un pi u chaigé d iiuinidité sans se décomposer en bouillie comme celui de nos fabriques, ce qui offi*e im certain avantage aux consommateurs de livres, si multipliés de nos jours par les pro^nrès de l'instruction . Quant aux lettres fantastiques ou ornées, on ne peut se dissimuler (pie le graveur meschacébite a laissé fort en arrière les ingénieux artistes parisiens qui se «Mit proposé, comme un agréable sujet d'émulation, le travestissement de l'aijJiahet on peliles capitales étiqnes, obèses ou bancroches, d'une riante ditYormitc. La ligne imprimée en ce genre au frontispice du Voyage de Kaouf f Chouk a le mérite mcontestable d'ôtre complètement illisible, ce qui n*avoit jamais été tenté jusqu'ici, et ce qui prouve bien de l'esprit et bien du goût. Malgré la lonprue habitude que je me suis faite de ces utiles difficultés dans Tétude des hiéroglyphes, et surtout dans la correspondance autographe du docte M. Midiel Berr, je déclare avec franchise que cette ligne seroit restée en blanc dans mon article, si réditeni- n'avait eu l'attention délicate de la traduire en lettres humaines à la page de Tavant-titre. Publiée il y quelques années sans cette aimable attention, die auroit hâté nécessairement la mort déjà trop précoce de mon illustre eonfWre M. Champollion. Voilà ce qu'on peut appeler mi prugrè» intelligent et moral de

The text on this page is estimated to be only 28.52% accurate

VOTAftC DAïfS LE PARACUAT-ROUX. 37 1 l'iniprinierie, et c*est ainsi qu'il iaudroii imprimer presque taus les livres. iSaottf f ChoHk s'embarqua le 81 février 1631 (style diînois) sur la fameuse corvette la Calembredaine^ au ix)rt de Saint-Malo. Nouvellnnenl initié alors aux my«;l(rcs de la langue romantique et de la littérature maritime» il en prodigue la terminologie avec toute la cou* fiance d'un nAôphyte qui s*attadie moins à lA valeur des expressions qu'à leur effet. Après avoir caréné les amarres et déferlé les haubans, on part toutes voiles dedans, sous un vent de sudf«st-nordrH)uesi« 11 vente frais sous un ciel bleu; les lames clapotent en silence ; les brisants se jouent snitôiir des flancs du bâtiment c[ui file son nœud, et qui a bientôt doublé le cap Finistère, endroit où commence la iin du monde, ainsi que l'indique son nom. Je le iaisserois vaquer sans moi aut premii^ eiplorations scientifiques de son voyage, quoiqu'il y ait beaucoup de choses à apprendre dans son histoire de la fabrication du madère sec, et dans sa profonde tliéorîe des raisons physiologiques en vertu desquelles le serin des Canaries a les plumes jaunes» ce qui n*empêclie pa& nn méthodiste de l'appeler vert^ et un autre de l'appeler brun. Ces considérations ne manquent certainement pas d intérêt^, mais elles touchent de trop près à nos habitudes, à nos besoins ou à nos plaisirs, pour mériter d'bccnper sérieusement rintelligenoe d'un homnfô qui * sait faire bon usage de son éducation, le but prfndpal delà science étant, comme tout le monde sait, d'ajtprofondir les choses inutiles, et d'expliquer les choses inexplicables» surtout quand elles ne valent pas la peine qu'on les explique. le ne peux me dispenser cependant de m*anièlm* un mcinent avec KaouV f Chonk au sommet du pic de Ténériffe, où il fait la rencontre d'un des industriels les plus avancés de notre époque. Ce gi*and homme est parvenu à convertir la neige en sel marin pai* dessbca*

Digitized by Google

fi. tion, sans autre apprêt que le mélange d'un alcali volatil bien compacle, et le plus dur que Ton peut trouver. La neige, enveloppée hermétiquement par la flamme, se cristallise à Tinstant et se retire tonte rouge de la fournaise; on la jette alors dans des baquets remplis d'une légère dissolution d'alun et de salpêtre animal, et c'est dans cette préparation qu'elle reprend sa blancheur primitive, c Nous goûtâmes ce sel merv^leux» ajoute KaouV V Chouk; il étoit très-sapide, agaçant légèrement les houppes nerveuses de la langue, et superbe à l'œil. » Le particulier si éminemment recommandable qui a établi cette précieuse manufacture étoit depuis longtemps en possession de tirer une huile exquise de certains cailloux de Ténérifîe, qui contiennent Voléagine puriî et pour ainsi dire native; mais celle opération est trop connue aujourd'hui pour qu'il soit nécessaire d'insister sur ses procédés. On comprend avec quelle facilité tes végétaux ligneux de la montagne lui fournissent le seul vinaigre dont nous fassions usage à Paris; et comme Yhumus qui la couvre est prodigicuscnuînt fertile en plantes saladîformes, il est aisé de conclure de cette heureuse combinaison de circonstances que le pic de Ténérifle est rendroit de la terre où Ton mange les salades les mieux conrectionnées, au poivre près (ju'il faut encore tirer de Cayenne. II y auroit un moj en fort simple de remédier à cet inconvénient; ce seroit de trouver la pipéfine dans qudque racine ou dans quelques herbes propres aux localités, comme la laitue ou la betterave, et notre chimiste agronome trouvera infailliblement la pipérinCf si elle n'est déjà trouvée. Après cela, il n'y aura plus rien à trouver, grâce au ciel, si ce n*est lasi^ lade toute faite. Nous ne ferons pas une relâche plus longue au Cap de Bonne-Espérance, où Kaout V C/iowA; remarque fort spirituellement que tous les indigènes du pays sont Anglois ou HollandoiSy ce qui donne à cette population autoch^ kju.^cd by Google

 tone une physionomie saa vs^e très-particulière, dont on ne peut guère se former une idée que dans les tavernes de Londres et les musicos d'Amsterdam. LfCS voyageurs ne manquèrent pas de visiter la fameuse montagne de la Table ^ qui était alors couverte d'une nappe d'eau, parce qu'il y aToit eu de l'orage. Ils n*en pr^ratèrent pas moins leurs hommages au célèbre M. Herschell , « digne neveu d'un père illustre, » et je demande grâce en faveur de KaouV V Chouh pour ce lapsus linguœ d'érudit. C'est le nepoè des Latins que nous traduisons par neveu dans la langue poétique, en parlant de nos petitsenfants dans la ligne directe de descendance. Au reste, il doit être bien rare, quand on possède tous les idiomes de la terre, de ne pas commettre par-ci par-là quelques l^ers sproposiii dans celui dont on prend la peine de se aemr pour la commodité du public, et c*est ce qui explique suffisamment pourquoi les savants ont en général un style si baroque. Je reviens à M. Herschell : « Il s'est installé pour trois ans à la Table du cap de Bonne-Esp&rance, » dit Kaouf f Chmikj » afin de vérifier si l'envers des étoiles dont il avoit observé le côté opposé, à Green\^ich, en Angleterre, est identiquement semblable à leur endroit.)^ Personne n'ignore que M. Herschell se sert pour cette belle investigation mpyréenne d'un télescope géant dont la portée échappe à tous les calculs, car il a la propriété inexprimable en chiffres de rapprocher les corps célestes douze fois plus près qu'ils ne sont loin. L'admirable exactitude avec laquelle M. Herschell et ses élèves reproduisent journellement le pratpeetf le profil et le plan des monuments de la lune, est par conséquent un garant bien sûr de la fidélité de leurs dessins, dans la topograjjhie si inipalieinmcnt attendue de Saturne et surtout d'Uranus, où ils discernent les moindres objets beaucoup plus nettement qu'ils ne pourroient le faire dans leur chambre en plein midi, c'est^ire à l'heure oii ces messieurs <mt 32 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.05% accurate

374 PA!ITAI8IR8 DD DÉRfftEUR SBN8É. ci»iili acté l'habitude immémoriale de nous faire voir les étoiles. Beaucoup de gens auront dit jusqu'ici du voyage de mon ('Jiiiîois ce que disoit lo vioiix Foiilenelle cruii amphigouri de Collé : « Je n'ai garde de m'étonner de ce que. î*enteuds tous les jours. » Voilà réi Uement d'étranges merveilles pour qu'elles vailleni qu'on les raccmte ! Pendant que voyageoît Kmuf f Chouk^ la sdence cou» roit devant lui. Le boulet souterrain qui se propose de nous arriver, en vingt-deux minutes et demie, par un tunnel pratiqué de Iftruxelles à Paris» est encore plus fori que le télescope d'Herschell , et plus difflcile à digérer que la salade du picTénériffe. Le jeune découvreur que je suis rcli cri eu sèment à la trace a commencé, connue le souriceau de La Fontaine, qui n'avait rien vu, par s'amuser innocen^ment aux bagateUes de la porte. 11 faut le retrouver dégagé de ces intuitions naïves, s'associant, ou plutôt s'assimilant])rogressivement aux apercei)tions les plus écleetives de sou sens intellectif, pour jouir estéthiquement des acquisitions de sa compréhensiyité. ^ n suffit pclur eda de Tacéompagnedr jusqu'aux îles de 1^ Polynésie éft il a eu le temps de parvenir, selon toute appareuce, pendant que j'écrivois les mots ci-dessus. Vanova - LeboH ne retint pas longtemps Knout' V Chùukf cette île étant tellement déserte qu'on y rencontre souvent des villages immenses où il sercHt impossible de trouver une seule maison. Notre Kaouf f Chouk^ animé de cet esprit de philanthropie qui impose aux gens de savoir le droit impérieux d'éclairer le genre humain» et de lui apprendre à connoltre à fond toutes les choses dont il ne se soude p^, sentent ce besoin généreux de discourir et de disputer qui demande ordinairement un auditoire. Cest ce qui décida le choix de l'estimable voyageur en faveur d'une autre ile déserte 6ù il y avoît beaucoup de monde, et oè les moindres bourf^ules lui parareiit eomvenafaleinent peuplées, 8ur> Digitizcd by Google

The text on this page is estimated to be only 25.31% accurate

 tout de jour. Il eut la politesse d^ate d'en prendfe possession au nom de la France, mais sans en faire part aux habitants, car il éloit un peu diplomate, et il l'appela par instiaci ïilede la Civilisation. Kaout' t' Chouk ne croyait pas si bien dire. Si Ton s'en rapportoit à ses Mémoires (et à quoi s'en rapporteroii-on, je le demande, dans la lillérature actuelle et dans riiistoirc coutciuporaine , si on ne s en rapportoit pas aux Mémoires, de Ka(mf t Chouk?)^ la civilisation de ce pays est en efiet la plus complète qu'une nation extraordinair^ooent perfectionnée paisse désirer pour son usage particulier, au moins jusqu'à nouvel ordre. 11 ne faut jurer de rien avec la i>erfectibilité. Je n'ai presque pas besoin de vous dire que Vik de ia Civilisation a des chemins de fer* la civilisation ne mar* ehe plus sans cela; mais elle a depuis longtemps abandonné notre procédé, à cause de la lenteur des résultats. Le moteur a(tu(;l qui est incomparablement plus rapide, puisqu'il est physiquement impossible de distinguer le moment de l'arrivés de celui du départ, et vice versàf par la plus minime des divisions du temps , est le fluide électrique. « La minime locomotive entièrement eu ni<;tal, dit KaotU' i' C/iauk, a la grandeur et la forme d un pistolet d'arçon, ce qui lui a fait donner lei nom de j^m* kdei de VoUa. On attadie le wagon par un anneau de fer à une caisse de voiture en verre dans laquelle se place le voyageur, et cet appareil vole avec une lapidilé incalculable sur un lil de fer qui lui sert de Qonduci^ur^ ce qrstèine de diiigmoes rendant tout autre conducteur inutile. » On voit qu'à l'avantage de la célérité la méihode ingénieuse dont nous parlons réunit l'avantage plus précieux encore pour la population statiomiaire , qui est asses nombreuse dans tous les pays, de n'entraîner ni expropriationa veauitoires, ni violation permanente du sol sacré de l'agriculture, au bénéfice de quelques spéculateuis pressés de gagner. L'beuie du départ (Expirée, une Digitizod by Google

376 FANTAISIËS DU DÉRlSËlili SENSÉ. manivelle mue par quelque moyen analogue rappelle le fll d*archal sur sa bobine immense, et le laboureur paisible peut retourner à ses travaux, avec autant de sécurité que s'il avoit pris naissance dans la pastorale Arcadie, dans la gracieuse Tempé, ou dans toute autre Ue arriérée et barbare de rarchipd des Bueoliqftes* Le service des postes se fait par ces routes , et Kaouf f Chouk assure qu'il n'est pas rare de recevoir la réponse d'un lettre qu'on n'a pas encore fait partir ; mais il est difficile de ne pas supposer là une petite exagération. Ce qu'il y a do certain , c'est que nous n'irons ^ère plus avant dans la route des sciences, ou dans la science des routes , à moins que nous ne retrouvions le secret inappréciable de Tile A' Ode où leê chemins chemiwnewt^ et dont il nous est resté des traditions assez authentiques tlans la véritable Histoire de Pantagruel et dans les souvenirs du peuple, comme le témoignent ces locutions si connues : Ce chemin vient de tel endroit; ce diemin doit aUer à tel autre ; celui-ci m vous égarer. Heureux temps où une voiture 8*appeloit encore une chaise^ parce qu'on ifavoit pas besoin de sortir de la sienne pour parcourir le monde, pourvu qu'on l'eût placée sur le pavé du roi dans une voie bien tracée 1 C'est de cette grande époque de notre civilisation (Dieu nous la rende !) que date la coutume de commencer tous les voyages d'instruction par celui de Rome où tous les chemins cUloient, selon le proverbe antique, et il faut avouOT que c'étoit une grande commodité* On assure qu'elle est enccM'e à l'usage d'un grand nombre de voyageurs qui composent leurs relations sans quitter la place, mais c'est ce qu'on ne pourra pas dire du voyage de la Calembredaine^ où l'Europe avoit tant de députés. Quelques-uns soutiennent même qu'elle portoit à son bord le congrès scientifique , et c'est probddeoient pour cela <^u ou ii m parie plus à Paris. Digitized by Google

 On imagine aisément que les caisses d'épargne sont parvenues à Vile de la Civilisation, à moins qu'on n'aime mieux penser qu'elles en viennent. Kaouf V Chouk eut la satisfaction d'en trouver jusque dans les plus misérables hameaux et de voir l'ouvrier sans travail , le prolétaire indigent, l'infortuné vaincu par la misère et par le désespoir, verser avec empressement dans ces trésors providentiels l'excédant de leurs besoins, le superflu de leur nécessaire, et le fruit de leurs économies. Cest une chose commune en ce pays-là, et qui n'en est pas moins touchante, que de refuser à cinq ou six pauvres enfants aiîamés leur maigre repas quotidien, afin de se ménager un morceau de pain pour la vieillesse. Le sentiment moral de cette sublime institution a tellement prévalu parmi le peuple, qu'une multitude d'individus ont pris le parti de vivre d'emprunt pour épargner davantage, et ce moyen assez plausible est déjà connu à Paris. Il est résulté de cette magnifique invention de la philanthropie australe que le numéraire a totalement disparu de la circulation, car il n'y a millionnaire assez traître aux intérêts imprescriptibles et sacrés de son argent pour s'en réserver de quoi faire chanter un aveugle. Il aura beau, le déplorable Homère de la borne, faire ronfler sous un archet qui n'a plus que le bois les deiuc cordes rauques qui vibrent encore à soii crin-crin ! En retour du plaisir que ses mélodies moiiolunes procurent à l'oreille des passants, son oreille, à lui, ne sera plus égayée par le son joyeux du sou mal marqué qui bondit seul et à l'aise dans sa timbale de ferblanc. Le sou de l'aveugle est la caisse d'épargne où il ne le porteroit pas . si on le lui avoit donné, car il n'a pas mangé d'aujourdlim. Mais c'est un des inconvénients inévitables de • notre civilisation fiscale et financière qui n'est pas faite pour les aveugles, et qui l'est bien moins encore pour les manchots. Il y a des esprits hargneux ou malintentionnés qui «3.

Digitized by Gopgle

 allégueront à ce sujet l'iatérêt du commerce, de Tindustrie et des arts, branches essentielles de prospérité qui s'appauvrissent on raison directe des progrès de l'avarice piibliqiu, ; sources abondantes de lu richesse nationale qui promeltoicnt de ne pas (arir, et qu'on détourne ha« biiemçnt par un canal secret pour les faire tomb^ dans l'océan du monopole ei de l'usure. On ne s'occupe guère de ces paradoxes dans Vile de la Civilisation. Toutes les pensées y sont tournées vers les caisses d'épargne qui gagnent journellement en cmboni)oint celui que perdent leurs clients; mais il est vrai de dire qu'elles offri* ront un jour une ressource bien opportune aux personnes qui auront ragroment de ne manquer de rien. J'avois juré de ne plus parler de politique, parce que la politique est assez parlière d'elle-même i^m se passer de truchement; mais il est bien difficile d'oublier cette science exorbitamment progressive, quand on s'est engagé, à ses risques et périls, dans la discussion d'une question de progrès. La politique est en voie de perfection dans Vile de la Civilisation comme partout, et j'oserois même assurer qu'elle n'y laisse rien à désirer, s'il n'étoit de sa nature de désirer toujours quelque chose. Vile de la Civilisation]omi conmie nous des douceurs d'un gouvernement représentatif, c'est-à-dire d'une constitution aussi libérale qu'on a pu l'imaginer, dans laquelle la soixante millième partie de la nation repré* sente la cent cinquantième en présence des cent quarante-neuf autres et à leur satisfaction unanime. La parcimonie philosophique et sentimentale sur laquelle sont fondées les caisses d'épargne est Tàme des gouvernements représentatifs, qui savent qu'ils ont longtemps à vivre, cl qui éprouvent le besoin d'économiser pour l'époque de décadence où ils retouibeiont, par la force des choses, dans l'imbécillité puérile du premier âge. C'est un accident qui peut cependant arriver d'un jour à l'auUe, à cause de l'extrtme rapidité avec laquelle Digitized by Google

VOYAGE DANS LE PARAGUAY-ROUX. 379 la eînUsation se développe, le wagon social allant si TÎte querétiuccUe électrique a peine à le suivre. Aussi, la fixation dos honoraires du roi ne luanquoit pas d'exciter autrefois dans Vile de la Civilisation, à tous les couroDpements, de violents orages parlementaires dont la constitution du pays a été souvoit ébranlée. Le vieius et le vesMuê monarobiques y étoieni tombés à un tel degré de rabais, que les industriels politiques ctoient sur le point de se déclarer en careiK e de matière royale et propre à trôner, depuis (pf une dynastie de grande espéranee avoit eu le malheur de s'éteindre par eieès de régime. On recourut inutilement d*abord à la condamnation judiciaire et à TapprélKuision par corps pour se procurer des souverains à la diète; les inlortuaés se retranchoient sur la liberté individuelle, et les délais de la justice leur pennettoient ordinairement de se sauver, ou du moins de se pendre. La monarchie en étoit là, quand un de ees prodigieux génies qui se rencontrent communément dans l'opposition, s avisa d'un expédient qui a pourvu bien spirituellement à cette diiticulté. Le royaume florit maintenant sous les lois d'un charmant petit monarque de palissandre incrusté qui est mû par des rouages fort simples, connue une horloge de iiois. Quand les poids sont remontés, et le ressort mis en mouvement, cet autocrate débonnaire peut signer de sa main droite, en superbe courante anglc»8e, vingt ou trente belles pièces gouvernementales qui ne coûtent que le timbre; et ce qu'il y a d'infiniment remarquable dans cette merveilleuse machine constitutionnelle, c'est qu'il signeroit égalenmt de la gauche, si tel avoit été le bon plûsir du mécanicien. L'opération terminée, on replace le roi dans le garde-meuble jusqu'à la session suivant^?, après avoir pris toutes les précautions convenables pour le préserver des atteintes de certams insectes malveillants qui 8<mt trèsvfinands de palissandre, mais les seuls ennemis d'ailleurs que œ (rince heureux et paisible ait Digitized by Google

 à redouter dans son Louvre de carton. Cette ingénieuse invention réduit la liste civile à une modeste somme de 17 firancs 52 centimes, qui sont cotés au budget pour fourniture des lininieiits onctueux nécessaires à Tentretien de la branche régnante; et il en résulte qu'il n'y a presque point de révolution à craindre dans ïile de la CivilisatUm d*ici au premier r^chérissement des huiles d'olive. Tout en rendant librement justice à ce qu'il y a d'énuaemment grandiose dans ce procédé» je dois peut-être me défendre contre le reproche trop commun aujourd'hui d'avoir eu en vue quelque insinuation perfide ou quelque allusion séditieuse. M. le procureur du roi, que j'honore parfaitement, quoique je n'aie i)as Tlionneur de le connoître, n*aurajamaisàme reprendre, j'espère, sur un délit de la presse, moi qui toumerois plus volontiers pendant toute l'éternité autour de ma pensée, comme le chien de garde au bout de sa chaîne, que de franchir ses limites légales de l'épaisseur d'un atome, ou de la simple portée d'une idée nouvelle. Vieux tory de naissance et d'inclination, je suis connu pour préférer à tous les rois de palissandre du monde les rois du bois dont on les fait* J'ai du reste par devers moi, pour nieltre ma responsabilité à l'abri , la relation véridique des Voyages de Kmat V Choukf qui sont un livre fort rare, comme il convient dans ces matières de hautes et substantielles études, mais qui ne sont pas un livre de raison, et je suppose qu'on a dû s'en apercevoir de temps en temps en parcourant cette analyse. On parviendrait peut-être encore à s'en procurer chez Grozet ou chez Téchener, les libraires favoris des amateurs , quelque précieux exemplaire imprimé sur peau de promerops, et relié en cuir de griffon, d'ixion, de licorne ou de béémoth, avec des denlelles fantastiques sur le plat, par le Bauzonnet de la Polynésie, ce qui veut dire au moins son Thouve* nin; mats cela coûteroit bon*

Digitizod by Google

VOÏAGE DANS LE PARAGUAY-ROUX. 381 Gloire soit rendue à Técrivain par qui cet excellent livre nous est venu de loin ! Ce qui nous manque en France, ce n*est pas cette line gaieté de i*esprit qui effleure en passant, avec l'adresse de l'à-propos, un ridicule superficiel, nous en avcms à revendre. C'est cette ironie pénétrante et profonde qui fouille et creuse autour de lui, et qui ne se lasse de l'ébranler sur ses racines (jue lorsqu'elle Fa extirpé. Voyez Cervantes , voyez Butler, voyez Swift, voyez Sterne : ces gens-là ne se contentent * pas d'émonder Ivxuriam foli4>rum; ils sai)ent Tarbre el le jettent mort sur la terre, sans semences et sans rejetons. Ce genre de critique, dont Voltaire et Beaumarchais ont fait un funeste abus, en l'appliquant par étourderie ou par médianceté à tout ce qui nous restoii d'idées sociales, avoit chez nous des modèles, malheureusement fort difficiles à imiter, dans Molière et dans Rabelais; et il faut que je l'avoue, au préjudice de mes théories philosophiques, si la littérature a ses causes finales, comme toutes choses, Rabelais et Molière ne sont pas arrivés à leur jour, ou bien la providence des vérités nous ménage un Rabelais, un Molière, qui tardent beaucoup à venir. Qu'étoitrce, grand Dieu ! que le jargon des Précieuses et des Femmes savantes auprès de celui qu'on nous a fait, et qui n'a plus de nom dans aucune langue? ' Tartufe lui-même, que le poète a dessiné à si grands traits, seroit un méchant écolier dans ce siècle d'hypocrisie et de mensonge , où le faux seul jouit des privilèges du vrai. La postérité aura sans doute beaucoup de choses à nous reprocher, au cas que nous ayons une po»* térité qui daigne s'occuper de nous; mais ce qtfelle remarquera de plus caractéristique dans notre époque^ c'e$t Tabsence presque totale du i2^meiir sensé qui aie bon esprit de se moquer des autres, et de protester par un mépris judicieux contre l'ignorance et la folie de ses contemporains. Eh quoi! sera-t-il dit que nous ayons vécu pendant fixante ans sous Fempire des myi>tificaDigitized by Google

 tiens les plus impertinentes, dont la faussa philanthropie» la fausse science et la fausse littérature aiept jamais aflronté le genre humain (et je ne dis pas trop : je donne le choix dans tous les âges à un homme de bonne foi !); faudra*t-il que cette nation en cheveux blancs» qui a été représentée par Rabelais dans sa jeunesse et par Molière dans sa virilité, épuise jusqu'au marc le calice d'igno* minie où l'abreuvent des charlatans de tonte sorte et de toute couleur, (ioni ïabariii n'auroit pas voulu pour la^ quais, sans qu'une voix vengeresse ait im| osé à ces in<p fftmes jongleries l'opprobre qu^ellesont mérité? 0^^ font cependant les hommes d'un talent vrai , les hommes dignes d'une haute et imporlantcî mission, qui viennent prendre tour à tour un rang distingué dans la comédie, dans le roman, dans la satire! Ët il y en a vraiioent beaii*» coup 1 Ils épluchent minutieusement dans leur labon^« toire de petits ridicules de salon, de petits travers d'intérieur, à peine perceptibles à ce télescope d'IIerscbcU dont mvis parlions tout à Thcure. ils Uvreni une guerre de pygméesà de petites turpitudes, niaisement scandaleuses, qui peuvent indiOéremment être ou n'être pas, car les esprits sérieux et raisonnabhîs n'auroient jamais conçu l'idée de l'existence des originaux, s'ils ne s'étoient amusés des portraits ; ils ramassent dos miettes dédaignée^ à la desserte de Marivaux et de Orébiilon. Le temps où nous vivons nous a cependant compté de$ jours dans lesqnels Aristophane et Jnvénal ne soroient pas de trop; on col elïVonlé d'Archiloque décoclicroit peut-être inutilement son iambe insolent sur, le tripla airain dont le vice heureux est cuirassé ; où ce n'est pti assez de stigmatiser les fous et les méchants des pastels de l'esprit et des pochades de la fantaisie; où ce serait peu, je le crains, de l'acide et du ler chaud; et nous at* tendons encore, non pas Molière, qu'il ne faut plus attendre, mais un Lesagc ou un Danoourt! La poésie morale et la (Kiésie satirique, ces grandes institutions du genre

Digitizod by Google

 humain, procèdent précisément aujourd'hui comme le médecin ridicule qui appliquoroit dos cosmétiques à un pestitéré pour le guérir do quelque tache à la peau. Quand m a reçu de son talent le ministère d*éclairer les hommes, de les corriger, et quelquefois de les punir, il faut le comprendre autrement : c'est plus qu'un métier, c'est plus qu un art, c'est un sacerdoce. • Je déclare que si l'auteur des Voyages de Kaoni' • f Chùuk étoit dans les conditions du concours, c'est-àdire François, je Taurois désigné à l'Académie françoise coninio trèsHlignc, à mon avis, de concourir au prix MoulyoUy pour l'ouvrage le plus utile aux mœurs, quoique son ingénieuse bluette n'appartienne en réalité qu'à la critique littéraire et scientifique: les moeurs sont l'expression manifeste de la raison publique. Elles se développi nt et se purifient, s'altèrent et périssent avec elle. Montrez-moi un peuple qui ait de la raison, et je vous réponds de ses mœurs. L'impunité des pervers a le môme point de départ que le crédit des sophistes. Ge' qu'il y a de plus glorieux pour la ^vertu, ce qui atteste le mieux la divinité de son origine, c'est qu'elle ne cesse d'être en crédit parmi les natioas que dans rai)i>eacedii sens cornUNI». Digitized by Google

LES MARIONNETTES PREMIÈRE PARTIE. n y a marioiMiettes et moHannettes^ comme il y a bgols et fagots. On connoît mes scrupules, et on sait avec quel soin j'évite les questions qui touchent de près ou de loin à la politique. Je parlerai de la politique un jour, si Dieu me prête vie, mais je fais le vœu de n'en parler que lorsqu'elle se trouvera élevée au niveau des marionnettes. Les marionnettes dont je m'occupe aujourd'hui, ner» fHs alienis mobile lignum^ dit Horace, sont celles que le meilleur des dictionnaires définit en ces termes : « Petites figures de bois ou de carton qui représentent des hommes ou des femmes, et que Ton fait mouvoir ordinairement par des fils, quelquefois par des ressorts, quelquefois simplement avec la main. » n reste seulement bien entendu que fi ces p^iie$ figures étoient moyennes ou grandes. Qu'on les fit mouvoir à l'aide de cordes de hoyau, ou de fil de fer, ou de laiton. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.40% accurate

386 FANTAISIES DU DÊRISEUR SENSÉ. £t qu'elles représeutasseiit autre «iiuse que des hommes ou des femmeSt c'est-à-dire des enfants, comme les innombrables rejetons de madame Gigogne, ou des esprits inlVi iiaiix, comme lo diable de Polichinelle, les marioïincUf's n'en seroient pas moins des marionnettes, 11 est bon de remarquer aussi, en passant, que les marionnettes^ au contraire, qui se meuvent par des ressorts ne sont pas des marionnettes proprement dites. L'usage est de les appeler des automates^ et on ne sauroit avoir trop d'égards pour les automates^ dans un siècle de perfectionnement où Tintelligence humaine a cru devoir s'abdiquer elle-même au profit des machines. Ces modestes considérations n'ont pour objet que l'ulilil/' <les honnêtes élraniifrs qui croient apprendre le irauçois dans les dictionnaires, mais elles peuvent servir à prouver deux propositions importantes : La première, c'est que la composition d'un article de dictionnaire, complètement satisfaisant, osl laiiliisrnde tàclie (pie puisse s'imposer l'esprit humain quand il n'a rien de mieux à faire. La seconde, c'est qu'il n'y a rien de plus difficile à définir que les marionnettes^ même dans la terrô tdassi« que des marionnettes, 11. I>e toutes les questions inutiles qui peuvent être soumises à rinlelligence de ce siècle progressif, il n'y en a certainement point de plus inutile que de savoir si les mariomePk» ont précédé le drame, ou rii le draâie a précédé les markmnettee. C'est pourquoi je pense, en considérant lYtat de sotte décrépitude où est tombée la raison humaine, qu'il n'y en a point d'aussi urgente à résoudrè. le vottdrois pouvoir donner aux comédiens une ari« Digitizod by Google

LES MAHiO.NNËTTES. 387 gine plus illustre, mais il Hi*est parfaitement démotttié qu'ils descendent en droite ligne des marionnettes^ et on conviondra que plusieurs d'entre eux, même parmi ceux qu on est convenu d'admirer sur nos grands ihéà^ très, ont conservé un air de famille. Quant aux marionnettes, il est impossible de n'^ pas retrouver le type dans ce jouet cosmopolite qu'on appelle une poupée, La poupée, à laquelle nous voilà parvenus dans cette savante généalogie, est évidemment contemporaine du premier berceau où a vagi une petite fille. La poupée ne se comprend pas sans la petite fille, mais la petite iille ne se com{)rend pas sans ïs^ poupée. G*est un instinct naturel chez la femme de prévoir, dès Fftge le plus tendre, l'âge où elle sera mère; elle devine Tenfant, et elle invente la ^ow/;^e. La |)ow/3é;ô est le symbole d'une cause finale. A cette époque heureuse de la vie, la poupée vit, elle pense, elle raisonne. Le mmologne est bisipide, surtout pour les feânmes qui n'aiment pas à être interrompues, mais qui aim^'ut k être écoutées. Le dialogue leur convient à inervedlc, au contraire, surtout quand elles parlent pour d^x. Le dialogue, c'est une scène, et il n'y a point de scène qui ne suppose une fable ou une acti<m. La comédie n'est pas loin. Arrive un artiste ingénieux (c'est un père) qui articule la poupée, qui la suspend à un fil, à autant de iils qu elle a d'articulations mobiles, qui la fait tourner sur un pivot, qui la fait courir sur des coulisses, qui lui prête une voix, un langage, des passions. La petite fille est toujours actrice, mais elle n'est plus auteur. Le grand homme dont je viens de parler est, sans qu'il s'en doute, une espèce de Christophe Ck^lomb dans les espaces de l'intelligence ; il a presque découvert Vauiomate, et il a créé . le drame, car il a créé les marionnettes. Corneille, Vaucanson et Tahua procéderont de lui. Digitizod by Google

 Je déclare hautement, comme Montaigne dans une drconslance moins sérieuse et au sujet d'une hypothèse de bien moins grande valeur, qu'on me feroit une peiue extrême « de me déloger de cette créance. » hà poupée a donné naissance aux marionnettes^ qui ont donné naissance à la comédie. La comédie des marionnettes est le drame plastique. nu Je sais qu'en attribuant cette haute antiquité à la poupée^ je me coinniots singulièrement avec les savants, mes ennemis naturels; non pas que les savants soient d'accord sur l'origine de la poupée, ils s*en garderoient bien, mais parce qu'ils s'entendent merveilleusement pour n'être pas d'accord avec moi. 11 y a donc des savants qui vous diront que les poupées furent inventées à Foccasion de Poppée, femme de Néron» qui avoit la détestable habitude de se farder, et ce n'étoit pas là, malheureusement, le plus grand de ses défauts. Mais Marcus-Terentius Varron, dont je suis enchanté de leur faire faire la connoissance, et qui écrivoit cent ans avant la naissance de Poppéé, prend la peine de parler des poupées comme d'une chose qui étoit loin d'être nouvelle, et il les appelle pupœ, ce qui est, en bonne prononciation latine, un véritable homonyme. D'autres savants qui avoient lu Varron, et qui étoient par ecmséquent plus savants que les premim, prétendent au contraire que Poppée avoit pris son nom des poupées, dont la mode couroit de son temps ; mais Tacite n'a pas dédaigné de leur apprendre, au liv. Xlll des Annales, que Poppée s'étoit nommée Pc^pée en mémoire de s(m aieul Poppasus Sabinus, personnage consulaire illustré par les honneurs du triomphe. Or, il est Digitized by Google

LES MARIONNETTES. 389 assez difficile de trouver le moindre rapport entre une poupée que\com[\w et un porsoiinai'c coiisul iire. Les règles de la traduction étymologique ne permettent pas d'ailleurs que pupa vienne de Poppœa, m Pop^ posa de ptipa, ce qui n'empêchera nullement ces absurdes sottises d'avoir force d'élymologicdans les livres approuvés [)ar l'Université. Heureusement pour la question que nous traitons, nos poupées et nos marUmneites n'ont rien à démêler avec l'Université. Celte illustre fille aînée de la monarchie, qui a hérité de tant de privilèges que sa mère ne possédoit pas y n*a de droits que sur nos enfants. IV. Le drame de la poupée est incorn parahlement le plus simple de tous les drames possibles , et je ne veux pas d'autre preuve de sa supériorité essentielle sur le drame classique. 11 se joue entre deux personnages dont l'un est nécessairement passif, et dont l'autre , qui est , comme vous savez, une petite fille, remplit un office très-compliqué. Celle-ci est auteur. Elle est acteur à deux voix. £lle est spectateur et juge. Le drame de làpmpée est la seule comédie composée par im des personnages de Faction où le poète ait sacrifié son rôle naturel à celui de son interlocuteur. La poupée est négligente , insuboidoimée , opiniàti e , bavarde. C'est la petite iille. La petite fille est grave, austère, absolue, quelquefois inexorable. C'est TAriste du poëme; c'est d'elle que relève la moralité de la pièce. La petite fiUe a compris la première des vérités mo33. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.71% accurate

390 FANTAISIES DU DÉRISEOR 8ENSÉ. raies. C'est que la subordiualion est la partie la plus essf ntielle de l'rpiivre de la vie. £Ue a compris la première des vérités littéraires* C'est que la moralité est la partie la plus essentielle des compositions de respi it. Ënfanly elle se livre aux défauts de sa poupée. Auteur dramatique, elle s*exerce à l'autorité de sa mère. La récréation finie, la mère viendra, et Tauteur dramatique ne sera plus qu'un enfant. A compter de ceci, je ne parlerai plus dè imupécs. Si j'avois été maître de ma vie , j'aurois voulu en rester là. Retournons aux fnarUmneUe$. V. L'antiquité des maHùnnettes est maintenant un fait ac(|iiib ù riiisloiic. Les partisans les plus décidés du progrès conviennent mérne de Vexacte identité des marionnettes anciennes et des marionnettes modernes. Le savant M. Champollion, qui n*a peut-être pas retrouvé Talphabet des hiéroglyphes, a retrouvé le galbe de Polichimile dans le tombeau de Sésostris. Et ces deux, ^auds débrU se consoloient entre eiu. Les marionnettes 9 inventées pour servir de jouet aux enfants, ne restèrent pas longtemps bornées à ce doux et modeste usage/ Si elles étoient aussi intelligentes et aussi sensibles qu'elles en ont Tair, elles le regretteroient sans doute. • Mais les marionnettes avoient leurs destinées. Elles montèrent sur les tréteaux. Elles entraînèrent la multitude à leur suite. Elles résumèrent en elles la grandes comédie du monde. Elles soumirent les nations à leur empire , du droit de Taudace et du ridicule. Ce n'étoit pas la dernière fois que cela arrivoit. Digitizod by Google

The text on this page is estimated to be only 27.31% accurate

Les MAHIONNETTES. 391 li ne faut pas s*y tromper. Ce fut là le point culminant de la civilisation pertoctionnée dans les limites que la sagosse étornolle lui impose. Depuis le jour où les marionnettes oui cf^ssé d'être les précepteurs du genre humain, il n*a fait que descendre. La comédie classique est une sup» fétation. Le drame, comme nous le connoissoiis aujourd'iuii, n'est pas un progrès. Cesl un plagiat. La comédie^ vivante ne fut qu'une transformation téméraire de la comédie de bois. Le théâtre s'élai^it un peu ; il passa des proportions d'une logette de deux pieds carrés à celles d'un lorubercau; mais les boulions de la vieille Athènes se barbouillèrent de lie comme Polichinelle, de noir de fumée comme Arlequin, ou da farine comme Pierrot. Les mairiùtmeUeê s'incarnèrent. Tout disparut , les monuments , les peuples , les religionTout changea, les lu m unes, les temps et les lieux. L'art primitif ne changea point, et l'art primitif, c*e&t la comédie des marionnettes. IjCs compagnons de Thes^Ms , moHonmettee ! Les mimes des aldlanes, marionnettes î Les maschere de l'Italie, marionnettes ! Les enfants sans-souci 9 marionnettes! La comédie ancienne conserva le masque , et fit bien ; car le masque est le secret de sa puissance, comme je le démontrerai bientôt. Le masque tombe, l'homme reatot Et la leçon s'évaDouU, L'héritier iiifiniment dégénéré de cette solennelle dynastie des BriocMdes qui a présidé pendant iwni de siècles à la saine éducation du monde, Séraphin fait jouer aujourd'hui à ses marionnettes les vaudevilles de M. Scribe. Si M. Scribe, (^ui a autant de goût (t d'cbprit à lui Digitizod by Google

392 FANTAISIES DU DÉRISEDR SENSÉ. seul que toutes les marimneites ensemble , avoit vécu dans les beaux âges de Tinspiration et du génie, il auroit fait jouer aux acteurs du Gymnase les comédies des tifiOr rionnettes. Ou bien le directeur du Gymnase auroil fidt ses pièces à lui tout seul, suivant Fusage immémorial des directeurs de marionnettes^ et son théâtre ne seroit pas nujjourd'hui en interdit, comme le royaume de Lotbaire que M, Thierry appelle autrement VI Je vous prie de me faire la grâce de m*apprendre à quoi peut servir désormais la comédie classique? La coiiiédie classique étoit charmante, quand elle avoit ses coudées franches ; mais , quand la comédie classique avoit ses coudées franches, elle étoit Texpression d*un s^ de Fesprit qui n'e&iste plus. Ce sens de Tesprit qui n'existe plus , c*est le sens commun. L'homme cesse de rire de ses défauts quand il n'est plus capable de s'en corriger. On a dit de la comédie qu'elle châtioit les moeurs en riant. C*est une erreur des siècles d'ignorance. Aujourd'hui , pour rire et pour faire rire , il faut qu'elle les outrage. La tragédie» du moins, n*a pas changé sa devise, «d$o(xol IXtoc : elle fait horreur ou pitié. Le théâtre contemporain est un établissement industriel subventionné par l'État, et constitué pour l'exploitation de d^ paradoxes qu'on appelle des idées, depuis que ce qu'on appeloit des idées s'appelle des paradoxes. La première de ces idées, cest que la vertu a sea ridicules*
Digiiized by Google

LES MARIONNETTES. 393 La seconde, c'est que le crime a son beau côté. Avec la première de ces idées vous faites une comédie. Vous faites une tragédie avec la seconde. Plaudite^ cives. A quel homme oseriez-vous adi esser de nos jours ces foudroyantes paroles : De te fabula mrratur^ c'est pour toi que la farce est faite? Si c'est un pair de France, vous aurez un coup d'État. Si c'est un épicier, une émeute. Si c'est un journaliste, une révolution. Dans la charte des sociétés corrompues U y a deux dioses inviolables, le vice et la sottise. Riez des marquis si vous voulez; cela est permis à tout le monde. Ils n'(^xislent plus que dans les aluianachs. Mais ne riez de rien de ce qui donne envie de rire ; cela n'étoit permis qu'aux manonnettes. Je crois fermement que la Providence envoie un homme spécial pour toutes les occasions solennelles, et c'est ainsi que notre absurde société se débat encore misérablement sous une vieille toile suspendue à quelques ficelles, avec tant de raisons de la baisser. L'homme de mission, dont im philosophe sérieux au» roit eu (jnelquc; droit d'attendre le salut du monde, u'eist pas, hélas! le fondateur d'un culte nouveau! Ce n'est pas un pontife! Ce n'est pas un l^islateur! Ce n'est pas un roi! C'est le conq)ère de Polichinelle. Mais le compère de Polichinelle a bien autre chose à faire, par le temps qui court. 11 pèche des sardines à Gaprée, cultive des laitues à Salone ou règle des horloges au monastère de SainVJust. Il a abdiqué. Le compère de Polichinelle , qui sait presque tout, sait d'ailleurs à merveille qu'un peuple qui a subi l'orthographe de Voltaire, la division dépariem^tale et la nouvelle nomenclature des poids et mesures, n'est plus bon qu*à finir, car il faut que tout finisse, et les peuples uiyiiized by Google

 progressifs comme les autres; ce sont même ceuk-là qui finissent le pins tôt VII. Ce que j'admire le plus dans les marion nettes ^ et j'y admire presque tout, c'est l'exquise bienséance de cette fonne pcimiUye du drame. La comédie classique met Thomme en scène. C'est à l'homme qu'elle se prend. Elle attaque lo vicieux, La comédie dos marionnettes ne met en scène que des marionnettes. Elle se prend à dès marimnettes. Elle attaque le vice. La comédie des marionnettes exerçoit un ministère utile et sévore, mai^ tout à fait inoflcnsif. La comédie classique est une personnalité. La comédie des marionnettes se rappeloit que la vie privée doit être murée» comme l'a dit le plus sage des philosophes I et peut-être le seul philosophe de noire temps. La comédie classique a cassé les vitres. . Dans la comédie des mariomnêties^ il n'y a rien, de Fespèce, pas même la substance. Dans la comédie des masques ^ et celle-ci s'en rapproche de si près qu'il est permis de les coi^ondre, il n'y a rien de l'individu, pas même l'habit. Arlequin a le vêtement bigarré de certains perroquets, le masque noir et lustré du grillon des champs, et la tradition le fait borgne : Aneehino batocohlo Era Ofbo A* un oceUo Pantalon a le nez et le menton pointus» recourbés et croisés, comme les pinces d'un insecte ou les défenses d'un Sanglier. Polichinelle est hossu par devant et par derrière, particularité physiologique très-rare à laquelle il doit sou Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.52% accurate

LE8 MARIONNETTES. , 395 nom iivf'c, qui n'est |)rol)al)lcment que la traduction de son iioiîi priinilir; et sa manière de prononcer est si étrangère à tout Forcî^anisnie de la voix liumaine, que je ne Bems pas étonné de voir créer pour ^ie une chaire spéciale au Conservatoire. Gilles est pale tît anémique, à la \ér ilé, comme les convalescents du célèlTe docteur Broussais; mais cette ressemblance accidentelle B*est» pour ceux-ci y qu'un résultat inattendu des nouveaux progrès de la médedne; et d'ailleurs Gilles se porte ttès-foien. 11 n'est àme qui vive qui puisse se reconnoître dans Polichinelle^ dans Arlequin^ dans Gilles f dans Panla^ Um\ mais, sous ces apparoiices ingénieuses et circonspectes, la comédie primitive (je parle toujours de la comédie des marionnelles] a vivement cliàlié la iirossièi elé des mœurs et la brutalité rustique, la gourmandise et la paresse, la ruse et le larcin, l'avarice et la colère* L'enseignement mcxral étoit tempéré, dans la comédie des marionnettes^ par toute Taménité d'une précaution pleine de grâce. La comédie classique en a fait un alTront. Quant à la comédie njoderne, qui n'est pas même classique, elle n'en a rien fait du tout. Elle est trop bien . avisée pour offenser ceux qui Tapplaudissenl et ceux qui la payent. Il est évident que l'esprit de convenance et de politesse a toujours été du côté des marionneltes^ et voilà pourquoi tout le monde leur sourken passant. Ce grand sceptique qui a tout frondé, Bayle, s'arrétoit avec respect devant les marionnettes. On n a jamais sifflé les mario7inetfes, même en France, où l'on siffle tout. Bonaparte adoroit les marionnettes. Je ne sais pas s'il en est dit quelque diose dans les volumineux Mémoires de Sainte^HMène ; msâs, si on ne Ta pas dit, on Ta oublié. On ne peut pas [)enser à tout. Bonaparte, qui étoit /'oZec/ime//e fait homme, et je prends cette comparaison dans son acception la pius Digitized by Google

390 FANTAISIES DI! DÉRISEUR SENSÉ» flallonsc pour riin ci pour raiiiio, car je ne m'aveugle pas plus sur Polichinelle que sur Napoléon, Bonaparte est mort avec le regret de n'avoir pas consacré le théâtre des martùnneites par un acte authentique de sa protection impériale. Les marionnetlcsi m sont pas subventionnées, du moins en tant que marionnettes. Les marionnettes vivent par elles-mêmes, du consentement universel» indépendantes des gouvernements qui passent et des nations qui s'en vont; et c*est pour cela qu'elles vivent toujours. VÎIL Étiennc l^otet, qui prioit peu, avolt cependant une prière quotidienne dont il a fait, dans la plupart de ses livres, sa devise typograf^ique : c PréservesHOOoi» grand Dieu, des calomnies et de Tinjustice des hommes! » Cette précaution oratoire ne l'empêcha pas, comme on sait, d'être brûlé en place de Grève, le 3 août de l'an de grftce 154d. Les marionnettes ne sont pas à Tabri des calomnies et de l'injustice des hommes, qui s'attachent infailliblement à tout ce qu'on voit s'élever au-dessus du vulgaire, ne fiH-ce, hélas! que la modeste hSiuteur du théâtre de Polichinelle. Opéra sur roulette on qo^on porte à dos Momme, suivant Vexpression du poète Lemierre, auteur fécond de vers du même genre, c'est-à-dire plus remarquables par la précision que par l'euphonie. Les marUmnettes ont été sévèrement jugées. Les gens graves leur reprochent d'Atre puériles; les gens comme il faut les trouvent basses et triviales. On s'accorde à ne les juger propres qu'au divertissement du peuple et des enfants. ^ kju.^cd by Google

LES MARIONNETTES, 397 Ces critiques sont, heureusement, le phis bel éloge qu'on puisse faire des marionnettes, considérées comme inslifnlioii nationale, et c'est snrtont comme iuslilulioii nationale (|ueje considère les marionnetfes. Un des objets les plus essentiels de toute société politique sagement organisée est» en effet» de divertir les enfants et le penple : Les enfants, parce qu'ils ne parviendront que trop-tôt à l'âge où l'on ne se divertit plus; Le peuple, parce qu'il est toujours enfant. Ceci n'empêche pas le peuple (un vieux mineur que vous connoissez tons et qui ne s'émancipe jamais sans péril pour lui-même) d'exercer la souveraineté quand il en trouve Toccasion ; maâ si on laissoit faire les enfants ils ne demanderoient pas mieux que d'être souverains aussi. Seulement, la sonverainеté des enfants expireroit devant une férule comme la souveraineté du peuple expire devant un sabre. • C'est qu'il n'y a qu'une souveraineté inaliénable et imprescriptible, la souveraineté des marionnettes. Pour en revenir aux reproches dont les marionnettes ont été l'objet, il est faux de dire que les marionnettes soient essentiellement puériles et triviales. £lles ont leur gravité, leur grandeur, leur solennité. Les iTiart'onnettes ont représenté des idées sérieuses, et elles en représenteroient bien encore si elles osoient oser. La tragédie grecque à la manière d'Eschyle, accessoire obligé de la liturgie païenne, étoit jouée par des comédiens masqués dans les grandes villes, et par des marionnettes dans les bourgades. Les idoles parlantes ellesmêmes n'étoient que des viarionnettes. Le coni[)ère do Polichinelle a été grand-prêtre comme M. l'abbé Châtel. J'ai souvenance que dans ma jeimesse, dont je ne me souviens plus que par un grand eiïort de mémoire, les marionnettes jouoient encore les mystères des confrères 34 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.70% accurate

398 FANTAISIES DU DÉRiSBUR SENSÉ. de la Passion, reviis, corrigés, et mis en bon français par les poêles ordinaires et privilégiés des marionm ties. Taurois un peu mieux aimé le mauvais français du siècle de Villon et de Coquillart, ne fûtril que de la façon de J(»han Michel on fins frères Grébau; mais le style de la nouvelle école ne inaiiqnoit pas d'un cerlairi genre de mérite, ainsi qu'on en peut juger par les deux derniers vers du premier acte de ce beau drame de Joseph vendu par ses frères ^ qui m'a ooûté tant de larmes : HAtonft-nous, mM amis, car il est d^à tard Pour arri? 6r ce soir chea moiiBieiir Pat^phor. Je ne crains même pas de dire que ces vers ont deux genres de mérite pour un : Ix' premier, c'est d'être si pariailemenl en situation qu'ils ne peuvent pas avoir été pensés autrement; et je voudrois pouvoir faire le même éloge du récit de Théramène. L(3 second, c'est d'exprimer exactement ce qu'ils doivent exprimer, sans se perdre en digressions ambitieuses et conrusesy et je regrette de ne pouvoir rendre le même témoignage à la déclaration d*Orôsmane. Le vif intérêt que je porte au progrès des nations, dans la voie constitutionnelle où nous sommes si heureusement engagés, me force à défdorer amèrement leur indifférence systématique à l'égard des marioiwrftes. Les marionnettes sont essentiellement conslitiitioiinî lies. J'irai plus loin, les ahirionnettes sont la seule tradition authentique des démocraties anciennes ; et quand on aura fermemait résolu d*enlourer un tr6ne d'institutions républicaines, il f^.id"^ l'entourer de marion^ Digitizod by Google

LES MAKIONNLTTES. , 399 Là principale difflculté du gouvernement sous un système représentatif, résulte de l'impossibflité presque absolue de iiiainleiiir un équilibre parfait entre deux pouvoirs (jui se menacent int;cssainnient, et qui ont ' d'excellentes raisons pour cela : le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif. Je ne parle pas du pouvoir électoral, qui est un. mythe et qu*on appelleroit peut^tre um mystification, sans le respect de M. le procureur du roi. GôUje pondération merveilleuse que Louis XYlIl rêva, sans la trouver, pendant vingt-cinq ans d'exil et de loi» sirs, malheureusement perdus pour son instruction, n'est pas, comme on se l'imagine, ie secret des philosophes, des économisted ou des doctrinaires. C'est pure^ ment et simplement, le secret des marùmmttes. Descartes disoit un peu légèrement. tDonnez-moi de la matière et du mouvement, et je ferai un monde. » On puuiioil dire avec])lnsdc raison : « Donnez-moi des marionnettes et des iiceiies» et je ferai uu gouvernement représentatif. » Descartes n'avoit oublié que rnmsLUGBEiGB dans sa création d'étourdi, et tout le monde convient que le système représentatif peut s'en passer. L'inlluence des marionnettes sur la politique est un lieu commun sur lequel je ne m'arrêterai pas. Mous sommes parvenus à un point de perfectionnement logique et littéraire où les idées qu'éveillent le moi politique et ie mot marionmttcs impliquent un pléonasme trop grossier pour quiconque se mêle d'écrire avec la prétoition d'être lu. Je voudrois cependant montrer jusqu'à quel point des mxirionnettes bien dirigées, et dont une tradition respectueuse a lentement consacré Tautorité morale, pouvoient influer en temps et lieu sur la police des États,, et protéger contre la tyrannie la plus insolente les saintes libei'téb de la pensée*

400 PAMTAI8IBS DU DÊRISBUR SBNSÉ. Je voudrois prouver qu'à ces jours néfastes où les nations éplorées se disent lamentablement ; Que mm reste-t^l f Polichinelle a osé quelquefois répondre par le moi sublime de Médée : Moi, di^f et c'est assez! Or, il faut pour cela que je raconte une hislorictto, et il n'y a rien de plus ennuyeux qu'une historicité, quand ce n'estpas Despériers, Brantôme, Tallemantdes Réaux, de Musset, Dumas ou Méry qui l'écrivent. Je la raconterai, ccp(ii<lant, car je ne me suis livré à cette longue élucubration que i)0ur en venir là; mais, par un favorable hasard dont nous devons également nous féliciter, il n'existe aucune loi qui vous oblige à la lire. En matière de langue el de littérature, la loi esti-ésers'ée jusqu'à la pruderie. La souhi chose un peu diffidie à expliquer qu'elle ait exigée de nous jusqu'ici, c'est de parler grec la mercière et à l'épicier. X. A rftge oik Ton fait ordinairement ses études, et où j'aurois pu faire les miennes comme un autre, si mon inclination m'y avoit porté, j'habitois Hcsançon, la vieille ville espagnole de Victor Hugo: Fksançon qui fut plus qu'une ville espagnole^ qui porta le titre glorieux de cité libre et impériale, qui en exerça les droits, qui ne dut à rEs|)ague, et à la royale maison sous laquelle l'Espagne florissoit alors, qu'une ri comioissance légitime imposée par une protection bienveillante et presque gratuite; Besançon, la petite et fière république ' des montagnes, renommée par les prouesses chevaleresques de sa noblesse, par le savoir et la gravité de ses magistrats, par la piété, le pati iolisme et la bonne foi proverbiale de ses citoyens. Telle étoit Besançon^ du Digitizcd by Google

LES MAItlONNËTTES. 401 moins 9 quand LoiiîB XIV forma le projet assez bien conçu de l'attacher à son vaste domaine royal. Soumise par le fer ou vendue à l'argent et livrée par la trahison, Besançon subit le destin que lui réservoit le vainqueur. De souveraine elle devint vassale, et de capitale forteresse. Les gens intéressés à la chose trouvèrent même qu'elle avoit gagné au change. Il ne faut pas disputer des goûts. La conquête s'accomplit d'ailleurs comme toutes les conquêtes. On pendit quelques Imyes qui avment osé résister; on récompensa largement quelques l&ches services. Pélisson écrivit une mauvaise relation que Précliac n'auroit pas signée. Boileau laissa tomber de sa plume solennelle quelques méchants vers qui n'ajouteroient rien à la réputation de Gotin. La ville de Paris, toujours empressée à voler au secours de la victoire, érigea, dans son ivresse municipale, un arc-de-triomphe assez maussade et fort insolent, fanfaronnade en pierres de taille qui auroit dû répugner à la pudeur d'un peuple loyal et sensible; je n'ai jamais passé dessous. La cité impériale n'avoit pas cédé toutefois sans placer ses libertés sous la sauvegarde des capitulations, et on sait ce que vaut une capitulation dans la langue des conquérants. Du côté de ceux qui se soumettent, on appelle eapitulationyàes espérances qui ne seront pas réalisées ; et, du côté de ceux qui ratifient, des promesses qui ne seront pas tenues. Une fois que les traités sont signés de part et d'autre, on peut compter sur un fait infaillible dans l'histoire; c'est que les choses se passeront comme s'il n'y avoit pas de traités. II n'est point de vérité plus incontestable en diplomatie, à supposer qui! y ait des vérités eu diplomatie. Les franchises du pays s'oublièrent peu à peu dans les douceurs d'une brillante servitude. La noblesse ellemême en fit assez bon marché, et on ne sauroit lui en \ouloii'. Elle avoit gagné trois cents lieues sur le chemin Oigitized by

 pour allerfaire sa coar. Le peuple fiit plus fidèle à ses intérêls, mais les souvenirs du peuple passent vite. Un jour les altère et une année les emporte. Quand arriva la révolution, un tyran bien plus impérieux que Louis XiV et devant qui disparurent toutes les libertés au nom de la liberté , il ne restoit à Besançon que deux traditions vivantes de sa puissante jeunesse, Jacquemaud et BarBISIËR. Mais vous auriez beau consulter tous les historiens » Ckimpulser tontes les chroniques» Épeler tous les manuscrits, Gratter tous les palimpsestes, Vous réduiriez à la dernière expression de l'analyse Gilbert Cousin, CMfflet, Dunod, Boyvin , Béguiilet, Morisot, Clerc et Grappin, que vous ne trouvent pas trace, dans ce caput mortuum aichéolo^iiique , de JAcmjEMAiU) et de Bahbisikr. Il faut cependant vous parler de Jacquemard et de Barbisibr avant de poursuivre mon récit. 0 mon cher Wciss, toi, le vieil ami de mon coeur et le vieil oracle de mes études, qui as inventé, pour toi seul, l'art merveilleux de relever la plus aride des sciences par les chanms de Télocution et par les grâces de Tesl^it, prête-moi ta plume pour écrire un mot... Ta plume , hélas ! quand il reste à peine ce quHl faut d'encre dans mon écritoire pour tracer la liii ne unique de mon codicille: Je ne possède rifu sur la ierre^ et je ne donne rien parce que je n*ai rien à donner. le dois cependant au leeteui de ces pages cliniques, minutées in articula mortis : Premièreuient, la biographie de Jacquemard, qui est une marionnette^ Secondement» la biognqphie de Barbisier, qui est une marionnette^ •Troisièmement, une anecdote historique échappée à la couimissiou des documenta ^ et qui démontiera, d'une Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.74% accurate

LES MAR10NNBTTB8. 403 manière irrésistible , l'iniluence morale et patriotique des ht(irionnetles\ Quatrièmement enfin, et ceci est d'une grande importance pour le bien-être à venir des sociétés» Mon dernier mot sur POLICHINELLE. Ces maliôres, aussi curiouses que nouvelles, seront l'objet de la .accoude parlie de cet écrit, et je m'engage formellement à la publier un jour, si Dieu, dans sa souveraine bonté, me réserve encore qut^lque temps [our vivre et quelque ibrce pour écrire. Docteur Néophobus. • Avis de Véditeur. La propriété de cet article, si impatiemment attendu du public, étant, comme personne ne l'ignore, la seule propriété de l'auteur, les contrefacteurs sont prévenus qu*ils seront poursuivis selon toutes les rigueurs de la loi. Notre candeur bien connue nous fait un devoir d'ajouter qu'indépendamment des peines légales auxquelles ils s'ex[)Osent, ils courroient la chance» probable et presque sure de ne pas retirer leurs irais d'impressim. Digitized by Google

LES MÂRIONNETIËS. SECONDE PABTIE. I. « 0 savants biographes, illustres archivistes de Télat civil des renommées , patients vérificateurs de quelques gloires légitimes, industrieux fabrieateurs d'une multitude de gloires frauduleuses! 0 vous, qui avez érigé cette Bahel célèbre de noms connus et inconnus, qui s'élève de nos jours à la hauteur de cent volumes in-8<> lourdement superposés , et qui atteindra dans la suite des siècles les effrayantes dimen* sions de la Jérusalem céleste ! 0 mineurs infatigables , qui a\(z creusé dans toute sa profondeur cette immense vallée de Josaphat, où tout le monde peut passer à son tour; celui-là pour ses crimes, celui-ci pour ses vertus; les uns recommandés par quelque savoir, les autres signalés à la mémoire des hommes par leur ignorance et leurs erreurs; certains, en faveur du bruit qu'ils ont fait, le plus grand nombre en fiKveur du bruit qu'ils ont voulu faire! Greffiers patifinls et trop éprouvés des vicissitudes de Digitized by Gc)

LBS MARIONNBTTBS. 405 ropinioii et des partis» annalistes dociles et souvent trop respectueux de nos sottises et de nos misères; biogra* pheSy je vous salue, et celle-ci n*étaDt guère à autre fm, je prie le Dieu des barbouilleurs de papier qu'il vous ait en sa sainte garde, car je ne demando rien de vous, si ce n est de ne pas oublier de m*oublier* Quelle ligure féroit en effet le pauvre docteur Néophobus entre ce grand helléniste Conrad Néobar et ce courageux martyr Jean Népomucène, clans votre Pandîcmoniuni élastique y Hélas! non licet omnibus adiré Corinthum, c'est-à-dire rue de Richelieu, 67, ou à tout autre bureau de rédaction de la Biographie universelie. (Voyez les annonces ci-contre.) Mais je vous supplie de me rapprendre! Pourquoi, dans ces colonnes géantes au sommet desquelles vient s'inaugurer en petites majuscules, comme la statue triomphale d'un héros, le nom méprisé de tant de cuistres à peine dignes de la consécration annuelle des almanadis; pourquoi, dans ce Panthéon à moitié solennel et à moitié burlesque dont l'accès n*est pas interdit à l'auteur d'un madrigal ou d'un triolet, aves*vous négligé la mémoire toujours vivante de Jaeguemard^ de Barbi' sier et de Polichinelle? Je prévois facilement votre réponse : a Jacquemard^ Barbisier et PoUehineUê^ me direz-vous, sont des mythes, de simples mythes qui échappent à la biograjAiie comme au nécrologe, et dont les actes de naissance, de mariage et de décès, n'ont jamais enrichi les fastes volumineux d'une mairie quelconque. 11 faut avoir vécu , et, ce qui est beaucoup plus désagréable, il faut être mort pour obtenir une place dans la Biographie verselle. Vous-même, docteur Néophohus, qui appartenez plus aux morts qu'aux vivants, et que la république des letti^ a tenu pour mort du premier jour où vous avez écrit, vous n*y reposerez un jour à tout jamais entre deux feuillets non coupés, qu'après avoir Digitizod by Google

406 FANTAISIES DU DÂRISEUR SENSÉ. justifié par vos hoirs que vous »cles Jjicu et (iùiiicut enterré quelque part ailleurs que dans vos livres , car ce n'est qn*à ce prix qu'on peut être enterré jusqu'à la fin des siècles dans ce vaste cimetière de la gloire, qui s'appelle communément la Biographie univers selle. j> Cette fin de nouHPeoevoir n'est que spécieuse, et ma réclamation subsiste; car, moi qui vouâ" parle, j'ai vu et tenu Jacquemard^ Barbisier et Polichinelle \ je les ai rencontrés dans diHérentes circonstances très-mémorables où ils occupaient avantageusement l'attention publique; je leur ai parlé avec égards, ils m'ont répondu avec à-pro[)os, et je n*ai lu nulle part un témoignage aussi formol Je rexistence de Nenirocl, de Zoroastre et de Sésostris, qu'on apjX'lle aujourd'hui Ramessès pour ne pas iaire mentir les hiéroglyphes. Eh! messieurs, si vous portez si loin les scrupules en matière de créctibilité histori({ue, oilren seree^vous donc avec Homère, dont mon savant ami Dugas-Montbel écrivoit par postscript ium^ après avoir blanchi sur l'Iliade et l'Odyssée .* c JNota bene qu'Uomère n'a jamais écsit, puisqu'il n'a jamais vécu. » Ge qui fait très-bieii comprendre le débat élevé entre sept villes de la Grèce sur le lieu de sa naissancuî. 11 est clair, en efVet, que si Homère n'est venu au monde nulle part, les villes ûocit il est question auroieat pu se disputer longtemps. Je ne erois pas ans mythes, savants biographes! ou pfutôt, je crois fermement que le mythe humam s'est formé sur des existences réelles que l'heureuse imagination des peuples, jeunes encore, a enrichies à plaisir d^atiribttts mervdlleux et revêtues de couleurs vives et poétiques dont Téclat efface peut-être celui de la réalité* J'espère même que dans les fortunes à' irwestigations et de documents où nous vivons par la grâce des académies, le type se retrouvera nécessairement un jour sous le mythe comme réoritoresous le paUmfsestey dans quel» Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.78% accurate

LB8 NARIOimBTTBS. 407 i|ue ruine historique ou monumentale, inexplorée jusqu'à nous. Je soupire après le moment où Brioché, BruscamlHlIe, Gauthier Garguille, Gringalet, Guillot Gorju, mais surtout .lacquemard ^ Barbisier et Polic/iinctle, ressusciteront avec Homère de la vie métaphorique dans la vie positive, sous les formes propres à leur briU lante et ingénieuse individîuUitéy jeunes d'actnalité^ beaux d*espéraiiee, airides de progrès, et j'avoue sans détour que la curiosité impatiente avec laquelle j*attends la palingénésie infaillible des Maiuonnettes est désormais le seul lien qui m'attache aux destinées de Tayenir. Mais je ne me sens plus la force de discuter sur ces matirres ardues qui exigent un trop grand appareil d'éruciiliuu teclmique, et ma mémoire étoit à peine en fonds pour couvrir le papier des barbarismes transcendants dont îe vi^is de faire étalage. Il n'y a pas longtemps que je m'arrêtai (ni plus beau chemin avec Tonomatologie franque, théolis([U(î on méiovingienne, qui ii*est toutefois pas plus mérovingienne que Polichinelle^ mais qui est infiniment moins amusante, et je ne m'en» foncerois point dans ce dédale, où l'on n'est pas même conduit par le fil des idées, quand on m'offriroit en perspective la chance flatteuse de trouver, toute grande ou▼erte, la porte de V Académie des Inscription» et Belle»' Lettres à la moitié de mon pdoton. Tout le monde sait d'ailleurs, et je le dis ici pour la dernière fois, que je ne considère les mariovnr/fes que 8008 le rapport de l'esthétique, l'esthétique et rien de plus. Je ne sortirai pas de l'esthétique; cela est clair. La présente dismrtation est donc unîqueinent de la compétence de Y Académie des Beaux-Arts, Digitized by Google

408 FANTAIS(t:s Ul ni<:ULSEljR SKNSB. 11. Je n'ai pas la sollc pi élenlion d'être le premier éditeur lesponsable de l*histoire héraldique et généalogique de iAGQUEMARD. 1^6 savaut M. PeigHot a épuisé la question dans une excellente monographie à lacpielle je renvoie le lecteur. 11 y gagnera deux choses : la preniirre, c'est le plaisir de lire un des charmants petits écrits de M. Peignot ; la seconde, c'est de pouvoir se dispenser très-parfaitement de lire le mien. Je ne vois même aucun incouvéniont à cequMl ne lise ni riiii ni l'autre. A Besançon {il lie sedi/nus et jlevim iis^ eimi recordaremur Sion), Jagquemard étoit le muezzin du minaret chrétien. C'est lui qui, au bruit du battant bondissant dans les cloches, appeloil les fidèles à la prière du haut du donjon de nos basiliques. C'est lui qui éparpUloit, sous d'infatigables marteaux, les noces joyeuses du carillon, pour donner le signal des solennités urbaines et des fôtes populaires. Quand .IacQUEMAHD réveillé faisoil vibrer tout à coup srs sonnettes argentines, quand leurs chants aigus se i é[)an(Ioient dans l'air comme la voix d'un essaim de farfadets émancipés, la multitude ne manquoit pas de répondre à son appel. On se coudoyoil, on se pressoit, on se fouloit dans les rues, sur les places et sur les]>onts, mais sans aigreur, sans disputes, et en souriant les uns aux autres, car on jouissoit autant du bonheur prévu pour les autres que pour soi, les vieillards pour leurs enfants, les jeunes gens pour leurs maîtresses, les bonnes gens pour tout le monde. Une longue et agréable rumeur couroit dans la fouie : Entendez-vous Jacquemard ! Tous les regards s*animoient d'une espérance, toutes les bouches s'épa* Douissoient de ce rire doux qui n'éclate que dans le ^ kju.^cd by Google

LES MARIONNETTES. 409 coeur; et il n*y avoit personne (6 Dieu! que ce peuple» qui a tant yieilli depuis, étoit aimable et naïf encore!) qui ne se crût quelque raison soudaine et inconuue d'èlre heureux. Couronnez ce tableau d*un ciel d*azur dont aucune vapeur ne trouble la pureté. Faites glisser au front des toits et au sommet des pignons les rayons horizontaux d'un beau soleil levant, qui vient, comme un convive attendu, mcler sa joie aux joies de la terre. Faites-en trembler quelques autres à travers les vitres émues des fenêtres qui s'ouvrent de toutes parts. Laissez-en dormir un seul, je vous le demande en grâce, entre les plis de la blanche cornelte de cotte jeune fille aux cheveux blonds dont le front virginal annonce tant de candeur, dont les yeux noyés d'une flamme humide promettent cependant tant d'amour; embaumeK cette scène du parfum des fleurs printanièros qui parent tous les seins, qui se balancent sur toutes les chevelures, qui pl cuvent de toutes les croisées en neige odorante ; et puis, demandez-moi encore pourquoi je n'aime plus la musique, la peinture et la poésie! Je ne sais pas aujourd'hui si c'est le départ du bel âge qui m'a fait perdre Jacquemard, ou si c'est Jacquemaro qui a emporté avec lui les illusions du bel âge; mais ce qu'il y a de certain» c'est que ni l'un ni l'auU^ ne sont revenus. Jacquemard n'est pas un de ces personnages tout d'une pièce qu'on fait connoître en les nommant. Au temps de l'aristocratie féodale, il avoit été soldoyer ou homme d'armes, et il gardoit de son premim* état les cuissards, les brassards, la robuste cuirasse et le pot en tête. Sous l'autorité ecclésiastique du moyen âge qui ouvroil à tous une voie de progrès raisonnable et de liberté légitime, il passa sur son armure le noble sarrau du laboureur. Sous l'empire des états provinciaux, plus iavuruble encore à l'émulation des classes inférieures, 36 Digitized by Google

(Imlnt lioiiiL^cois, ot dix niill'^ trmoins aW lesteront qu'ils l*ont vu s'élever jusqu'au luxe Uu rabi4 et des manchettes. La inanité le perdit. Comme tous lei hommes placés trop haut par le caprice de leur fortune, iî se laissa étourdir du vertige dos grandeurs, non pas à ce degré d'enivrement stupide qui rend insolent, mais à celui qui rend servile. On le vit courtisan de tous les pouvoirs et saluant tous les avènements, de manière à fatiguer ce qu'il y a de plus infatigable au monde, l'orgueil si ridicule et si bôte des sols parvenus. Les serments et les flatteries de Jacquemaud paroitroient désormai? aussi frustes et aussi rouillés que son èpée de bataille. Blasé sur ses adulations banales, le bon sens municipal le relégua, diWon, et je serois fâché qu'il en fAt autre ment, dans une des cryptes de la mairie, à côté du bison endormi de Tancienne république, dcTaigle à deux tètes de Charles-Quint, des capitulations menteuses de la conquête, des haillons sanglants de la révolution, des oripeaux trop chèrement payés de l'empire, au milieu d'un fatras confus d'édits, d'ordonnances, de déclarations, de constitutions faites ou à faire, de sénatus-consuites organiques, d'actes additionnels et de chartes à l'essai, pour y attendre patiemment ce qui nous en reste. Ce n'est pas moi qui le tirerai de là. On ne peut rien écrire de complet sur les poifpées^ automates et les marionnettes, sans |»arler de Jacqlh;MARO, dont la jeunesse réveille d'ailleurs quelques aimables souvenirs; mais je n'ai fait mention de Jacquemard que pour satisfaire aux devoirs de l'exactitude historique. Je n'y reviendrai plus. ilL S'il y avoit quelqu'un en France qui n'eût pas fait ou qui ne pût pas faire le voyage d'Éeoeaet je lui conseil

LES NARIONNBTTBS. 411 lerois de visiter la haule Franche-Cloinlé, où il trouveroit de quoi se dédommager. Le ciel est peut-être moins vaporeux et la figure mobile et arUtraire des nuages moins pittoresque et moins bizarre que dans le royaume bninieux de Fingal; mais, à cela près, la ressemblance des deux pays laisse peu de chose à désirer. Des montagnes arrmdies et boisées aux sommets longtemps neigeux, sur lesquelles se dressent çà et là, en pans rompus et menaçants, les ruines de quelques vieux châteaux qui se confondent de loin av<*c les rochers de leurs crêtes sourcilleuses; des gorges étroites et fraîches où serp^tent des ruisseaux qui deviendront des torrents» où roulent des torrents qui deviendront des ravins, où se creusent des ravins qui deviendront des précipices; des bouquets de sombres sapins et de bouleaux frileux qui se courbent et se relèvent en gémissant au souffle du vent; des lacs bleus et purs qui se bercent douce- , . ment au soleil, dans les vallées bien ouvertes, et que le martin-pcchcur effleure en sifflant avec Téclat et la rapidité d'une ilèche d'azur ; des lacs noirs et endormis qui n*ont presque jamais réfléchi le ciel» tant ils reposent profondément encaissés entre leurs rivages : c*est la Franche-Comté du Lomond et du Jura, c'est TÉcosse du .Inra et du Lomond, car le hasard ou la nature a voulu que les montagnes culminantes de deux contrées si semblables Tune à l'autre portassent le même nom. La même analogie se remarque entre les highlanders ou les montagnards des deux pays. Ce sont là comme ici des géants à la stature athlétique, aux vastes épaules» aux mains larges et puissantes; robustes comme le bison» agiles comme le rénne de ces régions d'un monde usurpé par l'homme, où le renne et le bison ne se trouvent plus ; c'est la vigueur native de l'espèce, aujourd'hui servie par une habileté qui va quelquefois jusqu'à la ruse; un reste de candeur qui charme avec un commencement de pénétration et d^adresse qui épouvante;
Digitized by Google

412 FANTAISIES DU DBRISEUK SENSÉ. une ma{^iiili(|iie organisation naturelle qui achève de se civiliser pour se perdre. Ce moment est précieux pour l'obsei^ateur. Demain, il ne sert plus. Quand le wagon , aura labouré les lieux âpres, il n'y restera pas une seule semence des vertus antiques. Ces deux races, qui n*en font peut-être qu'une, ont dû être également animées d'un merveilleux instinct poétique. L'esprit .de poésie a reposé à la surface de leurs lacs étemels, comme celui de Dieu sur les abîmes de la création ; il y a rayonné dans les météores de leiH's montagnes, comme celui de Jchovah dans les foudres du Sinaï. Il en brille encore quelques éclairs dans les traditions franc-comtoises; non pas que la FrancheComté se rappelle un Ossian qui n'a point eu de Mao» pherson, un Bruce qui n'a point porté de couronne, un VVallace ignoré de l'histoire (l'éducation françoise y a mis bon ordre) ; mais parce qu'il n'est point de pays où, en dépit de l'Université, il ne batte encore dans l'artère populaire quelque goutte de vieux sang. Les FrancsComtois ne se souviennent pas de si Ibin, mais ils n'ont pas tout oublié. Les récits du bisaïeul qui les tenoit de son père berçoient encore dans son enfance les veillées conteuses de la jeune famille. Quand j'arrivai dans les HighlandSj on m'y montra la maison de Rob-Roy, on m'y fit soulever la lourde épée qu'il brandissoit dans la mêlée, de ses longs bras dont il pouvait nouer ses jar^ réitères êansÊfi baisser; on m'y introduisit cUms la cave mystérieuse où il disparoissoit tout à coup aux yeux de ses ennemis prêts à le saisir. J'avois vu dans les montagnes de Franche-Comté la maison, la lourde épée, la eave de Lacuzon. U n'y a qu'un nom de changé. Un immense avantage des Écossois sur les FrancsComtois, comme sur tous les peuples d'aujourd'hui, c'est qu'ils ont produit un Macpherson d'abord, et depuis un Waltor Scott, pour consacrer à la dernière postérité leurs souvenirs natioraux. Dans l'intérêt de mon Digitizod by Google

 pays, je me contentorois de cduirci, qui arrivera peut* être un jour. El s*il arrive jamais, cet historien éloquent, ce poète seasiblBy inspiré par la mémoire des temps passés; si les pages que j^écris pour lui sans le connottre viennent à tomber sous ses yeux , je ne lui recommande ni Arioviste» ni Crîspus, ni Charlcs-Quint, ni Louis XIV, ni Vauban, ni Jacquemard^ ni les héros de la vogue, ni les héros de rhistoire. Je lui recommande Barbibieb. Barbister n'étoît cependant pas un grand homme. Ce n*ctoit qu'un honnête homme, et ce n'est pas à ce titre qu'on se feroit maintenant de la réputation et de la gloire. Sorti de la forte race des Bonssehots ou des vignerons, noblesse héréditaire des familles laborieuses, qui en vaut une autre quand elle est soutenue par la noblesse des sentiments, il s'étoit distingué comme soldat dans les guerres de sa jeunesse; il s'étoit fait remarquer depuis dans ces fonctions de la magistrature républicaine que décemoit ou qu'imposoit le v<bu public, par sa modération, par son désintéressement, par son intellip^ence des affaires. Orateur sans culture, mais soudain, naïf (t sensé, dans la langue agreste de son pays, à laquelle il ne renonça jamais, il étoit devenu populaire^ sans flatter le peuple, et c'est un genre de popularité dont on a perdu le secret. La conquête le trouva cassé, mais non vaincu par Tâge, désarmé, mais non pas soumis. Louis XIV, qui avoit triomphé de TEurope, ne tricnnpha pas de Barbisibr. Lucain auroit peutrètre dit de lui ce qu'il a dit de Caton : Vicirix causa Diis plucuit^ etc.; mais je ne suis pas si lier.

414 FANTAISIES DU DKRISBUR SENSÉ. Barbisirr, chef des méconUmts, n*étoil pas dangereux pour le pouvoir, et, en général, les mécontents ne sont dangjereux que pour les pouvoirs qui ue saveot pas ce qu'ils peuvent. On ne sauroil imaginer combien il fiiut peu de force apparente à un gouvernement pour faire croire qu'il en a, et combien il lui faut de force réelle pour le prouver. Babbisœr, né malins comme le François auquel il «uroit été désolé de ressembler en autre cbose, étincelait de saillies vives et acétées; mais la presse, qui est dans les monarchies bien constituées la messagère officielle des rois, se gardoit bien d'emport(îr avec elle ces traits impuissants, et ils venoient se perdre à une portée d*épigramme sans avoir atteint personne. Gomme l'opposition n'étoit pas encore un moyen de fortune, Bauiusikr mourut pauvre. Ses funérailles ne furent pas solcnnisées par une émeute sanglante. On ne sacrifia pas une seule victime humaine sur sa fosse» et son nom est resté si pur et si vénéré qu'on a peine à comprendre aujourd'hui que ce nom ait été porté par un liuiiirJK; politique. Si 13AHD1SIEK étuit mort dans le Péloponnèse, les Grecs en auroient probablement fait un de leurs sages. S'il éloit mort dans le Latium, les Romains en auroient peutrètre fait un de leurs dieux domestiques. Je ne sais ce qu'en auroient fuit les Francs-Comtois des premiei s âges. Les Francs-Comtois du xvu* siècle n'hésilkent pas un moment : ils en firent une fnarionn^te. Un ouvrier rustique tailla de son couteau un morceau de bois en forme de figure humaine; il le montra au peuple aûligé, m lui disant; Voilà Barbisibr; et le peuple rit. Digitizod by Google

LB8 MARIONNETTES 415 V. Barbmibr ne powf oit pas être de ces marionnettes tri» voles qui ne servent qu'à ranmsement des enfants. Ce fut une marionmtte libre, bincèrey sémillante^ osseuse, doucement railleuse, nmocemmenl mordante, un peu narquoise, mais au fond sârieiise et austère, qui auroit dédaigné les jeux trop faciles de l'esprit, si elle n*avoit pu les faire concourir au triomphe du bon sens et de la vérité. Ce fut une maHameUe raisonnable» et c'est la seule de son espèce que j'aie rencontrée en ma "vie. 11 y a deux places à prendre dans roppusition ; celle du censeur qui juge de haut les hommes et les (lioses dans l'indépendance de sa raison, et celle-là demande l'autorilé de la yertn; celle de Tinsulieur qui les dilfame par métier, dans la confiance de son impunité, et celle-là ne demande que l'audace sans e(»iiiat;e d'un calomniateur retranché sous rinviolabilité du dégoût qu'il inspire. Je n'ai pas besoin de dire que Bahbisier , transformé en mariùfMiieite^ n'avoit pas balancé sur le choix. BarbiSIBR marionnette demeura l'homme que la mémoire du peuple aimoit encore dans Baubisier citoyen, res|)!it grave aux enseignements badins, le sage aimable qui redresse les moeurs sans les corrompre et les corrige en riant, le faeetu$ consul de Caton. Mais Polichinelte avait une loge. Jacquemard avoit une niche. il lalloit un théâtre à Babbisier. Les théâtres étoient «ares alors, et Besançon n'en avoit point. QtfestKîe, hélas! je vous le demande, qu'une marioii^ nette sans théâtre, c'est-à-dire dépourvue de ses planclies, de son rideau, de sa coulisse à roulettes, de ses ncelles, et surtout de son compèrel Un soliveau presque informe Digitizod by Google

 roulé dans de méchants haillons. Vous la trouveriez cent fois sous la main que vous la repousseriez avec dédain cent fois, comme le livre d*un podte romantique ou autre oublié par la réclame. C'est tout au plus ce je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue, et dont TeriuUien a parlé dans une matière plus grave , quelque chose d'abstrait et d'indéfinissable qui tient dans le vide immense des vanités humaines une place imperceptible, infiniment au-dessous de rien : que vous dirois-jo? un auteur de vaudeville en disponibilité, sans commerce livec le feuilleton; — un spéculateur égaré dans les pays» s'il en reste, qui produisent des gens de bon sens et qui ne produisent pas d'actionnaires; — un orateur politique tout près d'offacer Démoslhènes (au moins k l'avis du journal affidé qu'il prend la peine de rédiger lui-même), et qu'un dérangement inattendu de sa machine élector raie a fait tomber de la tribune. Quel néant! Les seules représentations dramatiques dont la tradition eût conservé le souvenir étoient celles des Confrères de la Passion j comédiens nomades comme le sont encore les comédiens de province» mais alors justement avoués par la religion, dont ils développoient nafv^nent les Mystères, et qui ne perdirent plus tard leur crédit moral qu'en associant le talent innocent du mime au succès des muses profanes. Une de leurs pièces vivoit toujours, inaltérable dans le fond, plus ou moins habilement rajeunie dans la forme, et elle florissoitde nouveau chaque année depuis l'octave de Noël jusqu'aux ïk)is. On l'avoit même vue quelquefois prolonger jusqu'à la Chandeleur, sous le bon plaisir du prélat, le cours de sa vogue et de ses recettes; car elle avoit dee recettes, libre et joyeux tribut que les mères et les enfants venoient déposer aux mains de la charité. C'étoit le drame touchant de la Nativité^ c'esté-dire la i^us solennelle et la plus gracieuse des histoires, celle d*un Dieu qui daigne naître à la rigoureuse destinée de Digitized by Google

 riiumaiiité, et qui choisit pour berceau la crèche d u no pauvre étable, an milieu des indigents et des affligés de la terre. Les acteurs n'étoient pas des hommes : quels hommes soroient dignes de représontor un pareil poëini^? r/cloient des ma'ionneites. La confection de la troupe étoit remise aux soins habiles et délicats des religieuses, filles toujours pures du Seigneur, qui partagent leur douces vies entre les espérances ineffables que donne la prière et les souvenirs charmants (pie rappelle la poupée. Tous les arts, tous les instruments de la toilette mondaine, étoient mis à contribution dans ce travail coquet, mais innocent : FaiguiUe qui brode et qui chamarre, les ciseaux qui festonnent ou qui découpent, le fer qui roule en anneaux la soie flottante des cheveux, le pinceau même qui relève d'une légère couche de vermillon la pâleur d'tme joue décolorée. Je vous réponds que ce petit peuple sans subvention, de comédiens pimpants et fhiis habillés, coiffés, poudrés, parés, attifés, enjolivés, enluminés, enrubannés, étoit une chose mcrveillense à voir. Quant au théâtre, on le prenoit d'ordinaire sur le parloir du couvent, et on Tappeloit la crèche^ pour l'étable, comme on dit le parquet pour la justice, la cour pour la monarchie, ou la chambre pour la nation, en vertu d'une figure de rhétorique très-abusive qui consiste à expiimer le tout par une de ses parties^ fût-elle aussi insignifiante que possible, et dont vous trouverez le nom grec dans Dumarsais, si vous n^aimez mieux lui en fabriquer un à votre fantaisie, ainsi que cela se pratique journellement à l'Académie des Sciences. Dans ce dernier cas, vous pourrez même vous passer de savoir le grec. VI. C*esi dans cette troupe mignonne et choyée du peuple honnête que fut enrAlé à ses risques et périls le simul-.

418 FANTAISIES DD DÊRISBim SENSÉ. lacre de BAKBisifiR, pour y exercer l'emploi du paysan gracieux des tragi-comédies espagnoles, mais sans abdiqaer font à fait, je le répète, la gravité imposante de son caractère. W y a des ty})es naturellement nobles qui peuvent faire sourire l'esprit par (juelque délant (U3 tact et d'à-propos, de convenances et de manières, mais qui ne descendent point» quoi qu*ii arrive, jusqu'au galbe grotesque de la caricature, et qui désespéroroient les pinceaux de Callot et de Goya. On reconnoissoit BAunisiER, dès son entrée, à sa chaussure lourde et sonore, à ses dieveux plats et lustrés, à son chapeau triangulaire aux longues ailes latérales, horissontalement posé sur la tète, à son habit de camelot gorge dr /ligron, qui chatoyoit au regard, et que portoient de temps nnmémorial , dans leur solennités, les cot^rères de Saint-Vernier ; mais on le recoii-» noissoit surtout à la vive sympathie de la multitude, qui ne manquoil pas de raccueillir, de tous les rangs de l'auditoire, par un hourra tiioniphal, tel que les con(jncrants, les danseuses de l'Opéra et les députés de l'extrème gaudie n'en ont jamais oui de semblable sur leur passage. La mission spéciale de Barbisirr étoit d'exprimer aux pieds du Dieu nouveau-né les véritables doléances du vrai peuple, qu'il faut bien prendre garde de confondre avec l'autre. Elle consistdt surtout à fronder avee une courageuse liberté les mauvaises mesures de l'adminislralion publique, les mauvaises mimrs dont les grands se faisoient trop facilement un privilège, les mauvaises doctrines que les petits prennent trop vite pour d'utiles enseignements, les abus du pouvoir impruàeni qui sort des bornes, et les dangers de la licence, qui ne peut jamais s'y renfermer. Et c'est ainsi que le despotisme le plus absolu qui eût jusqu* alors pesé sur le monde, car Bonaparte n'avoitpas obtenu encore de la mansuétude réydutiomiaire ce scanDigitizod by Google

LBS VARIONNBTTBS. 419 daleux brevet fie perfectionnement qui fut Tempiue, étoit tempéré depuis plus de cent ans, dans la vieille cité sé* quanoise» par un Aristophane de bois. le propose en toute humilité cette instiiuticm sublime el commode aux républiques à vanir. Elle n'a rien qui répugne à la parcimonie patriotique fies gouvernements à bon marché. Cela ne coûte que la bagatelle de deux sous. VII. Si le christianisme n*amt pas existé, il amxHt fallu Tinventer pour fond^ une république. C'est le du istiaiiismc qui a émancipé le monde ancien ; c'est le christianisme qui a appris aux esclaves, et, ce qui paroit bien plus difficile, c'est lui qui a appris aux maîtres que tous les hommes étoieni formés du même limon. C'est le christianisme qui a fait sortir la loi des nations d'un village obscur, et dans ce village fl'uno étable, et dans cette étable de la bouche d'un enfant proscrit qui n'avoit pour appui qu'un pauvre artisan ; c'est le christianisme qui a soumis le sceptre et l'épée à la croix, et qui a donné pour insigne de liberté au genre humain l'instrument du supplice d'un innocent. Quand les faiseurs de révolutions sauront cela, il leur sera permis d'avoir foi à leur ouvrage. La révolution de France n'avoit pas de pareilles vues. ' Elle n'aspiroit qu'au pouvoir, et comme tout pouvoir la gênoit, elle s'étoit prise surtout au pouvoir de Dieu. Elle ne pouvoit d'ailleurs pardonner au Christ d'avoir chassé les marchands du temfde ; elle vouloit les y faire rentrer, et elle y a réussi. Tous ses résultats ont abouti à livrer le pays, par les mains d'une centaine de courtiers politiques, aux chances d'un encan éternel. La révolution passa donc comme un météore sur tous lesétaUissemeots du passé. Digitizod by Google

420 FANTAISIES DO DÉRISBUR SBNSt. Elle emporta dans sa course dévorante le sanctuaire, le trône et le théâtre des marionnettes. La tyrannie royale avoit laissé à Besançon, fumant sur son roe foudroyé^ les consolations de Bardisier; la tyrannie républicaine les lui enleva. L'innocente effigie de Barbisieh, le vigneron patriote, fut abandonnée aux flammes avec celles des pontifes et des rois. 11 ne s*étoit attendu» sans doute, ni à cet excès d*honneur ni à cette indignité. CiCIH'ndant l^esancon, (pu n'avoit pas encore produit Victor Hugo, possédoit déjà un de ces hommes de génie que la nature s'essaie longtemps à rendre complets. Celui-ci n*étoit que sculpteur, mécanicien et poète; mais il savoit se contenter. Un jour que (lharles Fcn éol Landryot se promenoit pensii sur les bords du Doubs, en remontant son cours vers le gracieux ermitage de Saint-Léonard, occupé à la recherche de quelque invention nouvelle on distrait par quelcpie douce rêverie du passé, le hasard lit échouera ses pieds, dans une petite baie que la rivière s'étoit creusé en ce lieu , un joli morceau de bois de cytise, égaré du reste de la flottaison. Il le prit, il le tourna dans sa main, il en étudia la coupe, les couches concentriques et les accidents. m Qu'en fera, dit-il, mon ciseau? « Sera-t-il dieu, table ou cuvette? < 11 sera marianneite, reprit-il après un moment de réllexion. Môme je veux qu*il ait à sa main un fouet sanglant dont il châtiera les travers et les vices de mon temps. » Quand il fat rentré diez lui et qu*i) (Ait dégrossi le tronçon informe, il s aperçut qu'il en avoit tiré DaïibiSIEU. Chose admirable! Earbisibr, qu'un fanatisme poli^ kju.^cd by Google

tB8 KARIONNETrBft. 421 tique, mille fois plus stupide et plus insensé que le fanatisme religieux, croyoit avoir réduit en cendre, s'étoit réfugié dans le tronc d*iin frais cytise de la montagne, à ' la fente de deux rochers penchants qui miroient leurs fronts au cristal de Teau, et voilà comment il étoit revenu. Les puritains du parti de Barbisier firent bien quelque difficulté de le reconnottre; ils contestèrent rident tité de la marionnette^ et ils eurent raison. Tout le monde sait que Barbisier étoit de vrai bois de sapin. — £h ! mon Dieu ! dirent les gens raisounables dont la race n'avoit pas encore entièrement disparu de la terre, conformez-voas aux temps difficiles suivant le précepte de rap(Mre : «Nourrissez religieiisoment le principe dans votre cœur et dans celui de vos enfants; faites bon accueil à Temblème, et, s'il le faut absolument, passez-YOus de la marUmneUe. Depuis Jupiter qui gna en Crète et abdiqua pour être dieu, m n*a pmnt tu de marionnette immortelle. » Vous pourriez lire d'alpha jusqu'à oméga cent gros volumes de politique moderne sans y trouver un conseil apssi judicieux. VllI. Le bon peuple bisontin alloit encore fredonnant parfois entre ses dents, et sonum vœis remittenSf comme dit Cicérou, les vieux noèls de François Gauthier, chefsd'œuvre naïfs, bien préférables aux noéls de Bernard de La Monnoye, qui sont beaucoup plus spirituels, mais qui ne sont pas naôs. Gela lui arrivent surtout vers le solstice d'hiver. Quant au noêl dramatiqueet eu action, il croyoit l'avoir perd#%)ur toujours. Un beau malin des derniers jours de l'année chré* tienne, par un soleil resplendissant et froid, les passants s'arrét^peul tout à coup auprès de la fontaine monuDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 16.33% accurate

4S2 FANTAISIES DU DÉRLSËUH SENSÉ. mentale où Ton prétend mal à propos que le doc d*Albe étoil représenté sous les traits de Neptune. C'est qu'on y lisoit» appliqué à la muraille extérieure du cloître, récriteaii cpie voici : LDERTÉ. — — É6ALITÉ. UNITÉ momtmurt, nMvumt oo la mr. AvjmiriFhuif premier nivôse an II de la République (92 décembre vieux stj le). Sous la direction du citoyen Landkyot, né en celle commune et y demeurant, sapeur de la milice nalioaaiet LA NATIVITE DE J.-G. ORMÉE DE TOUT SON SPECTACLE. iV. B, Babbisier y sera représenté en personne natu-| relie. Le spectacle commencera à six heures de re-! levée, et la seconde représentation m Imil. i Prfmi^.res. . • • Uo J»Ulet de dix êotu. \ PRIX f Secondes } DES l et \ . . • Un billet de cinq sou», PLAGES. I Pabterbb \ Lee eitoyene défenseurede lapatiienongradés, 3 «ont. Lee enfante an-deseom de trofe ans, portés à bras, entrent uns j Ptyer* Si Ton avoit annoncé à Besançon la représentation d'une tragédie posthune de Mairet, son Eschyle, dûtelle bidancer, comme autrdbis Sophonisbe^ la réputatkm de Comeillet personne n*auioit su de qud il étoit question, et, d'mi consentement unanime, le public anroit fait défaut à Tappel; niais rafficlie de Landr>ot parloit à des passions vivantes qu'aucun événement sêlfiMâblc

LES MARIONNETTES. 423 ii*a\oit encore mises en présence, et (jui ne (leiiiandoient qu'un champ de lutte et de bataille. Ce .bruit de la naissance in Messie rédempteur est destiné d*aillenrs à faire pâlir « n tout temps et partout les oppresseurs dc^ la terre. La synagogue réj>ul)liLaiiie s'en émut, ses scribes et ses i)harisiens désertai eut leurs antres accoutumés et se réf»andirent en foule dans les lieux publics. L'Hérode à mille tètes de la révolution se demanda si ce n'étoit pas le moment de recommencer le massacre des enfants pour atteindre le roi inconnu qui osoit menacer su puissance» De leur côté» les vignerons de la ville < t de la banlieue, ces sages aristocrates de la glèbe, qui étoient restés jusqu'alors prudemment étrangers à toutes les frénésies d'un Age de misère, descendirent en foule dt s hauteurs du tnons Codius et des mes escarpées du rnons CharUum, pour venir adorer encore une fois le Dieu des pauvres. Les deux armées amassées longtemps d'avance et grossies à tout moment de recrues nouvelles se mesuroient et se com[>toicnt du regard en faisant entendre une rumeur menaçante, quand le représentant du peuple en mission envoya dire qu'il assisteroit au spectacle* Canticuere omnes, intentique ora tenebant. m Le représentant du peuple en mission, qui s'appeloit Bassal, ét<»t un homme bien né, doué de qualités heureuses, préparé à une vie sérieitse par des études fortes, et que la révolution avoit mis liors de sa place, comme tant d'autres, pour lui imposer une nouvelle destinée, bien étrangère à son caractère et à ses penchants. 11 suivott le torr^t révolutionnaire, parce qu'il n'y a guère moyen de remonter contre c^te cataracte quand on a eu le malheur d'être emporté dans sa chute; mais, au milieu de la bGU§> de l'écume et du sang qu'elle rouloit avec elle, il conserve^; P^^ ^ privilège particulier, un reste de grâce et de dig!V^^« ^ souffroit le mal, sans doute»
Digitized by Google

 mais il en souiVrait peut-être; et le mal qu'il laissoit faire, quelle puissance huiuame, hélâs! eût été capable de Yen empêcher? C'est une question que l'expérience n*a pas encore résolue. Louis Bassal étoit donc un eonvmtionncl d'exception , qui avoit quelquefois un doux langage, un doux regard, un doux sourire, et qu'on étoit porté à aimer, quand on le comparoit aux autres. Sa loge, pavoisée à la bâte lambeaux tricolores et tapissée au dedans et au dehors de formidables emblèmes, «ouvrit tout à coup devant lui. L auditoire se recueillit profondément, ceux-ci dans une attente farouche, ceuxlà dans de cruelles angoisses, les enfants seuls dans la muette impatience de la curiosité et du plaisir. Le rideau se leva. On n'attend pas de moi l'analyse tlu mystère pastoral et divin de la Nativité, Elle seroit trop puérile pour les grands esprits qui gouvernent la littérature en Sorbonne» et trop sérieuse pour les beaux esprits qui la jugent souverainement dans les feuilletons. Je me bornerai à dire en quoi le drame de la Crèche différoit essentiellement de tout ce qu'on a composé jusqu'ici sur le même siyet, et ce qui en faisait à la fois, à Besançon , une solennité religieuse et une solennité républicaine. Le lieu de la scène étoit placé, par la plus hardie des tic t ions poétiques, dans le voisinage immédiat de la ville. Bothiéeni devenoit, pendant toute la représentation et m dépit de la gé(^raphie sacrée» un village idéal de la banlieue. C'est là que le peuple de Besançon, prototype un moment de tous les peui)les du monde, venoit, au nom du genre humain tout entier, visiter le berceau du Messie né pour le sauver ; et il est peutrètre vrai de dire que la douce et naïve piété de cette bonne nation franccomtoise n*étoit peut-être pas moins digne du bienfait d'une rédemption spéciale que la famille de l>teéx;}rqttc-'^ la postérité d'Abraham. La nniltitude lidèlg'g'g^jheminoit donc processionnellement à la Crèehf^*^^ Tenfant Jésus,

LES MARIONNETTES. 425 dans son ordre hiérarchique» et suivant le cérémonial établi , c*est^à-dire les corps des arts et métiers avec leurs insignes, les confréries de la bourgeoisie avec leurs gonfalons, les compagnies d'arquebuse et de milice avec leurs bannières, les juges sous leurs hermines, les prêtres dans leurs aubes et leurs datmatiques; puis la troupe bichonnée des bergers à houlette et des bergères à falbalas ; puis la troupe austère des vignerons , précédée de son Bahbisier, nec pluribvs i)iijKU'^ comme lesoh^l royal du dix-septième siècle. £q dernier lieu marchoient les hautes puissances de Tancienne cité» les magistrats élus, le vicomte mayeur» le parlement, le gouverneur, le prélat, résumées en deux personnes dans Tannée dont je parle, le citoyen maire et le citoyen procmeur de la commune» mais représentées à leur expression la plus hyperbolique par le représentant du peuple en mission» dont Tautorité surpassoit d*une manière qui échappe à toute comparaison, celle des lois absolus du monde ancien, si lieur(ius(nient émancipé par la liberté* L'action du drame étoit infiniment simple, et digne de rinnocente candeur des temps primitifs. Le Dieu, de qui émane toute souveraineté , et qui exalte quand il le veut les humbles aux dépens des superbes, s'inlormoit, avec cette bonté qu'on a appelée évaugéiique à défaut de lui trouver un nom qui la peignit mieux , des griefs du pauvre peuple, et Barbisier répondoit pour tous. CYloit cette réponse traditionnelle de Barbisiek, autrefois si vcridique et si hardie, aiijourd*hui'^i rigoureusement contrainte» qui tenoit tous les esprits en suspens. €k)mment exprimer» en effet, au nom d'une population que le progrès social- venoit d'affranchir, les plaintes que le despotisme avoit accueillies, ou du moins tolérées pendant plus d'un siècle, du temps où elle étoit esclave? Jj entrepriâe'él^^l' dangereuse et les résultats incertains. Barbisier fut toij>4^ 9^^^ pouvoit être, sincère avec adresse» éner^^i^ue avS£ "'«»«re, éloquent dans Tappré\ 36. Digitizod by Google

 dation des choses, habile dans rappréciation des pei^ sonnes, assez finement satirique pour ne pas blesser les autres» assez noblement flatteur pour ne pas s'avilir lui-même. Le trait qui meuaçoit de dépasser le but a*anréioit tout à coup en diemin, comme s'il avoit été retenu par une main inidsible. Celui qui paroissoit trop direct ou trop acéré, s émoussoit à propos dans un quolibet innocent, et la grâce badine du patois sauvoit l'amertume des leçons les plus sévères. G'étoit Bridaine» c*étoit Bossuety c'étoit mieux encore, c*étoit BARBistER; mais, pour être plus éclatant, le succès de cette allocution n'en paroissoit pas plus sûr. L'auditoire inquiet attendoit le droit de penser, et craignoit de Tattendre yainement» car le représentant du peuple avoit disparu au fond de sa loge , quand une réaction involontaire le ramena ^nr le devant dans le paroxysme d'un celai de rire convulsif. L'elTet de l'étincelle électritpie n'est pas plus prompt, et, pour la première fois depuis trois longues années, on entendit une assemblée nombreuse rire comme un seul homme. Tous les fronts et tous les cœurs s'épanouin'utd'nn commun accord à l'idée qu'un dé{)uté montagnard avoit ri, et ce phénomène , jusqu'alors sans exemple dans l'histoire de la république, ne 8*est jamais renouvelé. La représentation terminée, Bassal fit appeler Landryot, lui glissa dans la main un assignat de cinquante francs y et lui adressa ces sages paroles, prononcées à basse voix : «c Votre pièce est bonne et pleine de sens, mon cher ami; j*y ai pris grand plaisir, et je la reverrois souvent avec la même satisfaction ; mais j'attends demain j)our collègue à Besançon le citoyen Piocho-Fer Bernard de Xaintes, patriote irréprochable d'ailleurs, qui est malheureusement peu versé dans la saine Utté* rature, et en qui je soupçonne presque BSÊSf peu de s}iiii)athle pour les marionnettes que pour les hommes. Je vous coubcille donc, entre iious, et sans gêner eu uiyiii^uQ by Google

LES MAUlo.NiNL i n:s. 427 rien votre liberté» d^aviser au salut de votre troupe dramatique , et de la transporter en lieu de sûreté à la première occasion , si faire se peut. Mes coniplimeiils à Barbisirr. J> Landryot profita de ce prudent avis, sans se le faire répéter; et, dès la nuit suivante, une caisse de sapin scellée avec soin renferma toute la bande comique, les anges avecles humains, les bourgeois avec les paysans, les rois auprès des bergers, et i'ûne de Tétable à côté du procureur de la commune. La bonne ville de Fribourg accueillit favorablement, selon son usage, ces tristes restes de la colonie catholique à laquelle ses portes hospitalières étoient ouvertes depuis les premiers jours de lu révolution. Je me plais même à croire que l'artiste franccomtois s'y maria selon son coeur, et qu'il y eut beaucoup d'enfants , parce que c'est une circonstance qui figure à merveille à la fin des contes ; mais ce que je puis assurer d'une manière plus positive, c'est qu'il y fabriqua une quantité innombrable de marionnettes qui ont déjà fait les délices de deux générations pour le moins, et qui feront longtemps celles du monde, si le monde devient sage. IX. le suis bien loin de me faire illusion sur Fintérèt qu'on peut trouver à ce récit ; je conviendrai même volontiers qu'il faut des mets d'une saveur plus i c^levéeà nos sens blasés par le haut goût des compositions à la mode. Cependant, en cherchant im peu, si cela en valoit la peine, on verroit du moins jaillir de celle-ci une idée toute nouvelle, et c'est beaucoup par la littérature qui court. J^ iie suis pas de ceux qui tiennent la lumière sous le boisseau, et^uand je rencontre une idée nouvelle, ce qui ne m*anive qiimsaQA tour, elle est au service de tout le monde» \

428 FANTAISIES DU DÉRfSEDR SENSÉ. Nous coiiiptons un peu pliisdfi ciiKiiiantc ans de régénération philosophique et libérale, à da er des jours heureux où rère du progrès a commencé. £h bien ! ouvrez tous vos Moniteurs et toutes vos histoires, et je pose en fait que vous n'y verrez pas deux exemples d'une vérité hautement et intelligiblement articulée, en face des pouvoir constitués et du peuple qui croit constituer les pouvoirs. L^exemple unique valoit donc la peine d'ftire recueilli. C'est un document comme un autre. La vérité, je le répèle , n'a été exprimée qu'une fois coram omnibus, pendant toute la durée d'un demi-siècle largement accompli, et il faut rendre justice aux marionnettes. C'est une marionnette qm l'a dite. Hélas! à force de creuser, pour l'en faire sortir, le puits où se cache la vérité, nos sages l'ont percé d'outre en oytre comme le tonneau des Danaïdes; ils en ont fait un abîme sans fond où s'engloutit tout le passé, mais dont l'avenir nv. tirera plus rien, je l'en défie ! Quajit à la vérité, j'imagine qu'aussitôt qu'elle eut trouvé la voie ouverte, elle prit le paiti de s'en aller par là, popr ne plus rien avoir de commun avec nous. Il n'y a peutrêtre pas grand mal , car, au |X)int où nous en sommes, je ne sais pas trop à quoi elle serviroit. Comme il faut que tout finisse, et, avant tout, ce livret et moi, je demande pardon au leetcur de l'arrêter lui moment encore sur une question qui m'est certainement trop personnelle. Ma conscience d'écrivain y est malheureusement intéressée, et la ccmscience est quelque chose — pour quelques-uns. ^ Polich(/ir//r est connu de tout le monde. Quant à moi, si je suis connu de vous et d'un trp^petit nombre d'auDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.19% accurate

LES MARIONNETTES. 429 1res, c'est uu béaéiice que je dois à la leaoïiiraèe Je Polichinelle. La haute critique elle-même ne pense guère à Poliehi-^ mile sans penser à moi, mais elle no ponscroit jamais à moi, si elle n'avait à pensor à PolichineUe. H est résulté de là que le nom de Polichwrile et celui du docteur Néophobus sont devenus inséparables dans les journaux, dans les livres etdans les monuments, nœc aligné propane colnmnâ , dit Tropercc, c'est-à-dire, éi rivrz (pK'lqiie part le nom de Polichiadle^ et vous êtes bùr de voir le nom de Néophobus à côlc. Ce sont deux idées distinctes à leur origine, quand on les considère de près, mais identifiées par une lonç^uo habitude, connne les deux lignes de la parallèle (=) , les deux crochets de la paranthèse ( ), et les deux points du ti'éma (• •). Nous sommes, Polichinelle et moi» les deux membres d'une équation. On écriroit volontiers : Poltchikelle X iion compf've = NroTMioiu s, et réciproqucrnont . Je ne , me suis jamais informé de ce qu'en pcnsoit Polichinelle^ mais cette solidarité m'épouvante. Qu'est-ce en efiet que Polichinelle? Depuis près de cinquante ans que je réfléchis sur Tessence et la quiddité des espèces, je ne me sni< pas denjandé autre chose. J'ai vu passer une révolution, un empire, une restauration qui n*a rien restauré, si ce n'est le principe absurde et fatal qui avait tout détruit, et j'ai attendu patiemment , parce qiie la solution des grandes questions politiques est im secret réservé qui n'appartient pas aux puissances de la terre. C'est le secret de Polichinelle. Polichinelle^ en dernière analyse, c'est Texpression du peuple. Eh, mon Dieu! j'ai chéri Polichinelle. Est-il un homme de coeur sur la terre où nous avons si peu de jours à passer à qui Polichinelle soit resté indifférentlf Digitized by Google

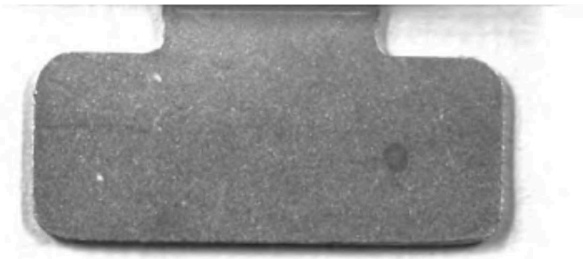
The text on this page is estimated to be only 23.06% accurate

430 FANTAISIES DU DÉIliSËUH SENSK. En y réfléchissant, je le trouvois quelquefois grossier, Stnpidc (l hrutal. Mais j'élois prévenu en sa faveur. Grossier, il me pa« roissoit hardiment sincère; stupide, il me paroissoit naïf; brutal, jenevoyois dans ses excès qu'un usage encore mal raisonné de sa force. J'allois pins loin; jn lui (•loyois lin fonds de boa seuo. C'éloieat des erreurs de • jeune boni me. Depuis, PolichineUe est allé en empirant, comme va le monde. Polichinelle di fait parade de sa violence comme d'une vertu. Polichinelle est devenu Tefiroi de ses voisins, qui étoient ses amis naturels. Polichinelle a tué les gardiens de la paix publîquo , les soldats, les niap^istrats, les juges, et, bien plus que cela, les femmes cl les enfants ! Polichinelle a porté ses défis jusqu'au diable qui l'ins^ piroit, mais qui savoit le punir, et dont il ne reconnoit plus le pouvoir. Polichinelle est odieux! Je regrette lePolicJUnelle de mes illusions. Je le plains dans ramertume de mon cœur 1 mais je l'estime plus assez pour l'aimer. Delivrez-moi de Polichinelle \ DOCTEDB NÉOraOBDS. émrûi âê JMiêmêf page iOS. uiyiiized by Google

POSTFACE DE l'Éditeur des oeuvres complètes de néophobcs^

Les personnes qui seroient curieuses de rapprocher la fin de cet article de son commencement, sont fatalement exposées à en trouver la première partie dans le premier nutnéro du quatrième trimestre de lu quatrième série» tome XI de la Revue de Paris ^ sous la date du 5 novembre 1842. C'est un peu loin» à la vérité, mais nos souscripteurs ne s'en plaignent pas» et l'intérêt général de la composition n'y perdra rien, Tanteur s'étant attaclié avec un soin religieux à distribuer les mak?riaux de ses moindres écrits, de manière à ce qu'il soit fort indiOérent de les prendre par le oonmiencement, {)ar la fin ou par le milieu. Ce qu'il y a de particulier dans ce genre de travail, c'est qu'on est même lihre de rétrograder sur les pages, sur les lignes et sur h^s mots, dans un sens opposé à celui de l'impression, et suivant la méthode que les savants ont appelée Bouêtrophédm^ sans craindre que la valeur des idées qu'on a.Touhi y mettre en soit aucunement altérée, et qu'il y ait quelque chose à rabattre du profit qu'en doit retirer le lecteur. C'est un grand progrès qu'a fait l'art d'écrire dans oè siècle-ci. Nous nous croyons cependant obligés à ^pliquer ce délai par les lenteurs excessives du docteur Néophobus, qui ne concevoit pas qu'on écrivit quand on pouvoit

 parler, qu'on parlât quand on pouvoit se promener, ét i\utm .s<î j^ronienàt quand on poiivoit dormir. Quoique noMS eussions estimé à près d'un demi-C('nlime tout RcAe do sa volonté qui aboutiroii à port^ une plume, chaînée d'encre, de Técritoire au papier, pour y configurer un caractère alphabétique, nous n'avons jamais pu eii tirer plus d'une ligne par jour. Son orthographe, d'ailleurs, • qu'il s'obstiûoit à croinî ctymologi({ue ettrançoise, étoit si gothique et si barbare qu'il falloit assembler à chaque* fois un concile de protes, pour la traduire en écriture vulgaire; et cela demandoit bien du temps. Quand on le prioil de ne plus jeter de nouveaux défis à la pénétration de l'École des Chartes, et d'imiter ces messieurs de FAcadémie qui écriront désormais comme Voltaire, il se contentoit de répondre : Cela n*est pas sûr. Heureusement pour nos lecteurs, pour nous et pour lui-même, car il n'avoit embrassé la profession d'homme de lettres que dans le paroxysme d'un désespoir incurable, il mourut dernièremait, plein de jours et de bile, d'une congestion de voyelles, de consonnes et de diphthongues. à la suite d'une étymologie rentrée, en maudissant la nouvelle philosophie, la nouvelle politique, la nouvelle littérature, la nouvelle nomenclature et la'nouh vélle orthographe, de que l'on sait de son humeur paresseuse donne tout lieu d'espérer qu'il n'a pas laissé d'ouvrage posthume, et que son nom paroit ici pour la dernière fois. Que l'oraison funèbre lui soit lég^l .J Digitized by Google



The text on this page is estimated to be only 2.67% accurate

J by Goo<îIe